

CHARLES PICTET DE ROCHEMONT
(1755 – 1824)

LETTRES ECRITES A SA FAMILLE
PENDANT SES MISSIONS DIPLOMATIQUES

A BALE AUPRES DES SOUVERAINS ALLIES,
AU PREMIER CONGRES DE PARIS, AU CONGRES DE VIENNE,
AU SECOND CONGRES DE PARIS ET A TURIN.

(1814 – 1816)

*

INTRODUCTION

La correspondance diplomatique de Charles Pictet de Rochemont a été publiée in extenso en 1914 par Lucien Cramer. Edmond Pictet en avait déjà publié plusieurs pièces dans sa biographie de son aieul, parue en 1892.

La correspondance privée n'a, en revanche, été publiée que très partiellement. Edmond Pictet en donne quelques fragments. Charles René Pictet de Rochemont a fait paraître plusieurs lettres de son père à sa mère dans la Bibliothèque universelle, en mai 1840 ; réécrites pour leur donner un tour plus littéraire, la spontanéité propre à une correspondance en a complètement disparu. Jean Barthélémy Galiffe, dont le père avait épousé Amélie Pictet de Rochemont, la fille aînée de Charles, a publié de son côté en 1877 un certain nombre de lettres dans le second volume de son ouvrage intitulé « D'un siècle à l'autre ». Si le texte original y est respecté, tout ce qui pouvait s'y trouver d'un peu personnel en a été éliminé.

On trouvera dans le présent recueil, in extenso, toutes les lettres que j'ai pu retrouver ; plusieurs semblent malheureusement être perdues. La plupart sont conservées aux Archives d'Etat (AEG) sous la cote « Archives de famille, Pictet de Rochemont 1^{ère} série » ; elles ont été données par Maurice Pictet de Rochemont, le dernier de ce rameau de notre famille, en 1924. Le carton 4 contient un volume relié de 218 pages où l'on trouve, outre les lettres de Charles à sa femme et quelques lettres à Amélie (f° 1 à 107), des lettres à lui adressées de son frère Marc Auguste. L'ordre chronologique n'a pas toujours été respecté par le relieur. Les AEG conservent en outre, sous la cote « 3^{ème} série, Amélie Pictet de Rochemont », une chemise contenant trente et une lettres de Charles à Amélie dont certaines ont été plus ou moins cousues ensemble. Il s'agit d'un don de M. Marc Cramer en 1969. Il en avait publié quelques fragments dans la Tribune de Genève des 3 et 19 janvier 1930. L'état de conservation de ces documents est malheureusement médiocre : certaines lettres sont sur le point de se rompre aux plis et les bords du papier sont fréquemment déchirés. La Bibliothèque publique et universitaire, appelée aujourd'hui Bibliothèque de Genève, possède de son côté trois lettres de Charles à Amélie sous la cote « Ms. fr. 2762 ». Elles se trouvent aux f° 189, 191 et 193 d'un volume relié qui fait partie des papiers de famille Galiffe. La fondation des archives de la famille conserve enfin une lettre et la transcription par Edmond Pictet de deux lettres à Adolphe concernant cette période.

Charles Pictet est né le 21 septembre 1755. Son père, qui portait le même prénom, avait fait une carrière militaire au service des Provinces Unies, que nous appelons aujourd'hui les Pays-Bas ; elle l'avait amené à commander, avec le grade de colonel, le régiment suisse de son oncle Budé. Sa mère, née Dunant (de Bellossier), appartenait à une famille genevoise qui comptait de nombreux officiers au service étranger. Charles Pictet avait acquis, en quittant le service, une propriété à Cartigny où la famille passait la belle saison. Il n'existe aucune image de cette maison, que Pictet de Rochemont appelle un manoir ; il en évoque le souvenir dans sa lettre à Amélie du 21 octobre 1815 (p. 129). Elle dut être vendue en 1798, la révolution ayant gravement compromis les fortunes ; son acheteur, le riche joaillier David Duval, venu de Saint-Petersbourg, l'a reconstruite. Connue aujourd'hui sous le nom de château, elle appartient à une association religieuse, l'Ange de l'Eternel ; ses boiseries sont exposées au Musée d'Art et d'Histoire. Pictet père est connu des historiens par sa défense de Rousseau : ayant en 1762, dans une lettre qu'il fit imprudemment circuler, blâmé la condamnation du Contrat Social et de l'Emile, dont un exemplaire avait été, sur ordre du Petit Conseil, brûlé devant l'Hotel de Ville, il fut

à son tour sévèrement censuré par le magistrat dans des conditions juridiquement douteuses. Sa réhabilitation sera l'une des revendications du parti dit des Représentants, hostile au régime oligarchique, dont les menées entraîneront plusieurs émeutes suivies d'une intervention étrangère pour rétablir l'ordre. Charles Pictet était ce qu'on appellerait aujourd'hui un libéral. A la suite de cet incident, il entretiendra avec Rousseau une correspondance que l'on trouvera dans la publication de la Fondation des archives de la famille < www.archivesfamillepictet.ch > intitulée « les Pictet dans la correspondance de Voltaire, Rousseau et d'Alembert ».

Les Pictet-Dunant ont eu trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné, Marc Auguste (1752-1825), est l'un des grands savants de la famille : professeur de physique à l'Académie, où il succède à Horace-Bénédict de Saussure, astronome (un cratère de la Lune porte son nom), il fut aussi, pendant les années de l'annexion, membre du Tribunat pour le département du Léman (1802-1807), puis inspecteur général de l'Université impériale. Chevalier de l'Empire, membre ou correspondant de nombreuses sociétés savantes, dont l'Institut de France et la Royal Society de Londres, il a entretenu une abondante correspondance avec quasiment toutes les personnalités du monde scientifique européen de son temps qui a été publiée dernièrement. Marié à Susanne Jeanne Françoise Turrettini, il a eu trois filles : Marianne qui épousera Isaac Vernet, conseiller d'Etat et syndic, Caroline, femme de Jean Gaspard Prevost, conseiller d'Etat, et Albertine qui épousera Albert Louis Rilliet, lui aussi conseiller d'Etat. Le second fils est Charles, allié de Rochemont (1755-1824), sur lequel on reviendra. La cadette, Amélie Christine (1756-1830), est mariée au banquier Michel Lullin de Châteaueux. Cette union sera brisée par les désastres financiers consécutifs à la révolution française : sa banque ayant fait faillite, Lullin s'enfuit à Saint-Domingue où il mourra en 1802. Les Michel Lullin sont les parents, entre autres, de Charles Lullin, fonctionnaire à l'Alien Office à Londres, et d'Anna, femme de Jean Gabriel Eynard. On retrouvera toutes ces personnes dans la correspondance, sujet de la présente publication.

Né en 1755, Charles Pictet n'a pas étudié à Genève : son père l'envoya en effet à l'âge de treize ans à Haldenstein près de Coire, où il passa sept années dans une institution créée par le Grison Martin Planta et un Prussien nommé Neumann. Il y apprit, dans un milieu suisse, l'anglais, l'allemand et l'italien. Suivant l'exemple de son père, Charles commença une carrière militaire en entrant en 1775 comme sous-lieutenant au service de France dans le régiment de Diesbach où servait son oncle, le colonel Pierre Pictet de Sergy. De cette époque date le souvenir des bals de la reine à Versailles qu'il évoque dans sa lettre à Amélie du 13 septembre 1815 (p. 121). La période de paix que connaissait alors l'Europe ne favorisant guère l'avancement, Pictet quitta le service en 1785 avec le grade d'aide-major, et revint à Genève où il se maria l'année suivante avec Adélaïde Sara de Rochemont, fille d'Ami, conseiller, et de Renée Mallet. Il joindra dorénavant le nom de sa femme au sien, selon l'usage genevois. Le ménage Pictet de Rochemont aura quatre fils et trois filles : Charles René allié Cazenove (1787-1856) ; Auguste (1789-1817), Amélie (1791-1852) qui épousera l'historien Jacques Augustin dit James Galiffe ; Adolphe (1796-1799) ; Anne Marie (1798, morte en bas-âge) ; Adolphe allié Cazenove (1799-1875), qui sera un linguiste fameux, et Anna dite Nanette (1801-1882), qui deviendra la seconde femme d'Amédée Pierre Jules Pictet de Sergy. La mortalité infantile était, comme on le voit, encore élevée à cette époque, même dans les milieux privilégiés.

A son retour à Genève, Charles entame le cursus honorum de l'Ancien Régime : il est élu au conseil des Deux-Cents (le CC) en 1788, et auditeur de la Justice en 1790. La révolution qui éclate en 1789 en France voisine entretenant à Genève une agitation croissante, Pictet est chargé de réorganiser en quatre bataillons la milice bourgeoise qui avait été dissoute après la révolution de 1782. En 1787, il fait avec son frère et René Guillaume Prevost-Dassier un voyage d'étude de près de trois mois en Angleterre au

cours duquel ils visitent, entre autres hauts lieux de la révolution industrielle, Etruria, la ville où Josuah Wedgwood a créé sa fameuse fabrique de faïence. Cette visite incite les deux frères à créer avec quelques Genevois une société par actions pour fabriquer à Genève de la faïence fine. La production de la faïencerie, située aux Pâquis, commence en 1790 ; l'affaire paraît d'abord prometteuse, mais la situation politique interdit tout succès commercial durable. En septembre 1792, l'invasion de la Savoie, bientôt annexée par la France, ruine le marché régional ; en décembre la révolution triomphe à Genève, jettant bas l'ancien régime. La carrière politique de Charles est brisée : dégoûté par ses excès, il démissionnera avec son frère, au bout de quelques mois, de l'Assemblée nationale dont ils avaient tous deux été élus membres en 1793. Il sera, en été 1794, condamné par le tribunal révolutionnaire à un an de prison domestique. Ce même tribunal condamnera à mort son beau-frère, François de Rochemont, dernier de cette famille d'origine française, qui fut, après un simulacre de procès, fusillé aux Bastions. La faïencerie va végéter jusqu'à sa liquidation en 1796. La mort de Charles Pictet père, en 1792, ajoute aux embarras financiers : dans le désordre général et l'inflation qui ronge les fortunes, ses enfants mettront des années à acquitter les dettes de l'hoirie. De leur propre aveu, c'est pour s'assurer un revenu que Marc Auguste et Charles décident en 1796, avec leur ami Frédéric Guillaume Maurice, de lancer un périodique : la Bibliothèque britannique, symbole de l'anglophilie genevoise, va, malgré la guerre et le blocus continental, répandre en Europe, sous forme de traductions assorties de commentaires, les découvertes scientifiques et la littérature anglaises. Ses abonnés, dont le nombre ne dépassa jamais neuf cents, appartiennent à l'élite européenne. Le renom de la Bibliothèque, dans laquelle Charles se chargeait de la partie littérature et agronomie et Marc Auguste de la partie sciences et arts, servira, comme on le verra, puissamment notre parent dans ses missions diplomatiques : la plupart de ses interlocuteurs, tels les archiducs Jean et Charles, Talleyrand ou Metternich, admirent cette publication unique en son genre qui représente, à la chute de Napoléon, une collection de quelque 130 volumes de 500 pages. Les principaux articles de Charles touchant à l'agronomie ont été publiés séparément sous le titre de cours d'agriculture anglaise, en dix volumes.

En 1798, Genève est annexée par le Directoire ; la ville devient le chef-lieu du Département du Léman. A la différence de son frère, Charles ne remplira pas de fonctions publiques sous le régime français. Il acquiert la même année, avec l'argent de son beau-père Ami de Rochemont, la propriété de Lancy qui appartenait à son beau-frère Lullin. C'est l'époque de ses travaux littéraires. Il traduit librement de l'anglais plusieurs ouvrages dont la « Théologie Naturelle » de William Paley, précédée d'une très remarquable préface de sa propre plume, et publie en 1795 à Paris, en deux volumes, un « Tableau des Etats-Unis d'Amérique », l'un des tous premiers ouvrages parus en français sur ce sujet. Il y dénonce, dans une courageuse préface, les excès de la révolution et la corruption des mœurs du continent qu'il oppose aux institutions démocratiques américaines. A côté de sa collaboration à la Bibliothèque britannique, Charles se consacre à l'exploitation de son domaine. Lancy devient une ferme modèle sur laquelle il élève, à partir de quelques animaux achetés à la bergerie de Rambouillet, près de Paris, un troupeau très important de moutons mérinos, originaires d'Espagne, dont la laine dépasse en finesse celle de toutes les autres races. Il fait aussi, à partir de ces laines, tisser à Lancy des étoffes et des châles d'une légèreté sans égale. En 1807, le tsar Alexandre s'étant intéressé aux pompes à incendie en usage à Genève qui avaient été décrites dans un article de la Bibliothèque britannique, son fils aîné, Charles René, alors âgé de vingt ans, est envoyé à Petersbourg par la municipalité pour en présenter des modèles réduits. Charles lui confie la mission d'obtenir une concession de terres en Crimée pour y introduire l'élevage des mérinos. Cette idée plut au duc de Richelieu, qui, émigré en Russie, était alors le gouverneur de ce qu'on appelait à cette époque la Nouvelle Russie. Une concession d'environ 12.000 hectares ayant été accordée près d'Odessa, Charles fit partir en 1809 un troupeau de quelque 900 bêtes qui, après une marche de six mois, parvint à destination presque au

complet. Charles René s'occupera de ce domaine, baptisé Novoï Lancy (Nouveau Lancy), jusqu'en 1815 ; il se rendit alors, avec le duc de Richelieu, à Vienne où il retrouva son père. On renvoie sur cette entreprise à la publication qui lui est consacrée sur le site < www.archivesfamillepictet.ch >.

La chute de Napoléon, l'invasion de la Suisse et la libération de Genève par l'armée autrichienne du général Bubna le 30 décembre 1813, vont arracher Pictet de Rochemont, comme il le dit, à sa charrue et à sa bibliothèque. Coopté dans le Conseil provisoire, qui, le 1^{er} janvier, proclame la restauration de l'indépendance de Genève, il est aussitôt chargé, avec Joseph Des Arts et Auguste Saladin, de se rendre à Bâle où le tsar Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse vont se réunir avant de faire franchir le Rhin à leurs armées et commencer la campagne qui les amènera en mars à Paris.

Les trois monarques et leurs ministres réservent bon accueil à la députation : la restauration de l'indépendance de Genève est reconnue ; on encourage aussi, de tous côtés, les Genevois à se rapprocher de la Suisse, comme nouveau canton plutôt que comme allié.

C'est ici le point de départ d'une double négociation qui sera menée parallèlement. Il s'agit d'une part de convaincre les cantons, représentés dans la Diète fédérale, d'accepter Genève, ce qui ne va pas de soi. Tout nouveau membre modifie en effet l'équilibre entre cantons catholiques et protestants, cantons-ville et cantons-campagne ; beaucoup hésitent en outre à accueillir une population dont le passé politique est synonyme d'agitation. Il faut aussi que la Diète adopte une nouvelle constitution qui remplace le régime issu de l'Acte de Médiation imposé par Napoléon en 1803. Des pressions des Alliés seront pour cela nécessaires, tant sont profondes les divisions entre les cantons aristocratiques, Berne en tête qui veut récupérer le pays de Vaud et l'Argovie, et les partisans d'une réforme des institutions. Le Pacte fédéral ne sera adopté que le 7 août 1815. Cette mission, le « cantonnement de Genève », sera confiée au syndic Des Arts et au conseiller Schmidtmeyer. Elle connaîtra trois grandes étapes : l'envoi d'un contingent fédéral symbolique le 1^{er} juin 1814, la décision de principe favorable de la Diète, votée par treize cantons sur dix-neuf, le 12 septembre 1814 et l'admission solennelle du nouveau canton le 19 mai 1815.

Sur un autre front, il s'agit d'obtenir un agrandissement de territoire, car les deux « mandements » genevois, celui de Peney et celui de Jussy, sont enclavés le premier en France, le second en Savoie ; bien plus, Genève n'a même pas de contact avec la Suisse : Pregny et Versoix font partie du pays de Gex français ; c'est pourquoi, le 1^{er} juin, le contingent suisse arrive par bateau au Port Noir sous Cologny. Cette mission diplomatique sera confiée à Pictet de Rochemont. Elle durera presque deux ans et se déroulera en quatre temps : à Paris d'avril à juin 1814, à Vienne d'octobre 1814 à mars 1815, à Paris de nouveau, après les Cent-Jours, de septembre à novembre 1815, à Turin enfin, capitale du royaume de Piémont-Sardaigne, de janvier à mars 1816. Au second congrès de Paris et à Turin, Pictet ne sera pas le représentant de Genève mais celui de la Confédération toute entière.

Pour ne pas allonger davantage cette introduction, chacune de ces étapes sera présentée dans les différents chapitres de la correspondance. Tenu au secret, Pictet n'y parle en effet jamais de la négociation en cours.

Pour se représenter les difficultés des missions confiées à notre parent, il faut savoir que les représentants des petits pays n'avaient pas accès aux conférences, où ne siégeaient que les délégués des grandes puissances, tels que nous les montre la fameuse gravure d'Isabey. Tout le travail de Pictet devait être accompli dans les coulisses, en cherchant dans des entretiens particuliers à convaincre ses interlocuteurs du bien-fondé des vœux de Genève : il leur remet des mémoires à l'appui, suit de l'extérieur le cours des négociations, ou encore, in extremis, fait corriger les erreurs, pas toujours involontaires, commises dans la rédaction des protocoles. Il s'agissait de gagner des amis à la cause de

Genève et de la Suisse. Par bonheur, Genève avait beaucoup d'amis : le lecteur sera frappé de voir la considération dont cette petite ville jouissait dans toute l'Europe, en tant que foyer de culture scientifique et littéraire, de mœurs policées, de religion et d'éducation. Indépendamment des efforts de Pictet, c'est à cette considération que « notre atome d'Etat » doit d'avoir retenu l'attention des Puissances, tandis que nombre de villes libres d'Allemagne, l'antique république de Gênes et la Pologne, restaurée par Napoléon, perdaient leur indépendance pour être rattachées à des souverains étrangers.

On s'étonnera peut-être qu'il ait fallu des mois de négociations semées d'embûches pour obtenir une douzaine de communes peuplées de quelque quinze mille âmes.

La question confessionnelle a pesé lourd dans la balance : les rois de France et de Sardaigne n'ont cédé qu'avec répugnance des sujets catholiques à un canton républicain et protestant ; à cette époque, l'Eglise enseignait la damnation des protestants. Par ailleurs, un chemin, un pont, pouvaient jouer un rôle important dans le tracé d'une frontière, à une époque où les voies de communications étaient beaucoup plus rares qu'aujourd'hui. Ainsi la route qui suit le pied du Salève et le pont sur l'Arve à Etrembières, que les Sardes ne voulurent jamais céder. Se représente-t-on ce qu'il fallait d'efforts et de patience pour convaincre les plénipotentiaires autrichiens, russes, anglais et prussiens de s'intéresser à ces détails, d'y consacrer des heures de négociations pour faire céder leurs collègues français ou sardes ? On surmontait souvent les résistances en procédant à des échanges : une partie de l'ancien évêché de Bâle, l'Ajoie, qu'on appelait le Porrentruy, fut offerte à la France en compensation du pays de Gex, avant d'être attribuée à Berne en dédommagement de la perte du pays de Vaud et de l'Argovie. La Sardaigne ayant reçu la république de Gênes sans compensation, la cession à Genève des communes en Savoie faillit être compromise par l'absence de toute possibilité d'échange ; en fin de compte, les « fiefs impériaux », possessions autrichiennes enclavées dans le territoire de Gênes, servirent à cet effet.

Rétrospectivement, les Alliés auraient été bien inspirés de se montrer généreux en octroyant à Genève et à la Suisse des frontières qui permettent à la Confédération de jouer pleinement, au cœur du continent, le rôle d'Etat tampon entre la France et l'Autriche maîtresse à cette époque, il ne faut pas l'oublier, de la Lombardie et de la Vénétie. A vrai dire, les Suisse et les Genevois n'en auraient probablement pas voulu : partisan de frontières militaires, Pictet était sur ce sujet le porte-parole d'une petite minorité.

Le plus grand mérite de notre parent, celui qui lui vaut d'être un des grands hommes de la Suisse, est d'avoir rédigé pour Capo d'Istria qui la fera adopter à Paris, le 20 novembre 1815, la déclaration solennelle par laquelle l'Autriche, la France, la Grande Bretagne, le Portugal, la Prusse et la Russie ont reconnu « la neutralité perpétuelle de la Suisse et l'inviolabilité de son territoire » : « Les Puissances signataires [...] reconnaissent authentiquement, par le présent acte, que la neutralité et l'inviolabilité de la Suisse et son indépendance de toute influence étrangère sont dans les vrais intérêts de la politique de l'Europe entière. » (Cramer II 543). La longue pratique d'une neutralité plus ou moins respectée par ses voisins reçoit enfin sa consécration multilatérale dans le droit des gens. Cette phrase capitale constitue la pierre angulaire de notre politique étrangère ; par ailleurs, la neutralité permanente est, avec le temps, devenue aussi un facteur très puissant d'identité et de cohésion nationale. Pictet était un fédéraliste convaincu : très en avance sur son temps il souhaitait un pouvoir central suffisamment fort, doté d'un budget qui permette de défendre la neutralité du pays dont il avait compris qu'elle devait être armée pour être respectée.

Ses missions diplomatiques accomplies, Pictet reprend l'exploitation de son cher domaine de Lancy dont, non sans déboires, il reconstruit la maison, aujourd'hui mairie de la commune. Nommé conseiller d'Etat d'honneur en 1815, il fait partie du Conseil Représentatif. Il continue à diriger la

partie littérature et agriculture de la Bibliothèque britannique devenue Bibliothèque universelle : « Je suis toujours en serre chaude pour le travail [...] à cause des 140 pages d'impression que j'ai à fournir chaque mois à la Bibliothèque », écrit-il en 1821 (Edmond Pictet p. 403). Il publie aussi ses réflexions sur des sujets d'actualité. Ses idées sont libérales. Dans « Quelques mots sur des questions intéressantes pour la Suisse et Genève » (1818), il plaide en faveur de la publicité des délibérations du Conseil représentatif et propose la démolition des fortifications de Genève qu'il juge inutiles à la défense de la Suisse. Cette manière de voir, adoptée par Fazy en 1848, lui vaudra quelques solides inimitiés. Son plus important écrit est sans contredit sa brochure de 125 pages intitulée « De la neutralité de la Suisse dans l'intérêt de l'Europe » qu'il publie d'abord anonymement en 1821 pour réfuter un propos du ministre français de la guerre suivant lequel la France devrait, en cas de conflit armé avec l'Autriche, maitresse, on le rappelle, de la Lombardie, occuper le territoire suisse. Elle a été rééditée, avec le nom de l'auteur, en 1823 et 1860.

Pictet est mort à Genève le 29 décembre 1824. Un imposant monument lui a été élevé au cimetière de Plainpalais où il repose auprès de sa femme et de son frère. Sa statue a été érigée sur la promenade de la Treille, face à l'Hôtel de Ville, en 1970.

L'Empire et la Restauration correspondent à une période très remarquable dans l'histoire de notre famille, encore peu nombreuse. Dans la branche aînée, François-Pierre, « le Géant » ami de Voltaire, familier de Catherine II et agent secret de Pitt à Berne, est décédé en 1798. Dans la branche puînée, Marc Auguste et Charles sont des hommes éminents, comme le sera Adolphe, linguiste de réputation européenne ; la carrière de son frère Charles René, gentleman farmer en Russie puis diplomate bavaïrois à Paris n'est pas banale. Dans le rameau de Pregny, Isaac, père de deux officiers au service de France et de Prusse, est syndic ; dans la branche cadette, Pictet-Diodati, sous l'Empire député du Léman au Corps législatif, joue un rôle en vue dans la vie politique genevoise avec son cousin Jean-Pierre Pictet-Baraban, procureur général et conseiller d'Etat. D'autres, tels James, chevalier de l'Empire, font une carrière militaire. Il y a des époques où le talent et le dévouement à la cité, à la chose publique, semblent foisonner.

Les lettres familiales sont en général, parce que spontanées, plus authentiques que les Mémoires ou les Souvenirs. L'auteur écrit sur le champ, sans apprêt littéraire, sans souci de se décrire pour la postérité. Mieux que sa correspondance officielle, celles de Pictet sont le reflet d'une très belle personnalité : il n'est pas seulement parfaitement à l'aise dans ses entretiens avec les têtes couronnées et les grands seigneurs ; dès la première rencontre, il suscite la confiance et, plus encore, une véritable amitié chez des personnes telles que le duc de Richelieu, les archiducs Jean et Charles, Capo d'Istria et tant d'autres encore, par la noblesse de son caractère, l'élévation de ses sentiments et l'étendue de ses connaissances. Sa droiture, sa simplicité, forcent le respect des diplomates les plus tortueux. Ses missives nous révèlent aussi un homme sensible, à qui la musique, ou la contemplation du beau, arrachent une larme, un homme émotif, on pourrait dire déjà romantique, doué d'une vive imagination, mais dont l'émotion est toujours contenue par la raison, au point qu'il parle, dans sa lettre du 17 novembre 1815 (p. 139), des deux personnalités qu'il sent vivre en lui. Les scènes auxquelles il assiste à Paris, Vienne ou Turin lui inspirent des réflexions philosophiques, voire même religieuses. Réfléchi, plutôt pessimiste, souvent malade, il fait un frappant contraste avec son frère, sorte de mouvement perpétuel qui a, écrit-il, « le diable au corps ».

Les lettres que Pictet adresse à sa femme ou à sa fille sont écrites pour être lues en famille, dans le cercle de ce qu'il appelle « le cabinet de Lancy » dont il sollicite parfois l'avis. En font aussi partie

Lise Gau, en charge des bergeries, et plus rarement Albert Turrettini, « cousin Albert », le secrétaire d'Etat, son correspondant officiel.

Les lettres sont le plus souvent écrites sur une feuille qui est ensuite pliée et scellée, l'adresse figurant sur le revers. L'usage de l'enveloppe est plus rare. La belle écriture de Pictet n'est pas toujours facile à déchiffrer : la plume court sur le papier, les ratures sont rares ; écrivant, ainsi qu'il le dit, à la hâte, certaines phrases, que j'ai marquées d'un [sic], ne sont pas grammaticalement correctes. Des mots anglais se mêlent aux expressions genevoises. J'ai selon mon habitude respecté l'orthographe et la ponctuation, modernisées dans Cramer, car elles font partie du charme de cette époque, mais supprimé les nombreuses majuscules, conformes à l'usage du temps. Les noms propres ne sont très souvent indiqués que par une initiale ; je les ai rétablis partout où il n'y avait pas de doute, suggérant les autres entre crochets carrés. Des notes enfin, en bas de chaque lettre, se proposent d'identifier les personnes (les notes de Lucien Cramer m'ont été à cet égard très utiles), et de donner ici et là le commentaire qui peut éclairer le lecteur. Un sommaire (p. 172), résume le contenu des lettres. La correspondance é l'archiduc Jean d'Autriche sont le sujet de deux publications disponibles sur le site internet : <www.archivesfamillepictet.ch> ; elles ont été publiées en partie dans la Revue Suisse d'histoire (Vol. 60, 2010, n° 3 et vol. 62, 2012, n° 3).

F. Ch. P.
(janvier 2010)

Principaux ouvrages de référence :

J. D. Candaux : Histoire de la famille Pictet 1474-1974.

Edmond Pictet : Biographie travaux et correspondance diplomatique de C. Pictet de Rochemont, Genève 1892.

Correspondance diplomatique de Pictet de Rochemont et François d'Ivernois, publiée par Lucien Cramer, 2 vol., Genève 1914.

Paul Widmer : Charles Pictet de Rochemont, der Genfer Patrizier auf dem Wiener Kongress, in : Schweizer Aussenpolitik und Diplomatie, Ammann 2003.

David M. Bickerton : Marc-Auguste and Charles Pictet, the Bibliothèque britannique and the Dissemination of British Literature and Science on the Continent (Slatkine 1986).

René Sigrist et Didier Grange : La faïencerie des Paquis, histoire d'une expérience industrielle, Genève 1995.

Barbara Roth et Leïla El Wakil : Le diplomate et les entrepreneurs, ou comment Pictet de Rochemont fit construire sa maison de Lancy 1816-1824, in BHG 1981.

Journal de Jean-Gabriel Eynard, publié par Edouard Chapuisat, Paris et Genève 1914.

William Martin : La Suisse et l'Europe, 1813-1814, Payot 1931.

Paul Waeber : La formation du canton de Genève, 1814-1816, Genève 1974.

Charles Borgeaud : Pages d'histoire nationale, Genève 1934.

La Restauration de la République de Genève, témoignages de contemporains, Genève 2 vol. 1913.

J. Rilliet et J. Cassaigneau : Marc Auguste Pictet ou le rendez-vous de l'Europe universelle, Slatkine 1995.

Marc-Auguste Pictet, correspondance, sciences et techniques 4 vol. Slatkine 1996-2004.

Marcel Dunan : Napoléon et l'Allemagne ... les débuts du royaume de Bavière ; thèse Paris 1942.

Freiherr vom Stein, Briefe und amtliche Schriften, 10 vol. Kohlhammer 1974.

Hans Brugger : Briefe von Charles Pictet de Rochemont und Philipp Emanuel von Fellenberg (Politisches Jahrbuch der schweizerischen Eidgenossenschaft, 1915.)

Foras : Armorial de la Savoie.

Humbert : Nouveau Glossaire Genevois, Genève 1852.

Le Livre du recteur (catalogue des étudiants immatriculés à l'Académie de Genève).

Dizionario biografico degli Italiani (DBI) ; Oesterreichisches biographisches Lexicon (OeBL) ; Europäische Stammtafeln (ES)

MISSION A BALE AUPRES DES SOUVERAINS ALLIES, CAMPAGNE DE FRANCE

Le 20 décembre 1813, les armées alliées, l'autrichienne (Schwarzenberg), la russe et la prussienne (Blücher), ont commencé à pénétrer en France en franchissant le Rhin entre Bâle et Schaffhouse et au nord de Bâle. Elles marchent en deux colonnes sur Paris. Une division autrichienne commandée par le général Bubna traverse la Suisse avec la mission de s'emparer de Lyon pour prendre les Français à revers. Le 30 décembre, elle arrive à Genève ; la garnison française vient de quitter la ville. Un Conseil provisoire s'est constitué secrètement ; il proclame le 1^{er} janvier la restauration, décidée la veille, de la république. Les noms de ses membres figurent sur la plaque apposée sur les murs de l'Hôtel de Ville : Ami Lullin et Isaac Pictet, syndics survivants de l'ancien régime, viennent en tête, suivis par quelques anciens membres du Petit Conseil et quelques nouveaux venus, dont Charles Pictet de Rochemont. Le 30 décembre déjà, suivant le conseil de Bubna, le Conseil provisoire décide d'envoyer une délégation à Bâle pour demander aux souverains alliés qui vont s'y réunir de reconnaître le retour de Genève à l'indépendance et sonder leurs intentions sur le sort qu'ils lui réservent à l'avenir ; chacun sent qu'il faut se joindre, soit comme allié, soit comme nouveau canton, aux cantons suisses, mais Genève, une ville plus peuplée que Berne ou Zurich et dont le territoire, enclavé en France et en Savoie, n'est pas contigu, sera-t-elle agréée ? Les députés, Joseph Des Arts, élu syndic le même jour, Auguste Saladin et Charles Pictet, conseillers, n'ont pas d'instructions, le Conseil provisoire étant divisé : tout agrandissement de territoire signifie en effet l'adjonction d'une population catholique qui menacerait le caractère protestant de l'Etat-cité. Ils doivent tâter le terrain, accepter ce qui serait offert sans rien demander. La délégation se met en route le 4 janvier. Trois attachés l'accompagnent : Charles Lullin, le fils d'Ami, William Saladin, le gendre d'Auguste, et Louis Pictet, le fils cadet d'Isaac, ancien capitaine au service de Prusse. Cette mission accomplie, Pictet se sépare de ses collègues : il ne revient pas à Genève mais accepte, en cédant à une demande pressante de Stein, de devenir son bras droit comme secrétaire général de l'administration des territoires français conquis. Dans son autobiographie, Stein raconte avoir eu l'idée de cette administration, que les souverains alliés décidèrent de lui confier le 12 janvier ; à ce titre, il suit, et Pictet avec lui, les mouvements du quartier général des souverains.

Cf. sur ce sujet la publication intitulée : la députation du Conseil provisoire au près des Souverains alliés, Bâle janvier 1814, d'après la correspondance d'Isaac et Louis Pictet [www.archivesfamillepictet.ch] ; publiée dans la Revue suisse d'histoire vol. 60, 2010, n° 3.

[Berne] Mercredi 5 Janvier [1814]

Un petit mot, mes chers enfans, avant de me coucher. Nous avons fait bon et prompt voyage jusqu'ici. Je trouve une lettre de Fellenberg, de qui j'en ai reçu déjà une à Moudon. Il m'attend demain matin à Hofwyl pour deux heures de conversation intéressante, dit-il. Je prends une voiture et partirai avant jour, pour retrouver nos Messieurs à 1 heure à une auberge convenue sur la route de Soleure. Vous m'envierez le plaisir de voir notre petite Jambette. Je n'écirai que de Basle. Huningue n'est point pris encore. Nous verrons du bombardement et serons bien placé pour être promptement instruits des évènements. Les choses ne vont pas si

vite qu'on croyoit. Adieu, chère amie. Adieu mes chers enfans. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Mr Senft de Pilsac n'est plus ici. La princesse Constantin est malade.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Le Bernois Philippe Emmanuel de Fellenberg (1771-1844), avait créé à Hofwyl, près de Berne, une ferme modèle et un institut pour l'éducation des jeunes gens de toutes conditions sociales. On y combinait les études classiques avec les exercices physiques et les travaux pratiques, notamment ceux des champs. Adolphe Pictet (1799-1875), surnommé ici Jambette, y passera six ans, de 1811 à 1817.

Il sera souvent question de Fellenberg dans les lettres qui suivent. Plus jeune, il se regarde en agronomie comme le disciple de Pictet, qui a inséré dans la Bibliothèque britannique des articles très élogieux sur Hofwyl et traduit un de ses ouvrages (*Vues relatives à l'agriculture de la Suisse*, 1808). Pictet, de son côté, admire Fellenberg comme pédagogue et philanthrope. On verra à Paris et à Vienne les deux hommes s'épauler mutuellement dans des démarches qui concernent leurs affaires personnelles. Fellenberg espère que le tsar soutiendra Hofwyl, que la tsarine a visité en 1810 ; il songe à créer en Russie des écoles pour préparer les enfants des campagnes à l'abolition du servage, dont Alexandre paraissait alors avoir le projet. Pictet attend du tsar des mesures (versement de la subvention promise, autorisation d'employer des prisonniers de guerre français), en faveur de ses bergeries d'Odessa et une distinction pour son fils Charles René qui les dirige. Ces sujets privés font et feront l'objet de mémoires et de rapports qui sont remis en haut lieu quand l'occasion s'en présente. Il n'est pas toujours possible de les identifier avec certitude. Ce sujet est traité avec beaucoup de détails intéressants par Brugger dans l'ouvrage, trop oublié, cité plus haut. Lors de leur rencontre le 6 janvier, Fellenberg remet à Pictet une lettre de recommandation auprès du baron de Stein, ministre de Russie.

La forteresse de Huningue, menaçait Bâle ; sa démolition sera stipulée au second congrès de Paris (article III du traité de paix entre la France et la Grande Bretagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie, du 20 novembre 1815).

Louis, comte de Senfft Pilsach (1774-1853). Saxon, neveu du baron de Stein, Metternich l'envoya en mission secrète à Berne pour provoquer un appel aux Alliés à pénétrer en Suisse et lever ainsi les objections du tsar qui souhaitait respecter une neutralité que la France avait toujours ignorée. Sa maladresse entraîna une révolution : répudiant le régime de la Médiation, les Conseils bernois de l'ancien régime prirent le pouvoir à l'arrivée de l'armée Bubna, le 24 décembre. Ce coup faillit entraîner la désagrégation de la Confédération. En fait, Bâle ayant capitulé le 20 décembre, le Rhin avait été franchi entre Bâle et Schaffhouse le lendemain. Le tsar Alexandre étant intervenu, Senfft fut désavoué ; il a quitté Berne le 3 janvier.

Dim. 9 Janv. 14 Basle

J'ai, bonne amie, ta lettre du 6, qui m'a bien réjoui en me transportant au milieu de vous. Vos lettres feront une douce diversion aux scabreux honneurs de notre mission.

D'abord, que je te dise que nous n'irons pas plus loin que ici. Comme si cela avoit été arrangé exprès pour nos convenances, les empereurs et roi vont arriver à Basle demain ou après-demain. Nous aurions été fort malheureux d'avoir à leur courir après, à cause de la rareté des fourrages de toute espèce qui arrête tout net ce qui n'est pas précédé ou accompagné du moyen coactif. Une malheureuse députation du Vallais, qui s'est hasardée sur Fribourg, a été plantée là à mi-chemin par les chevaux exténués. Si les chevaux de poste ont pu la mener jusque là, il est probable qu'elle y restera, faute de moyens de retour, parce que tout sera en réquisition pour les trois grands personnages et leur suite.

Mr de Stein est arrivé hier au soir. J'avois préparé un billet qui accompagnoit la recommandation pressante de Fellenberg et remis le tout aux Vischer, qui demeurent vis-à-vis de l'hôtel où on l'attendoit. Ils le lui remirent au débotté, et m'en donnèrent avis à 10 heures

du soir. Ce matin à neuf, il m'a envoyé son valet de chambre, pour me dire qu'il m'attendoit. J'ai trouvé un petit homme de 50 ans, ressemblant au Grand Frédéric parlant et gesticulant avec vivacité. Il m'a reçu avec une extrême politesse, et m'a fait rasseoir cinq ou six fois pour encore ceci et encore cela. J'ai sollicité ses bonnes directions sur la meilleure marche à suivre, et il m'a dit tout ce que je voulois savoir. Il m'a dit que je serois enchanté d'Alexandre comme on diroit : « vous verrez si mon ami n'est pas un homme charmant. » C'est le meilleur ami de la Suisse, quoique les autres soient bien disposés aussi. « Vous causerez avec lui, » m'a-t-il ajouté, « et vous verrez comme il est aimable. Il s'intéresse beaucoup à vos établissemens d'Odessa et vous en parlera. » Je lui ai dit à cela qu'au milieu des grands intérêts qui l'occupent, on ne pourroit pas essayer de porter son attention sur un détail semblable. « Vous vous trompez, » m'a-t-il répondu, « il aime à causer, précisément causer, et je vous réponds du plaisir qu'il aura, et vous aussi. On ne seroit pas tenté d'aller chercher sur le trône de Russie un homme de ce caractère, car tout ce qui est bon, beau, noble, utile, l'électrise ou l'intéresse. Il m'a envoyé votre lettre. Je lirai ce soir ce que vous avez écrit sur Hofwyl. Venez, je vous prie, me revoir demain matin, et nous causerons à fond. Venez à neuf heures, si cela ne vous dérange pas, pour que nous soyons plus libres. »

Je lui ai demandé la permission de lui présenter la députation. Il a objecté à la cérémonie, et à l'appareil de la chose, mais il a ajouté avec politesse qu'il seroit charmé de voir ces Messieurs individuellement. Après avoir rendu compte à mes collègues de tout ce qui touchoit à nos intérêts nationaux, j'ai prié Mr Des Arts d'y aller faire sa visite. Il a été fort bien accueilli, et nous a raconté toute à l'heure le pendant de ce que je leur avois dit moi-même. Nous allons avoir une belle kirie de visites et de séances officielles à bâcler. Le prince de Metternich, le comte de Hardenberg, le comte de Nesselrode, lord Cathcart, lord Castlereagh pour introduction aux empereurs et roi. Nous serons reconnus et reçus « in fiocchi », nous en avons l'assurance, et tu peux le donner à nos incurables trembleurs, sur les quels nous nous désolons, d'après les lettres de Genève d'aujourd'hui. Le 30 Xbre Napoléon dans son discours au Sénat, a prononcé cette phrase remarquable : « il n'est plus question aujourd'hui de vouloir recouvrer nos conquêtes perdues. » Les généraux nous affirment ici que nulle part il n'y a d'armée qui signifie ; que les 22 mille hommes qui étoient à Metz sont allés en Flandres, et que rien ne s'oppose à la marche des troupes. Il paroît qu'on veut s'établir et vivre longtemps en France. On organisera les Départemens en pays conquis, et je vois qu'on suivra l'exemple que les François eux-mêmes ont donné. Pauvre France ! Depuis que nous sommes ici nous avons vû passer continuellement des troupes de toutes les armes, façons et couleurs. Beaucoup de Cosaques, de Calmoucs, de houlans, des trains, des équipages, des malades : tout cela fait peur et pitié. Quels événemens ! quelles épouvantables suites ! l'Allemagne et la Russie se versent sur la France et l'inondent. Maintenant on aura beau se débarrasser de l'homme, c'est trop tard : on veut profiter des événemens, et tout en ne « faisant pas la guerre à la France » on vivra longtemps à ses dépends. Je suis bien fâché que vous ayez des soldats, mais il faut que ce lourd fardeau se répartisse un peu sur tous. Votre arrangement matériel me paroît le moins mauvais possible. Je me réjouis de lire Mde Necker. Je ne verrai probablement pas Landgorouski : j'enverrai la lettre au quartier général, dis-le à Mde Prevost, en me rappelant à elle et à son mari. Je doute de pouvoir faire quelque chose pour le Journal. Les mémoires, notes etc. pour notre mission d'abord, et pour ses accessoires, m'occuperont

beaucoup. Evertuez vous donc pour le Roman, Lise, Amélie, et toi et prépare-moi un joli extrait de 40 pages pour février. J'accepte aussi les obligeantes offres de Prevost professeur. Je rappelle à mon frère l'article de chimie.

Lundi matin. J'ai passé une heure et demie avec S. E. le baron de Stein. Nous avons lu ensemble la lettre de Charles. Il l'a gardée pour la faire lire à Alexandre. J'en suis à tous égards, on ne peut plus content. Il m'a dit quand je l'ai quitté : « venez souvent causer avec moi, je vous en prie. » La poste va partir, adieu mes enfans. Je vous bénis et vous embrasse. Je n'écris rien de nos affaires d'Etat, et prend garde qu'on ne te cite pas pour ce que je n'aurai pas dit.

[cachet postal Basel 10 Janr]

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Henri Frédéric, baron de Stein (1757-1831), homme d'état fameux dans l'histoire de l'Allemagne ; originaire de Nassau, il avait, après la bataille d'Iena, passé du service de Prusse à celui de Russie. Pictet lui remet la lettre de recommandation que Fellenberg lui a donnée à son passage à Berne et son propre rapport sur Hofwyl. Très anti-français, Stein perdra de l'influence quand le tsar, soucieux de maintenir en Europe un contrepoids à l'Autriche et à l'Angleterre, décidera de ménager la France.

L'épisode de Bâle est relaté en détail par G.A. Pertz « Das Leben des Ministers Freiherrn vom Stein » (Berlin 1851 vol. III 504 et ss.) « Die Gesandtschaft [von Genf] bestand aus den Herren Desarts, Saladin de Budé und Pictet de Rochemont. Sie suchte und erhielt bei Stein Gehör. Ihr vorzüglichstes Mitglied Pictet stand damals in seinem 58sten Jahr, ein Mann von ausgezeichnete Bildung, der als Offizier, Magistrat und Landwirth eine reiche Lebenserfahrung mit der Liebe zu den Wissenschaften verband, und durch die Annehmlichkeit seines Umgang für seine Sache gewann. Stein nahm ihn wohlwollend auf und gab ihm die Versicherung, es sey der Wille der verbündeten Mächte, den Freistaat herzustellen und mit der Schweiz zu vereinigen. [...] Stein hatte Pictets Tüchtigkeit rasch erkannt, er trug ihm eine Stelle im Verwaltungsrath an, Pictet nahm sie an, begleitete Stein nach Paris... [etc.] ». Notre parent n'a en revanche laissé qu'une trace microscopique dans la volumineuse correspondance du ministre. Par une lettre datée Chaumont 27 février 1814, il transmet à Vienne, en l'approuvant, son mémoire du 21 janvier [!] par lequel il demandait que cessent les exactions et réquisitions ordonnées par Bubna, Genève ne devant pas être traitée en ville occupée mais libérée. (Briefe, vol. IV 558). Stein visitera la Suisse et séjournera à Genève pendant l'été de 1820. « Pourquoi ne pourrait-on point s'assurer maintenant ou au moins avant mon arrivée d'une campagne bien située, point humide et d'une grandeur convenable ? Veuillez en parler au bon Mr Pictet, celui qui a un établissement de mérinos en Russie. » (A la comtesse Orloff, 29.1.1820, ibid. vol VI 212). Stein juge les Suisses et les Genevois : « Die Einwohner des Landes sind ein besonnenes, verständiges, braves Volk, zufrieden im Ganzen mit einer Regierung, an der sie teilnehmen, die sie milde, in ihrem Sinne und mit sehr geringen Kosten regiert. Die Sitten sind einfach, sparsam, der Mittelmässigkeit des Vermögens entsprechend. In Zurich und Genf herrscht viel Liebe zur Wissenschaft, und diese letztere Stadt besitzt viele ausgezeichnete Männer, Sismondi, Pictet, Candolle, Dumont, und hat sich einen jungen italienischen Rechtsgelehrten angeneignet, Rossi, einen Mann voll Geist und Gelehrsamkeit. Die Kenntnisse verbreiten sich auch unter den Damen, die Cours de lecture oder Collegien werden auch von ihnen besucht, und dadurch wird ihr Umgang angenehm. » (A Spiegel zu Desenberg, Genève 20.9.1820, ibid. VI 311). « In Genf ist vieles Wissen und viele Urbanität, Besonnenheit, die bis zu einem steifem, abgeschlossenem Wesen übergeht. Unterdessen ist der Umgang mit den Männern wie Pictet, Dumont, Sismondi lehrreich und unterhaltend. » (A Louise von Löw, Genève 5.9.1820, ibid. VI 303). « ...die Herren Pictet, Dumont, Chenevière, Sismondi, Rossi, Bonstetten sind so gelehrt als angenehm im Umgang. Wäre ich nicht durch mannigfaltige Bande an Deutschland gekettet, so möchte ich in Genf leben. Die Menge der Fremden gibt dem Tableau der Gesellschaft Leben und Mannigfaltigkeit, und erneuert es sich fast alle halbe Jahr. » (A Gagern, Genève 9.9.1820, ibid. VI 307). Il est possible que Pictet soit ici Marc-Auguste plutôt que son frère.

Clément Lothaire Wenzel, prince de Metternich (1773-1859), ministre des affaires étrangères d'Autriche et chancelier de l'empire. Le 14 janvier Marc-Auguste écrit à son frère : « Je pense qu'à l'heure qu'il est vous avez déjà eu votre audience, au moins des ministres, et à propos de cela j'ai oublié de te prier de me rappeler au prince de Metternich que j'ai vu à Paris chez Mde de Souza, et avec qui j'ai été depuis en correspondance. » Metternich était alors l'ambassadeur d'Autriche en France.

Charles Auguste, prince de Hardenberg (1750-1822), était depuis 1810 chancelier du royaume de Prusse.

Robert, comte de Nesselrode (1780-1862), depuis 1812 chancelier de l'empire de Russie.

William Shaw, lord Cathcart (1755-1843), lieutenant général, sera l'un des envoyés anglais au congrès de Vienne.

Robert Stewart, second marquis de Londonderry et vicomte Castlereagh (1769-1822) était depuis 1812 le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères.

Bien loin de n'offrir aucune résistance, Napoléon, qui prendra personnellement le commandement le 25 janvier, se battra avec acharnement : cherchant à diviser les armées russes et austro-prussiennes, il réussira souvent à ralentir l'offensive.

Un Louis Lankorovsky avait été pensionnaire chez le professeur Pierre Prevost en 1812 et 1813 ; il ne figure pas dans le Livre du Recteur, catalogue des étudiants à l'Académie de Genève.

« Accessoires » : Pictet désigne ainsi les démarches qu'il souhaite faire auprès du tsar Alexandre en faveur de Novoi Lancy et de son fils Charles-René, et aussi en faveur de Fellenberg et de Hofwyl.

Pictet recommande à sa famille la préparation du prochain numéro de la Bibliothèque britannique, qu'il appelle ici le Journal ; il était responsable de la partie agronomie et littérature.

Lancy hébergeait un détachement de l'armée autrichienne qui venait de libérer Genève.

Lise Gau est en charge des bergeries de Lancy en l'absence de Pictet ; son mari, ou son frère, Joseph Gau jouait le même rôle à Odessa (cf. la lettre du 13 janvier 1815 p. 76 ci-dessous)

Pierre Prevost (1751-1839), pasteur et professeur, dit P.p.p. Physicien distingué, savant universel, membre entre autres de l'Institut de France, de la Société royale de Londres et de l'Académie de Berlin, il était l'un des principaux collaborateurs de la Bibliothèque britannique. Veuf de Louise-Marguerite Marcet, il s'était remarié avec Jeanne-Marie Marcet, toutes deux sœurs d'Alexandre, médecin et professeur à Londres qu'on rencontrera plus bas. Pierre Prevost est le grand père de mon arrière grand-mère Pictet, née Susanne Prevost.

La lettre de Charles-René dont il est question est très probablement le récit qu'il avait fait à ses parents de l'épidémie de peste qui ravagea Odessa en 1812 ; il s'était distingué par son courage et son dévouement.

Basle vendredi 21 pour le 22 janvier [1814]

Que vas-tu dire, chère amie, je ne reviens pas avec mes collègues. Mr de Stein m'avait fait diverses insinuations. Aujourd'hui il me presse avec les plus grandes instances, par l'entremise de Fellenberg, qui arriva du quartier général d'Alexandre, d'accepter la place de secrétaire général pour l'organisation des pays conquis. Je suis maître de mes conditions. Je ne travaillerai qu'avec lui, et avec l'empereur. Il a besoin dit-il de mes conseils, de ce qu'il appelle mon incroyable facilité de rédaction, pour l'accomplissement d'une tâche que les victoires, et les rapides progrès, compliquent et étendent. J'ai passé la nuit à peser le pour et le contre. J'ai pris les bons avis de M^{mes} Desarts, Saladin et Lullin ; et le résultat est d'accepter. Je dirai tout à l'heure à quelles conditions. Voici mes raisons. Le ciel semble m'offrir un moyen facile d'assurer pour notre chère Genève un sort aussi heureux que le comporteront les grandes combinaisons dans lesquelles elle entre. Je tiendrai pied à boule, jusqu'à ce que la chose soit consommée. Je soignerai également le sort de nos enfans. Je pourrai faire du bien à beaucoup d'honnêtes gens. Je pourrai faire du bien en France, ou du moins prévenir des maux inutiles. Depuis que j'ai entendu retentir dans les rangs cet horrible cri : « bruler Paris ! bruler Paris ! » il me semble que je serois vraiment coupable si je ne saisissois pas l'occasion que la

Providence met à ma portée, de contribuer à détourner cette horrible catastrophe. Fellenberg prétend que j'aurai beaucoup de prise sur Alexandre et sur Stein. Celui-ci a pris une idée tout à fait exagérée de mes moyens, mais je puis compter sur sa parfaite confiance, et il met à ma décision un prix hors de toute proportion avec l'objet. Voici ce que je viens de lui écrire.

« L'honorable proposition de V. E. m'embarrasse. Je laisse de côté la masse d'inconvénients qu'elle entraîne, si je l'accepte ; mais j'ai deux grandes objections. La première est ma santé, habituellement faible, et incertaine ; la seconde est l'ignorance où je suis des objets d'administration. Il y a trois semaines qu'on m'a pris à la charrue, pour m'occuper d'affaires d'état. Je me sens incapable sur mille choses. Cependant je suis électrisé par l'idée de concourir au grand œuvre de la restauration de l'ordre social. J'oublie tout le reste, et ne consulte que mon zèle pour cette belle cause ; mais voici mes conditions. Je déteste les chaînes, et veux conserver toute la liberté que comporte une telle tâche. Je veux demeurer indépendant, pour l'arrangement matériel de ma vie ; manger, dormir et travailler quand cela me conviendra. Pourvu que je fasse toute la besogne que mes forces comporteront, je demanderai à régler moi-même la distribution de mes heures, et d'être affranchi de l'obligation de faire ma cour. Tout cela dans des bornes raisonnables. Je demande de choisir mes aides immédiats, et de disposer d'eux, et je désire que ces aides soient bien traités.

J'insiste pour être seulement défrayé, et pour ne recevoir aucun appointemens. Sans cette clause, je ne pourrais avoir l'indépendance d'opinion et de conduite que je veux conserver. Cette indépendance, au reste, ne sera jamais embarrassante pour V. E. ni nuisible à la marche des affaires ; et je concourrai au bien avec un dévouement absolu. Il faut me laisser cette satisfaction qui me donnera le courage de tous les sacrifices personnels attachés au parti que je prends. Je désire un rang qui me rende l'exercice de mes fonctions facile, en me donnant une consistance personnelle que, sans cela, je ne pourrais avoir au début. Voilà, Mr le baron, à quelles conditions j'irai faire une épreuve auprès de vous. Nous essayerons 15 jours, un mois, et quand V. E. trouvera mieux que moi, Elle me rendra ma liberté. »

Voilà mes chers enfans, mon histoire. Quand j'aurois eu le conseil de Lancy à ma portée, je suis convaincu qu'il m'auroit conseillé ce que j'ai fait. Il arrivera ce qu'il pourra, mais je fais ce que je dois, ce que je me serois peut-être éternellement repenté de n'avoir pas fait, si j'avois pû croire que certaines extrémités à redouter, eussent été écartées par ma présence auprès des Puissans. Prions Dieu qu'il les inspire ! Tel est donc, mes chers enfans, l'ordre du destin. Il a fallu que je choisisse d'être séparé de vous quelques mois encore, moi qui ne savois me passer de vous un seul jour ! Il a fallu que je choisisse la place d'administration la plus active de l'Europe ; moi qui suis ignorant, paresseux, et maladif ! Et puis ne croyez pas à la prédestination... Vous approuverez que je n'aye pas voulu d'appointemens. J'aurois été akward et gêné avec une bonne paye de mille écus par mois. Je n'aurois pas osé rompre, au besoin, en visière, à princes et ministres, si ma conscience m'y eût porté, et c'est là le vrai poids des chaînes de cour. Soyez tranquilles, je ne ferai point le Romain à tort et à travers ; mais ceci me sembloit de nécessité pour me donner place et attitude convenable. Il n'y a pas de mesure commune entre quelques cent louis de plus ou de moins, et l'avantage d'imposer à l'opinion par une contenance indépendante qui laisse tout le mérite du dévouement. Je commence à comprendre le bonheur que devoit éprouver Mr Necker en refusant les

appointemens de sa place. J'achète un coupé. J'y mets Jean à côté de moi, et nous prenons des chevaux de poste pour la route de Langres.

Alexandre a quitté Montbeillard avant-hier pour se porter en avant. Fellenberg a eu avec lui une longue et intéressante conversation qu'il m'a contée. Alexandre avoit lû le mémoire que Mr de Stein m'avoit demandé, ainsi que la lettre de Charles : l'un et l'autre l'avoient fort intéressé. Il dit tout de suite à Fellenberg l'objet que demande Mr Pictet ne souffrira aucune difficulté. Il ajouta qu'il y avoit dans mon mémoire plusieurs objets qui méritoient toute son attention. Il est probable qu'il va me remettre sur ces chapitres un à un. Fellenberg est dans l'enchantement de lui ; et pas moins de Mr de Stein. C'est Henri IV et Sully ; mais moi chétif que vais-je faire là ? Je ne puis croire à ta conjecture sur Charles. Ce seroit par trop fort. En tout cas, il aura la bonté de venir me chercher au grand quartier général qui sera peut être à Paris. Nancy est pris, après une bataille où les François ont perdu 4 mille hommes. Les clefs sont arrivées. Je reviens à Fellenberg. Il a fait goûter toutes ses idées, il partage son enthousiasme. On est très impatient de venir voir Hofwyl.

Quels tristes momens tu as passés, chère amie ? Que j'ai regretté l'obligation de l'absence dans un moment où j'aurais pû te soutenir et t'aider ! Et si la perte douloureuse, si longtemps prévue, est maintenant consommée, quel déficit pour toi que ton mari dans un tel moment ! Dis de ma part à ta pauvre sœur, combien il m'en coûte d'être éloigné de vous. Puisse t-elle trouver dans le sentiment d'avoir admirablement rempli ses devoirs de fille quelque adoucissement à l'amertume d'une telle perte ! Je te prie d'avoir recours à Mr Schmidt pour faire établir nettement les droits de ta sœur. Je pense que Mr Pauzait qui est habile et honnête pourra lui tenir ses livres, quand il aura reçu les directions de Mr Mallet, que l'exécution de la chose fatiguerait si sa complaisance ordinaire l'y portait.

A Lancy il faut dépenser le moins possible, dussions-nous ne point provigner et ne point relever de terres. Après la paix nous provignerons. Il faudroit que ce que je t'ai laissé, et les ventes de blé te fissent fournir aux gages de la St Pierre outre le courant jusqu'en mars, et c'est le moins. Il faudroit que tu écrivisses un mot à Mr Romieux, l'agent de Charles, pour le prier de passer chez toi. Je dois à Mrs Romieux fils et Hess au 15 février prochain c[ourant]t £ 3675. Il s'agit de renouveler pour six mois. Tu expliqueras que l'on m'a happé en passant pour une grande place (tu ne diras pas sans appointemens), qu'en mon absence, tu es bonne pour renouveler par six mois, ledit engagement. Ils aimeront mieux ta signature que la mienne. Ils feront les conditions de l'intérêt. Ils sont très honnêtes. Si absolument il falloit que ce fût moi qui renouvelasse, ils feroient la lettre de change, et tu me l'enverrois à signer ; mais pour cela il faut s'y prendre dès à présent, pour avoir le temps. Ne néglige donc pas cette affaire dès que tu auras reçu ceci.

Tu expliqueras à mon frère et à Vernet (au quel j'écris, mais ma lettre étoit fermée trop tôt), ma résolution et ses motifs. Dis le aussi à Maurice et aux Prevost. Je ne doute pas qu'ils ne m'approuvent. Voici, pour l'un et l'autre, une liste des gens que je voudrois employer :

Prevost Pictet, avec moi, et avec un traitement que j'ai demandé bon (j'imagine 20 à 25 louis par mois, logé et nourri) ou bien, s'il ne craint pas la besogne, pour préfet ou équivalent avec 2 mille frs. par mois. Prevost Dassier fils pour travailler avec moi, idem, mais trop jeune pour préfet. Clavel, l'élève de Mr Roque, pour travailler avec moi. Charles Lullin lui parlera. Martin Fazy pour préfet, et son fils pour l'aider. Pictet Baraban, préfet. Cramer, préfet et son

fil pour l'aider. Jolivet, préfet. Rilliet Pictet, préfet. Des Arts cadet (36 ans) préfet. Rilliet de Russin fils, pour travailler avec moi. Fontaine fils, de Carouge idem. Gaussen (28 ans) un peu jeune pour préfet ; mais excellent pour second.

Ces Messieurs peuvent, sur ma parole, se mettre dans la diligence et arriver chez Mrs Vischer et fils à Basle qui aura de l'argent à leur donner pour venir au quartier général d'Alexandre. La chose presse. Là ils seront distribués. NB. Deux ou trois départemens ordinaires en feront un.

J'aurai soin de Léonard Bordier. Ne serait-il point un jeune homme à employer en second ?

Adieu bonne amie. Quelle longue et pénible séparation. J'ai à répondre quelques mots à Lise, qui sera bien capote de cette prolongation. Adieu, chère amie, adieu.

Samedi matin, 22

Voilà ces Messieurs partis. Saladin, son gendre et Pictet Lullin partirent hier pour Zurich. Mrs Desarts et Lullin viennent de partir pour Genève. J'ai eu le cœur serré en les embrassant. C'est de l'esprit, de l'honneur, de la loyauté, de l'amabilité, et d'excellentes têtes. Mr Des Arts a manqué sa vocation. Il lui falloit un empire à gouverner. Lullin me promet d'aller te voir, en arrivant. Fais en sorte qu'on m'envoie vite, vite, de bons secours pour la sainte tâche. Adieu mes chers enfans ! Ne m'oublie pas auprès de Mde Vernet, de ses sœurs. Mes souvenirs respectueux à Mesdames Maurice et Prevost. Mes respects à Monsieur Mallet. J'espère qu'il m'approuvera

A Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Tenir pied à boule : « au jeu de quilles, tenir le pied là où la boule s'est arrêtée ; figurativement tenir ferme sans reculer » (Littré).

A Bâle, la députation genevoise avait préparé, à l'intention des ministres alliés, un mémoire qui exposait très prudemment les vœux de Genève. Sur la demande de Stein, Pictet en rédigea un second le 19 janvier, beaucoup plus ambitieux que le précédent : il proposait une « frontière militaire » avec la France et la Sardaigne, soit les crêtes du Jura, du Vuache, du Mont de Sion, du Salève, des Voirons et de la colline de Boisy d'où elle aurait été rejoindre le lac entre Filly et Coudrée (Cramer I 8). Cf. La députation du Conseil provisoire auprès des souverains alliés dans la correspondance d'Isaac et de Louis Pictet < www.archivesfamillepictet.ch >. C'est, semble-t-il, ce second mémoire que Stein a remis au tsar.

Isaac Vernet (1770-1850), membre du conseil provisoire et futur syndic, avait épousé Marianne Pictet, l'aînée des trois filles de Marc Auguste. Son beau-père l'approchera aussi au sujet de la mission confiée à Pictet : « Vernet montra d'abord beaucoup de répugnance, et sa femme encore davantage ; aujourd'hui il semble en montrer moins, il te répondra directement. » (Marc Auguste à Charles, 20 janvier). Sa réponse sera négative.

Mme Pictet de Rochemont, dont la sœur aînée, Isabelle, est célibataire, vient de perdre sa mère, Mme Ami de Rochemont née Renée Mallet, décédée le 16 janvier 1814. Pierre Mallet (1734-1816), célibataire, est son frère. M. Schmidt est certainement Jean Pierre Schmidtmeyer dit communément Schmidt (1768-1830), avocat, membre du Conseil provisoire, qui négociera avec la Diète l'admission de Genève dans la Confédération.

On verra ci-dessous à plusieurs reprises Pictet donner à sa femme des instructions touchant le service ou le renouvellement d'emprunts faits à des particuliers. Si Lancy, acquis avec les fonds de son beau-père, était prospère, la liquidation de la succession de leur père avait gravement obéré sa fortune et celle de son frère.

Les vignes étaient renouvelées par provignage : les sarments étaient mis en terre où ils prenaient racine.

Jean Gaspard Prevost (1777-1851), qui a épousé Caroline, la seconde fille de Marc Auguste, rejoindra Pictet à Langres mais ne l'accompagnera pas plus loin ; il sera conseiller d'Etat de 1834 à 1841.

Jean Pierre Pictet allié Baraban sera procureur général en 1815 puis conseiller d'Etat de 1818 à 1833. « J'ai vu dans la soirée Pictet Baraban ; il me paroît n'attendre pour sa décision finale que d'avoir entretenu les revenans »

(Marc Auguste à Charles 25 janvier.) En fait, il se mettra en route mais rebrousse chemin à Langres sans avoir pu rejoindre son parent.

Albert Rilliet, conseiller à la préfecture du Léman sous l'annexion, est le mari d'Albertine Pictet, la fille cadette de Marc Auguste ; il sera conseiller d'Etat de 1825 à 1841. « Rilliet persiste dans son veto passionné. J'ai parlé de la chose à sa mère qui la verroit avec grand plaisir » (ibidem)

Elisée Rilliet (1784-1847), sans alliance, fils de Théodore Rilliet dit de Russin (1741-1814) ; cousin d'Albert, sa sœur avait épousé Charles Laurès. « J'ai été parler aux Rilliet de Russin pour leur fils. Ils ont accepté, avec force remerciements. Il s'est décidé de suite et est allé réserver sa place dans la diligence pour partir avec Prevost. » (ibidem).

Frédéric Guillaume Maurice, baron de l'Empire, est pour quelque temps encore le maire de Genève ; il est avec Marc Auguste et Charles Pictet, l'un des trois fondateurs de la Bibliothèque britannique ; veuf de Marguerite Bertrand de Coissins, il est remarié à Rose Vanière.

Marc Auguste avait demandé à son frère d'aider le Genevois Léonard Bordier à obtenir un passeport pour se rendre en Russie.

Basle 23 Janvier [1814]

[...] Fellenberg est de retour du quartier général depuis hier. Nous avons passé la plus grande partie du jour ensemble et diné tête à tête. Il seroit difficile de dire s'il a été plus content du maître ou du ministre. Il a observé chez l'un, beaucoup d'élévation, de modestie, de modération. Il rapporte tous ses succès à la Providence. Il ne laisse pas percer un mouvement qui ne soit bon, généreux, et humain. Le sentiment de la vengeance n'aborde pas son cœur. Il lit, il discute, il travaille, il écoute, il ne craint point les objections et ne s'impatiente jamais. Si l'énergie qu'il développe aujourd'hui se soutient, le mot que son ministre prononce souvent « C'est le ciel qui nous l'a donné », sera certes bien justifié ! Quant au ministre, Fellenberg ne tarit pas sur son génie, son caractère, et ses vastes ressources. En même temps que sur son inflexible droiture. Il a une prodigieuse réputation en Allemagne.

Ce fragment de lettre est une copie de la main, semble-t-il, de la femme de Pictet, sans indication du destinataire.

4 postes de Ves[oul] 26 [janvier 1814]

J'ai saisi toutes les occasions d'avoir les opinions des habitants, des maires, des coqs de bourgs et de villages, des postillons, paysans etc. Il n'y en a qu'une, c'est que Bonaparte a fait tout le mal, est le seul de son avis, et que s'il ne veut pas faire la paix, on l'y forcera, on se passera de lui. Dans le Haut Rhin et la Haute Saone, on n'a pas pu lever un seul homme. On a ri au nez des sénateurs en mission, quand ils ont voulu lever en masse. La proclamation a fait merveille ; tout le monde espère une prompte paix, et prend son parti en gémissant tout bas des maux inséparables d'une telle crise. Je suis arrêté icy faute de chevaux, et vous écris dans une chambre où il y a toutes les nations. Je tacherai une fois de vous peindre le train, le désordre, les embarras que l'on trouve quand on court après un quartier général d'une armée de 200 m. hommes.

Il n'y a point eu d'affaire essentielle.

On dit que Marie Louise vient au devant des alliés pour faire la paix.

Petit billet carré, d'une écriture inconnue ; la plupart des mots sont abrégés. Une inscription au dos porte : « extrait d'une lettre de Mr Pictet. »

La proclamation annonçait que les alliés ne faisaient pas la guerre à la France mais à Napoléon. Les exactions des troupes russes et prussiennes retourneront bientôt l'opinion. Un décret du 26 décembre avait chargé 23 commissaires extraordinaires, dont plusieurs étaient sénateurs, d'accélérer la conscription et si nécessaire d'ordonner la levée en masse ; ce fut un échec, la Grande Armée n'a pas pu être reconstituée.

Langres 29 Janvier 14

Je suis ici, ma chère Amélie, à attendre le ministre, qui va partir, et qui est retenu dans quelque audience importante, plus longtemps qu'il ne l'avait crû. Il m'avait donné rendez vous à 10 h. Il y a ½ heure que je l'attends auprès de son feu, et de guerre lasse, je prends une plume et t'écis, sans savoir ni quand je finirai cette lettre, ni quand elle partira, ni surtout quand tu pourras la recevoir, car la poste ordinaire des lettres est à bas : il n'y a que des estaffettes. J'ai écrit hier à ta maman par un courrier extraordinaire ; mais je ne puis pas en expédier tous les jours.

Vous auriez eu grande pitié de moi, mes chers enfans, si vous aviez pû me voir avec une lunette courant de Basle au quartier général, comme on court quand on n'a pas de chevaux, et éprouvant tous les accidens que comporte un froid de 8 degrés, une neige renouvelée tous les jours, l'absence de toutes provisions dans les auberges, et un extrême découragement chez les postillons. Nous avons été trois fois dans une sorte de détresse. Tu choisiras entre les trois cas celui que tu préférerais quand tu voyageras en pareilles circonstances. Beffort étant sur la route, et tenant encore, quoiqu'étroitement bloqué, la poste se détourne et fait une lieue de traverse, par une route d'autant plus mauvaise, qu'elle a été inondée de 2 ou 3 pieds il y a 3 semaines, et que tout cela a gelé ce qu'il en faut pour porter chevaux et voitures, excepté les endroits à sources chaudes, où la glace est plus mince. Nous y passâmes à l'aube du jour avec un enfant de postillon, qui jeta les hauts cris, quand les trois chevaux prirent buchète dans une boue noire. Nous descendîmes pour juger du cas, moi en bamboches par-dessus des guêtres surmontées de pantalons larges. Jean voulant encourager les chevaux, prit buchet comme eux, et un moment après j'en fis autant. Représente toi le plaisir de tremper ses bamboches comme une mouillette, par un froid de 8 degrés, et dans la boue. Cela n'étoit rien : il falloit se tirer de ce trou où la voiture ne tarda pas à tomber aussi, et où toute notre crainte étoit qu'elle ne versât : c'est une calèche, fermée devant, et à double fond, qui auroit embarqué toute la gouille. Après une demie heure d'efforts inutiles, pour faire remonter sur la glace chevaux et voiture, le bonheur voulut qu'il passât un postillon qui ramenoit des chevaux. Avec l'aide de ceux-ci, et d'une pioche cherchée au village voisin, nous nous tirâmes de là couverts de boue, et pas mal gelés. Une demie lieue plus loin, nous fûmes arrêtés net au milieu d'une montée glacée, sur la quelle les chevaux découragés, et tombans tout à tour ou à la fois, n'étoient plus en état d'empêcher la voiture de rouler jusqu'au bas. Nous poussions aux roues, nous mettions des pierres derrière, mais les pierres glissoient comme nous et comme les chevaux. Le postillon, à pied, fouettoit, pleuroit, et tomboit. Enfin passent deux paysans qui voyant notre détresse, s'accrochent aux rayons des roues, et font tant avec nous et nos bêtes, que nous gagnons le sommet. Je ne parle pas des nombreuses chutes de nos chevaux et de nos inquiétudes pour nos chers brancards. C'est surtout la nuit suivante que nous en eûmes de belles. Nous descendions comme en ferron une descente glacée. Les ressources ordinaires de sabot et de chaine à glace n'y faisoient rien. Nous aurions voulu

mettre pied à terre, mais le postillon nous crioit toujours qu'il n'y avoit pas de dangers, et la rigueur du froid, qui geloit dans la chaise pain, vin et tout le reste, contribuoit à nous rendre paresseux à descendre. Tout à coup la chaise s'arrête, et le postillon nous prie de mettre pied à terre. Le mallier étoit abattu ; la calèche lui avoit à demi passé dessus, c'est-à-dire qu'il étoit étendu de côté sous l'avant train, une jambe de devant sous une roue, une jambe de derrière sous l'autre roue de devant. Point de lanternes : nos bougies avoient fini. Une lune foible alloit se coucher, et nous permettoit de voir tout le mal. Les efforts du pauvre cheval tendoient à tout briser. Il fallut lui tenir la tête, couper les traits, essayer, mais vainement, de faire avancer ou reculer la voiture en dégageant les jambes de l'animal. Un paysan survenu se joignit à nous, et après vingt essais infructueux, nous vinmes à bout de détourner la voiture, qui heureusement est à col de cigne, et de remettre le mallier sur ses jambes. Nous n'osâmes le remettre au brancard, et cheminâmes à pied auprès des deux autres qui se trainerent au petit pas jusqu'au relais. Je serois, tout comme toi, embarrassé à choisir entre les trois aventures.

Ne crois pas que je t'aye fait cette longue histoire sur la table du ministre. J'ai été interrompu, d'abord par une demi douzaine de princes, de comtes et généraux, puis par lui-même. Il part pour Chaumont, et veut que je ne m'y achemine que quand il m'y aura fait un logement auprès de lui. Il craint que je n'y sois trop mal, à cause de l'entassement énorme des trois cours, et des états-majors, et du corps diplomatique, et des trois gardes, sans compter tout le reste ; et cela dans un petit endroit de 6 mille habitans. Il croit que nous pourrons transporter le quartier général à Troyes après demain, et il m'enverra un cosaque pour m'aviser et escorter. Il est d'une extrême bonté pour moi, et parfaitement aimable, au milieu d'un cliquetis d'affaires dont on ne peut se faire d'idée. Il vient de me montrer une lettre de Londres, de la baronne ; elle lui écrit sur le même ton qu'à celui à qui elle disoit : « venez me voir, vous serez un chat. » On m'offre facilité pour lui écrire, et je le ferai.

Voilà des prisonniers françois qui passent : il y en a une 60taine, ils ont été pris dans une affaire à 8 lieues d'ici. On leur a laissé leurs sacs, et rendu leur liberté très chevaleresquement. Ils vont chacun chez soi avec une feuille de route : on leur a bien expliqué qu'on ne faisoit la guerre qu'à un seul homme et point à eux. Voilà comme nous gagnons les cœurs. Approuvez-vous, mes enfans ? Il y a de ces prisonniers qui vont sur Genève : vous les ferez causer. Ils disent que, sauf la garde, l'armée françoise est composée d'enfans qui ne savent pas charger leurs armes.

Vous imaginez peut être avoir éprouvé les désagrémens d'un logement de troupes. Vous n'en avez pas d'idée. Il falloit voir Langres hier pour comprendre ce que c'est qu'une surcharge de rois, de cours, de généraux, d'ambassadeurs, et de soldats, surtout de cosaques. Il y a tel petit ménage d'artisan qui avoit 25 soldats ; tel autre petit ménage bourgeois qui avoit deux officiers dans chaque chambre, et plus de lits pour les maîtres du logis. Et nourrir tout cela ! Cette malheureuse ville a éprouvé toutes sortes de calamités, et celles-ci ont développé bien des vertus. Tu vas en juger. Quand les hopitaux de Mayence et de Metz regorgèrent de malades, on transporta l'excédent vers l'intérieur. Langres en reçut, on en vit passer, quatre mille, tous attaqués de la fièvre nerveuse. Les hopitaux remplis, on occupa la salle de spectacle, et beaucoup de maisons particulières. Soixante et quelques jeunes demoiselles se dévouèrent à braver la contagion ; avec le plus touchant et le plus héroïque courage, elles ont rempli presque inutilement, auprès de ces malades, les saints devoirs de la charité. Je dis

presqu'inutilement parce qu'il paroît qu'on n'a pas sauvé un malade sur vingt. Elles mêmes ont succombé à la contagion dans la proportion de deux sur trois, sans compter celles qui périront encore. La demoiselle de la maison (NB : j'écris à ses côtés) relève à peine d'une maladie de six semaines. Sa mère qui, par parenthèse est sœur du célèbre évêque de Nantes, a eu la sagesse de lui cacher la mort de ses plus chères amies, dont tous les jours elle demande des nouvelles, en s'étonnant de n'en recevoir signe de vie. Quand elle ne peut plus tenir aux questions, (la mère) elle lui dit la mort de telle ou telle, en commençant par celles dont la perte l'affectera le moins. Cette mère m'a dit sur tout cela des choses aussi sublimes que simples, et que la religion seule peut inspirer. Quel beau mobile d'action que cette religion sainte ! Que l'héroïsme devient facile quand elle nous pénètre et nous guide !... Mais que de vertus chez ces femmes qui se dévouent à des dégouts pour les quels il n'y a point de paroles ! à des dangers qui laissent à peine un événement à l'espérance ! Toutes les familles de Langres, sans exception, sont en deuil. Une mère avoit trois filles, et une seule servante. Toutes quatre avoient voulu servir les malades, et toutes le devinrent. La mère les a soignées seule pendant cinq semaines, et les a sauvées. Pendant que le traitement duroit encore, on mit chez elle 24 soldats autrichiens. Elle n'avoit que deux chambres. Elle se retrancha dans l'une avec ses malades, et mit de la paille dans l'autre ; mais il fallut tout nourrir, et ils avoient beaucoup d'humeur.

Après cela, plaigniez-vous Mesdames et Messieurs ! J'en reviens à mon refrain : Vivent les femmes. Je suis quelquefois tenté de me faire catholique, pour avoir à adorer la sainte Vierge. Mon imagination se prête aisément à faire du cœur d'une femme le sanctuaire de la vertu : d'un homme jamais. Continue à te rendre digne, chère Amélie, du beau privilège d'être femme. Je vais un peu écrire à Lise. Adieu bonne Amélie. Fais toutes mes amitiés les plus respectueuses à notre aimable amie Mde Prevost. Dis à son mari combien je suis reconnoissant du service qu'il me rend.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / Genève

Prendre buchet, buchète ; nous disons prendre, ou ramasser, une bûche.

Les bamboches sont des pantoufles ; la chaise s'entend ici au sens de voiture (cf. chaise de poste).

Le mallier est le cheval qui, dans un attelage à trois, est dans les brancards.

La baronne désigne toujours Mme de Staël. On verra plus bas (lettre du 7 mars 1815, p. 102) que c'est à Pictet qu'elle avait adressé cette étrange invitation.

Jean Baptiste Duvoisin (1744-1813), de Langres, évêque de Nantes de 1802 à sa mort. Napoléon, qui l'estimait et écoutait parfois ses critiques, l'avait placé auprès du pape prisonnier à Valence et Fontainebleau.

Langres 2 février 14

Chère bonne amie, il est minuit toute à l'heure, mais je ne veux pas m'aller coucher sans te dire quelques mots d'amitié. Demain matin je pars pour Chaumont. Nous avons battu Bonaparte à Brienne. Il avoit réuni 100 mille hommes. La vieille garde, qui en étoit la partie respectable, a été hachée. Sans les prisonniers qu'on fait en le poursuivant sur Vitri après deux jours et une nuit de combat, on fait monter la perte connue à 10 mille hommes et 56 pièces de canon (un autre bulletin dit 73). Schwarzenberg et Blucher ont seuls donné, sans les Russes. La route de Paris est ouverte, et on dit les cosaques à Fontainebleau. Bonaparte tire à sa fin ;

mais le malheureux fait encore périr bien du monde, par l'illusion où il retient le peuple. J'ai appris tout cela chez le prince de Metternich ce soir.

J'avais écrit trop tôt à Mr. Necker. Dis le lui ; et communique lui que je viens d'être élevé à la dignité de conseiller d'Etat de S. M. l'empereur de Russie. Il m'a accordé cette faveur pour me rendre plus facile et plus agréable l'exercice de mes fonctions de Secrétaire-général. On me gâte bien, n'est-il pas vrai ? C'est Mr de Stein qui m'a écrit cela aujourd'hui.

Remercie Mr et Made Rilliet du don de leur fils. J'en suis parfaitement content, et compte le garder avec moi. Je ferai pour le mieux quant au traitement ; mais dis leur que nous sommes tous un peu chevaleresques dans cette affaire. Mes tendres amitiés à notre chère Marianne ; dis mille choses à Lise et à Anna. Je vous aime et vous bénis toutes. Pictet est un peu mieux aujourd'hui. Prevost écrit. Adieu.

[cachet postal Basel 7 Feb]

A Madame / Pictet de Rochemont / Genève

La bataille de Brienne, le 29 janvier, au cours de laquelle Napoléon faillit être fait prisonnier par quelques cosaques, comme toutes celles de cette brillante retraite sont présentées par les historiens français comme des défaites des Alliés. Celle-ci entraîna néanmoins le repli de l'empereur sur Bar sur Aube.

Jacques Necker, allié de Saussure (1757-1825), fils de Louis, lequel était le frère aîné du ministre de Louis XVI.

Elisée Rilliet est parvenu, le premier, à rejoindre Pictet.

Jacques dit James Pictet (1777-1816), fils aîné d'Isaac Pictet de Pregny, chef d'escadron dans les chasseurs de la garde, avec le grade de colonel, chevalier de l'empire, officier de la Légion d'honneur, avait fait la campagne de Russie jusqu'à Moscou et pris part aux batailles de Lützen, Dresde et Leipzig ; il vient d'être grièvement blessé, le 12 ou le 13 janvier, à Percy-le-Pautel, non loin de Langres. La nouvelle parvient à Genève le 29 (Journal de Marc Louis Rigaud). Il est le frère aîné de Louis, ancien capitaine au service de Prusse, qu'on a rencontré à Bâle. Le blessé, ne pourra être rapatrié qu'à la fin d'avril : « [Jean Gaspard] Prevost fut hier à Sechairon pour voir son ami P[ictet]. Il n'en fut pas mécontent. Il est plus foible, mais aussi plus calme et plus naturel qu'il ne l'avait laissé lorsqu'il le quitta à Langres. Son père a dû le voir aujourd'hui pour la première fois. On lui ménage d'ailleurs beaucoup les visites... » (Marc Auguste à Charles, 3 mai). « L'état de Pictet devient inquiétant, loin de faire des progrès en force, sa foiblesse s'accroît, et celle de la tête est très grande. » (9 mai). « Notre cousin le blessé ne va pas trop bien. On a dû hier faire l'opération de dilater la plaie pour faciliter la sortie de tel corps étranger qu'on suppose provoquer la suppuration opiniâtre et entretenir la fièvre. En attendant les bans sont publiés, et le mariage se fera incessamment. Je crains qu'il ne soit in extremis. Sa foiblesse de tête est désolante : on lui évite toute émotion, toute secousse physique et morale [etc.]. » (11 mai). « L'état de notre blessé s'améliore. Depuis la sortie du dernier morceau de drap, la playe a pris une beaucoup meilleure apparence, les nuits ont été bonnes et les chirurgiens sont plus contents. J'ai été ce matin à Sechairon où je l'ai vu pour la première fois [...] sa maigreur est extrême, mais son visage est naturel, son teint passable, ses yeux bons, et sa tête meilleure ... » (15 mai). « Notre cousin le colonel est toujours dans le même état, c'est-à-dire plus mal, on craint plus le marasme que la plaie. Sa maigreur est extrême. » (22 mai). Son mariage avec Antoinette Mary Menet, fille de François, Genevois, agent de change à Londres, et de Charlotte Achard, sera célébré le 17 juillet ; James mourra des suites de ses blessures le 1^{er} septembre 1816.

Chaumont 4 février 1814.

Je te préviens, mon cher frère, que S.E. le ministre baron de Stein écrit à Mr le comte de Bubna de se concerter avec toi pour organiser les départemens de l'Isère, de la Drôme, des Hautes-Alpes, du Mont-Blanc, du Léman (sauf la République et son territoire) et de l'Ain, pour les soumettre à un même gouverneur, et à un commissaire, tenant lieu de préfet, dans chaque département. Si tout cela n'est pas complètement occupé, cela ne tardera pas à l'être. Tu trouveras plus aisément des administrateurs à Genève pour ces départemens rapprochés de

nous ; et par le fait, il sera heureux qu'on ne soit pas pressé de venir au quartier général. Il se rapproche trop rapidement de Paris pour ne pas faire perdre beaucoup de temps à ceux qui voudroient nous suivre.

On s'occupe vivement d'assurer les suites de la victoire du 1^{er} de ce mois. Bonaparte paroît être déjà coupé de Paris, et abandonner, par conséquent, les ressources qu'il auroit pû trouver sur la Loire. Il va se trouver entre les armées et la mer. Tout chemine grand train, et pour le mieux. C'est à Paris qu'on prendra Lyon. Les Augereau et les Suchet n'en ont pas pour longtemps. Si cependant les Suisses éprouvoient momentanément, quelque inquiétude sur leur frontières, ils n'auroient que ce qu'ils auroient mérité par leur mollesse et leur indécision. J'ai dit et adieu.

A mon frère / 4 février 14 / par Mr de Stein

La victoire du 1^{er} février est le combat de la Rothière, près de Bar sur Aube, qui entraîna un nouveau recul de Napoléon, sur Troyes.

Marc Auguste avait réagi tout d'abord négativement à une première lettre de son frère : « Je lus et relus plusieurs fois hier cher frère les premières phrases de ta lettre sans y rien comprendre, et croyant avoir la berlue. Je vis pourtant ensuite, qu'il y avoit du sérieux et du réel, et je commençois mes méditations que je n'ai guères interrompues jusques à ce moment (8h. du matin), je prends la plume pour t'en faire part dans leur fraîcheur. Au premier abord, mon sentiment et ma raison bondirent contre la proposition. Aux deux premiers motifs qui t'on repoussé, et qui sont encore plus vrais pour toi que pour moi, une foule d'autres vinrent se joindre. J'ai un état, une vocation naturelle qui, si elle est actuellement en souffrance, ne peut manquer de refleurir sous un régime quelconque [...] Je n'ai par caractère aucune espèce d'ambition que celle là, puis celle du repos, dont je commence à sentir le besoin. [...] Abandonner une carrière toute tracée [...] pour me lancer dans un dédale dont je n'ai jamais eu le fil, et risquer à tout moment de faire mal, croyant faire bien !... Sottise ; folie. » (23 janvier). Il invoque aussi le serment qu'il a prêté à Napoléon comme inspecteur général de l'Université impériale. En fin de compte, il se déclarera prêt à aider son frère à Paris, aux mêmes conditions que lui, mais seulement après « la descente d'Astaroth », c.à.d. la chute de Napoléon. Le maréchal Augereau commandait une armée dont le quartier général était à Lyon ; en mars, il n'exécutera que très partiellement l'ordre de lancer une contre-offensive en remontant de part et d'autre du Jura pour prendre les Alliés à revers, ce qui sauvera Genève.

Chaumont en Bassigny 5 février 14

Sans savoir du tout ni quand ni comment, je te ferai parvenir ceci, chère amie, je profite d'un moment que je dérobe aux affaires pour te dire quelques mots. Je serois déjà à Bar sur Aube, ou en route pour icelui, s'il y avoit des chevaux, mais c'est la chose difficile, même pour moi qui suis le premier servi après le ministre. Là où il y a les ministres des trois puissances, des ambassadeurs à foison, et toute leur suite, les conseillers d'Etat de S.M. attendent parfois. Il arrive des prisonniers et des blessés en quantité énorme. Il paroît que la poursuite est vive et efficace, depuis la grande affaire de Brienne, où Napoléon a été complètement battu avec perte de 73 pièces de canon. Les premiers rapports portoient 10 mille tués ou pris. Il y a eu depuis des affaires tous les jours dans la poursuite sur deux directions, savoir, sur Paris où fuit la 1/2 de l'armée, qu'on suppose être les gardes nationaux découragés, et sur Vitri et au-delà, retraite de Napoléon avec ce qui lui reste de véritables troupes. On ne conçoit pas comment ni pourquoi il se dirige vers le Nord, et ouvre le chemin de Paris, abandonnant ainsi non seulement la capitale mais perdant les ressources militaires et autres, que lui auroient offertes les provinces de la Loire. Des armées très supérieures, surtout en cavalerie, le poursuivent et

l'acculeront vers la mer, si Bernadotte lui permet d'aller jusque là. En attendant il y a des conférences à Chatillon sur Seine. Stadion, Rasoumovsky, Humboldt, Castlereagh, et Caulaincourt y sont. Des gens très bien informés appellent cela une farce diplomatique, et je le crois. Il paroît que les cosaques sont à Fontainebleau et à Versailles. Toutes les probabilités sont qu'avant 8 jours Paris sera cerné. Mais Mr le Professeur Picot te dira que : « omnia sunt hominum tenui pendentia filo » ; ainsi il faut toujours voir les possibilités contraires, et être résigné d'avance aux événemens. Ceux-ci sont certainement of a great magnitude. Je n'ose m'arrêter à réfléchir. Il faut agir, aller en avant, c'est le destin, c'est le devoir. Il faut abattre Astaroth ; ensuite on soufflera, et on avisera.

Dis à Mr et à Mde Rilliet, en leur renouvelant mes remerciemens de leur fils (qui est là à lire auprès de moi pendant que j'écris) que j'avois arrangé sa fortune administrative en le plaçant comme secrétaire général du gouvernement du comte de Bartenstein à Troyes, comprenant les 4 départemens de Haute Marne, Aube, Yonne et Côte d'Or ; mais Mr Rilliet s'est défié de ses forces ; il dit n'être point propre à la tâche de la représentation qui fait partie (subordonnée pourtant) des fonctions du secrétaire général d'un gouvernement de onze cent mille administrés ; 5 ou 6 mille francs de traitement, lequel au reste n'est pas encore réglé, ne le décident pas. Il a une raison de refus qui me semble meilleure que celle de sa prétendue incapacité, c'est l'espoir très raisonnable d'être employé avec Mr Laurès, qui est à Soissons, et qui, j'en réponds, sera employé en effet. J'en ai pour garant l'excellente réputation qu'il s'est faite à Genève dans 9 ans de séjour. Je tâcherai qu'il soit placé très convenablement pour lui et pour son neveu. Dis tout cela à Mde Necker, ou plutôt envoie lui ma lettre à lire. Si une place de secrétaire général de gouvernement la tente pour son fils aîné, et il me semble que cela doit être, il faut qu'elle l'emballé. Si celle de Troyes se trouve pourvue, comme je le crois parce qu'on ne peut pas attendre, je lui en procurerai une autre. Il sera sous un gouverneur russe ou autrichien. Les premiers seigneurs de ces deux cours s'empressent de prendre ces gouvernemens que nos amis ont refusé au premier moment. Comme ces Messieurs sont empétrés dans le françois, et les forces administratives et en général dans le travail de cabinet, des gens comme Necker mèneront les affaires. S'il n'étoit pas si jeune, je lui ferois avoir une préfecture (ou commissariat) d'un des départemens. Ne pense-t-elle point à m'envoyer son fils cadet ? Les deux noms que ces Messieurs réunissent sont deux recommandations au lieu d'une, et ils les soutiendront à merveilles. Au pis aller, ce sera pour eux un bon apprentissage des hommes et des choses. Comme fortune, je ne puis rien promettre. Je ne veux point avoir de reproches à essuyer. Mon très honoré frère me gourmande déjà de ce qu'il n'y avoit pas chez les Vischer les fonds que j'avois annoncés. Il auroit dû charitablement supposer qu'il y avoit eu contre moi force majeure. Je devois joindre le ministre à Montbeillard dans 24 heures, et je ne l'ai atteint qu'au 5^e jour. Je ne pouvois dire que ce que le ministre promettoit lui-même, et je ne puis ni ne veux répondre de la force majeure, et quand je me serai confondu pour obliger et faire le bien de la chose dont je m'occupe, avoir l'ennui des reproches.

Dis à mon frère qu'il m'envoie une liste de tous les honnêtes gens employables, dont il pourra s'aviser soit à Paris, soit dans tous les départemens occupés. Il faut une courte indication caractéristique à chaque nom. La Bibliothèque britannique l'aidera : nos

souscrivans dans les départemens occupés doivent être de braves gens. Voilà le ministre qui envoie un courrier, j'en profite, adieu chère amie.

A Madame / Pictet de Rochemont / à Genève

La conférence de Châtillon sur Seine, ouverte le 5 février, est un dialogue de sourds : les Alliés exigent le retour aux frontières de 1791, Napoléon, quelques jours après avoir dit qu'il renonçait à ses conquêtes, s'en tient aux offres faites lors des pourparlers de Francfort, « la frontière naturelle du Rhin ». Elle siègera par intermittence jusqu'au 19 mars, date à laquelle Napoléon rappellera Caulaincourt ; entre temps, les Alliés auront signé le pacte de Chaumont qui interdit toute paix séparée. On sait qu'une des constantes de la politique étrangère de l'Angleterre était ne pas laisser la France occuper les bouches du Rhin.

Jean-Philippe, comte de Stadion (1763-1824), homme d'état autrichien.

André, comte puis (1815) prince Razoumovsky (1752-1836) ; diplomate russe, ambassadeur à Vienne. Jean Louis Pictet et Jaques André Mallet, revenant de la Laponie, l'avaient rencontré à St Pétersbourg en 1769.

Wilhelm, baron de Humboldt (1767-1835), avait fondé l'université de Berlin avant d'être nommé ministre de Prusse en Autriche ; il participera aux congrès de Paris et de Vienne. Jean Pierre Pictet l'avait rencontré à Alicante en 1800, voyageant avec sa famille en Espagne. C'est le frère d'Alexandre, le célèbre naturaliste, grand ami et correspondant de Marc Auguste Pictet.

Armand, marquis de Caulaincourt, duc de Vicence (1773-1827), grand-écuyer de l'empire, ancien ambassadeur à St-Pétersbourg, était alors ministre des affaires étrangères.

Pierre Picot (1746-1822), pasteur, professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie à l'Académie de Genève.

Charles (de) Laurès, marié à une sœur d'Elisée Rilliet dit de Russin, avait été pendant l'annexion trésorier-payeur du département du Léman.

Célibataires, Louis et Théodore Necker, fils de Jacques Necker allié de Saussure, joignaient à leur nom, selon l'usage genevois, celui de leur mère (sans trait d'union), ce qui faisait en effet un joli doublé.

Bar sur Aube 6 février [1814]

Je t'ai écrit hier au soir, chère bonne amie, et hier matin il étoit parti une lettre pour toi. Je ne te laisse pas respirer. Mais ce que j'écris ici, avec la mienne d'hier au soir, mettra probablement beaucoup de temps à t'arriver avec le dérangement des postes, au lieu que celle d'hier matin a eu le bénéfice d'un courrier à Mr de Bubna Nous avons voyagé aujourd'hui au milieu des villages abandonnés, brulés, des chevaux morts, et des diverses traces des actions qui se sont passées il y a quelques jours. Nous sommes ici entassés au-delà de toute expression. Un très grand nombre de chevaux et d'hommes n'ont d'autre abri que les avant-toits. Il pleut et il gèle en même temps sur une neige profonde, en sorte que les chemins et les rues sont un verglas dangereux. Les malheureux blessés dont les églises, les maisons et les routes sont remplies, souffrent inexprimablement de cette température. L'empereur de Russie est en avant avec Schwarzenberg et Blucher. Il est arrivé tout à l'heure un courrier chez l'empereur d'Autriche qui a dit qu'il venoit de faire 20 lieues. Je saurai demain matin ce qui en est. Il est trop tard, et il fait trop mauvais temps pour que je sorte. Le ministre vient de me le défendre par un billet qui me met à mon aise.

J'ai donné à Lise pour mon frère une commission, que peut-être il vaudroit mieux que tu fisses. Arrangez vous ensemble pour cela. C'est venu au bout de ma plume en écrivant à Lise, et je le lui ai dit. Expliquez à mon frère que je ne puis pas promettre que cela réussisse quand même il se décideroit. D'abord, parce qu'il y a beaucoup de prétendans parmi les seigneurs

autrichiens, et que comme c'est de la division de l'Autriche, on ne voudra peut-être pas la leur souffler. La proximité, et la possibilité d'être utile à Genève, me semblent séduisantes. Sur ce que j'entends dire, ces places vaudront de 30 à 40 mille Livres : rien pourtant n'est arrêté. Il importe que le commissaire du Léman (c'est le nom des préfets) soit bien choisi pour Genève. Je te charge de dire à Mrs Prevost Dassier et Ch. Lullin que je ne leur réponds pas, à cause de ma surcharge d'écritures : cela viendra. Mais je ne saurois les presser ni même les engager à faire partir leurs jeunes gens. Les difficultés du voyage à la suite de l'armée deviennent épouvantables. Quand nous serons à Paris, ce sera différent. D'ailleurs le vague où je suis toujours sur la finance de ces places, me donne beaucoup de scrupule pour presser. Les difficultés pour lever les impôts seront énormes, et on économisera tant qu'on pourra les charges du peuple et leur produit. Si ces Messieurs m'arrivent je les accueillerai, les aiderai, et les placerai ; mais je ne puis pas promettre d'avances, ni d'indemnités. Les grands peuvent promettre un peu légèrement et les intermédiaires se trouver compromis. Répète cela à mon frère, pour qu'il le dise, et à tous ceux qui hésitent à partir. J'espère aussi trouver à Paris des collaborateurs dans les jeunes gens d'affaires de finances qui sont genevois ou suisses.

Dis au conseiller Turretini que je ne crois pas que l'affaire dont il avoit l'idée ait lieu. Je te joins ici pour mon frère, qui le portera au Syndic Pictet, une conversation que j'ai eue avec le chirurgien de son fils, le jour de mon départ de Langres. Vous noterez que, par un hasard très heureux, ce chirurgien avoit servi il y a 4 ans dans le corps où étoit mon cousin, et qu'ainsi il le soigne d'affection comme son ancien officier. Mr Jaubert est de Langres. La tête de ce brave Pictet nous a un peu inquiété Prevost et moi. Il est d'une vivacité si verbeuse et si furieuse, il raconte avec tant de feu, il dit tant de paroles sans qu'on puisse l'arrêter que réellement il fait penser à l'accident de son frère. Est-ce un effet de sa blessure ? Ce ne seroit pas plus rassurant.

Je n'ai rien reçu de Mrs Romieux. Il faut qu'ils renouvellent avec toi, en ton nom, avant l'échéance qui est au 15 courant. Ne donne de l'argent que le moins possible, c'est-à-dire donne des à comptes sur ce que tu dois, pour faire durer ce que tu as, et qui peut te faire grand besoin plus tard.

Dis à Vernet que je remercierai son ami Schmidt[meyer], cas arrivant. On me gâte bien. Le Conseil m'a écrit une première lettre de remerciemens et félicitations, puis par l'organe du 1^{er} Syndic, une seconde de remerciemens encore. Je ne crois pas que le Sénat en écrivit plus à Scipion après la bataille de Zama ! Je suis presque plus honteux que glorieux de tant d'honneurs mérités à demi. Adieu jusqu'à demain.

Lettre expédiée dans une enveloppe.

René Prevost allié Dassier (1749-1816), frère aîné du professeur Pierre Prevost, avait été conseiller de 1790 à 1792 et sera conseiller d'Etat de 1814 à 1816. Il avait fait en 1787 un voyage de plusieurs mois en Angleterre avec Charles et Marc Auguste Pictet.

Isaac Pictet, père de James, cousin germain de Pictet de Rochemont, conseiller dès 1790, syndic en 1792, est second syndic dans le Conseil provisoire.

Bar sur Aube le 7 février au soir [1814]

Incident. Le ministre est malade d'une fièvre catharale : il ne peut pas parler d'enrouement, et n'a pas quitté le lit aujourd'hui, quoique d'habitude il ne se ménage nullement. Nous avons été retardés quelques jours parce qu'il falloit débayer la route, et occuper les villes où l'on s'est défendu après la défaite de Brienne. Vitri et Troyes ont été pris, et probablement nous allons recevoir ordre d'avancer. L'empereur d'Autriche est encore ici. Alexandre et le roi de Prusse sont en avant. Il est beau et encourageant de voir ces princes à l'avant-garde des armées, avec Schwarzenberg et Blucher.

Je ris in petto quand je pense que le laboureur de Lancy reçoit des prévenances et des visites intéressées de ceux qui prétendent aux gouvernemens, et dont le rang les titres, les décorations rendent la chose plus comique. Si je n'observe pas le cœur humain, ce sera ma faute : les occasions ne me manqueront point. Je verrai de quelle manière on voudroit s'y prendre pour gagner un secrétaire général à qui on croit tout pouvoir, et qu'on pourra supposer accessible : cela me divertira, et je jouirai délicieusement de mon indépendante pauvreté au milieu des menées de l'intérêt. Il me faut cette compensation, avec le sentiment du bien que je ferai ou du mal que j'empêcherai, pour tous les sacrifices qu'entraîne l'éloignement de Genève, et les inquiétudes qui me tourmentent quand je pense à toutes les possibilités fâcheuses, et à tous nos maux réels. J'ai parlé à Lise des souffrances que j'ai sous les yeux. C'est un long et pénible chapitre. Nous avons souvent entendu dire et répété que la guerre est une terrible chose : pour le sentir, il faut suivre une armée victorieuse dans un pays envahi par représailles...

le 8 février au matin

Je viens de voir partir l'empereur d'Autriche pour Troyes. Hier au soir, on a appris la prise de Chalons, et que Bulow étoit devant Cambray. Ainsi tout s'avance bien d'accord vers Paris. Je vois avec plaisir que l'intention est de le ménager, et d'y entrer fort paisiblement. Le ministre garde encore le lit, et peut à peine parler d'enrouement. Il projette pourtant de partir demain pour Troyes. S'il y a possibilité d'avoir des chevaux à la poste, je les ai fait retenir dès ce matin, je partirai en même temps, mais je crains d'être retenu ici plusieurs jours par cet obstacle toujours plus grand, à mesure qu'on avance. Je ne sais non plus comment ou quand ceci parviendra vû le [déchiré] de la poste aux lettres.

10 février au matin Bar sur Aube

Je vais essayer d'envoyer mes lettres jusqu'à Langres, à Prevost par un jeune Audras qui s'étoit imprudemment engagé à la suite de l'armée avec une pacotille de montres, et que nous engageons à rétrograder. Je viens de découvrir le jeune de Carro malade depuis une chute qu'il a faite. Je lui ai envoyé un médecin, et je ferai ce que je pourrai pour lui. Je n'ose écrire à son père de peur de l'inquiéter. N'en parle pas, par la même raison. Adieu, mes bons enfans, adieu chère amie. Je serai probablement encore plusieurs jours ici

A Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Pour Amélie

Bar sur Aube le 9 février au soir 1814

Ma chère Amélie, je profite pour t'écrire un peu, de ce que je suis cloué ici par défaut de chevaux, ainsi que je l'ai dit à Lise. J'enrage, et m'exhorte à la patience tout le long du jour. Notre bonne étoile nous a logé Mr Rilliet et moi, chez une excellente dame, mère du sous-préfet de l'endroit, qui a disparu. Elle avoit eu avant nous des diables, et à présent elle se croit en paradis. Tous les soirs, dit-elle, elle remercie Dieu de nous avoir fait arriver dans sa maison. C'est une dame Rivière, elle a 87 ans ; a non seulement toute sa tête, mais est vive comme un poisson, et fait la conversation sur tous les sujets avec facilité et pertinence. Elle a été de la Cour, et en raconte de Louis XV, presque du Régent, tant qu'on veut. Elle trotte dans sa maison, monte et descend l'escalier sans canne et sans bras. Hier elle me dit qu'il lui arrivoit souvent de monter sur une chaise pour remonter sa pendule. Je lui remontrai le danger de la chose. « Il faut bien que je le fasse, ma nièce est trop vieille dit-elle : elle n'a pourtant que soixante et dix ans. » Aujourd'hui elle est venue nous voir diner, et nous témoigner toute sa confusion de ce que nous ne faisons pas meilleure chère. J'ai voulu lui donner le bras pour redescendre : jamais je n'ai pû le lui faire accepter. « Au moins, lui ai-je dit, Madame, vous ne monterez plus sur les chaises ! » – « Non, pas aujourd'hui, parceque j'y suis montée ce matin. » Elle a une seule servante qui y est depuis 47 ans. Elles font deux siècles et un quart entr'elles trois. Tu vois que nous ne risquons pas des séductions à la Circé.

Je voudrais que ta maman vit la chambre où je suis, pour convenir combien nous étions freluquets et merveilleux quand nous prétendions que les meubles de Cartigny étoient antiques. Des planchers hauts, noirs et à petites poutres, avec de grandes solives par-dessous ; des hautes lisses qui depuis deux siècles vivent dans la fumée. De grands lits verts carrés pendus au plancher, des fauteuils qu'il n'est plus question de bouger quand une fois ils sont placés ; une cheminée haute, large, profonde, revêtue d'une boiserie noire, de grands portraits de famille à cadres autrefois dorés ; dans les entrées, sur les palliers, sont des coffres artistemens travaillés en bois rembrunis, des armoires fermées à clef de même date et fabrique. Tout cela a un caractère respectable de permanence, qui montre combien la vie de l'homme est passagère. Cette bonne dame de la maison a découvert en questionnant Jean, qu'une fois à Paris je serai employé dans l'organisation des pays conquis ; et elle s'est recommandée à moi pour replacer son fils dans sa sous-préfecture de Bar sur Aube. Je lui ai gracieusement promis d'y faire mon possible. J'y suis d'autant plus disposé qu'il a ici une excellente réputation, et qu'il paroît de fort bonne roche. Depuis qu'on sait mes fonctions, j'ai quelque fois à mon lever le comte ou le baron celui-ci ou l'autre, grands croix de tels ou tels ordres, qui viennent se recommander à moi. J'ai peine à garder mon sérieux dans une telle relation. Je prendrai des notes sur les gens et les choses, et je vous en amuserai, quand le ciel me rendra à Lancy avec la paix. L'homme que je regrette souvent à côté de moi pour observer et dire des drôleries, c'est Mr de Bonstetten. Ne manquez pas de me donner des nouvelles de sa santé.

Ah ! qu'il y a longtemps, chère Amélie, que je n'ai entendu ta voix et ton piano ! Il faut voir ce que je vois, éprouver ce que j'éprouve, pour bien sentir tout le prix de ce coin du feu de Lancy, auprès de vous mes chers enfans, et où pourtant, sot que je suis ! j'avois quelquefois de l'impatience et de l'humeur. Pauvre humanité ! Toujours quelque chose d'imparfait ! Toujours un déficit ! Quand il n'y est pas, nous le faisons. Puis les regrêts, les vœux, les

résolutions inutiles, puis les obstacles matériels et moraux, puis les souffrances de l'âme et du corps, puis la déchéance, puis la mort. Alors seulement tout sera d'accord et complet ; alors nous comprendrons ce qui maintenant nous embarrasse et nous tourmente ; alors nous vivrons véritablement. Ainsi soit-il !... Je m'aperçois que je prêche comme Mr Pasteur. Je t'en demande pardon. J'espère que vous voyez souvent nos bons amis Maurice et Prevost. Rappelle moi à ces dames, et dis leur que je pense souvent à elles. Rappelle-moi à Mr Mallet. Donne de mes nouvelles à Sécheron. Surtout parle de moi à ma bonne nièce Marianne. Quand je vois la souffrance de la triste humanité, je pense à elle ; quand je vois une charité active et un grand dévouement de vertu, je pense à elle ; quand je veux penser à une personne parfaitement digne d'être aimée, c'est encore vers elle que se dirige mon souvenir. Je n'oublie point que j'ai cinq autres nièces bonnes et aimables et gentilles, chacune à sa manière. Dis le leur de ma part. Rappelle-moi à Mde Lullin et à ses gendres. Je te quitte à la hâte, chère Amélie. Adieu. Voilà une occasion pour Langres. De là à Basle les lettres vont.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / Genève

Charles Victor de Bonstetten (1745-1832) ; ce patricien bernois, ancien bailli de Saanen, vivait à Genève dont il avait fait sa patrie et qui l'avait adopté. Ecrivain, sa volumineuse correspondance a été publiée.

Jean Jacques Pasteur (1774-1839), pasteur à Genève.

Mme Lullin n'est autre que la sœur de Pictet, dont les filles sont Mmes de Budé, Bouthillier-Beaumont et Eynard.

[Genève 13/14 février 1814]

Nous avons reçu ce matin non par la poste, mais par un Mr Audra revenu avec Pictet Baraban un gros paquet de lettres toutes de Bar sur Aube, du 5, du 6, du 7, 8, 9 et 10 février. Il est encore là pour quelques jours. Les souverains avancent. Toutes les armées vont en convergeant vers Paris. On présume qu'il y aura encore une bataille. Mon mari dit toujours les mêmes choses sur les intentions pacifiques des chefs, mais les maux inévitables sont déjà terribles. Nous serons peut-être quelque tems sans lettres, et toutes les nôtres depuis le 26 janvier sont empilées à Langres. Les postes ne sont point rétablies. Voilà mon cher oncle, tout ce que la presse dans la quelle nous avons été depuis cette réception, m'a permis de retenir. Il n'y a presque pas de détail sur la position des armées excepté dans une enveloppe que mon beau-frère m'a emportée. Il n'y a rien sur l'empereur Napoléon.

A Monsieur / Mallet Banquet

Note au verso : Extrait par Mme Pictet d'une lettre de son mari de Bar s. Aube. La date est donnée par celle du retour de Pictet Baraban.

On a déjà rencontré Pierre Mallet, célibataire, fils d'Horace Bénédict allié Banquet et frère de Mme Ami de Rochemont.

Marc Auguste écrit à son frère le 15 février : « le retour de Pictet Baraban avant-hier en 45 heures, nous a enfin tiré des ténèbres où nous étions depuis longtemps, cher frère, il nous a expliqué en particulier que les courriers ne vont plus, ni de Langres au-delà, ni de Langres à Basle, et qu'il faut ne rien espérer que des estafettes, ou des voyageurs. »

Le registre du Conseil provisoire porte le 14 février : « M. le conseiller Saladin rapporte que Mr Pictet Baraban de retour depuis hier lui a dit que M. de Lebzelter était toujours dans des dispositions favorables à Genève. M. Pictet Baraban arrivé de Langres a été obligé de revenir vu les difficultés sans nombre qu'il a éprouvées pour cheminer. Il a laissé les lettres dont il était porteur entre les mains de Mr Prevost Pictet pour les faire parvenir à Mr le conseiller Pictet [de Rochemont] à la première occasion ; il a rencontré MM. Charles Lullin et Prevost Dassier à Dôle, qu'il a instruit des difficultés qu'il avait éprouvées dans son voyage, ces messieurs ont pris la détermination de se diriger sur Sens, dans le but de joindre le Prince de Schwarzenberg... » (Cf. aussi RC du 29 janvier, rapport manuscrit de Saladin).

Le baron de Lebzelter (1774-1854) va être l'envoyé de l'Autriche auprès des cantons suisses ; il sera chargé, avec l'Anglais Canning et le Russe Capo d'Istria de mettre de l'ordre dans les affaires de la Confédération, en commençant par réunir la Diète fédérale où certains cantons refusent de siéger. Il s'agit aussi de remplacer l'Acte de médiation octroyé par Bonaparte par un nouveau Pacte fédéral. Jean Pierre Pictet avait fait sa connaissance à Madrid en mai 1800, pendant son séjour de presque trois ans en Espagne ; son père était alors ambassadeur au Portugal.

Troyes 14 février [1814]

Quelques mots, chère amie, seulement. J'ai pourtant une bonne occasion d'estafette ; mais je suis fatigué d'une nuit passée au bivouac. Mon estomac et ma tête en sont malades. Je le suis aussi de toutes les choses tristes qui frappent mes regards et mon imagination. Une misère déplorable, une spoliation continuelle et violente, des difficultés de transport qui passent tout ce qu'on peut en dire, des boues profondes, des visages désespérés, tous les cent pas un cheval mort ou mourant, de temps en temps un cadavre dont personne ne s'embarrasse ; d'insupportables puanteurs par défaut de moyens de propreté ; puis des chants sauvages ou plutôt des hurlemens de gens qui semblent se réjouir de la souffrance d'autrui. Ah ! que suis-je venu faire ici !... J'ai renoué avec l'instituteur d'Alexandre. J'en suis content. Nous nous entendons et entendrons très bien. Il est un peu dans les abstractions, et les rêves ; mais les rêves des honnêtes gens ont quelque chose de respectable. J'ai trouvé ici 5 lettres de toi, dont 3 sans date, et les autres des jours de semaine. Remercie Mr de Bonstetten et Mde Prevost : je leur répondrai quand j'aurai repris le courage. Dis à Mr Mallet qu'il soit parfaitement tranquille sur l'objet de sa lettre, et présente lui mes respects. Mille tendresses à nos enfans. Adieu chère amie.

Dis à Lise que le compte de Duroveray a été payé en 1812 mais il y a les échelas de 1813. Il faut du trèfle, mais le moins possible. J'ai répondu pour Dassier. Mon frère fera le reste.

L'instituteur d'Alexandre est Frédéric César de la Harpe (1754-1838) qui avait été son précepteur et celui du grand duc Constantin. Pictet l'avait connu à Haldenstein. Vaudois par-dessus tout, et comme tel ennemi déclaré de Berne, passablement jacobin, il a de l'influence sur le tsar, auquel il passe pour avoir inspiré des idées libérales dans le règlement des affaires suisses. Pictet de Rochemont, comme on le verra, s'en méfiait à juste titre : son rôle dans la négociation de l'agrandissement du territoire de Genève, qu'il craignait de faire de l'ombre à son canton, a été souvent ambigu. Il lui rendra cependant justice à Vienne (cf sa lettre du 21 octobre 1815 p. 129 ci-dessous).

Troyes 21 février

Chère amie voilà Mr Crud qui entre avec une lettre de toi, du 14, et Mr Binet qui part pour Genève. J'ai six personnes dans une petite chambre, et un seul instant pour te répondre. Je suis inquiet de ma lettre du 4 à Mr Desarts sous couvert de Diodati et Turrettini. Mr Rilliet

retourne avec Mr Binet. Réflexions faites, et depuis que la paix avec Bonaparte devient très probable il vaut mieux que ces Messieurs ne persévèrent pas. Ch. Lullin avoit un pied en l'air pour partir avec ces Messieurs. Une lettre reçue dans cet instant de son père, le retient près de moi. Je lui aurois donné le même conseil à la place de son père, mais n'osois le lui proposer, vû les souffrances, les privations et les inconvénients auxquels l'expose la prolongement de son séjour auprès de moi. On attend une bataille décisive demain, si ce n'est aujourd'hui. Les armées sont en présence. On a fait à Napoléon les mêmes propositions qu'il faisoit il y a 8 jours, et il ne répond pas. Il faudra que les bayonnettes en décident. C'est bien curieux et bien intéressant : c'est dommage que les détails soient horribles. Il me semble, à tout prendre, encore probable qu'on ne se battra pas, et que nous aurons dans la journée la proclamation d'un armistice, puis une paix nécessairement mauvaise puisqu'elle se fera avec lui. On parle de la cession de l'Alsace, de l'occupation prolongée des places de sûreté, et de certaines provinces. Les Anglais croient y trouver l'avantage de laisser tourmenter la France par lui [sic], et de la mettre ainsi dans un état de marasme prolongé. Triste et faux calcul dont ils pourront se repentir ! Vous avez Sir Francis Divernois nous dit-on. Je suis impatient qu'il vienne prendre la besogne de ministre de la République à laquelle je ne suis nullement propre et que je ne prenois qu'occasionnellement. Si ces Messieurs ne partent que tard j'aurai peut-être encore un instant pour écrire, mais le brouhaha est si incroyable, que je ne le crois pas. Lullin qui écrit à son père, lui dit le plus pressant pour la diplomatie. Adieu chère bonne amie, et courage pour ta pauvre mère, grâces à Dieu son état étoit moins pénible. Adieu encore, mille tendresses à nos enfans.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Le baron Benjamin Crud (1772-1845), Vaudois, ancien député au Grand Conseil du canton du Léman, agronome, exploitait un domaine à Genthod près de Genève et à Massa Lombarda en Toscane. Binet est l'un des couriers du gouvernement genevois.

Elisée Rilliet retourne à Genève ; l'idée d'une administration alliée des territoires conquis sera bientôt abandonnée.

Déjà rencontré à Bâle, Charles Lullin (1781-1847), fils d'Ami, sera conseiller d'Etat et syndic. Il ne figure pas sur la liste des personnes appelées par Pictet.

François Divernois, D'Ivernois ou d'Ivernois (1757-1842), ancien Représentant, banni après l'échec de la révolution de 1782, revenu à Genève après la révolution de 1792, il avait vécu en Angleterre durant l'annexion ; naturalisé anglais, créé chevalier, il avait été envoyé en 1812 en mission officielle à Saint Pétersbourg pour étudier et si possible réformer les finances de l'empire russe que l'Angleterre commençait à se lasser de soutenir à coup de subsides. [cf. Otto Karmin : Sir Francis d'Ivernois 1757-1824, Genève 1920.] Il représentera brièvement Genève à Londres avant de rejoindre Pictet de Rochemont à Vienne.

La mission de Pictet auprès de Stein se termine à la fin de février. Dans son autobiographie, Stein écrit que son projet d'une administration des départements conquis, dont la création et la direction lui avaient été confiées par les souverains alliés, n'a pas pu prendre corps en raison notamment de la résistance des populations ; elle sera formellement abolie par un accord conclu à Paris le 22 avril. Pictet est plus explicite dans une lettre à Fellenberg, datée de Rolle, le 12 mars 1814 :

« Ne pensez plus à envoyer des administrateurs. C'est le plus mauvais service que vous puissiez leur rendre. On a non seulement mécontenté mais désespéré la grande masse des conquis : ce sera un enfer de les gouverner. D'ailleurs, on laissa provisoirement les départements sous le régime militaire, et l'incertitude où l'on a été des desseins de l'Autriche, et de la possibilité d'une paix subite avec Napoléon, a fait renoncer à l'organisation telle qu'elle avait été projetée, on craignait de faire un travail inutile. J'ai le chagrin d'avoir engagé trois ou quatre personnes à s'ébranler et à venir là-bas. Il n'a pas été question de les indemniser, et je me suis trouvé compromis. » (Brugger p. 385).

Dans cette même lettre, Pictet revient par ailleurs quelque peu sur l'enthousiasme qu'il avait manifesté pour Stein, que les affaires de la Suisse, véritable sac de nœuds, commençaient à exaspérer :

« Il est sujet à l'impatience et à la brusquerie, jusqu'à la colère [...] Je n'ai à me plaindre de rien de semblable, s'il me maugréait une fois nous romprions à l'instant. [...] Il embrasse trop de choses : il est forcé d'en négliger beaucoup, et laisse sans réponse un nombre infini de lettres, que pourtant l'initiative de son esprit avait provoquées. [...] Somme toute, il n'y a rien à espérer de lui et de son patron, que la grande affaire ne fût finie. »

Pictet quitte le quartier général pour se rendre en toute hâte à Genève. Menacée par une contre-offensive française partie de Lyon, la ville a été mise en état de siège le 28 février ; on travaille aux fortifications au grand dam, entre autres, de Charles Constant qui assiste au saccage de sa propriété de Saint-Jean, qu'il tient de son grand-père maternel, Pierre Pictet. Lancy aussi est menacé. De la Treille, les Genevois observent des combats entre Carouge et Saint-Julien. Le Conseil provisoire, qui avait démissionné le 2 mars, reprendra ses fonctions le 27 avril, peu après avoir reçu la nouvelle de la chute de Lyon. Les magistrats genevois avaient échappé à un grand danger : le maréchal Augereau dira en effet plus tard à l'un d'entre eux qu'il avait l'ordre, après avoir repris la ville, de les faire fusiller pour trahison.

Pictet, qui avait passé ces semaines à Vinzel où sa famille s'était réfugiée, ne reprend pas sa place dans le gouvernement : le 10 avril, le Conseil a décidé de l'envoyer à Paris pour défendre les intérêts de Genève au congrès qui va s'ouvrir. Il y arrive le 18 avril, ayant passé par Lyon, accompagné par son neveu par alliance Jean Gabriel Eynard que le Conseil l'a autorisé à employer comme secrétaire. Les deux hommes ont pu se faire en route une idée de l'état de l'opinion. Pictet écrit : « Nous eumes soin d'interroger [...] des militaires dont les routes étaient couvertes. [...] Tous, sans exception, regrettaient Bonaparte et déploraient que la France eut été trahie, c'est l'expression qu'ils employaient. Le peuple était humilié de la conquête, se plaignant des vexations commises par les troupes étrangères [...] Nulle part nous ne trouvâmes de l'enthousiasme pour les Bourbons. [...] Bonaparte était à la veille de quitter Fontainebleau [pour l'île d'Elbe] lorsque nous y passâmes [etc.] » (cité par Edmond Pictet p. 120).

A Paris, Pictet, qui fait ses premiers pas dans un domaine pour lui tout nouveau, a pour instructions (Cramer I 12, 10 février) de faire accepter formellement le « cantonnement » de Genève encouragé à Bâle et d'obtenir un agrandissement qui assure la contiguïté de son territoire avec le canton de Vaud. Le Conseil, divisé sur l'étendue de cet agrandissement, envoie des messages contradictoires à Pictet, qui est en outre chargé de cent démarches touchant les exactions commises par l'armée autrichienne (impositions, réquisitions, enlèvement des canons etc.) qui vont singulièrement compliquer sa tâche. En fin de compte, il n'obtiendra que la mention de la république de Genève dans le traité de paix du 30 mai comme devant faire partie de la Suisse et, en fait de contiguïté, l'usage en commun avec la France de la route de Versoix. La nouvelle parvient à Genève le 1^{er} juin, alors que l'on fête l'arrivée au Port Noir des troupes suisses.

PREMIER CONGRES DE PARIS, 1814

Paris 21 avril [1814] à 6 heures du matin

Chère amie, je profite d'un petit moment. Je vais à 8 h ½ en diplomatie, puis à 11. Il faut m'y préparer ; ainsi tu n'auras qu'un mot. Tout va ici comme sous Louis Seize. L'ordre est parfait, et l'enthousiasme pour Alexandre est au comble. Hier au soir on donnoit la partie de chasse de Henri IV. Je ne pus pas y aller parce que j'avois à écrire, et que déjà la veille j'étois allé voir Talma et Mlle Georges. Eynard y alla, et vient de me raconter. Il dit que jamais l'enthousiasme des Parisiens, à aucune époque (et il a vu les manifestations après les grandes victoires d'Austerlitz etc.) n'a approché de ce qui s'est passé hier. Monsieur fut reçu par un tonnerre d'applaudissemens qui durèrent sept minutes. Il étoit fort ému. Le général Sacken gouverneur de Paris, descendit de sa loge au milieu du parterre où il resta longtemps. Toutes les allusions furent saisies avec transport. Quand Michaux chanta vive Henri IV, vive ce roi vaillant, toute la salle se leva, parterre et loges, et se mit à faire chorus. Beaucoup de gens pleuroient à chaudes larmes. Les couplets pour l'Empereur Alexandre ne furent point saisis avec moins de vivacité ; mais il avoit eu la délicatesse de ne pas venir au spectacle pour ne point accaparer l'admiration. Imaginez mieux que cela, Mesdames, si vous pouvez. Il a témoigné son étonnement de ce qu'on avoit déplacé et caché des morceaux du musée, et a dit qu'il étoit loin de la pensée d'en enlever d'une si belle collection, ni de rien demander aux François ; que le bonheur de leur avoir rendu leur roi, et de leur préparer un avenir heureux lui suffisoit pleinement ; il semble qu'on rêve, quand on voit de pareilles choses. Il est comme un beau diamant dans le cloaque de l'histoire.

Mille amitiés tendres à nos enfans, et à Made Vernet. Dis à mon frère que j'ai vû Made Charles et manqué Marignié. Je lui écrirai. Il faut qu'il se fasse lire, ce que je viens de faire écrire par Eynard pour le glisser dans une lettre à Turrettini, la quelle lettre l'intéressera aussi. Adieu bonne amie. Adieu à tous. Je suis encore sans lettres de Genève. Adressez toujours chez Mrs Mallet frères rue du Mont-Blanc. Nous ne savons pas encore avec certitude le départ de Bonaparte. Je crains toujours.

J'ai vû Mr de Montléar. Il retourne à Bourges. Ils reviendront ici pour solliciter. Ils se recommandent à moi pour leur assurer le trône de Savoie. Tu vois que je deviens un personnage important.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

La Partie de chasse d'Henri IV, comédie en trois actes et un prologue par Charles Collé (1709-1783), créée en 1774. Talma (1763-1826) était l'acteur le plus fameux de son temps ; Marguerite Weimer, dite Mlle George (1787-1867), célèbre comédienne, avait aussi d'autres talents : elle passe pour avoir été la maitresse de Napoléon, de ses frères Lucien et Jérôme ainsi que du tsar Alexandre.

Jean Gabriel Eynard (1775-1863), banquier, financier au service d'Elisa Bacchiocchi, sœur de Napoléon, alors princesse de Lucques. Sa jeune femme, Anna (1793-1868), fille de Michel Lullin de Châteauevieux et d'Amélie Christine Pictet, est la nièce de Charles et de Marc Auguste. Sa relation de la représentation de la Partie de chasse d'Henri IV figure dans Cramer I 24.

Monsieur est le titre du comte d'Artois, frère de Louis XVIII, qui règnera sous le nom de Charles X.

Julie Françoise Bouchand des Hérettes (1784-1817) avait épousé le physicien Jacques Charles (1746-1823), que ses ascensions en montgolfière en 1783 avaient rendu célèbre. Elle inspira une tendre amitié à Marc Auguste Pictet, veuf de Susanne Françoise Turrettini. Lamartine la rencontrera à Aix-les-Bains en 1816, peu avant sa mort : ce sera le coup de foudre, il l'adorera toute sa vie sous le nom d'Elvire.

Jean Etienne (de) Marignié (1755-1832), littérateur, inspecteur général de l'Université et comme tel collègue de Marc Auguste avec lequel il a fait plusieurs tournées d'inspection.

Albert Turrettini allié de Villettes, membre du conseil provisoire, conseiller d'Etat de 1814 à 1825, est quelque peu cousin de la femme de Marc Auguste Pictet. Etant secrétaire d'Etat, c'est à lui que Pictet de Rochemont adresse sa correspondance diplomatique.

Napoléon, qu'il est d'usage d'appeler Bonaparte, est encore en France. Il a quitté Fontainebleau le 20 et s'embarquera le 28 avril pour l'île d'Elbe. Insulté en chemin, menacé par la foule, il finira par revêtir un uniforme autrichien...

Marie-Christine de Saxe-Courlande, veuve en 1800 du prince Emmanuel de Savoie-Carignan, s'est remariée morganatiquement avec Jules Maximilien Thibault, comte de Montléar ; elle porte le titre de princesse de la Boissière. Mme de Montléar est la mère de Charles-Albert, prince de Carignan, que Pictet rencontrera à Turin ; il deviendra roi de Sardaigne en 1831.

Rue neuve du Luxembourg N° 12

Paris 27 avril 14

Bonne Amélie, c'est à toi que j'écirais quoique j'eusse promis à ta mère : tu arrangeras cette affaire là avec elle. Il me semble qu'il y a déjà un bon mois que je suis à Paris, et je trouve la conférence d'une lenteur insupportable. Que ne pouvez vous, mes chers enfans, voir pour moi et encore mieux avec moi tous les objets matériels de ce magnifique Paris dont ma curiosité n'est pas complètement digne ! Il faut convenir que comme intendant ou homme d'affaires de Louis XVIII, Napoléon a bien fait son devoir. Il lui a arrangé le Paris qui se voit d'une fière manière. Le vieux Louvre remis complètement à neuf comme s'il fût achevé d'hier. Le château des Tuileries agrandi d'une aile qui fait le pendant de celle du Musée. Toutes les maisons royales remises à neuf ; les jardins perfectionnés, et soignés ; les places publiques ornées de magnifiques monumens ; des quais, des ponts, des statues, tout ce qui peut frapper d'admiration, charmer le gout, et imposer à la multitude, se trouve réunis dans cette ville enchantée.

Le moral de Paris est une autre affaire. Voici un fait historique récent qui te donnera l'idée de l'esprit de la cour : une autre fois, et peut être aujourd'hui, je te parlerai de l'esprit de la ville. Le 26 mars Joseph Bonaparte, lieutenant général de l'empire, recevoit aux Tuileries l'hommage respectueux du dévouement sans bornes de la noblesse ancienne et nouvelle. L'illustre enfant, l'espoir de la dynastie régnante, étoit entouré de courtisans qui vû sa petite taille, la quelle servoit de prétexte et sauvoit l'honneur, se mettoient à genoux pour lui baiser la main. Les nouvelles de l'armée ne laissoient aucun doute sur la retraite des alliés. Le 27, même position, même foule, même adoration. Le 28 certains bruits inquiétans se répandirent. L'empressement diminue, et on put remarquer que les attitudes autour du noble enfant avoient aussi quelque chose de plus noble et de plus relevé. Le 29 l'alarme se répandit, et le lieutenant-général de l'empire ne vit plus autour de lui que quelques individus effrayés de leur propre fermeté. Enfin le 30 la débacle fut universelle, et les rois d'Espagne et de Westphalie se sauvèrent en emportant le magot. Alors on cria Haro ! sur le baudet !... Aujourd'hui les meilleurs serviteurs du Roi sont ces mêmes gens que les circonstances obligèrent sans doute à

faire semblant d'adorer le pouvoir. Ce seroit une faculté bien commode à la cour, que de prévoir les événemens, ne fut ce que 24 heures à l'avant. Et de notre Sénat, qu'en dites vous là bas ? ici, nous mettons des points...

Ah ! chère Amélie, que ne t'es tu tordu le cou pour moi dimanche au Musée ? J'avois une humeur de chien contre les chefs d'œuvre, et pourtant je grille de les revoir. Eynard m'est un cicérone assez commode et surtout très agréable. Il connoit une bonne partie des tableaux, et il a les impressions si vives que je jouïssois par lui, quand je ne partageois pas son enthousiasme. Il est toujours si gai, si entrain de tout, si complaisant, que je ne puis assez me louer de sa société. C'est bien dommage qu'il n'ait pas été élevé : il est plein de talent, et a un jugement parfait.

Jamais les spectacles et le palais Royal n'ont été si courus, si brillans. Il semble que les trésors du monde sont ici. Les jouailliers étalent leurs richesses dans les boutiques, où les soldats russes et prussiens, les cosaques abondent. Tous sont la politesse, l'honnêteté, la probité même. L'exemple d'Alexandre donne l'impulsion à tout. Sais-tu ce qu'il a fait avant-hier ? Le maréchal Ney lui a donné à déjeuner. En prenant congé, il a remis au maréchal une boîte de diamans. Le maréchal y a trouvé la confirmation de son titre de prince de la Moscova et une dotation de cent cinquante mille francs de rente !!! Je ne te garantis pas le fait, mais tout Paris le croit. « Faut de la vartu ».... Le second hémistiche seroit applicable ici, à la générosité. J'espère tous les jours une audience. C'est d'une difficulté infinie. Cependant mon patron me l'a promise comme je la désire, non de pure forme comme j'ai le droit de la demander. Adieu à toutes. J'embrasse ma bonne petite Anna. Donne de mes nouvelles à Adolphe. J'ai écrit à Lise. Adieu chère Amélie.

Ne m'oublies pas auprès de Mr de Bonstetten, et de Mr Picot. J'ai trouvé sa fable ici : elle m'a fort amusé. Ami Tissot a-t-il un legs de ta grand maman ? Il s'est déjà fait prêter de l'argent à droite et à gauche sur le dit legs. Il a déterré mon adresse. Il m'écrit. Je lui répond que je n'ai pas entendu parler de ce legs, que je m'en informerai, que je n'ai d'ailleurs point d'argent à donner.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / Genève

En regrettant qu'Eynard n'ait pas été « élevé », Pictet veut probablement dire qu'il n'a pas fait d'études universitaires.

« Faut de la vartu » est, je suppose, une citation tirée d'une poésie en patois genevois, que Pictet parlait parfaitement avec ses valets de ferme.

Pictet appelle Stein son patron ; il désire avoir une audience du tsar Alexandre pour lui parler, semble-t-il, de son fils Charles René et de la concession de Novoï Lancy où il a créé d'immenses bergeries de moutons mérinos.

[Paris] Mercredi 4 mai 1814

Chère amie, ma dernière lettre a été écourtée : j'espère que celle-ci la compensera. J'ai à te raconter l'entrée du roi. Tu verras sur les papiers l'ordre de la procession, je ne t'en parlerai pas. Hier à onze heures, nous nous rendîmes Eynard et moi à pied (car les voitures ne pouvoient circuler) dans une maison de la rue St Denis où nous avons une fenêtre à un 1^{er} étage. La foule étoit si prodigieuse que nous ne traversâmes l'espace nécessaire pour arriver,

qu'avec des difficultés infinies. Nous arrivâmes suans et chargés de boue. Nous attendîmes jusqu'à deux heures, avant que le cortège parti de St Ouen à onze heures, parut. Je passe sous silence les belles troupes à pied et à cheval, régimens de ligne, gardes nationales de Paris, volontaires, officiers de toutes armes à cheval, troupe dorée de généraux de division, de maréchaux de France. Je passe sous silence les douze voitures des maires de Paris ; les nombreuses voitures de la cour attelées de huit chevaux magnifiques, les belles dames dans ces voitures à glaces etc. etc. La voiture du roi, attelée de huit chevaux blancs, parés de plumes blanches, étoit une corbeille ou calèche découverte. S.M. avoit à sa gauche Madame d'Angoulême, et sur le devant étoient deux ducs et pairs d'ancienne noblesse. La voiture s'arrêta cinq minutes près de nous, à la porte d'une église, et le curé de la paroisse fut admis à l'honneur de donner de l'encens au roi. Les cris de Vive le Roi étoient continuels et unanimes. Les chapeaux, les plumes, les drapeaux blancs, les mouchoirs étoient en mouvement depuis la rue aux cinquièmes étages, et l'enthousiasme étoit bien complet. Le roi otoit souvent son chapeau, mais le soleil, qu'il avoit en face et qui étoit chaud, l'obligeoit à le remettre. Madame s'inclinoit à droite et à gauche. Elle avoit les yeux rouges et mouillés de pleurs. Son profil est beau. Elle ressemble à sa mère ; elle a un beau teint, et une physionomie sensible. Pendant les deux heures qui s'écoulèrent depuis ce moment jusqu'à l'arrivée au château, nous eûmes tout le temps de nous y rendre et de nous placer, d'abord en dehors, puis au dedans du péristyle, au bas du grand escalier. Le docteur Marcet ne nous a pas quittés. Ce ne fut qu'à force d'impudence que nous arrivâmes là : c'est l'arme qui perce le mieux ici. Le tableau que nous vîmes, cette arrivée, cette descente de voiture, l'émotion, l'enthousiasme, ce tableau, dis-je, sera un beau sujet pour l'historien et pour le peintre. Le roi ressemble à Louis XVI. Il a de l'embonpoint, il souffre de la goutte, et marche avec difficulté. Il descendit lentement de voiture, et monta avec peine le grand escalier, appuyé sur ses gentilshommes de la chambre. Madame d'Angoulême avoit repris de la sérénité au pied des autels : sa sensibilité étoit contenue par sa dignité naturelle et par la grandeur de la circonstance, mais elle perçoit dans ses traits et dans son regard doux et céleste, qui exprimait un bonheur mélangé d'amers souvenirs. Elle étoit plus que belle cette fille des rois, rentrant après vingt-deux ans d'exil et de malheurs, dans le palais de ses pères, où tout lui retraçoit la grande catastrophe, et y rentrant au milieu des adorations d'un peuple repentant. Il y avoit dans sa physionomie cette expression d'humilité religieuse qui rapporte tout au grand dispensateur des épreuves : elle sembloit se soumettre à ce retour de haute fortune qui alloit les exposer encore une fois à tout ce qui menace les grands de la terre. Tu sais bien que je ne suis point curieux ; que je trouve presque toujours les spectacles trop cher achetés, même tous ceux qui font courir tout le monde : mais je ne pouvois pas payer trop cher le bonheur que j'ai éprouvé à voir cette scène, et le souvenir qui m'en restera jusqu'à la mort.

Nous passâmes le reste de la journée, jusqu'à minuit, avec Marcet à badauder aux Tuileries et aux Champs Elysées, où l'illumination et les feux d'artifice étoient magiques, et où tout Paris se trouvoit. Le docteur est parti ce matin. Nous avons beaucoup vécu ensemble. C'est le plus aimable homme du monde, et une excellente tête. Il aime Genève chèrement. Nous avons comploté ensemble des articles pour les papiers anglais, et dans l'occasion il est très capable de nous rendre des bons services. Dis tout cela à Madame Prevost en me rappelant à son bon souvenir. Il me sembloit être un peu [déchiré] tant que son frère a été ici.

Voilà qu'on m'apporte une lettre de mon frère du 28. Il m'apprend que tu n'as pas reçu ma lettre du 21 et 22 avril. En voici une de toi d'un vendredi (mets donc le jour du mois) qui se plaint de mon silence. Tu dois bien comprendre que j'ai écrit. J'ai écrit 3 fois à toi, 3 fois à Amélie, et une fois à Lise. Mes premières lettres ont passé par Lyon, ce qui aura abrégé. J'ai crû mieux faire, à cause de l'irrégularité des postes, jusqu'alors.

Voilà une lettre de notre cousin Turretini qui me fait sauter en l'air. C'est un mauvais rôle que d'être petits. Je viens tout chaud de faire une note pour Lord Castlereagh en le priant de me recevoir demain matin. J'ai deux autres audiences appointées pour demain avec des ministres ce qui ne veut pas dire que je les aurai. J'y suis appris. Il y a tantôt un incident et tantôt un autre. Par exemple je n'ai pas encore pû avoir l'audience que je désirois le plus, Dieu sait si je l'aurai. Il y a tout plein de choses là dedans, que je ne puis expliquer par lettres. Adieu chère bonne amie. Mille tendresses à nos enfans. Mille choses amicales à nos excellens amis Prevost, de la bonté des quels vous avez tant abusé ! Je n'ai pas encore pû écrire à Charles. Je n'ai rien du tout à lui dire de ce que probablement il attend impatiemment. Il n'y a pas de ma faute. Mr Soulligné est moins bien avec quelqu'un et ce quelqu'un est obsédé et inabordable ; mais je ne perds pas courage. Adieu. Dis à mon frère que j'ai sa lettre du 29. J'ai vû hier son amie. Elle m'a assez plû. J'ai trouvé ses yeux moins ronds que la première fois, et ils sont d'un bien beau bleu.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Louis XVIII, venant de Hartwell près de Londres, est entré à Paris le 3 mai ; le comte d'Artois son frère, « Monsieur », l'avait précédé le 12 avril.

Alexandre Marcet (1770-1822), Genevois, naturalisé anglais en 1800, vivait à Londres où il exerçait la médecine avec distinction au Guy's Hospital ; il était un des principaux correspondants de la Bibliothèque britannique en Angleterre, notamment dans la propagation de la vaccine. Ses deux sœurs ont épousé mon aïeul le professeur Pierre Prevost déjà rencontré en note p. 12. Il reviendra en 1819 définitivement à Genève où il achètera le Grand Malagny dont il ne jouira que peu d'années.

Castlereagh recevra Pictet le 6 mai ; le compte-rendu qu'il fait de l'entretien à Turretini (Cramer I 35), n'est guère encourageant : « Il y a des objets de la plus haute importance qui sont en souffrance et tout ne peut pas se faire à la fois. Je ne puis pas intervenir. Je ne puis pas donner un conseil sans risquer de vous égarer. ». Cette froideur décevante pour l'éditeur de la Bibliothèque britannique, déjà constatée à Bâle, se dissipera à Vienne.

S'apprendre : enseigner à soi ; « ils se sont appris à tourmenter les gens. » (Littré)

Charles René, le fils aîné de Pictet, appelé communément Charles, est à Odessa. Il attend sans doute de connaître le résultat des démarches que son père espère pouvoir faire en sa faveur et celle des bergeries auprès du tsar Alexandre dont il aimerait avoir une audience.

Sans doute M. Sauquaire-Soulligné ; « intrigant » royaliste, « ruiné par les folles entreprises qu'il avait faites en agriculture. » (Mémoires du chancelier Pasquier).

Marc Auguste avait écrit le 28 : « Tu n'as pas assez vu Mad. Charles pour la juger. Je t'y attens ; ou plutôt j'aime autant que tu ne l'étudies pas ; c'est bien assez de Marignié, qui ne la connoissoit point ; que je lui ai bêtement recommandé, et qui en rafolle. »

[Paris] mardi soir 17 mai [1814] (partie jeudi)

Je t'ai écrit, chère amie, une triste page ce matin, et je le regrette. Je vous aurai donné une mauvaise impression sur moi, tandis que ce soir je vous l'aurais donnée toute autre. Est-ce vos bons petits mots du 11 et 12 répondans à ma relation de l'entrée du roi qui m'ont remonté ? Ils

en seroient bien capables. Vous m'avez écrit toutes quatre aimablement, Dieu vous le rende ! Avant d'avoir les lettres de Genève, mais après t'avoir écrit, j'étois allé voir Mlle Marignac. Je l'ai trouvée maigre, et ayant l'air d'avoir souffert. Elle m'a appris dans la conversation, que son frère avoit été menacé à mon occasion, dans ses fonctions de maire, et que c'étoit à sa fermeté uniquement que j'avois dû n'être pas traité en émigré et dévasté. Il a eu la délicatesse de ne m'en rien dire, chose qui ajoute beaucoup au courage que cela suppose. J'ai été enchanté de ses petites élèves, que j'ai trouvées faisant une leçon de musique et un extrait d'histoire. Elles ont 10 et 9 ans, et sont grandes comme 13 et 12. Toutes deux sont jolies ; toutes deux blondes avec des yeux, cils et sourcils noirs. La cadette a un petit nez en l'air et une mine chafouine ; mais l'ainée a une beauté régulière, un regard noble, doux, sensible, un son de voix charmant, une envie d'obliger et une politesse étonnante pour cet âge. L'une et l'autre paroissent chérir Mlle Marignac. Elles interrogent son regard, elles vont au devant de son geste ; elles sont tout attention tout empressement pour elle. Il y a un singulier mélange d'amour et de respect dans leur manière d'être avec elle. Cela me charmoit déjà avant d'avoir entendu chanter ensemble ces deux petits anges. Au premier mot de mon désir, elles se sont mises au piano ; l'ainée accompagnant de tête, et elles m'ont chanté la romance du Tage, air en mineur, mélancolique, simple et touchant. Ces petites voix si pures, si justes, m'ont transporté comme par magie à 120 lieues, et l'émotion m'a gagné. Laissons dire ceux qui prétendent que la raison et le jugement font tout l'homme... Dussent l'imagination, le vif sentiment du beau, la sympathie, altérer de temps en temps la marche logique des idées, ils sont de noble part dans l'ensemble de nos facultés ; et s'il faut sacrifier quelque chose, laissons courir un peu de justesse, et gardons ce que la nature nous donne pour charmer les ennuis de la réalité.

Ne devines-tu pas, à mes sophismes, que je viens de passer une heure avec la baronne ? tu as mon secret. Je sors de chez elle. Nous avons déraisonné, philosophé politique, morale, religion. Il nous reste à parler de l'amour, ce qui arrivera avant qu'il soit longtemps, mais je raisonnerai, je te le promets. Elle a accroché la promesse d'une audience d'Alexandre. J'espère à présent faire mon affaire par elle. En attendant je vais me coucher car mes yeux se ferment, et il est plus près d'une heure que de minuit. Adieu.

Mardi 18.

Ne parle pas de ce que je t'ai dit hier de Mde de Staël. Je ne veux pas être censé l'employer pour une chose qui devrait aller par d'autres moyens. J'ai vû hier le jeune Wickham, et l'attends aujourd'hui à dîner. Il ressemble à son père et à sa mère, mais il est petit, et a l'air commun. Il est peu façonné quoiqu'il ait 26 ou 27 ans. Son père est dans l'agriculture jusqu'au cou. Il cultive une ferme de 420 acres qu'ils ont achetée dans le Hampshire. Mde Wickham m'écrit 5 pages par son fils. Elle paroît toujours la bonne Eléonore. Elle veut me prouver qu'elle ne nous a point perdus de vue, et me prouve tout le contraire, ou plutôt je vois que le temps a passé pour elle sans qu'elle s'en doutât. Elle me félicite sur ce que tu as réussi à former des fileuses qui filent comme Arachné, ce qui nous donne l'espérance d'imiter les cachemire. Voilà douze ans, pour ne pas dire 14, effacés net. Elle auroit fait le tour du monde trois fois et demi, qu'elle ne seroit plus neuve sur le continent. Elle espère que Mde Bertrand ira les joindre en Angleterre. Que dis-tu de ces pauvres Budé, qui y [déchiré] c'est mettre [illisible] sur les yeux d'Amélie. Reste [déchiré] si l'oncle en a. Je suis en grande

correspondance avec Charles Lullin. Je viens encore de donner une lettre à Bontems partant ce soir.

J'ai bû du thé deux fois avec Mde Charles depuis que je t'en ai écrit, et elle m'invite pour demain. Je ne change point d'avis sur son compte, mais je suis bien inquiet pour sa santé.

Jeudi matin.

J'ai passé 5 heures avec Wickham hier. C'est un bon garçon, doux, mais qui ne me paroît pas fort. Il ne m'en faudroit pas tous les jours autant avec ma besogne. Il part aujourd'hui pour Genève. J'ai à écrire au Conseil. Il faut que je te quitte. Adieu chère bonne amie. Je vous embrasse toutes tendrement. Mille choses à Mde Prevost, aux Maurice. Ne m'oublie pas avec Marianne. Adieu.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Aimée Susanne Galissard de Marignac (1768-1848), célibataire ; son frère Jacob (1773-1864), voisin de Pictet, maire de Lancy, a protégé ses biens au mois de mars, au moment du retour des Français ; ceux-ci savaient peut-être le rôle qu'il jouait alors auprès des alliés.

Henry-Lewis Wickham (1789-1864), fils de William et d'Eléonore Bertrand. Son père (1761-1840) avait été chargé d'affaires en 1794 puis de 1795 à 1797 ministre d'Angleterre auprès des cantons suisses. Sa mère était genevoise, fille de Louis Bertrand, professeur de mathématiques générales et de géométrie à l'Académie, membre de l'Académie de Berlin, et d'Isabelle Sara Mallet. Veuf de Lucrèce Lullin, Isaac Pictet, cousin germain de Charles Pictet de Rochemont, s'était remarié en 1800 avec Julie Bertrand, sœur de Mrs Wickham.

[déchiré] matin 26 mai [1814]

Quoique les yeux me cuisent fort, je veux te dire un mot chère amie. J'ai passé hier le jour à écrire, à courir, la soirée chez la baronne de Stael, jusqu'à minuit, et la nuit à rendre compte à Albert Turretini. Nous sommes au fort de la crise, et si nous nous en tirons tolérablement nous serons bien heureux. Dans un tel moment, tu comprends que je ne serois pas allé perdre mon temps chez la baronne, mais Alexandre y étoit et ce pouvoit être d'une importance décisive pour Genève. Il fut très bon pour moi. Il fit dix pas au travers du cercle pour venir me parler de Charles et d'Odessa. J'avois préparé un mémoire ou supplique ; j'y ai joint mes titres de noblesse. J'ai demandé la place de gentilhomme de la chambre et la croix de Ste Anne pour Charles. Mr de Stein s'est chargé de remettre le mémoire.

Le duc de [illisible], Mr de Lafayette, Mr de Lally, les deux Montmorency, Sabran, la duchesse de Courlande, la duchesse de Sagan, la duchesse de [illisible] etc. etc. étoient là, avec princes et ambassadeurs. C'étoit un vrai triomphe pour la baronne. Je ne veux pas m'enfiler à raconter. Cela dura 3 heures, avec un intérêt soutenu. Je vous dirai cela au premier moment de répit que j'aurai. Il y a bien longtemps que je n'ai écrit à Lise : ce sera à elle que je raconterai. A présent j'en suis incapable. Dis à mon frère que j'ai fait passer sa lettre, et verrai son amie au premier moment de possibilité. La duchesse de Courlande et Mr de la Fayette m'ont demandé de ses nouvelles. La 1^{ère} chérit toujours Genève. J'ai deux lettres de notre chère Marianne. Elle est toujours la perfection de la perfection. Je ne crois pouvoir rien faire pour son protégé. Adieu. [déchiré]. Je suis sans lettres de vous toutes depuis deux couriers.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Pictet a fait par l'intermédiaire de Stein la démarche auprès du tsar en faveur de Novoi Lancy et de Charles René ; ce dernier recevra le 26 décembre la croix l'ordre de Sainte Anne et le titre de conseiller de cour, en récompense de sa conduite pendant l'épidémie de peste de 1812. Son père avait écrit, à propos de la croix, à Fellenberg, le 20 décembre 1813: « Cette distinction dans ce cas particulier aurait un très grand prix à mes yeux, parce qu'elle forcerait, en quelque sorte, mon fils, à persévérer dans son dévouement à l'humanité. Ce serait à la fois un témoin de sa conduite passée, et un reproche pour le cas où il serait tenté d'être faible, ou de se relâcher dans sa carrière des devoirs du courage et de la charité » (Brugger p. 371). Plus prosaïquement, il écrira ailleurs que sans un titre quelconque, un étranger ne parvient à rien en Russie.

Sur Charles René, cf. la publication intitulée : Des bergeries familiales d'Odessa à la légation royale de Bavière à Paris, Charles René Pictet de Rochemont [www.archivesfamillepictet.ch]

Bénévent, plutôt que Bassano, est la lecture la plus probable, bien que Pictet donne toujours à Talleyrand son titre de prince. Aucun duc n'est mentionné dans le rapport qu'il fait à Turrettini de cette réception (Cramer I 83). Hugues Bernard Maret, duc de Bassano (1763-1839) avait été ministre des affaires étrangères avant Caulaincourt. Bonapartiste fervent, il est douteux qu'il se rende à une réception en l'honneur du tsar.

Trophine Gérard, marquis de Lally Tollendal (1751-1830), pair de France et ministre d'Etat sous Louis XVIII.

L'amie tant aimée de Marc Auguste est Mme Charles.

Charlotte Dorothée, comtesse de Médenc (1761-1821), troisième femme de Pierre II duc de Courlande, avait séjourné en 1804 à Genève. Marc-Auguste, qui connaît vraiment tout le monde et, mieux encore, en est connu, avait été son cicérone ; elle lui fera ce compliment : « De tous les agréments que peut donner cette ville célèbre, il n'en est sûrement pas qui vaudront pour moi les jouissances que je devrai à votre société, à vos conseils, à vos lumières. » Ils se reverront à Paris et à Genève, restant en correspondance. La duchesse de Courlande est la mère, entre autres, de Dorothée de Courlande (1793-1862), femme en 1809 d'Edmond, comte de Talleyrand, le neveu du grand ministre, qui sera créé duc de Dino, titre napolitain, en 1815. Elle accompagnera son oncle à Vienne pour tenir sa maison, et lui inspirera une ultime passion.

[Paris] 29 mai [1814]

Chère bonne amie, je ne t'ai écrit qu'un mot hier. Il repart un courrier aujourd'hui, et j'en profite. Ce n'est pas que j'aye des événements à t'apprendre, mais le besoin de causer à qui m'entend. Je suis fort triste de nos résultats. Nous n'avons rien dans le pays de Gex. L'affaire de la Savoie est remise ; mais quand je vois comment les intérêts des foibles sont sacrifiés, j'espère bien peu du congrès de Vienne. Faisons pourtant tout comme s'il n'étoit point possible que les promesses solennelles des quatre Puissances victorieuses ne fussent pas réalisées. Vous aurez bien compris sans que je vous le dise comment nos espérances s'étoient évanouies entre la prodigue empressée, et surdélicate générosité de l'un, la conscience et l'obstination d'un autre, la politique ambitieuse et déliée d'un troisième, et la profonde indifférence d'un quatrième. Tout le reste a été inutilement pour nous. Il paroît que nous aurons une route franche pour les communications civiles ou commerciales. C'est quelque chose que de n'être plus fouillé à Versoix, mais serons-nous Suisses ? nous voudront-ils maintenant ? La composition helvétique va se décider, et notre accession de territoire en Savoie reste en suspens.... Malheur aux petits ! Si nous n'avions une perspective de tranquillité au-dedans, je prendrais mon parti de la chose. Nous redevenons la petite nation genevoise, héritière de la gloire littéraire et scientifique des siècles passés. Nous serions neutres au milieu des agitations politiques de l'Europe, et notre activité ne tarderoit pas à réparer nos pertes. Mais la France est encore un volcan mal éteint, et l'opinion générale est que la guerre recommencera avant deux ans, sans compter les chances de commotions au

dedans. La Suisse aussi est un volcan (je ne sais s'il faut le voir en consolation ou en inquiétude) et Dieu sait ce qui résultera pour nous des explosions qui s'y préparent ! Enfin, je dis avec notre bonne Marianne, qu'il nous guidera et nous protégera, comme toujours, au milieu des écueils et des dangers. Amen !

J'ai omis beaucoup de choses dans le détail que j'ai donné hier à Lise. En particulier, tu comprends que je n'avois eu garde d'oublier le bon Fellenberg. J'avois endoctriné Mde de Staël pour le nommer à propos, et me désigner comme son historiographe. Elle fut longtemps avant de trouver le moment. Enfin elle parla de la Suisse, et usant de son privilège exclusif de questionner un souverain, elle lui demanda, s'il avoit vû Hofwyl et Mr de Fellenberg. Il répondit qu'il avoit vû celui-ci, mais non pas Hofwyl. Une fatale distraction, causée je crois par le projet de constitution française dont il étoit tant occupé, détourna le cours de ses idées ; et la baronne n'ayant pas tout de suite appondu le mot de Fellenberg à l'idée de son historien, qui étoit derrière elle, l'instant fut manqué. J'ai déjà eu lieu de soupçonner que La Harpe sur lequel Fellenberg compte, n'est point son ami, mais son jaloux. Il se pourroit que la facilité avec laquelle l'empereur se détourna de l'idée de Fellenberg tienne à des insinuations du dit. Pauvres hommes !...

Je viens de recevoir de mon ami le docteur Marcet une longue et très aimable lettre, dis-le à sa sœur dont il me dit avoir obtenu l'absolution. Cela la tranquillisera. Je vois que Made Vernet l'a trouvé à Lancy. J'en suis bien aise. Elle m'en parle (quoiqu'en passant) avec intérêt. Elle viendra à l'aimer par toi. Vous aurez eu cette petite Jambette sans moi. J'en suis un peu jaloux. Je ne puis encore savoir quand je serai admis à faire mon compliment au Roi. Je suis bien impatient d'en être quitte, et de vous retrouver toutes... J'ai pris un gros rhûme qui m'embarrasse. Il ne faudroit pas être enrôlé pour dire au roi, que les Genevois veulent être libres. Il faut le dire à modeste et intelligible voix. Ne me fais pas parler, sur toutes choses, car il me revient ici de faux échos. C'est insupportable. Adieu chère amie, qu'il me tarde d'être hors d'ici. Adieu.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Pictet écrit le même jour à Turrettini (Cramer I 97) les grandes lignes de l'accord qui fera l'objet du traité de Paris, signé le lendemain 30 mai. « La surdélicate générosité » renvoie à la Russie de Capo d'Istria, « la constance et l'obstination » à la Prusse, « la politique ambitieuse et déliée » à la France de Talleyrand et « la profonde indifférence » à l'Angleterre de Castlereagh.

Pictet a été reçu in extremis par Louis XVIII, le 31 mai ; la relation qu'il en a fait à Turrettini figure dans Cramer (I 98) En donnant audience au « conseiller d'Etat de la Ville et République de Genève », le roi reconnaissait formellement sa séparation d'avec la France. Dans son rapport final au conseil d'Etat (Cramer I 111), Pictet écrit : « Je fus reçu le 31 mai, à midi, dans le cabinet de Sa Majesté où elle étoit seule avec le grand-maître des cérémonies [le duc de Maillé]. Le roi étoit assis devant une table à écrire quand j'entrai. Il se leva et fit trois pas de mon côté. Il m'écouta avec attention, en me fixant d'un air de bienveillance et se balançant sur ses jambes pendant que je parlais. Il me répondit d'une voix douce et avec une expression de bonté. »

Pictet est encore à Paris quand il écrit son rapport au conseil d'Etat, daté du 8 juin (Cramer I 111). Il le conclut en ces termes : « Magnifiques Seigneurs, je sens que le résultat de ma mission est peu satisfaisant pour Genève. Les difficultés étaient grandes. J'ai eu bien souvent le sentiment de mon incapacité et de mon inexpérience pour des affaires aussi délicates et aussi importantes. Je ne pense pas néanmoins qu'aucune faute grave ait été commise et qu'aucune démarche essentielle ait été négligée. Notre position actuelle demeure aussi bonne que l'ensemble des circonstances dans lesquelles nous étions ait pu le permettre ; il nous reste encore une possibilité d'accession de territoire et d'arrangements de délimitation par voies amiables. »

Le traité du 30 mai prévoyait qu'un congrès, auquel participeraient tous les pays ayant été en guerre avec ou contre la France, se réunirait à Vienne pour régler les problèmes non résolus. En fait, le cas de la France ayant été réglé, il s'agit de refaire la carte de l'Europe après les bouleversements (cessions de territoires, Etats supprimés, Etats nouvellement créés) des vingt-cinq dernières années. Le Conseil d'Etat charge Pictet d'y représenter Genève. Les négociations d'adhésion, menées parallèlement, ont abouti à une première décision : le 12 septembre, la Diète fédérale, décide par 13 voix sur 19, de recommander aux cantons la requête de Genève, malgré l'absence de contiguïté. À Vienne, Pictet a pour second Sir Francis D'Ivernois, que Pictet appelle « le chevalier », bien introduit auprès des Anglais, et pour secrétaire son neveu par alliance, Jean-Gabriel Eynard qu'accompagne sa jeune femme, née Anna Lullin de Châteaueux. Muni d'instructions approuvées en conseil le 17 septembre (Cramer I 145), il part avec le couple Eynard à la fin du mois pour arriver en dix jours le 5 octobre à Vienne où D'Ivernois et sa jeune femme, qu'il vient d'épouser, les rejoignent le 12. La tâche est grande : remettre sur le métier, avec la France, l'agrandissement sur la rive droite du Rhône (désenclavement du mandement de Peney et contiguïté avec le canton de Vaud), et obtenir de la Sardaigne, sur la rive gauche, une bonne frontière entre Chancy et le lac pour désenclaver le mandement de Jussy.

CONGRES DE VIENNE

Schaffouse mercredi 28 7bre [1814] à 7 heures du soir

Chère Amélie, j'arrive à temps ici pour te donner signe de vie avant le départ de la poste. Nous voici en santé parfaite et high spirits, après avoir traversé cette belle Suisse, à qui il ne manque que des habitants qui sachent s'entendre. Le temps nous a servi à merveille, et notre diligence a été plus grande qu'on ne la fait d'ordinaire dans ce bon pays où tout le monde est pourtant d'accord sur un point, celui d'empêcher les voyageurs d'aller trop vite pour pouvoir les plumer plus longtemps. Je viens de compter qu'il m'en a coûté 416 francs de France pour traverser la Suisse, en 4 jours, sur quoi deux couchers, et 4 repas, non par jour s'entend, mais en tout. Il y a de quoi calmer sur les velléités de venir voir la chute du Rhin, qui pourtant, il faut l'avouer, est une belle chose. Nous l'avons vue à soleil couchant, depuis un bâtiment vis à vis, où on a placé une chambre obscure. La chute s'y peint avec le mouvement de l'eau, et les diverses teintes que le soleil donne à ce magnifique et singulier tableau : il semble qu'on rêve ; car c'est l'effet d'un beau tableau à l'huile avec un mouvement magique : cela dégouterait presque de regarder tomber l'eau elle-même : on ne peut pas détacher les yeux de cette image. La ville où nous venons d'entrer est affreuse. Tout y est noir, et cet accent allemand renforcé y ajoute : il convient pourtant de s'y accoutumer en allant à Vienne : ainsi ferons-nous. Mes deux pinçons se portent à merveille, et sont charmants pour la route. On

m'appelle pour le thé qui fera notre souper. J'ai écrit de Berne à ta maman. Adieu chers enfans. Je vous aime. Adieu

Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / Genève

Les plaintes des touristes ne datent pas d'aujourd'hui ; la Suisse était un pays très pauvre.

La chambre noire était une sorte de boîte munie d'une lentille qui permettait par un jeu de miroirs de projeter sur un écran une image extérieure.

Les pinçons [sic] désignent le couple Eynard.

[Vienne] dimanche soir 16 (finie mercredi 19) [octobre 1814]

Je commence toujours, chère amie, à t'écrire quelques mots ce soir, quoiqu'il soit plus de dix heures, et qu'Anna et son mari ne doivent pas tarder à rentrer d'un raout où ils sont allés à 6 heures avec Milady Divernois. Nous n'avions que 3 billets ; j'y ai renoncé d'autant plus volontiers pour donner ma place à Eynard que je dinois avec le chevalier chez le prince de Talleyrand à 6 h. aussi. Nous avons été présentés ce matin à l'Empereur [d'Autriche] avec tout succès. D'abord j'ai trouvé là dans l'office de grand chambellan le respectable comte de Wrba qui est passionné d'agriculture, et qui m'a accueilli avec une extrême politesse, m'a parlé troupeaux en connoisseur, m'a remercié de ce que je lui avois procuré il y a quelques années etc. etc. Je renouvelle, à cette occasion, nos remerciemens à la sainte agriculture qui m'a fait des amis partout. Après cela S.M. nous a très bien accueillis. Il a écouté mon compliment avec un intérêt marqué en l'accompagnant de signes d'approbation, qui disoient : « vous avez bien raison ! pauvres gens, vous avez bien souffert. Il étoit bien juste qu'on vous rendît votre artillerie, et il est bien juste qu'on vous aide aujourd'hui. » Indépendamment de ce qu'il m'a répondu, et qui est du secret de l'Etat, nos Messieurs ont jugé l'effet que je te dis là.

Nous avons diné chez le prince de Talleyrand qui a été parfaitement aimable pour nous. Il a négligé le monde pour nous faire longtemps la conversation après diné (environ $\frac{3}{4}$ d'heure) surtout de littérature et de politique. Il met, ou prétend mettre, la Bibliothèque britannique au dessus de tous les recueils littéraires. Il assure que Bonaparte n'a pas osé la supprimer, quoiqu'il la détestât : il craignoit l'opinion sur ce point ; « ç'aurait été me dit-il avec son ton de cour flatteur, un coup d'état que de vous supprimer. » Je me suis mis à rire comme il convenoit, ce qui vouloit dire à d'autres Monseigneur ! J'y ai fait la connoissance de Sir Sidney Smith qui m'a fort amusé. Il a une femme belle encore, laquelle a deux filles superbes (l'une surtout) d'un premier mari.

Lundi 17.

Voilà les petites lettres de Lise et d'Amélie, bien petites en effet ! Ne ménagez pas tant les ports, mes chers enfans, Ecrivez d'avance et en carolets. Prenez exemple à moi qui cours, et dine, et négocie, et reçois et fait des visites, et vais aux assemblées, aux bals, et qui pourtant écris. A propos de bal, le chevalier et moi étions invités pour demain 18 à une superbe fête donnée par le prince et la princesse de Metternich. Je me suis mis en quatre, et j'ai obtenu qu'Eynard, sa femme et Milady Divernois fussent invités, en sorte qu'on a couru une partie du jour pour rassembler les parures nécessaires, et qu'on grille d'impatience d'être à demain. En

attendant, nous arrivons de l'assemblée de lady Castlereagh où j'ai présenté Anna, et Divernois sa femme. Elles s'en sont très bien tirées. Milady les a reçues comme lady Davy te reçut à l'un de [illisible], c'est l'usage ou le non usage : cela n'empêche pas la bonne volonté : elle est entière. Nous y avons vû lord Stewart, frère de lord Castlereagh, ambassadeur ici (ce qui est autre chose que ministre plénipotentiaire), nous lui avons fait une visite ce matin. Il a été très poli, et il m'a donné rendez-vous chez lui à après demain pour parler affaires.

J'ai endoctriné à mon aise Sir Sidney qui est venu me voir ce matin, et il m'a donné de l'Egypte en échange.

Tout s'annonce très bien, mais peut être bien long. J'ai eu aujourd'hui une longue conférence avec celui à qui Caroline Prevost trouvoit de si beaux yeux, et un si fin sourire. Il m'a montré une entière confiance, et je ne connois personne qui soit d'une plus grande importance pour nous. En tout je ne me figure pas qu'il eût été possible de donner la mission à deux personnes qui séparément ou solidairement fussent plus propres à la faire réussir que les maris de Louise et de Sara. Excuse cet élan de vanité naïve. Il faut que ma conviction soit bien forte. Cet intérêt est si grand pour moi, qu'il n'y a pas lieu à l'envier [?] : je compte trop dessus pour le compter [sic].

Mercredi 19.

Quoique nous ne soyons rentrés qu'à trois heures de la plus incroyable féerie de bal qu'on puisse imaginer, et quoiqu'avant de me coucher, j'aye fait ou fini, un mémoire demandé, je me suis levé à 7. Il en est 9 et j'ai déjà vû deux des personnages les plus importants, savoir l'invisible de Paris, et l'homme aux sourires de Caroline Prevost. L'un et l'autre me montrent beaucoup de confiance. On nous annonce pour demain une audience d'Alexandre. Je serois fâché d'être aussi enrhumé que je le suis aujourd'hui, mais le chevalier n'en seroit peut-être pas aussi fâché que moi, parce qu'il parleroit... Au diable les messages ! On mange son temps en billets etc. etc. Nous avons une audience de Mr de Nesselrode ce matin, puis une de lord Stewart, ou plutôt une conférence qui demande préparation, et on m'a pris une partie du temps que je te destinais...

A 3 heures. J'ai été encore interrompu, et par l'invisible lui-même qui non content de nos conversations d'hier et de ce matin, est venu me relancer. Nous avons eu une excellente audience de Mr de Nesselrode sous l'influence de l'autre, et Mde Necker avoit raison de dire que, parcequ'on m'avoit refusé à Paris, j'étois plus propre à réussir à Vienne. C'est une vue de génie : fais lui en compliment. Nous avons été ensuite à l'audience de cérémonie de l'ambassadeur anglais. C'est un étalage de faste qui est assez curieux, mais après ce que nous avons vû cette nuit, tout est petit. Nous sommes allés chez Piedcourt, que nous soignons, et enfin chez le prince de Wrede qui m'a reparlé d'Ernestine.

Imagine la chose curieuse ! et aussi la chose agréable et utile ! Le duc de Richelieu arrive demain ou après. Dieu sait si Charles ne sera point avec lui. Cela peut être très bon, et aussi très inutile. La dissipation est excessive. Mais ce qui sera faisable se fera. Je te quitte chère amie, en t'embrassant tendrement. Mille amitiés à nos enfans. Que n'ai-je du temps pour leur écrire des relations ! Ce sera chez Mdes Bontemps et Lullin qu'il faudra les chercher. J'espère qu'on commencera par nos affaires, ce qui abrégeroit pour nous, mais on ne peut encore rien dire. Adieu. Ne m'oublie pas auprès de Maurice et des Prevost. J'embrasse Marianne, amitiés à mon frère. Il s'amuseroit bien ici, lui qui est empifre ! on ne peut se représenter ce que c'est

que ces diners. Je renvoie à nos dames pour la fête du Prater qui a été digne de l'anniversaire de la bataille dont le sort de l'Europe a dépendu.

A / Madame / Pictet de Rochemont / Genève / Suisse

Le compte rendu de l'audience de l'empereur d'Autriche et le récit de la réception de Talleyrand se trouvent dans une lettre de Pictet à Turretini du 16 octobre (Cramer I 171). « Il [Talleyrand] a été si aimable pour nous que je ne serais pas étonné qu'il y eût là quelque projet d'englouement. [...] Il m'a dit que la Bibliothèque britannique était, sans aucune comparaison, le meilleur recueil existant ; qu'il faisait suite aux mémoires de l'Académie des Sciences. [...] Dans la conversation, il a qualifié Bonaparte de the monster of Europe. »

Robert Stewart viscount Castlereagh, second marquess de Londonderry, déjà rencontré à Bâle en janvier, avait épousé une fille du duc de Buckinghamshire. Eynard relate ainsi dans son Journal la visite à lady Castlereagh : « Nous sommes entrés dans un salon mal éclairé, où lord Castlereagh et une douzaine d'hommes étaient debout ; sa femme est venue au devant de nos dames ; elle a fait une révérence assez gauche, sans rien dire et en leur faisant signe sur un sofa où il y avait déjà une dame, la princesse d'Isembourg et une autre dame, sans que personne de la maison s'avancât vers elles. [...] Un quart d'heure après notre arrivée, pendant lequel lady Castlereagh ne s'est pas approchée des dames, on a annoncé la princesse d'Esterhazy qui est entrée avec cinq ou six femmes. Lady Castlereagh a été leur faire le même petit salut ; elle a tourné les yeux pour voir s'il y avait encore des places sur le canapé et en voyant apparemment qu'il était rempli, elle a laissé toutes les dames debout ; Anna et Mme d'Ivernois se sont levées par politesse, et pendant une demi heure, tout le monde, hommes et femmes, était pêle-mêle dans le salon, comme on le serait dans un café. » Eynard observe qu'isolés du continent pendant vingt ans, les Anglais suivaient des usages tout à fait désuets tout en refusant, par amour propre, d'adopter ceux désormais en vigueur. La correspondance de Pictet et le Journal d'Eynard donnent de nombreux exemples de l'excentricité des Anglais, ainsi, p. 81, l'incident causé par Lord Stewart.

Sir Humphry, le célèbre chimiste (1778-1829), et lady Davy avaient passé l'été de 1814 à Genève, à l'invitation de Marc-Auguste avec qui il correspondait depuis 1802 ; cf correspondance vol. 4 p. 169 : « If you have a free choice in the time of your intended visit to our country, I would recommend you July as the most convenient season upon all accounts, including my own advantage [...]. I hope to be able to accompany you to the glaciers of Chamonix [etc.]. » Davy revint en 1829 à Genève où il mourut d'une attaque le 29 mai ; sa tombe se voit au cimetière de Plainpalais. Sa veuve créa un prix doté de cent livres sterling en souvenir de lui ; l'un des premiers récipiendaires fut François Jules Pictet.

Charles William Stewart (1778-1854), demi-frère de lord Castlereagh, était depuis quelques mois l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne ; il sera le troisième marquess of Londonderry.

« Piedcourt » désigne Talleyrand qui souffrait d'un pied bot. Le prince de Bénévent n'aimait pas Genève ; il fut en revanche toujours plein de prévenances pour la députation genevoise, Pictet en particulier. Il fit tout ce qu'il put pour empêcher un agrandissement de territoire aux dépens de la France, Ferney surtout, en raison du culte qu'il vouait à Voltaire : « J'affirme que si Ferney n'avait pas été donné en partage à la France [sic], je n'aurais jamais signé le traité de Vienne. » (Mémoires du chancelier Pasquier)

Sir Sidney Smith (1764-1840), amiral anglais, avait forcé Bonaparte à lever le siège de St Jean d'Acre (mai 1799).

Ecrire en « carolets » signifie perpendiculairement aux lignes déjà écrites ; détestable habitude pour alléger la lettre et diminuer ainsi les frais de port à la charge du destinataire.

Le bal du 19 octobre au palais Metternich, aujourd'hui l'ambassade d'Italie, est relaté en détail par Eynard (I 42). Il y fait le portrait peu flatteur des souverains présents : Alexandre, « s'il n'était pas souverain, on dirait qu'il a la tournure d'un joli cœur de bastringue » ; l'empereur François, « il paraît un bon petit bourgeois d'une ville de province » ; le roi de Prusse, « en le voyant, on ne le prendrait pas pour un souverain, mais pour un officier de fortune », etc. etc.

Celui dont Caroline Prevost, fille de Marc Auguste Pictet, admirait le sourire est le comte Capo d'Istria. Grec, né à Corfou, le comte Jean Antoine Capo d'Istria ou Kapodistrias (1776-1831), était entré en 1809 au service diplomatique de la Russie. Il fut en janvier 1814 l'envoyé du tsar auprès des cantons suisses chargé, avec Lebzeltern pour l'Autriche et Canning pour l'Angleterre, d'apaiser les tensions et leur faire adopter une nouvelle

Constitution. Appelé à Paris pour faire partie de la délégation russe au congrès, il s'y était rendu en passant par Genève où il rencontra Marc Auguste et sa famille. Au congrès de Vienne, il fera partie, comme on le verra, du comité des affaires de la Suisse. Quand il quitta le service de la Russie en 1822, il se fixa à Genève, militant avec Eynard pour l'indépendance de la Grèce dont il sera élu en 1827 le président provisoire ; un fanatique l'assassinera un an plus tard. Pictet, qui l'appelle son guide, l'avait déjà apprécié à Paris. Il avait alors écrit dans son rapport final : « Le comte Capo d'Istria paraît porté de très bonne volonté pour nous et nous soutiendra à Vienne. » (Cramer I 125). Genève lui confèrera la bourgeoisie d'honneur en 1815.

Pictet appelle « l'invisible de Paris » Frédéric César de La Harpe (1754-1838), qui s'était dérobé pendant le congrès à toutes les demandes de rencontre.

La fête militaire donnée au Prater par l'empereur François commémorait l'anniversaire de la bataille de Leipzig. Charles-Philippe prince de Wrede (1767-1838), feld-maréchal, avait commandé les armées bavaroises, alliées de Napoléon avant que le roi change de camp ; il représente la Bavière au congrès auquel participent aussi le roi Maximilien Joseph et son fils. Pictet, qui l'avait connu à Paris, l'appelle souvent simplement « le prince ».

Ernestine est le prénom de la comtesse de Montgelas née d'Arco (1779-1827), la femme du tout puissant ministre bavarois, dont il sera question plus bas. Mais Pictet, on le verra, ne parle jamais aussi familièrement d'elle dans ses lettres. Il doit donc s'agir ici plutôt de sa nièce, Ernestine de Bertrand, comtesse de la Perrouse-St Rémy, née à Chambéry en 1797, fille de Joseph-François, et d'une soeur de Mme de Montgelas ; elle épousera en 1815 Frédéric Auguste de Kock baron de Gise, ministre d'Etat du roi de Bavière (Foras I 193). Cf. aussi la note au bas de la lettre du 21 octobre 1815, p. 129 ci-dessous. Que Pictet l'appelle par son seul prénom fait supposer qu'il la connaissait ; peut-être avait-elle vécu un temps à Genève ?

vendredi 21 8bre 1814

Chère Amélie, c'est à ton tour à lire mon rabachage ; sans savoir si je pourrai t'écrire seulement cinq minutes, je commence toujours. J'arrive d'une longue tournée de visites en voiture tout seul. J'ai la tête en compôte du bruit et des secousses des rues. Mes pinçons sont dénichés pendant mon absence. Je n'ai pas osé parler de Milady. Le chevalier est en courses. Tout cela doit revenir à 3 heures pour dîner, tant bien que mal, comme on dîne à Vienne quand on n'est pas chez les Puissances. Nous avons fait hier une course fort agréable à Schönbrunn, à demi lieue de la ville, par le plus beau temps du monde. Nous arrivâmes tout juste pour voir mettre pied à terre à Marie Louise et à Mme Brignole, sa dame d'honneur. Elles revenaient de promener en calèche, et elles se mirent à arpenter, elles deux, les allées de Schönbrunn. Nous les dépassâmes, nous les attendîmes, nous les croisâmes. Nous faisions les badauds autant qu'on pouvoit le faire sans impertinence, et nous obtînmes des saluts gracieux. Nous nous accordâmes à lui trouver fort bonne façon et fort bonne grace. Le petit vint la joindre, et nous fûmes témoins du baiser de retour, pour le quel il ôta son chapeau de fort bonne grace. Il étoit en pantalons bleus et en carmagnole, avec un chapeau rond gris. Il a la taille d'un enfant de quatre ans, et n'en a que trois. Il paraît bien fait, marche bien, a un teint blanc et rose transparent, de beaux yeux bleus vifs, et des cheveux blonds clairs bouclés. Ses traits sont jolis ; c'est un fort bel enfant. Quand il eut été quelques momens avec sa mère, elle le renvoya au palais ; nous doublâmes le pas, pour arriver avant lui au grand escalier ; nous le saluâmes, et il nous tira son petit chapeau de bonne grace, mais en conservant son sérieux, et en nous regardant en dessous. Sa gouvernante, voyant notre curiosité, le fit arrêter un instant pour que nous puissions le considérer, et sa mère, qui étoit à cent pas, nous regardoit faire. Elle paroissoit jouir de notre attention pour l'enfant. Il n'en attire que fort peu ici, où l'on a été peu content de la manière dont sa mère s'est présentée en public à son retour. Elle a l'air de

s'ennuyer dans ces longues allées, avec sa dame d'honneur à qui elle a probablement tout dit. Quand elle eut congédié l'enfant, on lui apporta un petit barbet qui fit mille sauts de joie autour d'elle et contre sa robe de dentelles sur satin blanc, attachée devant avec des nœuds de rubans à la Françoise ; car elle n'aime que cela. Son chapeau étoit de Paris, avec des plumes blanches. Tu comprends que nos dames m'ont aidé à voir tout cela.

Nous allâmes voir la ménagerie. Deux Italiens la voyaient en même temps. Le son de voix de l'un d'eux me frappa. Je le fixai, et me persuadai que je l'avois connu. Je dis ma conjecture à Eynard, qui en enfant perdu alla lui demander s'il ne l'avoit pas vû à Genève ? – J'ai été à Genève mais il y a longtemps ; enfin de paroles en paroles, il dit « je suis Acerbi. » – « Je suis votre traducteur. » Bras dessus bras dessous. Il croyoit rêver. Il n'a rien oublié. Nos duos, les séances de piano, l'air norvégien, les paroles que je lui ai faites, dit-il (je ne m'en souvenois pas). Il m'a demandé avec beaucoup d'intérêt des nouvelles de ta maman, de ton oncle, de tes cousines. Il étoit avec son ancien compagnon de voyage en Laponie. Il faut bien des qualités des deux côtés, pour ne pas se quitter pendant 15 ans d'un ami vagabond. Ils voyagent pour son plaisir. C'est encore un fort bel homme, ainsi que son compagnon. Je tâcherai de le voir, comme on peut faire quand on n'a point de temps du tout.

En comparaison de Paris, je me trouve en paradis. Je ne parle pas du matériel, car je suis assez mal logé ; mais parceque l'horizon nous est plus favorable, et qu'en réunissant nos moyens, entre Divernois et moi, nous tenons tout le monde qui importe à nos affaires. J'ai eu bon nez de ne pas me tenir pour brouillé avec l'invisible de Paris. C'est à nos relations présentes que nous devons principalement ce qu'aujourd'hui je crois très probable que nous aurons. Quoique je ne vous dise rien, mes chers enfans, taisez-vous, taisez-vous soigneusement ! afin qu'on ne puisse vous faire parler dans le public.

Point encore de duc de Richelieu. Il ne peut tarder, et je soupçonne que Charles pourra bien être avec lui. C'est une sottise que ce voyage, mais elle est bien excusable. Nous allons changer de logement, et il y aura une chambre pour lui. Nous serons tous ensemble, à quelques égards ce sera mieux : vous devinez, à quatre autres ce sera moins bien.

Nous avions compté sur une audience de l'Empereur [Alexandre] l'autre jour ; mais il survint une chasse qui nous chassa de quelques jours encore. On dit que c'est pour dimanche, ou plutôt j'en ai l'avis officiel direct. Je m'en réjouis comme un enfant, et peut être cela ne tournera-t-il point aussi bien que je l'espère...

À 7h. J'ai été interrompu par un aide de camp du duc de Richelieu qui venoit me complimenter de sa part, et m'apporter une lettre de Charles, datée du 12 8bre de Radzivilof. Il est venu jusque là avec le duc, lequel n'a pû prendre sur lui de le faire passer sans passeport. Il enrage comme tu penses, et attend avec impatience cette pièce essentielle. Je suppose qu'il sera ici dans quatre ou cinq jours. J'ai couru chez le duc. Il étoit déjà sorti. Il a une audience de l'Empereur demain à 9 heures. Je ferai mon possible pour le voir avant. Je vais faire des visites de grandes dames et te quitte.

La princesse de Metternich ne nous a pas reçus, et me voici de nouveau à t'écrire. Je viens de repasser chez le duc. Je lui ai laissé un billet pour le prier de me recevoir un instant demain matin à huit heures et demie. Je mets beaucoup d'intérêt à le voir avant qu'il ait son audience, et moi la mienne. Un mot qu'il peut lâcher peut préparer la bienveillance aux députés de Genève, ou à celui qui porte la parole.

Samedi 22. J'ai vû le duc de Richelieu qui m'a reçu avec sa grace chevaleresque, et il a prétendu avoir depuis longtemps un grand désir de me connoître. Il m'a dit tout son regret d'avoir laissé Charles. Il calcule qu'il sera ici dans 5 ou 6 jours. A la manière dont il me racontait, il le traite avec une bonté familière, car il disoit toujours : « je lui ai dit mon cher ami ». Il m'a dit : « Vous êtes bien heureux d'avoir un tel fils ! Il est rempli d'honneur et de talens. Sa conduite a été superbe. Il est de mon devoir d'en rendre compte à l'Empereur. » Il m'a dit qu'il le feroit dès aujourd'hui : nous verrons l'effet. Je ne pourrai vous en rendre compte que dans 4 jours, parceque le courier ne part que le mardi et le samedi.

Tous les jours je passe ½ heure, trois quart d'heure ou une heure avec celui dont Caroline aimait le sourire. C'est la meilleure de toutes les cordes. Je dois sa confiance à ce rapport de 30 pages sur Fellenberg. Tout se tient. Il m'a montré aujourd'hui un grand désir de connoître Charles, sur ce qu'il a appris de sa conduite dans la peste. Je trouverai un moment pour lui faire lire sa lettre d'Odessa. Si le duc ne le portoit pas, lui le porteroit ; mais il vaut mieux suivre la route naturelle. Il regarde le duc comme une perle inestimable. Et lui-même est un phénomène de génie, de sagesse et d'honnêteté.

Lord Castlereagh nous invita hier tous et toutes à souper, mais trop tard pour accepter. Voilà le comte de Palmela ministre du Portugal qui nous fait inviter à dîner. J'y laisse aller le chevalier. Je réserve mes forces pour les grandes occasions. Si j'avois du temps et de la place, je te conteroie les présentations de nos dames chez les Anglois, et le bal des bals, la fête des fêtes, etc. etc. Tâche d'accrocher des relations de Milady Divernois ou de la petite Anna, qui est toujours drolette ; elle commence à s'ennuyer moins. Ne m'oublie ni auprès de Mr Mallet, ni auprès de Vernet. Si j'avois ce dernier auprès de moi, j'aurois bien des choses à lui dire.

J'embrasse ma petite Nanette, en lui recommandant d'être bien sage. Adieu mes chers enfans. Je suis encore plus à Lancy qu'à Vienne. Milady Divernois est admirable. Adieu

A Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / à Genève / Suisse

Le roi de Rome était né le 20 mars 1811. Les Alliés ayant accordé à Marie-Louise les duchés de Parme et de Plaisance, il fut tout d'abord appelé le prince de Parme mais perdit ce titre quand il fut décidé que l'héritier de ces duchés serait l'infant Charles-Louis de Bourbon. Son grand-père lui donna alors, en 1818, celui de duc de Reichstadt. L'impératrice déchuë, qui avait quitté Rambouillet sans avoir revu son mari, était arrivée à Vienne à la fin du printemps en compagnie de la duchesse de Montebello, veuve du maréchal Lannes, qui retournera bientôt à Paris, et de Mmes de Brignole et de Montesquiou ; cette dernière est la gouvernante de l'enfant.

Giuseppe Acerbi (1773-1846) ; auteur du « Voyage au cap Nord par la Suède, la Finlande et la Laponie », en 1798-1799, publié d'abord en anglais à Londres en 1802. (DBI) Ce livre avait été le sujet d'un article dans la Bibliothèque britannique. Il créa en 1816, peut-être sur ce modèle, la Biblioteca italiana qu'il dirigera jusqu'en 1826. Il a laissé une trace de son séjour à Genève dans la correspondance de Marc Auguste : « Nous avons Acerbi depuis hier. Il est aussi aimable de près que de loin. » (A Mme Gautier Delessert, 29 juin 1804).

Armand Emmanuel du Plessis, duc de Richelieu (1766-1822) arrivait d'Odessa ; émigré en Russie, il avait reçu du tsar, en 1803, le gouvernement de la Nouvelle Russie. Pictet de Rochemont ne le connaissait que par la correspondance échangée à propos des bergeries de Novoï Lancy et des industries qui devaient leur être rattachées, dont Charles René (1787-1856), son fils aîné, a eu la charge de 1809 à 1814. Richelieu avait de l'estime pour Charles René dont il avait admiré la conduite pendant l'épidémie de peste en 1812. La volumineuse correspondance entre Richelieu et Pictet est reproduite dans la publication citée plus haut intitulée : « Des bergeries familiales d'Odessa à la légation royale de Bavière à Paris, Charles René Pictet de Rochemont 1787-1856 », <www.archivesfamillepictet.ch>.

La correspondance diplomatique de Pictet nous renseigne sur le rapport qui lui vaut la confiance de Capo d'Istria : « Il me montre une entière confiance, dont l'origine est un rapport sur Fellenberg que j'ai fait pour lui, il y a deux mois, et dont je vous ai parlé dans le temps. C'est la corde la plus sonore du congrès de Vienne pour nous, et il n'en est point dont le son soit plus pur. » (Pictet à Turretini 21 octobre, Cramer I 180). « Quand j'écrivais ce rapport sur mon ami Fellenberg qu'il envoya à Capo d'Istria, et dont ce dernier se servit pour répondre aux questions d'Alexandre, je n'imaginais guère que cet humble ouvrage m'ouvrirait la porte et la confiance de la personne qui pouvait être le plus utile à Genève. » (idem, 30 décembre Cramer I 294).

Dimanche matin 23 [octobre 1814]

Chère amie, j'ai fait partir hier une lettre de 6 pages pour Amélie. Je t'ai écrit le 15 et le 19, et à Lise le 12 ; c'est-à-dire que j'ai écrit tous les couriers soit 2 fois la semaine. C'est le double de ce que j'avois promis, mais j'ai besoin de continuer Lancy au milieu de ce brouhaha de Congrès. Dans deux heures nous aurons audience de l'Empereur [Alexandre] ainsi tu auras ma relation tout chaud. Je m'en fais un plaisir parfait, et je suis impatient de savoir si j'observerai la trace de ce que lui aura dit le duc de Richelieu hier. J'ai soin pourtant de ne pas monter bien haut mes espérances, appris que je suis à décompter souvent : de cette manière je suis à demi consolé d'avance quand les choses tournent mal. Le comte de Capo d'Istria, lorsque je lui dis hier que mon fils venoit et que Mr de Richelieu m'en avoit dit tout plein de bien, et paroissoit avoir de l'affection pour lui, me pria de le lui amener aussitôt qu'il seroit ici. Il vénère le duc de Richelieu ; il me montre une extrême confiance, et j'ai eu l'idée de lui envoyer hier au soir la lettre du 12 Xbre 1812 avec le tableau des pestiférés sauvés. J'y ai joint une explication en trois pages sur le désir que j'avois que l'écho revint de deux ou trois côtés à l'Empereur ; et que lui Capo d'Istria, en donnât connoissance à La Harpe à qui je n'avois pas voulu en parler pour ne pas paroître occupé d'intérêts particuliers. Nous verrons ce que cela rendra.

Je ne crois pas fermer cette lettre (qui ne part que mercredi soir) sans te dire l'arrivée de Charles. Anna s'en réjouit comme un enfant qu'elle est, car il y a plus de curiosité que de cousinage dans son fait. Il sera mal logé, et nous serrera bien pendant quelques jours, mais nous ne tarderons pas à changer d'appartement pour être tous ensemble. C'est un coup du sort que cette arrivée de cet excellent duc de Richelieu ici pour faire l'affaire de Charles, si elle est faisable. Malheureusement l'Empereur part demain pour la Hongrie, où il doit faire un séjour de 8 à 10 jours, ce qui sera autant de temps perdu de celui que le duc pourroit obtenir. Il a à faire la paix 1° d'avoir eu la peste, 2° d'avoir évité de servir contre la France. Mais l'empereur a trop de noblesse dans le caractère pour ne pas comprendre qu'il n'y a pas de sa faute quant à la peste, et qu'il en est plus respectable par sa répugnance à s'armer contre ses compatriotes. Jusqu'à ce que l'explication ait eu lieu, il est dans une espèce de disgrâce (ou plutôt il étoit car j'espère que l'audience d'hier aura suffi). J'ai éprouvé un vif sentiment de plaisir et d'admiration, en voyant cet homme d'un si noble caractère. Sa demi disgrâce me le rendoit plus intéressant. Il me paroissoit plus grand de tout ce que l'intrigue lui ote ; et quand il me parloit avec un sentiment vif de paternité des progrès de son Odessa, avec une généreuse humeur des contrariétés qu'il éprouve dans l'ignorance, la jalousie et l'obstination de ceux qui devraient le seconder, il me faisoit une impression de respect que je n'ai connue que dans quelques instans de la conversation de Fellenberg. Il a un regard vif, un geste animé ; il parle

avec feu et avec grace. Sa taille est noble, et tout ce qu'il dit est marqué au bon coin de l'ancienne chevalerie de cour. Il est poli comme le duc de Noailles...

Nous sortons de chez l'Empereur [Alexandre]. Il m'a écouté avec une attention pleine d'obligeance, en penchant la tête et mettant son visage tout près du mien. Si on m'avoit dit cela d'avance, j'aurois crû que cela me troubleroit ; mais dans le fait, j'ai conservé tout mon sang-froid, et je lui ai dit mon discours comme je l'aurois fait dans ma chambre. J'ai toujours remarqué que la présence d'esprit me vient à l'occasion, quoique j'aye toujours d'avance la crainte contraire. Mes paroles pénétoient convenablement. Ses signes de tête, son regard, son geste, le prouvoient ; et mes compagnons ont trouvé que j'avois, en effet, fait vibrer les cordes sensibles. Il m'a répondu de la manière la plus douce et la plus aimable. Il a reconnu Mr Divernois, il a voulu que je lui nommasse Mr Eynard, et lui a parlé gracieusement. Ensuite il est entré dans la question de ce qui intéresse Genève, avec tant de détails que notre audience a duré 20 minutes, et qu'on ne sauroit avoir plus de raisons d'être satisfaits d'une audience que nous n'en avons. Il ne m'a point parlé de Charles. Est-ce parceque le duc n'a pas encore pû lui en parler, ou parcequ'il n'a pas voulu le faire devant ces messieurs ? ou plus probablement parcequ'il n'y a pas pensé ? Je me suis fait scrupule d'aller interjeter un intérêt particulier au milieu d'une conversation si intéressante pour Genève.

Le comte Capo d'Istria, que j'ai vû dans l'antichambre, m'a remercié de ce que je lui avois envoyé, et m'a dit que nous en causerions. J'essayerai de retrouver le duc aujourd'hui. Je ne lâcherai ni lui ni le comte de Capo d'Istria que je n'aye obtenu pour Charles ce dont il a envie. Il y aura bien du malheur si nous ne réussissons pas. Notre ami Fellenberg va recevoir, probablement par ce courier, la marque flatteuse d'approbation que mon rapport a assurée. J'ai vû et corrigé la minute. N'eussai-je fait que cela ici, se seroit beaucoup. Personne n'osera le chicaner désormais.

Voilà chère amie, ta bonne et excellente lettre du 12, dont je te remercie bien fort. Je ne vous en embrasse que mieux, et te prie de ne m'oublier auprès de personne, Mr Mallet, les Pache, Mde Prevost, que j'aime de toute mon ame pour sa bonté, sa grace, et son amitié ; Mde Maurice, son mari, Prevost etc. etc. Mille tendresses à nos chers enfans. Adieu. Pourquoi ta lettre, qui devoit venir en 10 jours, en a-t-elle mis 14 ? Il faut affranchir sans y manquer.

Madame / Madame Pictet de Lancy / recommandée à Mr Maurice Vanière / Genève / Suisse

Jean Paul François, duc de Noailles (1739-1824), ancien lieutenant général, avait vécu à Rolle où il était le voisin d'Eynard, propriétaire de la campagne de Beaulieu.

Le tsar Alexandre était dur d'oreille, d'où sa façon de se pencher vers son interlocuteur.

[Vienne] Jeudi soir 3 9bre [1814]

Chère Amélie, c'est Anna qui a eu ma dernière lettre mercredi (hier). Charles qui avoit compté écrire, en fût empêché par un rendez vous de formalités à la police. J'espère qu'il saura trouver le temps d'écrire pour samedi. J'ai été tout affligé de savoir cette pauvre petite Hortense si tristement et dangereusement malade. Les malheurs tombent ainsi sur les gens en

sécurité parfaite. Ce n'est pas une raison de s'inquiéter d'avance, mais c'en est une au moins pour rendre grâce à Dieu tous les jours, tant qu'on n'est pas atteint. Ces maladies subites et graves font trembler quand on est loin des gens qu'on aime

Vous vouliez que je vous parle du brave De Carro. Il ressemble à son frère en sinistre, le mot est le caractère de sa physionomie. Il sourit peu et ne rit guères, chose que je n'aurois pas devinée dans sa correspondance. Il tourne les yeux portemment, et allonge son visage à l'infini quand il veut donner du poids et de la gravité à ce qu'il dit. Il conte beaucoup, c'est-à-dire trop, et se répète comme il arrive à ceux qui ont cette maladie. Il n'a pas de trait, et il manque de grace dans l'esprit plus que je ne l'aurois crû. En tout, il tire sur le pesant, et nos merveilleuses trouvent que quatre fois la semaine au thé c'est trop. Ta petite drôle de cousine ne manque pas de me jeter un regard ou de me pousser le bout du pied quand elle voit venir une histoire, surtout si elle a été faite. D'ailleurs c'est le plus obligeant des hommes. Il est pour nous tout ce qu'on peut être sans être amusant, ce qui me donne plus de remords de ne le pas trouver tel. Il est fort estimé ici moralement, et fort connu. Sa belle mère, qui est restée avec lui (grand éloge pour tous deux) en parle comme du plus excellent des humains.

J'en connais un qui mieux encore mérite ce titre, c'est le patron de ton frère. Ce matin à onze heures je l'ai vu entrer dans mon taudis, où j'écrivais. J'ai été tout confus, et voulois le mener au salon : il n'a pas voulu, et à une heure et demi il étoit encore chez moi. Charles a assisté à la dernière demi heure de sa visite. Nous avons passé en revue tous les grands moyens, et petits intérêts. Il m'a mis avec lui derrière la toile. Il s'est dégonflé de mille choses qu'il ne dit point, ou qu'il dit au désert ; et j'ai pris de plus en plus de l'admiration pour son noble caractère. On ne sauroit avoir plus de vertu, et il est rare d'avoir autant de lumières. Il a des notions justes sur tout, et des connoissances positives sur un grand nombre d'objets : surtout ceux qui se lient à sa grande et utile carrière. Il m'a pleinement rassuré sur son retour à Odessa et m'a dit tout son plan. Il rit aux éclats de la proposition qu'on lui fait d'aller faire son service de 1^{er} gentilhomme de la chambre avec 36 mille francs d'appointemens (NB il n'a plus de fortune du tout). Il aimeroit mieux, dit-il, recevoir tous les mois 36 coups de bâton que de s'astreindre à ce sot et plat rôle d'introduit et de policier d'antichambre, ou bien d'aller siéger à côté de Monsieur tel ou tel, dans le 1^{er} corps de l'Etat, pour bailler aux corneilles, tandis que toutes ses facultés sont entières, et que son activité l'appelle à une vie pleine et utile dont il a l'habitude. Ce franc mépris pour ce que les hommes appellent les grandeurs, et ce dévouement passionné à une vie laborieuse dans la ligne du bien, me donnoient une impression de respect, et un plaisir très vif. Tout m'a intéressé dans sa conversation, où il y a eu beaucoup de choses d'une grande confiance. Je ne sais pas où je l'ai mérité, ou plutôt gagné, mais il me traite comme une ancienne connoissance, sans aucun mélange d'airs protecteurs, que cependant il pourroit prendre sans que j'eusse le droit de le trouver mauvais. Il paroît vraiment avoir de l'affection pour Charles.

Vendredi 4

J'aurois bien voulu que tu fusses avec moi ce matin, chère Amélie, dans le palais enchanté du prince de Rasoumowsky, où nous avons été le chevalier et moi pour une conférence. Il est dans les faubourgs. Il y a de vastes jardins que nous n'avons pas vus à cause du mauvais temps ; mais on ne peut unir plus de gout à plus de magnificence qu'il ne l'a fait dans ce palais. Il y a surtout un salon en rotonde où le jour vient d'en haut, et au milieu duquel il est

une danseuse de Canova, en marbre blanc, avec des statues du même sculpteur, tout autour, qui est une vraie féerie. J'y ai retrouvé notre Vénus du Musée, mais en plâtre seulement. L'original avoit été fait pour lui (l'ambassadeur), mais vû les difficultés de transport pendant la guerre, il a permis qu'on le vendit à un autre. Les parquets, les portes en acajou, doré, les glaces immenses, les colonnes, les statues, les ameublements, tout cela est d'une richesse, d'une perfection de gout et de travail qui étonne et qui charme. Je lui ai dit que j'avois promis à nos dames de demander à Son Excellence la permission de voir son palais et ses jardins dans un moment où cela ne l'incommoderoit pas. Il s'y est prêté de la meilleure grace et a dit qu'il vouloit leur proposer de dîner chez lui. Ainsi elles pourront vous raconter.

Samedi 5

Encore une longue et intime conversation avec le duc ce matin. Je ne peux rien t'en dire, si ce n'est mon admiration de son caractère, qui va croissant si possible. Je ne vis pas encore clair, dans le résultat de la demande de Charles. On chasse, on danse, et on n'a pas le temps d'écouter, et qui !... Ne répétez pas même, mes chers enfans, ce que je ne vous dis point.

Je suis trop abimé d'écritures, pour pouvoir écrire à ta maman aujourd'hui comme j'avois compté le faire. Dis lui que le voyage de Charles outre mer est résolu, qu'il ne me coutera que peu de chose, et qu'il nous est important pour établir solidement la correspondance des laines, objet d'un intérêt croissant et déjà très grand pour nous, et pour la maison d'Espine. Charles ne tarit pas sur l'éloge de la conduite de ces Messieurs avec nous depuis un an ou deux. Ce sera une occasion de voir un peu de l'Angleterre, qu'il n'auroit pas eue de longtemps, et au retour il passera un mois ou deux avec nous, avant de se retrouver à Novoï Lancy pour la pousse de l'herbe. Je crois qu'il ira à Paris avec son patron. C'est son chemin à peu près, et il vaudroit certes la peine de se détourner un peu.

Dis à Lise que je lui écrirai sur ce qu'elle me dit. Je m'en rapporte à ce que vous ferez pour un appartement. Je ne puis rien dire sur la durée présumée de ceci. Je crois pourtant qu'avant le 1^{er} janvier nous serons ensemble. Pour Marignac vous prendrez chez Vieusseux, à qui j'ai laissé 60 Louis. Ta maman aura renouvelé quelque chose avec les Romieux au 15 8bre passé. S'il se présente quelque autre objet imprévu, Mr Vieusseux pourvoira.

Adieu, mes chers enfans. Cette vie ici est bien fatigante ! mais si nous faisons quelque chose encore va-t-il [sic]. Mde Louise est une personne accomplie, nous faisons tous bon ménage. Adieu chère Amélie. Ne m'oublie pas auprès des Maurice et des Prevost, ni de ton oncle Mallet. Marianne va sans dire. Charles écrit je crois.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice / Genève / Suisse

Jean De Carro (1778-1851), médecin genevois fixé à Vienne où il s'est marié ; collaborateur de la Bibliothèque britannique, il répandit la vaccine dans l'empire et jusqu'en Orient. L'empereur François I l'avait anobli.

Il est révélateur que le duc de Richelieu, à peine arrivé à Vienne, aille trouver Pictet chez lui ; encore une fois, les deux hommes ne se connaissaient que par correspondance.

« Le patron de ton frère est le duc de Richelieu ». Comme on le verra, Charles René partira en Angleterre, mais il ne retournera jamais en Russie. Sur le but de ce voyage cf. la lettre à Adolphe du 15 novembre 1814, p. 53 ci-dessous.

C'est par l'entremise de la maison de commerce genevoise d'Espine, Revilliod et Cie à Odessa que Pictet, qui y a fait une mise de fonds, entend exporter en Angleterre la laine de ses bergeries de Novoï Lancy.

Madame Louise, « personne accomplie », désigne Mme D'Ivernois.

M. Vieusseux est peut-être Pierre François (1755-1817), négociant à Genève, Bruxelles et Paris (Luthy II 667) ; il avait épousé une fille du Genevois Clavière, banquier et ministre des finances en France.

Jacob Galissard de Marignac, déjà rencontré, avait une propriété à Lancy ; il sera conseiller d'Etat.

Jeudi soir 10 9bre [1814]

Avouez, mes chers enfans, que je suis un correspondans bien exact. J'ai fait partir hier au soir une grosse lettre pour ta maman, chère Amélie, et une petite pour Lise. Me voilà de nouveau à vous écrire, pendant que les autres se préparent à aller à une de ces foules parées qu'on appelle grandes redoutes. Je laisse aujourd'hui ma place à Charles. Il n'a pas pû aller au bal masqué l'autre jour, et il est un peu plus curieux que moi, de ce brillant tapage, dont je commence à avoir assez... Je viens de mettre à Anna son rouge. Elle prétend que je m'y entends beaucoup mieux que son mari, qui est pourtant sa femme de chambre. C'est l'être le plus heureux, à la manière des enfans, quand elle est habillée pour le bal, avec son rouge et ses diamans. Charles y va en uniforme de notre milice. Il lui servira pour sa course en Angleterre. Nous attendons, pour le faire partir une occasion de dépêches pour Londres, ce qui économisera temps et argent. Au reste, sur ce dernier article, qui est l'important, l'intérêt de la maison d'Odessa, et les affaire d'Eynard nous couvrent en grande partie, et de manière qu'il m'en coutera moins que si j'avois ramené Charles droit à Genève.

Le journal de ma nièce s'enrichira beaucoup à Vienne : les objets d'observation sont nombreux et variés. Nous avons fait hier ensemble une longue visite à Mr le prince de Talleyrand, que nous trouvâmes seul, et qui nous parla très longtemps de l'homme auprès du quel il a été neuf ans en faveur. Son but étoit de nous prouver que cet homme étoit essentiellement lâche, qu'il a poussé la ruse plus loin qu'aucun homme qui ait joué un rôle. Il prétendoit que jusqu'à sa démarche, semblable à celle des animaux à anneaux et qui serpentent en cheminant, dénotoit la ruse qui fait le fondement de son caractère. Il prétend que dans toutes les grandes occasions Bonaparte a perdu la tête, et a demandé conseil à tout le monde. Il dit que 24 heures avant la bataille d'Austerlitz il écrivit la lettre la plus basse, et qu'après la bataille, il redevint le plus arrogant des hommes ; qu'il doubloit sa voiture de cent doubles de papier, qu'il ne dormoit que d'un œil, qu'il ne buvoit jamais de la caraffe qu'on mettoit devant lui, qu'il ne rêvoit qu'assassinat, etc. etc. etc. Il croyoit à la magie, aux pressentimens, aux prédictions ; il avoit tous les foibles des petits caractères, et tout le cortège de la lâcheté, car c'étoit surtout à cette lâcheté qu'il en revenoit. Nous nous amusâmes à faire quelques objections sur ce qu'il étoit difficile d'en imposer vingt ans sur son courage quand on faisoit la guerre à la tête des armées les plus braves de l'Europe. Il s'en tira avec esprit, éludant, exagérant fortement son raisonnement d'anecdotes, qui sans être probantes étoient toutes curieuses. Il crut nous avoir convaincus, et ne nous laissa que le doute sur le pas à donner à l'un ou à l'autre, en fait de lâcheté et de ruse. Sur ce dernier point Eynard savoit une anecdote qui, je le comprends, a laissé des souvenirs. Toutes les fois que le ministre signoit un traité (et il en a signé beaucoup) il se faisoit donner un pot de vin de quelques centaines de mille francs. Comme il se doutoit bien que Bonaparte le sauroit, il avoit soin de le prévenir de ce qu'on lui offroit, et celui-ci lui disoit : « prenez, je vous y autorise. » Un beau jour il fait venir son homme, et lui dit : « qu'est-ce que vous estimez votre terre de xxx ? » « Elle vaut

quinze cent mille francs. » « Ce n'est pas assez, je vous en donne deux millions. Vous avez reçu cinq cent mille francs ici, 800 mille francs là, et enfin 1200 mille francs en plusieurs fois, en voilà la note. C'est six cent mille francs que vous me redevez : je vous donne huit jours pour les payer. » Le ministre fit une profonde révérence : aujourd'hui il se dégonfle.

Ce séjour à Vienne nous offre, entr'autres curiosités, celui des souverains en frac et en souliers à attaches, dansant des valse, et s'empressant autour des femmes comme nos étudiants de philosophie. Mafoi ! Vive la dignité pour les têtes couronnées ! Un peu de prestige fait fort bien dans le monde. Il faut faire la part à l'imagination, et entourer d'une auréole ceux qui commandent aux nations, de droit divin. Coudoyer un roi donne une commotion désagréable ; et on ne sait comment faire : si on se recule, on risque de marcher sur le pied d'un empereur. On brouille les idées, en nivelant les rangs dans ces Saturnales ; et surtout on ôte les illusions utiles à la puissance pour le maintien de l'ordre. J'avoue que les miennes s'en vont une à une, et je les regrette.

J'en dis autant de mes espérances pour un résultat solide de ce travail. L'Europe en souffrance espéroit tout. Où se tourner pour adoucir les inquiétudes qui naissent de cet état de choses ? Il y avoit une Angleterre qui sembloit chargée par la Providence de maintenir le droit public du monde civilisé ; et voilà que ses amiraux annoncent aux Américains qu'on va procéder à bruler leurs villes maritimes et à ravager leurs côtes ! Est-ce bien la même nation qui a aboli tout à l'heure la traite des nègres ? Elle fait comme les Grecs modernes qui font le signe de croix d'une main et qui volent de l'autre. Pauvre humanité !... On prend les hommes en dégout, et les gouvernans en horreur quand on voit tout cela de près. Mais enfin, Dieu permet que tout cela arrive. Tâchons de nous élever à une assez grande hauteur au dessus de ce cloaque humain pour que ses émanations n'altèrent point l'encens de la reconnaissance et de l'espoir. Tout sera mieux ailleurs ; mais il faut convenir que tout va bien mal sur la terre. Adieu chère Amélie, je vais me coucher, et non sans prier Dieu, car nous n'avons que lui.

Samedi 12

Hier et aujourd'hui impossible d'écrire. Maintenant, au moment d'aller dîner chez l'amiral anglais, je reçois une petite enveloppe du 28 octobre de ta maman, avec une note de Mr Mallet, qui ne pressoit guères, mais dont je soignerai le contenu. Je cache toujours avec soin. Il faut ou qu'on ouvre quelque part ou que les oublies ne vaillent rien ici. J'y prendrai garde. Je compte que Charlot pourra s'acheminer dans huit jours pour Londres avec un ecclésiastique anglais arrivant de Perse, et frère de Mr Canning. C'est un homme aimable et instruit, et qui sera bon compagnon de voyage. Je déteste votre appartement Mallet ; mais puisque nous y sommes prédestinés à la bonne heure. Il sera facile de louer une chambre garnie pour Charles aux environs du temps nécessaire. Mille amitiés à tous les nôtres, aux Prevost et aux Maurice. Dis à celui-ci que je fais mettre dans les gazettes les plus lues un extrait de notre circulaire. Adieu à toutes, adieu chère Amélie.

A Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice / Genève / en Suisse

La sortie de Talleyrand sur la prétendue lâcheté de Napoléon figure dans le Journal d'Eynard.

Le congrès de Vienne s'est occupé de la traite des noirs. L'Angleterre, qui l'avait interdite en 1807, voulait que les autres en fissent autant. La France s'était engagée, par un article additionnel au traité de Paris du 30 mai

1814, à se joindre aux efforts dans ce sens. L'opposition de l'Espagne et du Portugal, et la mollesse de la France, firent échouer ce projet ; on se contenta d'une déclaration parfaitement inoffensive.

L'Angleterre est en guerre avec les Etats-Unis depuis 1812 ; son enjeu était la liberté des mers et le tracé de la frontière dans l'arrière pays. La flotte anglaise bloquait les ports et faisait des raids à l'intérieur du pays. Washington avait été ravagé en août. De leur côté, les Américains attaquèrent le Canada, colonie anglaise, dont le gouverneur général était le Genevois Sir George Prevost, de la famille de mon arrière grand-mère Pictet. Le conflit se terminera avec la paix de Gand, signée le 24 décembre ; le plénipotentiaire américain sera un autre Genevois : Albert Gallatin, alors secrétaire au Trésor, ensuite ministre des Etats-Unis à Paris. Il y a des Genevois partout...

M. Canning désigne Stratford Canning (1786-1871), qui sera plus tard Sir Stratford et dès 1852 viscount Stratford de Redcliffe. Après avoir été, de 1810 à 1812, ministre d'Angleterre à Constantinople, il était depuis 1814 ministre en Suisse où il oeuvrait, comme on l'a vu, avec Lebzeltern et Capo d'Istria pour remettre sur pied la Confédération ; il occupera ce poste jusqu'en 1819. Londres l'avait détaché à Vienne où il seconde Castlereagh dans les « affaires suisses ». L'Angleterre le compte au rang de ses grands diplomates ; Pictet ne l'appréciait guère ; il annonce en ces termes à Turrettini sa nomination, apprise à Paris : « Le plénipotentiaire de lord Castlereagh est nommé, c'est un parent de même nom d'un ministre qui a été un instant fameux, M. Canning. Il a vingt ans [sic], est joli garçon, occupé de bonnes fortunes et parfaitement vierge sur les connaissances positives et locales qui seraient indispensables à une mission si difficile. Voilà la diplomatie de nos protecteurs. » (Cramer I 58,15 mai). Pictet se plaindra souvent de sa légèreté pendant le congrès. Canning sera ensuite ministre à Washington et Constantinople. Etant en congé en Angleterre, son gouvernement, qui s'était opposé à une intervention des puissances signataires du traité de Vienne dans le conflit, le chargera d'une mission en Suisse après la guerre du Sonderbund. Son parent est Georges Canning qui avait été secrétaire d'Etat aux affaires étrangères de 1807 à 1809 ; il sera premier ministre quelques mois en 1827.

L'ecclesiastique frère de Stratford est William Canning, son aîné qui sera chanoine à Windsor. (Burke's peerage, article Garvagh).

Une oubliée était une pastille ronde de papier qu'on utilisait, sous ou au lieu d'un cachet de cire, pour coller une lettre pliée, sans enveloppe. L'enlever déchirait le plus souvent le papier.

A Adolphe

Vienne [15] novembre 1814

Mon bon ami, j'ai bien reçu ta lettre du 3 de ce mois qui m'a fait grand plaisir. Tu parlois de la possibilité de l'arrivée de Charles à Vienne, et il étoit près de moi quand j'ai reçu ta lettre. Il joindra peut être un mot à celle-ci. Tu juges combien nous avons été contents de nous retrouver ensemble après une si longue séparation. Il va partir pour l'Angleterre, afin d'y établir un marché suivi pour nos laines, qui deviennent un objet considérable, et en même temps pour soigner quelques intérêts de ton cousin Eynard. Il reviendra à Genève dans deux mois à peu près, et ne repartira point avant d'avoir revu Hofwyl, dont il a conservé un souvenir très doux. Il te trouve bien heureux d'y être sous les bonnes directions de Mr de Fellenberg. Tâche d'en profiter de plus en plus. Rappelle lui les choses que je désirois qui attirassent son attention et celle de tes maîtres. Je suppose que le grec et le latin vont bon train à présent, que tu ne négliges pas la déclamation française, non plus que la danse et les armes pour te développer droit, leste, et fort.

Je ne m'amuse pas beaucoup ici comme tu peux croire, mais j'y suis pour tâcher de rendre service à notre chère Genève, dans un moment important pour son avenir. On peut bien s'ennuyer quelques mois avec un tel but. Adieu, mon bon ami. Tu diras à ton ami Gustave de

Wrede que j'ai vu le prince son père hier et aujourd'hui longtemps. Tu le féliciteras d'avoir un si excellent père. Adieu, cher Adolphe, je t'embrasse

C. Pictet

Date donnée par la lettre suivante et une lettre du 15 à Turretini : « J'ai eu hier une conversation confidentielle avec le prince de Wrede qui a ses fils à Hofwyl. » (Cramer I 206). Charles René y passa six mois en 1808-1809, pour se former rapidement avant de retourner en Russie avec le troupeau de 850 béliers et brebis mérinos..

[Vienne] Mardi soir 15 9bre [1814]

Il est onze heures du soir. Je ne sais si je pourrai écrire demain, et avant de m'aller coucher, je veux, chère amie, te dire un petit bon soir. J'ai vû aujourd'hui notre excellent duc pendant une bonne heure chez lui, tête à tête. Plus je le vois, plus je l'aime, et il me traite avec une confiance qui me charme : il me fait l'effet d'un ancien ami. Il n'exprime pas un sentiment qui ne soit noble. Le trait caractéristique de sa façon de penser est un désintéressement qui a quelque chose de romanesque. Songer à lui, demander pour lui, craindre ou espérer pour lui-même, sont des choses qui ne peuvent lui entrer dans l'esprit. Il a perdu cinq cent mille livres de rente en France, de fonds de terre : il n'y retrouve pas un pouce de terrain. Il avoit emporté cent mille francs en Russie. Il n'en rapporte pas un sou. L'empereur lui a donné 50 mille roubles l'année passée : il les a distribués à une colonie qui étoit en souffrance. Ce n'est pas la prodigalité d'une mauvaise tête : c'est l'indifférence d'un grand caractère à ses convenances propres. Il n'a point de besoins. Il s'arrange de tout. Un morceau de pain et de fromage, et de la paille, voilà sa chère et son lit, quand il parcourt ses gouvernemens où il pourroit se faire recevoir en Nabab, et moissonner des richesses. Il pourroit avoir, aux dépends de ses colons, le faste d'un satrape d'Asie, habiter un palais, et s'entourer d'une cour : il habite une mauvaise maison, dont les plafonds tombent, et où les rideaux sont en lambeaux. Il donne à dîner à tout le monde, mais maigrement, et avec des serviettes trouées : il n'a pas seulement l'air de se douter qu'on puisse s'apercevoir du mieux ou du plus mal en ce genre. Quand il a du caffè, il en donne après dîner ; mais si la provision se trouve épuisée, il dit « Messieurs, je comptois vous donner du caffè, mais mon valet de chambre me dit qu'il n'y en a pas. » On est accoutumé à tous les déficits chez lui, excepté sur ce qui est bon, aimable et honorable : il est toujours en fonds là-dessus. Il ne peut point joindre la personne qu'il lui importe autant qu'à nous de voir !!! Il n'en est point inquiet, mais bien moi. Il y a 3 semaines que je vous écrivois déjà que le résultat ne me paroissoit pas clair. Je vois des nuages. Cela seroit piquant pour Charles mais combien plus triste d'ailleurs ! On se reproche d'avoir une pensée pour lui en pareil cas. Rien d'arrêté encore pour le jour du départ, ni pour le compagnon. Il paroît que ce sera le frère du ministre d'Angleterre en Suisse, lequel est ministre prêchant, et revient de Perse dans ce moment : c'est un homme intéressant et cela vaut mieux qu'un premier venu de courier. Mr Canning ne parle point françois, en sorte que Charles reprendra, chemin faisant, tout son anglois, qu'au reste il a peu perdu. Je suis très content de la facilité avec la quelle il parle l'allemand, l'italien et le russe. Il a cinq langues à son commandement : c'est un grand avantage. Son intelligence s'est bien développée par les difficultés. Son jugement a gagné, ou plutôt s'est assis, car il a toujours eu de la justesse ; mais il a du faux dans les manières, de la suffisance dans le ton, de la brusquerie dans l'accent, du dédaigneux dans l'expression. Il a été un peu le borgne roi à Odessa. Je ne fais que l'observer. Quand il sera au moment du

départ, je lui dirai doucement mon opinion sur ce qu'il doit faire et éviter s'il veut plaire à Genève. Je lui sauverai peut-être une partie des désagréments d'une éducation des choses dans une ville où l'on ne passe rien. A vue de pays nos arrivées à Genève coïncideront à peu près : j'espère pourtant arriver avant. Arrange-toi d'avance pour louer une chambre garnie que tu lui destineras, afin que la mienne reste vacante dans le cas (peu probable pourtant) où il me précéderait de quelques jours. Tu me comprends sur cette convenance. Je viens aussi d'écrire à Adolphe, dont j'ai eu une bonne lettre. Je suis fatigué de ma journée ; mes yeux se ferment, je vais me coucher, en t'embrassant tendrement.

Mercredi matin

Il est neuf heures, et je reviens déjà d'une conférence avec Capo d'Istria. Je vais en avoir une autre avec le prince de Wrede, et je t'écris deux mots en attendant. Charles dort. Anna dort. Elle avoit la migraine hier, et fut obligée de sortir d'un grand concert, qui étoit en Israël, dans une maison ouverte aux étrangers, et où l'on distribue depuis 25 ans en hospitalité, les profits de l'usure juive. Ils étoient grands, comme tu vois, mais l'usage en est noble.

.... J'ai été interrompu ; puis il a fallu aller chez le prince [de Wrede]. N'a-t-il pas découvert ma qualité d'agriculteur ! Et voilà qu'au lieu de parler de frontières militaires, il m'a entretenu plus d'une heure d'assolements et de mérinos, à la grande impatience des officiers généraux et autres qui attendoient dans son antichambre. Il a résulté chez le prince de notre conversation, une très vive fantaisie de m'emmener dans ses terres après le congrès. Il prétend qu'il a besoin de me consulter sur mille choses. Mais il ne sait pas combien la corde de Lancy tire fort, et que toutes les faveurs de Son Altesse ne me feront pas prolonger volontairement de 8 jours mon absence de Genève. Sa connoissance me fait plaisir : c'est mieux qu'un prince, c'est un beau caractère d'homme, dont la franchise militaire fait le fond. J'en ai fait un très bon ami de notre chère Genève, et ce n'est point un homme à démonstrations sans effets. Je lui ai demandé la permission de lui présenter d'Ivernois qui le désire, et une présentation au roi suivra naturellement. J'ai à écrire à Fellenberg et à Paris. Je te quitte chère amie en te faisant mille tendresses.

Charles est arrangé avec Mr Canning, le frère du ministre. Ils partiront mardi 22, et passeront par Bruxelles et Calais. J'espère qu'avant son départ nous aurons quelque chose d'arrêté par le duc, mais toujours point d'audience !!! Adieu. J'espère une lettre aujourd'hui, si elle arrive avant le courrier je te le dirai. Voilà ta lettre en enveloppe dans celle de Made de Saugy. Je répondrai à tout. Adieu.

Madame / Madame Pictet de Lancy / chez Mr Maurice / Genève / en Suisse

Eynard ne mentionne pas dans son Journal la réception chez le riche juif de Vienne ; nombre de banquiers viennois étaient juifs, tels les Rothschild, Arnstein, Herz et Eskelès.

Samedi 19 9bre [1814]

Je viens, chère amie, de répondre à Mde de Saugy, et lui ai adressé à Vinzel par Rolle. Le duc la détourne de penser au service de Russie pour son fils, et par beaucoup de bonnes raisons que je lui transmets. Il seroit possible que je réussisse à le placer par le brave prince de Wrede

et à le mettre sous ses ailes, mais Mde de Saugy ne m'autorise pas à agir pour la Bavière. Je le sonderai néanmoins sur la possibilité, et il me dira aussi la convenance. Il m'a donné par ses confidences sur sa position, sur ses enfans, sur sa fortune, sur ses projets et ses goûts, l'occasion d'observer pour la millième fois, que le bonheur n'est pas où on le croit. Il a fait la fortune militaire et pécuniaire la plus rapide et la plus brillante. Il a une des meilleures réputations de l'Europe. Il a cinq fils qui réussissent et qu'il chérit. Il a tous les avantages extérieurs. Il est jeune encore et d'une bonne santé, mais il est très malheureux, parcequ'il est forcé à faire le contraire de ce qu'il aimerait. Il voudrait s'occuper de ses enfans : il ne le peut absolument pas. Il n'aime que son intérieur et son agriculture : son devoir le plonge dans les intrigues politiques qu'il déteste ; et il voit avec chagrin passer les années sans que rien de ce qu'il souhaite se réalise. Vanité des vanités !... Quel exemple encore que celui de cet excellent, ce respectable duc de Richelieu ! Il est toujours au même point. C'est toujours pour le lendemain que la conversation est assignée. Il n'a pas manqué jusqu'ici de naître un obstacle. Charles aurait ardemment désiré savoir quelque chose avant de partir. Je commence à craindre qu'il ne le puisse, et en général j'augure mal de tous ces retards. Après cela, comme on ne sait jamais ce qu'on doit désirer, je m'en remets à la Providence après avoir fait tout le possible.

Mon frère se plaint à Eynard que je ne lui écris point, et que tu ne lui lis rien. Il me semble pourtant qu'il y a mille choses que tu pourrais lui dire. Je n'ose écrire à personne absolument. Dis le à Vernet aussi, à qui je n'ai pas répondu. Personne n'a su me mettre sur la voie de l'officier de Mr Mallet. La monarchie est si grande, et il y a si peu d'officiers à Vienne, que rien n'est si difficile que de découvrir la trace d'un individu ; et j'imagine que les [illisibles] seroient peu avancés quand j'aurois découvert qu'à telle époque le régiment de Mr de Rudsoffen [sic] se trouvoit en garnison à Olmutz ou à Gratz.

Je laissai aller hier au bal Anna et Charles. Je ne m'en souciois point, et j'avois à la maison des Excellences hongroises et moraves qui restèrent jusqu'à onze heures et demi à parler agriculture. Ils voudroient tous me mener dans leurs terres. Ils trouvent qu'une journée ou deux de distance ne sont rien. Ils me promettent chasse, pipe et vin de Tokay. Il y auroit bien là un article pour moi, mais j'ai trop de conscience pour aller chasser, au lieu de faire les affaires de la République. Cela est bon pour les représentans des grandes Puissances, pour le ministre Castlereagh et son frère lord Stewart qui sont maintenant et pour trois jours on a shooting party pendant que les couriers attendent et que les affaires choment. They take their example from their betters ! Les deux empereurs sont malades. L'un a pris une douleur de sciatique en dansant une valse, et l'autre s'est mis au lit de fatigue. De cette affaire là, le grand tournoi est renvoyé. Si le temps et les forces humaines ne se chargeoient de poser des bornes à la dissipation des grands de la terre, tout iroit plus mal encore, et c'est beaucoup dire.

Si j'ai le temps, je conterai à Amélie la répétition du caroussel que j'ai vue, et le ballet de Nina, par la Bigottini qui est une perle. A propos d'elle, le roi des ingrats a invité l'autre jour à dîner lord Castlereagh sans lui dire avec qui, et il lui a donné Mlle Bigottini danseuse de profession à côté de lui à table. Il y a de l'épiscopat, de la rouerie et de la malice là dedans. Ces Messieurs ont si peu d'usage du monde et de politesse, qu'on leur en fait une en les mettant avec des gens qui n'en exigent point. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils nous font leurs plaintes qu'on ne les invite nulle part, malgré la prévenance qu'ils mettent dans leurs

manières. J'ai écrit à Auguste en lui envoyant ta lettre. Je t'envoie pour toi et pour Marianne deux lettres déjà vieilles de lui. Les lettres de Genève nous arrivent toujours après notre dîner, et au moment où le courrier va partir, ce qui est très incommode pour répondre. Je répondrai à Lise sur [déchiré]. Charles à qui j'en n'ai parlé voudrait le voir auparavant. Il dit que le déficit de l'allemand et du russe est terrible. Il y a deux ans inutiles etc. etc. Voilà l'heure des lettres. Il n'y en a point. Vous êtes bien sottes. Adieu chère amie, je t'embrasse, adieu à toutes.

Madame / Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

Orphelin de père, le Vaudois Jules Frossard de Saugy (1795-1869), avait été officier au service de Russie ; on le verra passer au service de Bavière. Son frère aîné Alexandre (1791-1880), démissionnera au même moment de ce même service. (Cf. la lettre à Amélie du 23 février 1815, p. 94 ci-dessous). Sa femme, née Ribeaupierre, lui apportera à son mariage la propriété de la Bâtie à Vinzel que lui avait leguée Mme André-Jaques Baraban, née Lemaire.

« Rudsoffen » : lecture incertaine.

On trouvera ci-dessous la description du fameux ballet intitulé « Nina ou la folle par amour » dans la lettre de Pictet à Amélie du 17 novembre 1815 (p. 139), écrite de Paris où il reverra cette œuvre échevelée.

Emilie Bigottini (1785-1858), fameuse ballerine française.

Le roi des ingrats désigne Talleyrand.

Auguste, le second fils de Pictet, alors à Odessa (Cf. note p. 78).

Il semble que Lise ait proposé une personne pour Novoï Lancy, peut-être le nommé Philippe dont il est question dans la lettre du 6 décembre 1814 ci-dessous p. 58.

Samedi 26 [novembre 1814]

Chère Amélie, je ne t'écrai qu'un mot, pour que vous ayez de mes nouvelles, ce courrier-ci. Il est presque l'heure de la poste. J'ai eu tant de besogne diplomatique hier et aujourd'hui, en y comprenant les visites à faire et à recevoir, que je n'ai pas eu matériellement le temps d'écrire pour vous, mes enfans. Je m'y établissois à 2 heures ; lorsque j'ai entendu frapper à ma porte que j'avois fermée à la clef : c'étoit le duc de Richelieu qui est resté jusqu'à 4 heures, et a même assisté en partie à notre dîner. Nos dames sont dans l'émoi d'une présentation promise à l'Impératrice ; mais pour cela il faut qu'il y ait un nouveau bal à la cour, et il n'est pas sûr qu'il y en aît, à cause de l'avent (demande à Lise ce que c'est). En attendant, nous avons eu hier au soir un bal charmant chez l'ambassadeur de Russie. Fais-moi le plaisir de demander à mon frère qui est Mlle Rollier, dont il dit avoir connoissance pour institutrice. Il faudroit m'envoyer une petite note qui expliquât ses vertus, les moyens et les dispositions. On la voudroit casanière, et ne prétendre point aux honneurs du sallon : voilà les termes employés. On la veut protestante : l'est-elle ? Charles écrit à Marcet, Il se dispose à partir mardi, et se porte très bien, ainsi que nos dames. Anna commence à s'amuser pas mal. Adieu chère Amélie. Je vous embrasse bien tendrement. Adieu.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanières / Genève

Marc Auguste Pictet avait en mai recommandé à son frère Mlle Rolier qui cherchait une place d'institutrice. On a déjà rencontré (p. 35), le docteur Marcet qui vit à Londres où Charles René va se rendre.

[Vienne] mardi 6 Xbre [1814] (l'incluse pour ta maman)

Il y a longtemps, chère Amélie, que je n'ai causé avec toi. J'ai reçu hier au soir une lettre de ta maman et une de Lise du 22. Elles m'ont fait grand plaisir. Vous vous portez toutes bien ; vous dites adieu à Lancy avant les neiges ; vous serez bien snug dans votre joli appartement de la ville ; et vous prendrez fort bien patience avec mes lettres, jusqu'à ce qu'il plaise à Messieurs les grands de la terre de nous laisser ici. Je commence à entrevoir des possibilités, mais... En attendant je fais des amis qui ne sont pas mauvaise compagnie. J'ai conté à ta maman mes deux premières visites à l'archiduc [Jean]. Hier j'y retournerai pour lui démontrer les reliefs, et je fis de la bonne besogne pour nous. Mon rapport sur Fellenberg, qu'il m'avait demandé, l'a charmé. Il a tenté tout ce qu'on pouvoit faire en suivant ce beau modèle. Il projette déjà d'envoyer à Hofwyl une douzaine de jeunes paysans choisis, pour tâcher de former des Wehrly. Il ne croyoit à Fellenberg qu'à demi, car les détracteurs d'Hofwyl ne manquent pas ici. Il parle de tout fort bien ; mais son gout dominant le ramène toujours à l'agriculture. Il me questionne sur la mienne avec un intérêt vif. Il n'en mit pas moins à me raconter le plan et les pratiques de détail de la Suisse. Il cultive lui-même une campagne qui n'est pas plus grande que celle de Lancy. Il a des mérinos, des vaches, des bœufs de travail. Il sait le nombre de têtes, et la meilleure manière de tirer parti de tout cela. A la manière dont il parle des instrumens de labourage et de leur emploi, on diroit qu'il a mené la charrue. Il m'a appris deux ou trois choses utiles en pratique, et que je compte appliquer. Il se délecte à parler culture, quand il sent qu'il est compris. Il veut me donner des graines de prés qui me manquent. Il veut me faire participer aux avantages de sa pratique. Cette libéralité est une caractéristique de l'esprit agricole. Il est anti-égoïste. Ces pauvres grands sont dignes d'être hommes, sont si heureux quand ils peuvent secouer les chaines de l'étiquette ! Il ne vouloit pas me laisser aller, et il m'a dit quand j'ai pris congé : – « Ah ça ! vous revenez sans cela, n'est-ce pas ? » Je lui aurois volontiers dit, « Quel dommage, Monseigneur, que V.A.I. soit un archiduc ! » Dommage, en effet, que de tel talens, de telles connoissances ne soient pas dans la circulation franche et facile. Si j'étois quelqu'un que je connois, je lui donnerois l'Italie à gouverner ; cela pourroit bien ne le pas consoler de n'être point un simple particulier, mais au moins on le rendroit utile...

Voilà une invitation qui m'arrive (avec des excuses sur le tard) pour un bal de cour chez le comte Rasoumovsky ce soir. C'est dans son palais enchanté. Anna va l'être en se réveillant : elle n'espéroit plus y aller.

Je me suis laissé tenter de revoir hier au soir le magnifique spectacle du carrousel, dont les lettres de nos dames auront été pleines. J'avois donné ma place à Charles le premier jour ; et ma vertu a été récompensée. Je l'ai vû deux fois (sans compter la répétition) c'est presque une de trop. A la seconde c'est froid et arrangé. On sait d'avance tout ce qui va se passer, et quand dame imagination n'est pour rien dans un spectacle, il s'affadit. Je dis pour rien ; parceque se transporter au 13ème siècle par le seul prestige des costumes, sans qu'il y aît une fable, une intrigue qui y aide, c'est impossible. Reste ce qui est pour les yeux, qui sont toujours enfans, mais les yeux, comme les enfans, se lassent vite : deux fois c'est trop...

J'ai été interrompu par Mr le duc de Richelieu qui, selon sa coutume, est monté tout droit dans ma chambre, sans dire gare ! Je vais être privé de l'extrême plaisir que me donne sa société. Il part. Je le voyois tous les jours, et tous les jours avec plus d'admiration de son caractère. Je ne

parle pas de son esprit vif et gai, de sa conversation nourrie et intéressante, du nombre de faits curieux, et des dessous de cartes qu'il m'a fait connoître : d'autres aussi sont, ou peuvent être piquants, sous ces divers rapports ; mais cette haute noblesse de caractère, ce désintéressement [déchiré] qui le place dans une zone plus élevée que le reste des hommes, cela lui appartient à lui seul au même point. Non que d'autres, à moi connus, n'eussent peut être fait les mêmes preuves ; mais les siennes sont faites dans une sphère où il est donné à peu d'hommes de figurer.

Après un tel sujet, je n'ai pas le courage de te parler musique, danse, monde, beaux arts. J'avois pourtant compté te faire un petit chapitre sur chacune de ces bagatelles ; j'y reviendrai une autre fois. Dis à Lise que je lui écrirai par le courier prochain. S'il y avoit quelque possibilité de commencer le russe à Genève, je voudrais que Philippe s'y mit tout de suite. J'en ferai les frais. Je trouve cela d'une grandissime importance pour sa fortune. Nous aurons à employer beaucoup de gens, pouvu qu'ils soient rangés, actifs, et qu'ils sachent le russe. Malheureusement c'est d'une difficulté diabolique à apprendre. J'en dirai un mot à ta maman. Je te quitte. Adieu chère Amélie.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanières / Genève

L'archiduc Jean (1782-1859), frère de l'empereur François, abandonna la carrière militaire après avoir été défait par Moreau à Hohenlinden (1800), pour œuvrer, sans autre fonction officielle que celle de directeur général du génie et des fortifications, au développement économique et à l'avancement de la science et des arts de l'empire en général et de la Styrie en particulier. Prince éclairé, très populaire, il obtiendra de son frère, en 1829, l'autorisation d'épouser morganatiquement Anna Plochl, fille d'un maître de poste ; leurs descendants portent le titre de comtes de Meran. Il avait paradoxalement une vision pessimiste de l'avenir, qu'il exprimera dans plusieurs de ses conversations avec Pictet ; la révolution de 1848, pendant laquelle il fut élu régent de l'empire (Reichsverweser), par l'Assemblée de Francfort, lui donnera raison. Pictet et lui ne se perdront pas de vue : on verra qu'ils se retrouveront à Bâle et au second congrès de Paris ; ils entretiendront ensuite, jusqu'en 1824, une correspondance, conservée à Genève et à Graz, que l'on trouvera sur le site internet : www.archivesfamillepictet.ch

Johann Jakob Wehrli (1790-1855), fameux pédagogue, dirigeait l'école des pauvres de l'établissement de Fellenberg à Hofwyl.

Pour appuyer ses démarches, Pictet se servait de reliefs, ouvrages d'un nommé Meyer qui faisaient ressortir la ligne des crêtes, telle celle qui entoure le bassin genevois.

La première représentation du carrousel, ou tournoi, dont Eynard ne parle pas dans son Journal, a eu lieu le 23 novembre dans le grand manège baroque de la Hofburg. 24 cavaliers vêtus en chevaliers s'y livraient à divers exercices d'adresse et à des combats simulés, avant un somptueux souper suivi d'un bal.

Pictet ne se doute pas qu'il retrouvera à Paris Richelieu que Louis XVIII nommera le 27 septembre 1815 président du conseil et ministre des affaires étrangères.

[Vienne] Mardi 13 Xbre [1814]

J'ai, chère bonne amie, ta très petite lettre en carolets par-dessus celle d'Amélie du 27 9bre. D'abord, et pour ne pas l'oublier, je te prie d'envoyer à Messieurs Romieux Hess et Comp. le billet inclus, en leur faisant mille excuses de ma part. Je ne doutois pas que tu ne m'eusses remplacé dans l'engagement, puisque je n'en entendois pas parler.

Après avoir été aussi près qu'il soit possible de conclure comme our most sanguine expectations le comportoient, nous avons essuyé un coup de tonnerre tout comme celui de

Paris. Il y a de quoi désespérer. Notre consolation c'est qu'il n'y a point de notre faute dans la moindre mesure : on ne peut pas mener plus habilement et plus heureusement une petite barque au travers de plus d'écueils jusqu'à l'entrée du port. Maintenant que nous voilà rejetés au large, Dieu sait ce qui arrivera ! Mais hélas ce n'est pas de nous seulement qu'il s'agit ! Le congrès est, sans exagération, moins avancé aujourd'hui qu'il ne l'étoit au 1^{er} 8bre. Ma position me permet de tout savoir, c'est-à-dire de m'inquiéter avec plus de connoissance de cause que bien d'autres. C'est un margouillis dégoutant. Plusieurs d'entr'eux en sont au point de regretter Napoléon. Tout cela donneroit une grande tentation de se faire hermite, si l'état d'hermite n'excluoit la moitié du genre humain qui vaut le mieux. Cette moitié là n'est pas pour beaucoup dans ma vie de Vienne. Cette vie se consume en tripotages diplomatiques et en visites. Les devoirs de société sont tyranniques sous ce dernier rapport. Il y a tous les soirs quatre ou cinq cent voitures qui roulent dans toutes les directions pour trancanner des visiteurs males et femelles. Mde de Stael a peint au naturel le profond ennui, la sotte monotonie de ces processions. L'arrangement matériel des salons y contribue. Des deux côtés d'un grand canapé, sont deux rangs de fauteuils qui vont en divergeant. Devant le canapé une table ronde, noire et massive, avec quatre bougies. La maitresse de maison sur son canapé donne selon le rang et la considération des femmes qui arrivent, la droite ou la gauche sur ledit sofa, ou faisant placer sur les fauteuils. Les combinaisons changent vingt fois dans une heure, c'est-à-dire aussi souvent que les laquais annoncent Mde la princesse, Mde la maréchale, Mde la comtesse telle ou telle. La maitresse a tout au plus le temps de dire deux mots du temps qu'il fait, ou de la pièce ou de la fête de la veille, que déjà elle est obligée de s'interrompre pour saluer dans la nuance propre la, ou les, femmes qui arrivent : je te dis dans la nuance propre, parce que selon le rang, elle fait quatre pas, ou trois, ou deux, ou point ; elle salue plus ou moins bas, avec plus ou moins d'attention ; elle a l'air plus ou moins occupée de placer l'arrivante. Elle répète à la plus proche les deux mots qu'elle avoit dits à la précédente, et elle est de nouveau appelée à changer ses combinaisons pour que chacune soit bien à sa place, parcequ'il arrive une nouvelle femme. Les hommes s'asseyent rarement. Ils ne se saluent point les uns les autres, à moins qu'ils ne se connoissent ou ne soient présentés par un tiers. Ils n'ont le temps de lier aucune conversation entr'eux ; les femmes sont ou inconnues (ce qui exclut toute conversation) ou inabordables vû l'arrangement des fauteuils, ou trop peu stables pour qu'il vaille la peine de leur observer qu'il pleut ou qu'il fait froid. Et quand on se représente que le beau monde de Vienne fait ce métier là quatre ou cinq jours de la semaine pendant deux ou trois heures de la soirée, on est moins surpris de l'hébêtement général qui règne dans la société. Le duc de Richelieu en a été bien frappé. Il se plaignoit à moi de ne trouver nulle part les matériaux d'une conversation intéressante. Les mœurs sont, en général, mauvaises. Comment cela ne seroit-il pas, avec une vie oisive, et le défaut d'instruction qui est le trait caractéristiques des hommes et des femmes ? Combien tout ce qu'on voit ailleurs est propre à attacher à un pays où les ménages sont unis, les mœurs simples, où la société est facile, où il circule une grande masse de connoissances, où les sentimens sont vrais, et où la liberté répand sur les caractères sa bienfaisante influence ! Ici des esclaves décorés promènent leur inutilité et leur orgueil, dans des salons où ils se disputent le pas : chez nous des égaux sont en émulation d'utilité, ils marchent librement et sans se coudoyer, dans une direction toujours bonne. Le contraste des mœurs est plus grand encore. Rendons grace à Dieu qui nous

a fait naître dans un pays privilégié à tant d'égards, que pour en dire ou en penser du mal, il faut faire abstraction de tous les autres, car il n'en est aucun dont la comparaison ne nous soit favorable.

Nous avons eu hier la princesse de Lubomirska et la comtesse de Valdstein sa cousine, avec une 30ne d'hommes. Cela alla très bien. Nos thés font bruit à Vienne, et si nous y passions tout l'hiver, nos femmes feroient faire des comparaisons peu avantageuses à celles du pays. Je ne dis pas cela pour les deux que je viens de nommer ; elles appartiennent au petit nombre de celles dont les ménages sont cités. Anna réussit à merveilles, et cela lui aide à réussir. Elle rapporte tellement tous ses succès à son mari, qu'on ne sauroit lui en vouloir, ni prendre la moindre inquiétude de sa petite coquetterie. Lui-même s'en amuse, et il la veut comme cela.

Mercredi 14 au soir.

Voilà, chère amie, que les affaires m'ont pris une partie du temps que je comptois te donner aujourd'hui, et des bagatelles indispensables l'autre (J'écris aujourd'hui trois lettres au cousin Albert). Souviens toi je te prie d'écrire tout de suite en recevant ceci, à Mr Aubert Sarrazin, auquel nous devons au 31 Xbre prochain Ct L. 4641.18 sans intérêt, par billet signé de toi et moi il y a un an. Tu lui diras qu'en partant de Genève je n'avois guère imaginé que ceci seroit si long ; que les affaires toujours pressées m'ont fait oublier jusqu'à présent de le prévenir, pour lui demander de prolonger notre billet d'un an. Nous stipulerons, s'il le veut bien, l'intérêt à 5 p %, ou même 5 ½ s'il l'exige ; et enfin s'il le veut, nous payerons l'intérêt d'avance. On peut prendre ce que j'écris ici comme l'engagement d'autoriser ta signature, ce que je ferai aussitôt arrivé à Genève.

2° Voici un billet à ordre pour Messrs Romieux et Hess en remplacement de la lettre échue le 15 8bre dernier, de 3600 fl. ct et ce qu'il faut que tu retires, en les remerciant de leur confiance et leur faisant de ma part mille excuses. Je croyois que la chose étoit arrangée avec toi.

3° As-tu payé 400 francs de France le 24 à J. André Melly pour intérêt échu d'une obligation de 10000 francs à 4 p. % ? Tu dois avoir des rentrées de l'hoirie [déchiré] Xbre. Nous nous arrangerons facilement avec l'hoirie. Egalement en prenant du papier sur la place, on court toujours de certains risques, au lieu que vû le bon état de nos affaires à Odessa nous sommes les plus surs débiteurs du continent. Remercie bien Amélie. Je suis bien fâché que ses yeux se fatiguent, ainsi que ceux d'Anna. Mon Dieu, mes enfans, ménagez-les excessivement, et sautez à la corde. J'en dis autant à Lise. Adieu, bonne amie.

Tu as pris beaucoup trop au sérieux ce que je dis pour l'appartement Mallet. Tout compté il nous convient, quoique je ne l'aime guères, quoiqu'il fume, quoique ma chambre soit horriblement bruyante etc. Tel qu'il est, Dieu veuille que je l'habite en janvier ! Adieu.

A Madame / Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice / Genève / Suisse

Talleyrand vient de refuser l'Ajoie, appelée Porrentruy, pour compenser la cession d'une partie du pays de Gex : le roi ne veut pas céder un territoire qui appartenait à la France avant la Révolution. L'effort principal va dorénavant se porter, avec davantage de succès, du côté de la Savoie. Le congrès traverse une crise au sujet de la Saxe, que convoite la Prusse, et de la Pologne, que revendique le tsar. Le 3 janvier, la France, l'Angleterre et l'Autriche s'engageront par un traité secret à s'opposer par la force aux prétentions de la Russie et de la Prusse.

« Trancaner » signifiait à Genève transvaser inutilement un liquide. « Trancaner gâte le vin » (Humbert).

Pour Amélie Mardi 20 Xbre [1814]

Ma chère Amélie, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien dit. C'est toi qui recevra aujourd'hui le paquet diplomatique pour la famille. Je profite d'un petit répit aux affaires et aux visites pour causer avec vous mes enfans. Je vous disois dans ma lettre de samedi, à votre maman, que S.A.I. l'archiduc Jean, m'avoit invité à l'accompagner le surlendemain à une terre de l'empereur. Je me trouvai samedi à dîner à côté d'un Sir Watkins William Wyn de Wales qui a accaparé tous les W de l'Angleterre, où il a, en outre, de grandes possessions territoriales. La détente une fois partie sur l'agriculture, nous en baragouinâmes fort et ferme en anglois, ce qui le transporta de joie. Il me demanda s'il n'y auroit aucun moyen de se glisser à ma suite chez l'archiduc. Connoissant la bonté de celui-ci, j'y allai dimanche matin pour lui demander cette faveur, qu'il accorda généreusement. Cependant hier lundi de très bonne heure j'eus, par mon chevalier, une pétition de lord Clive pour la même faveur. Je fus embarrassé. Je répondis que je conseillois à Milord de se rendre à la ferme, de son côté, avec Sir William, et de se tenir sur le second ou le troisième plan, jusqu'à ce que je trouvassé le moment d'arranger sa présentation.

S.A.I. me reçut avec sa bienveillance ordinaire. Il me dit des choses aimables sur le plaisir qu'il se faisoit de cette inspection agricole en m'ayant auprès de lui. Deux voitures à quatre chevaux nous attendoient. Il me fit monter avec lui dans la première. Ses gentilshommes et ses aides de camp montèrent dans l'autre ; et pour ne rien oublier, Jean Guillermin figura sur le siège avec un cocher postillon, car nous étions menés en postillons. Nous traversâmes Vienne in fionchi ; les fenêtres s'ouvrant, les gardes sortant et présentant les armes, les tambours battant aux champs, et les chapeaux s'abaissant à notre passage. C'est un point de vue des hommes que je ne connoissois pas encore : je ne me sentis pas trop enivré. Rien ne peut rendre la politesse franche et aisée de ce prince aimable. Il vouloit que je misse mon chapeau en voiture. Il s'inquiétoit des glaces, des stores pour que je n'eusse ni trop d'air ni trop de soleil. Partout où il y avoit des points de vue agréables, il faisoit arrêter. Nous descendions, et il me faisoit l'histoire des montagnes que nous voyons, des villages, des positions militaires, il m'expliquoit la direction des routes ; la nature géologique et agricole du pays, par districts ; les caractéristiques de la culture. Il me faisoit remarquer l'ensemble de Vienne, l'étendue de ses faubourgs, le cours du Danube, les célèbres villages d'Aspern et d'Eckmühl, de Vagram, le belvedere de Schönbrun, en faisant des digressions sur sa nièce et son petit neveu, qu'il voit tous les jours. Nous avions un temps ravissant, c'est-à-dire un froid de deux ou trois degrés au dessus de zero, avec un soleil pûr et point de vent. Nous arrivâmes à la ferme à onze heures. Les braves Anglois nous joignirent quelques momens plus tard dans une étable de 70 vaches de Schwitz logées comme des princesses. J'avois eu le temps de parler de lord Clive, et la présentation ne souffrit pas de difficultés. Malheureusement la langue n'alloit pas fluement : quand il y avoit grand embarras, je servois d'interprète. Nous passâmes très agréablement deux ou trois heures à examiner toutes les parties de la ferme, les ateliers de fabrication d'instrumens, les inventions nouvelles, et j'eus plusieurs fois l'occasion d'admirer le sens exquis du prince sur tous les objets où il applique son attention. Le professeur Jordan, qui dirige la ferme, est un bon esprit, et un homme instruit, utile à connoître. J'ai promis au prince et à lui, chacun une livre de graine de trèfle farouche. Pendant

que j'y pense, prie, de ma part, Lise, qui est la bonne tête de la maison, de faire peser dix livres de cette graine, et d'en faire un paquet bien couvert de toile cirée, pour l'acheminer à Vienne par les diligences à l'adresse de Mr de Carro, pour remettre à S.A.I. Monseigneur l'archiduc Jean. Il faudroit que cela fût fait sans retard.

Le prince eut la bonté d'inviter les Anglois à diner. Nous revinmes de la même manière que nous étions allés. Nous fîmes un diner on ne peut pas plus agréable. Je ne parle pas de l'excellence de la cuisine, à laquelle tu sais que je suis peu sensible, ni de l'âge et du choix des vins de Hongrie etc. etc. ; mais la politesse aisée et simple de l'archiduc, sa conversation nourrie, l'attention avec laquelle il écoute, sa gaîté, sa bonhomie parfaite, étoient le meilleur asaisonnement du repas. Un incident agréable pour moi (et tellement à propos que j'en soupçonne la politesse du prince) fut l'arrivée de quatre numeros de la Bibliothèque britannique pendant que nous dinions : c'étoit mai, juin, juillet et aoust. Il les reçut en amis longtemps attendus. Davy was immediately scanned, and Coxe tried. Ces deux matières, la chimie et l'histoire, sont des études favorites du prince. Comme il est grand chasseur, et grand tireur, nous parlâmes chasse. Il fit apporter ses carabines de chamois, ses fusils de chasse, et les braves Anglois se trouvèrent en pleine eau. Dans une autre saison, il m'auroit fait, dit-il, chasser avec lui, et il n'est pas dit qu'il ne trouve quelque chasse à me proposer un de ces jours ; mais il déteste les chasses de princes proprement dites, qui dégénèrent en boucherie. Il veut acheter le plaisir par la peine ; et préfère à toute autre la chasse du chamois sur ses chères montagnes de la Styrie, au risque de se précipiter dans des abîmes, et en s'imposant de porter lui-même une carabine tyrolienne de 25 livres. Ces faits sont des leçons qui font aimer la médiocrité. Dans les positions moyennes rien n'est facile, ou [illisible] trop facile : tout s'achète par de la peine, et c'est ce que la nature a voulu. Mon expression est embrouillée et douteuse, mais vous m'entendez toujours bien, c'est-à-dire mieux que je ne dis. Je n'oublierai jamais tout ce que l'archiduc m'a dit des ennuis de la représentation et des chaînes de l'étiquette. Il s'en sauve tant qu'il peut, mais il en a toujours trop. Pauvres grands ! ils ont bien de la peine à se baisser assez pour ramasser un peu de bonheur ! J'ai dit sur l'archiduc, et vous garde le reste.

Veux-tu avoir une idée de la politesse angloise ? Nous sortîmes ensemble. Ils étoient enchantés du prince ; mais le chevalier Wynn me quitta en me faisant un petit signe de tête, et sans me dire un seul mot de remerciemens. Pour lord Clive, il me prit par-dessous le bras comme si j'étois son camarade d'école, et m'amena ainsi jusque chez moi. Ce matin le chevalier Wynn m'a envoyé the english newspapers, avec un billet obligeant. Ils n'ont pas l'intention d'être impolis, mais ils ont des formes baroques.

Pendant que je m'amusois si bien dans la société de l'archiduc, nos dames et leurs maris étoient présentées à l'impératrice. Elle fut très gracieuse, et bonne ; et comme elle est très foible et craint les séances debout, elle fit asseoir aussi ces deux dames, et les entretint plus longtemps que cela n'arrive d'ordinaire. Elles furent enchantées, comme tu peux croire, et vous aurez des relations par le petit pinçon. Elle s'accoutume assez bien à Vienne. Nous venons de courir ensemble à pied par le plus beau temps du monde, et pour m'essayer un peu après diner. Nous nous sommes d'abord promenés sur le rempart, promenade à la mode où l'on se fait voir ; mais comme il n'y avoit pas des regardans, à cette heure là, je l'ai menée sur le glacis, au travers des fossés, par une des brèches des mines françoises : il y avoit des

difficultés ; c'est ce qu'elle aime, comme vous autres tant que vous êtes. Nous sommes rentrés sagement par une porte ; mais ensuite nous sommes allés courir les boutiques, et nous avons fini par une église où l'on disoit vêpres, et où nous sommes entrés. Il y avoit sur tous les visages un sentiment de dévotion qui nous a gagnés : ne le dis pas à Mr Duby. Enfin il étoit nuit noire quand nous sommes arrivés à la maison, où nous aurions trouvé l'autre pinçon inquiet, si un pinçon s'inquiétoit. Adieu.

Lettre expédiée sous enveloppe.

Sir Watkin Williams-Wynn 5^{ème} baronet (1772-1840), membre du Parlement pour Denbigh. Edouard Clive, 3^{ème} comte de Powis (1785-1848), membre du Parlement pour Ludlow, petit-fils du fameux Robert Clive. Le premier deviendra le beau-frère du second en épousant en 1817 sa sœur Henriette (Burke's, article Powis).

La nièce et le petit neveu de l'archiduc sont l'ex impératrice Marie-Louise et le roi de Rome, prince de Parme.

Peter Jordan (1751-1827), agronome autrichien ; il a introduit en Autriche l'élevage de vaches de la race suisse. (OebL)

Farouche : Trèfle incarnat cultivé en grand comme fourrage et qui se consomme en vert (Littré)

Napoléon, après la prise de Vienne en 1809, avait ordonné la démolition des ramparts, ce qui ne fut exécuté que partiellement ; ils seront rasés sous le règne de François-Joseph pour créer le fameux « Ring ».

Jean-Louis Duby (1764-1849), pasteur et professeur de théologie à l'Académie de Genève.

[Vienne] Vendredi 23 Xbre [1814]

Chère bonne amie, je profite de ce que mes pinçons sont envolés pour parler avec toi. N'eussé-je fait ici que la connoissance de celui avec qui j'ai passé ma journée lundi, comme je l'ai conté à Amélie, je m'applaudirois d'être venu à Vienne. J'ai passé une heure ce matin dans son cabinet, avec un extrême plaisir, qu'évidemment il partageoit. Il m'y a parlé de tout ce qui se passe avec une philosophie, une sagacité et une confiance qui m'ont charmé. J'ai écrit sa conversation, dont je vous rendrai compte une fois. A propos de la détestable éducation que les princes reçoivent, et des déplorables résultats qui nous frappent, il m'a conté la sienne, et à quel bonheur particulier il devoit d'avoir échappé à l'ignorance. C'est la connoissance de l'historien Müller qui l'a sauvé. Pendant cinq ans, il a vû Müller tous les jours, et celui-ci dirigeoit ses lectures : aussi l'histoire est-elle une de ses études favorites. A l'occasion de Müller, nous avons parlé de son ami Bonstetten que le prince connoissoit par ses ouvrages, et dont je n'ai point dit de mal. Je lui promets une aimable réception, s'il vient jamais ici. Il m'a dit aussi que lui et ses frères devoient ce qu'ils ont de bon et d'élevé dans les sentimens, à un brave soldat, c'est-à-dire un militaire ignorant, mais chevaleresquement honnête, qu'on leur avoit attaché. Il est d'avis qu'il faut que les hommes souffrent, et soient éprouvés directement eux-mêmes, pour que leur caractère prenne son assiette et son développement. Les souffrances des autres, dit-il, sont comme un songe : l'expérience d'autrui n'apprend rien. Il prévoit de grands événemens, et croit que nous sommes loin encore du repos. Il faut, dit-il, se placer au dessus des calamités générales, et voir l'ensemble des desseins de la Providence sur les hommes. Il observe l'histoire de son temps. Il lit dans l'histoire de l'avenir pas les analogies ; enfin il est tellement historien, qu'il prend un peu son parti des maux présens et futurs, par le plaisir de combiner et de prévoir les chances. Tout cela est dans une nuance qu'il faut saisir par le ton, le geste, et le sourire. Il n'est ni dur, ni dénaturé, mais il est joueur en histoire, et on sait comme le besoin d'émotions vives, et le

piquant des hasards, entraîne les joueurs. Il m'a dit en riant : « vous avez manqué la cour à cause de moi. » J'ai ri aussi. « Ah ! vous reprendrez cela quand vous voudrez. Vous en aurez bientôt assez », et là-dessus il s'est dégonflé sur l'inconvenance et le scandale of all these feasts, when everything suffers, et quand l'Europe is at stakes. Il m'a fait apporter le N° d'8bre de la Bibliothèque britannique qu'il avoit reçu depuis l'autre jour ; et il m'a dit : « j'ai deux lettres pour vous. » En effet il y a dans ce N° deux lettres à moi que je ne connoissois pas, et cela l'a fort amusé. Chancey l'a intéressé, parce qu'ils sont précisément occupés de la guérison de la maladie hongroise, et croyent tenir le spécifique, le quel n'est pas le même que celui de Lyon. Il met à tout cela une activité, un soin, une suite qu'on ne peut assez admirer. Aucune découverte dans les sciences physiques et dans les arts, ne lui est étrangère. Il a fondé depuis trois ans un immense établissement à Gratz qui embrasse toutes les sciences naturelles. Il n'est encore complet que dans la collection de minéraux, la plus belle qui existe, dit-on. Il y a un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, et des cours de ces sciences. La collection des oiseaux, des quadrupèdes et des poissons indigènes se complète. Tout ce qui a rapport à l'industrie du pays, et en particulier à celle des usines pour la fabrication du fer, y est encouragé par des cours, des primes, et environ 35 journaux y arrivent toutes les semaines ou tous les mois (NB la Bibliothèque britannique y est, dit-il, au 1^{er} rang). Tout cela porte un caractère d'utilité, de patriotisme, de dévouement, qui charme, et quand on voit la parfaite simplicité de ses vêtements, de ses meubles et de sa table, on redouble de respect pour un si beau luxe. Il voudroit me faire voir tout cela, mais c'est qu'il ne sait pas qu'il y a un Lancy dans le monde. Je regrette bien que mon frère ne soit pas ici, par mille raisons, mais surtout pour voir et revoir cet excellent prince. L'autre prince de mes amis qui, sans être de sa force, est excellent aussi, est malade. J'en suis fâché de toutes manières : il m'est utile pour l'objet qui me tient ici. Au reste l'autre aussi, et tout le monde me sert, ou nous sert. Il faut faire tout converger vers le bien de notre chère Genève. Jamais ville n'aura réuni intérêt si vivement prononcé de toutes les puissances de la terre. C'est un roman, c'est une histoire merveilleuse : vous la saurez un jour : « j'en instruirai l'armée. »

Ah ! que c'est une chose enivrante pour une jeune et jolie femme que de paraître pour la première fois à la cour ! On y avoit été hier, on y retourne aujourd'hui. On a eu des succès, des hommages, dont l'écho vous arrivera par ce courrier. Aujourd'hui c'étoit grand gala. Il falloit la robe à queue, les barbes, les diamans : cela a dégouté lady Divernois qui a d'ailleurs des maux de coeur (dis le à Marianne à qui cela fera plaisir), mais Anna a redoublé d'ardeur par les difficultés. Il a fallu acheter et faire une queue et des barbes, dans la journée ; et elle s'est trouvée prête à l'heure sonnante. Dieu sait tout ce qu'elle aura à raconter demain ! A présent qu'elle a vû tout cela, j'aimerois autant qu'elle partit : je dis cela en bon oncle et pour elle, car elle m'amuse très bien, et tous deux me conviennent à merveilles. Elles eurent hier un incident assez drôle. Le roi de Bavière reconnut Milady Divernois à la ressemblance de sa mère. Il fit des signes ; il appela ; il parla à l'oreille de ses voisins, jusqu'à ce qu'il eût éclairci son doute. Tout cela fut si évident que ces dames n'eurent pas de peine à deviner ce qui l'occupoit. Le prince royal dit ensuite à Anna : « je parie que le roi mon père a été amoureux de la mère de cette dame, il n'y a que cela qui puisse expliquer son agitation. » Le Roi fut aimable avec Milady, qui en pareil cas, a la tête raisonnablement froide.

Le maréchal de la cour m'a fait dire que je serai présenté à l'Impératrice quand je voudrais. J'ai peu d'impatience. Les toilettes froides, et les heures tardives me font peur, sans compter la perte du temps ; mais il faudra y passer, puisque nous ne voyons pas encore bien clair dans l'événement qui sera le signal du départ.

Fellenberg m'a envoyé sa lettre de remerciements à l'empereur. Il me nomme parmi les quatre qu'il prie S.M. de nommer pour arranger la Suisse. Il est feu sur ce chapitre. Tu peux voir des anges du ciel, nous n'y réussirons pas. L'ouvrage est fait. Sera-t'il fructueux ? c'est encore extrêmement douteux pour moi.

24 Samedi

Je comptais t'écrire encore aujourd'hui ; mais voilà un ouvrage pressant et délicat qui me tombe sur le corps, outre une assemblée à recevoir. Nous avons un thé. Le prince de Wrede m'a reçu dans son lit. Il est mieux. Il est amoureux de Genève, et veut y mettre son fils à présent, pour six mois avant l'université. Cela faciliterait peut-être pour les Prevost. Encourage-les. Adieu chère amie. Ce sera bien drôle quand je pourrai parler de départ un peu décidément. Ecrivez-moi toujours.

Madame / Madame Pictet de Lancy / aux soins de Mr Maurice Vanière / Genève / en Suisse

Jean de Müller (1752-1809), surnommé le Tacite suisse ; auteur entre autres d'une histoire de la Confédération suisse restée inachevée.

Ce Chancey a écrit plusieurs lettres, datées de l'Ecluse près Belleville, département du Rhône, au rédacteur de la partie agriculture de la Bibliothèque britannique ; l'une d'elle traite de la maladie des moutons appelée claveau. Il était venu à Genève : « Envoi d'une lettre de Chancey qui annonce son intention de publier son voyage à Genève... » (Huber à Marc-Auguste Pictet, 14 décembre 1806). Cet ouvrage n'a pas paru.

Maximilien-Joseph de Deux-Ponts (1756-1825) succéda en 1799 comme électeur de Bavière. Napoléon, dont il suivit le parti, le fit roi en 1806 ; il passa dans l'autre camp en 1813, avant la bataille de Leipzig. Son fils, le prince royal Louis, lui succéda. Eynard rapporte dans son Journal plusieurs anecdotes sur les bonnes fortunes du roi Max, bon vivant, avec des filles de l'opéra de Paris.

La mère de Mme Divernois, Mme Pierre-Rodolphe de Bontems, était née Lefort, d'un rameau de cette famille genevoise fixé en Saxe.

Le congrès a créé à la fin d'octobre un comité des affaires de la Suisse dont font partie Capo d'Istria et Stein pour la Russie, Wessenberg pour l'Autriche, Stewart et Stratford Canning, pour l'Angleterre, Humboldt pour la Prusse et le duc de Dalberg pour la France ; il s'est réuni à treize reprises à partir du 14 novembre. Il entendit les députés de la Suisse le lendemain. Pictet et D'Ivernois furent entendus le 17 décembre, après de très nombreux entretiens en particulier (Cramer I 202 note, 207, 265).

Les Pierre Prevost prenaient des pensionnaires, comme cela se faisait souvent à l'époque ; je n'ai pu déterminer si un enfant du prince de Wrede, dont trois, semble-t-il, étaient à Hofwyl avec Adolphe Pictet (cf. la lettre à Adolphe du 15 novembre 1814 p. 53 ci-dessus) est venu à Genève : le nom ne figure pas dans le Livre du Recteur.

Dimanche 25 [décembre 1814]

Chère Amélie, je quittai ta maman hier au soir, avec un travail pressant sur les bras, et une assemblée à recevoir. Je fis bonne contenance de 8 à 10, puis laissant une 20taine de personnes sur les bras d'Anna, je vins travailler dans ma chambre. J'eus fini à une heure précise. Je fermai mon paquet pour être porté à la pointe du jour ; et je me couchai avec la perspective d'une nuit courte, car hier au soir, au milieu de ce travail forcé, j'eus un message

de S.A.I. la grande duchesse Catherine d'Oldenbourg, qui me prioit d'aller la voir aujourd'hui à dix heures. Je lui avois fait parvenir le manuscrit de mon rapport sur l'ensemble des institutions de Fellenberg. Je compris qu'elle vouloit m'en parler. Je me suis rendu au palais à 9 h $\frac{3}{4}$ en grand uniforme, et en bas de soie blancs. Elle ne m'a point fait attendre. Son grand maréchal m'a introduit dans le salon où elle étoit debout. Elle s'est avancée vers moi pendant que je la saluois, et m'a dit en me souriant gracieusement : « j'étois bien impatiente de faire connoissance avec vous. » J'ai pensé : ce n'est pas vrai, car il y a trois mois que je suis à vos ordres, mais je ne l'ai pas dit. – « Je suis bien heureux, Madame, que V.A.I. me permette de lui présenter mes hommages. » – « Assoyons-nous, venez. » Elle m'a conduit près du sofa. Elle s'est assise, puis mettant la main sur le bras du fauteuil qui le touchoit, elle m'a dit : « Mettez-vous là. » Je me suis assis, et alors je l'ai vûe bien en face. Voici mes observations. Elle a l'air d'avoir vingt ans. Elle est grande et bien faite. Elle a un beau teint, et de belles couleurs. Ses yeux sont bleus clairs et chinois. Elle est blonde, même des sourcils ; sa bouche est grande, mais bien coupée et gracieuse, son sourire est doux et fier, sa physionomie très spirituelle. Elle a la main et le pied petits, et bien faits. Elle avoit un chapeau à plumes blanches, et une robe de satin gris blanc, avec des gros nœuds devant. J'espère que tu la vois. Il m'a fallu un certain courage pour la bien envisager, parceque ses yeux, pendant toute la conversation, qui a duré au moins demi-heure, ont été fixés sur moi, comme si je lui cachois des secrets d'état. Elle a le regard singulièrement scrutateur, ou seulement curieux, comme tu voudras l'appeler. « Vous êtes l'ami de Mr de Fellenberg. » – « Nous sommes intimement liés... » – « C'est un homme bien extraordinaire, n'est-il pas vrai ? » – « Il l'est par son dévouement au bien, et pour sa persévérance infatigable. » – « Ah ! c'est une belle chose que la force de volonté ! mais expliquez-moi bien cet institut. » Je lui ai dit les grands traits caractéristiques, en m'arrêtant surtout sur l'école des pauvres. Quand j'ai vû que son intérêt et sa curiosité étoient excités, je lui ai dit à demi sérieux : « j'avertis V.A.I. que Fellenberg a des projets d'amélioration sur la Russie. » Elle m'a dit en riant : « Tant mieux ! nous en avons bien besoin. » Je lui ai fait l'histoire du général de Sievers qui a passé trois mois à Hofwyl et qui maintenant va envoyer des jeunes gens de ses terres pour former des instituteurs à la Vehrly. – « Oh ce Vehrly ! s'est-elle écriée, quel homme admirable, que je suis curieuse de voir tout cela ! » Je lui ai représenté combien c'étoit un spectacle touchant de voir ces enfans régénérés, qui sans cela seroient probablement malheureux et méchants. – « Tout sera plus facile dans la Livonie, où est le comte Sievers. La langue d'abord est un grand avantage, mais surtout la religion. Nos paysans livoniens doivent savoir lire et écrire pour être admis à la communion : vous sentez quel avantage ! » « Sans doute, c'est ouvrir les avenues de l'intelligence. Aussi faut-il compter au rang des bienfaiteurs de l'humanité ce Lancaster qui a mis ces connoissances préliminaires à la portée de tous les individus de la masse du peuple. » – « Ah ! figurez-vous ce qu'ils m'ont fait en Angleterre ! ils sont cagots vos Anglois ! mais cagots ! Imaginez donc. Je voulois voir Lancaster : j'avois la plus grande curiosité de voir cet homme ; mais il n'est pas anglican, il n'est pas de l'église orthodoxe, et on me fit prier instamment de ne pas aller le voir. Je sentis vraiment que cela feroit de la peine, et je ne l'ai pas vû. Je l'ai bien regretté. Vous êtes fort anglois à Genève ? » – « Oui Madame, nos relations avec l'Angleterre ont toujours été fort suivies ; même sous Bonaparte la Bibliothèque britannique a entretenu la communication des connoissances utiles, et nous

avons été au courant de toutes les découvertes. » – « Genève est-elle rétablie sur l'ancien pied ? Vous avez votre Conseil : deux Conseils je crois ? » – « Oui Madame, V.A.I. sait notre histoire à merveilles. » – « Et ces deux Conseils ?... » Il a fallu lui expliquer en aussi peu de mots que possible qu'il y avoit un Conseil exécutif présidé par quatre chefs, qu'on nommoit syndics... – « Et êtes-vous syndic, vous Mr Pictet ? –« Je n'ai pas cet honneur : je ne suis que conseiller d'Etat, et même par hasard ; à notre résurrection, l'on a fait argent de tout, et on m'a pris à ma charrue pour me donner des missions diplomatiques. » Cela lui a paru piquant. –« Et je vous prie, aurez-vous le pays de Gex ? » – « V.A.I. a eu la bonté de s'informer de tout ce qui intéresse le plus notre république. » J'ai saisi l'occasion de lui dire que S.M. l'empereur avoit daigné porter son attention sur les détails de notre position, que tout à l'heure il venoit de faire remettre par son ministre, et d'accord avec les autres principales puissances, une note pressante, pour nous faire obtenir ce pays de Gex, sans lequel nous ne pouvions toucher à la Suisse, ce qui nous laissoit dans la main de la France. Je lui ai exprimé la crainte générale, l'espèce d'horreur que nous éprouvions à l'idée de redevenir françois, après avoir retrouvé notre indépendance. –« Ah ! m'a-t-elle dit en souriant, comme quelqu'un qui ne craint pas d'être deviné : on ne sent tout le prix de l'indépendance qu'après en avoir été privé ! et une fois qu'on l'a retrouvée comment se résoudre à y renoncer ! » C'étoit bien là la langue de la veuve du duc d'Oldenbourg, mais non pas de l'épouse du prince de Wurtemberg. D'après l'expression qui a accompagné ces paroles, je ne serois pas étonné qu'elle fût encore dans les incertitudes. Je l'ai remerciée de l'intérêt qu'elle vouloit bien mettre à notre atome d'Etat. « Que font les dimensions territoriales ? m'a-t-elle dit. Les montagnes sont composées de grains de sable ; chaque grain de sable est un tout. Votre gouvernement patriarcal et vos mœurs intéressent beaucoup. » Elle m'a parlé de mon frère. Je lui ai expliqué ce qu'elle me demandoit sur son compte, savoir comment il s'étoit trouvé dans le gouvernement de Bonaparte, et comment il avoit employé ses moyens pour amortir le mal qu'on vouloit nous faire. « Il ne vous aimoit pas, Bonaparte ? » – « Du tout : il nous trouvoit trop anglois. » Je lui ai conté sa réponse à quelqu'un qui lui demandoit s'il passeroit à Genève. Cela l'a fait rire. « Madame Pictet est-elle à Vienne ? » « Non Madame ». – « Mais vous avez quelqu'un de votre famille ? » – « J'ai mon neveu et ma nièce qui me tiennent compagnie. » – « Ah ! j'ai entrevu votre nièce ; mais de loin. » – « Elle se trouveroit bien heureuse si V.M.I. lui permettoit de se rapprocher de sa personne. » – « Ah ! je vous prends au mot ! Il faut me l'amener. J'aurai du plaisir à voir tout ce qui appartient à Genève. Etes-vous seul en mission ? » – « Mr D'Ivernois est mon collègue. Il est célèbre par ses écrits politiques et par la bonne guerre qu'il a faite à Bonaparte (NB. Je savois qu'elle a toujours détesté l'homme). Elle n'a pas apondu, comme je m'y attendois. Elle n'a pas demandé à le voir : peut être cela viendra-t-il ; peut être y a-t-il quelque impression défavorable depuis Pétersbourg où Divernois étoit brouillé avec le ministère. J'avois compté parler du duc, et surtout d'un tableau des progrès d'Odessa depuis douze ans, que le duc m'a laissé, et dont il n'a pas même voulu parler à la grande duchesse, malgré ses relations avec elle, pour n'avoir pas l'air de se vanter. Mais la conversation a été si animée que je n'ai pas trouvé le moment. Je crois que j'y serois encore, si tout à coup les deux battans ne s'étoient ouverts, et l'Empereur n'avoit paru. Je ne sais si je me trompe ; mais j'ai cru voir quelque surprise sur sa physionomie de trouver un homme assis à côté de son impériale sœur. Quand je dis assis, c'est-à-dire se levant ou

debout, car mon mouvement a été aussi brusque que celui de la princesse, qui, à l'apparition de l'empereur a couru à sa rencontre pour le prendre par la main, puis elle s'est tournée vers moi, et m'a fait une révérence gracieuse en me disant qu'elle étoit charmée d'avoir fait connoissance avec moi. Je ne sais ce qu'il faut attribuer au sentiment 1° d'être appelé à une telle audience sans l'avoir demandée ; 2° à celui d'y être si bien reçu ; 3° à ce certain prestige qu'une femme de cet âge et qui a une sorte de beauté, répand sur ses discours les plus ordinaires lorsqu'elle touche ainsi au rang suprême ; mais le fait est que je l'ai trouvée très aimable. Je lui ai trouvé de l'esprit, de la grace, de la justesse, de l'à-propos, un grand désir de savoir, et une parfaite politesse. Tu me citeras M^{de} de Sévigné : à la bonne heure ! Je rirai de moi avec vous, chers enfans, tant que vous voudrez. Sans beaucoup chercher, on trouve toujours à rire de soi-même.

Lis, je te prie, tout ce que dessus au cousin Albert, à qui je ne veux pas recommencer une relation semblable, parceque j'ai autre chose à lui dire, mais que je suis bien aise qu'il sache quelle recrue j'ai faite à la chasse de nos protecteurs. Tu noteras que je ne te dis pas le quart de notre conversation, qui, je le répète, a été très animée. Plusieurs fois l'idée que je restois trop longtemps, m'a traversé l'esprit, surtout en voyant du coin de l'œil deux grands seigneurs chargés d'ordres, et debout comme des piquets au bout du sallon, les quels devoient me maudire ; mais comme on attend toujours d'être congédié par les souverains, pour lever la séance, je restois, non sans faire cependant de légers mouvemens de retraite des pieds, comme on fait quand on est prêt à se lever. Elle n'a point pris le hint, et au contraire, elle avoit un air d'établissement et d'intérêt qui me promettoit encore plusieurs minutes, lorsque l'Empereur est entré. Anna est toute émoustillée de l'espoir de lui être présentée. Il faut attendre le signal. Peut être l'oubliera-t-on ; car il ne faut pas compter sur la durée des impressions des grands : avec eux il n'y a que des momens, surtout quand ils sont femmes.

Je n'éviterai pas une présentation en forme à l'impératrice, car le grand maréchal de la cour m'a fait dire aujourd'hui que j'étois inscrit pour la première fournée. Cela sera plus solennel et plus court. J'en amuserai une de vos soirées. Je te quitte chère Amélie, pour écrire à ta bonne mère, de qui j'ai eu deux lettres à la fois. Adieu. Ne m'oublie pas auprès de Mr Mallet, et de tous nos bons parens. Je t'embrasse tendrement. Rappelle à ton oncle Mlle Rolier. M^{de} de Stackelberg meurt d'impatience de la voir arriver.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanières Genève en Suisse

Catherine Pawlovna, grande duchesse de Russie (1788-1819), veuve en 1809 de Frédéric Georges, duc d'Oldenbourg, se remaria en janvier 1816 avec Guillaume I de Wurtemberg, roi la même année. Cette prochaine union était donc convenue depuis longtemps. Elle est remarquablement au fait de ce qui concerne Genève : on voit par là que la ville jouissait d'une grande réputation.

Comme mentionné plus haut, D'Ivernois, alors à Londres, avait en 1812 été chargé par le gouvernement d'étudier et si possible de réorganiser les finances de la Russie qui recevait des subsides très importants de l'Angleterre ; les idées du Genevois ne furent pas approuvées (Otto Karmin : Sir Francis D'Ivernois, Genève 1920).

Genève doit beaucoup à Marc Auguste Pictet d'avoir pu conserver son Académie protestante, échappant à l'uniformisation de l'université impériale que voulait Napoléon.

Napoléon passe pour avoir répondu négativement à quelqu'un qui lui demandait s'il irait à Genève en disant qu'il ne parlait pas l'anglais.

Pédagogue anglais, l'anabaptiste Joseph Lancaster (1778-1838) avait fondé des écoles dans lesquelles on enseignait les rudiments aux enfants pauvres ou de la campagne ; on y pratiquait l'enseignement mutuel selon une méthode que Pictet décrit en détail dans sa lettre du 11 novembre 1815 (p. 119 ci-dessous). Il en créera dans les communes réunies avec la somme qui lui sera votée par le Conseil Représentatif en remerciement des services qu'il a rendus à Genève (cf. sa lettre à Adolphe 29 décembre 1815, p. 142 ci-dessous).

Gustave, comte Stackelberg (1766-1850), ambassadeur, membre de la délégation russe. Mlle Rolier était en route : « Enfin, cher frère, Mlle Rolier part demain. Nous nous sommes fort trémoussés Marianne et moi pour arranger son voyage [etc.] (Marc-Auguste à Charles, 20 décembre).

Dimanche 1^{er} Janvier [1815]

J'ai bien besoin, chère bonne amie, de causer avec toi pour me consoler du jour de l'an, de ce jour ennuyeux par excellence, pour ceux qui ont l'antipathie des complimens, des formes cérémonieuses, et des époques. Par-dessus l'ennui inséparablement attaché à une journée où tout le monde se court après, une carte à la main, sans se chercher, nous avons un temps exécrable, c'est-à-dire la première neige, et j'ai ce mal de tête de rhume qui me donne le guignon de ce qui me seroit supportable sans cela. Ajoute la perspective d'un gala de cour le plus fatigant, la chance d'attendre ma voiture une heure au froid en sortant, et tu conviendras que si Vienne a des plaisirs vifs, ils sont un peu achetés. Une partie de ma querelle au jour de l'an, c'est qu'il suspend toutes les affaires, et que nous n'avons déjà que trop de disposition à perdre du temps. C'est un sentiment très pénible que celui de cette évaporation inutile des jours, dans une position, et avec une tâche si sérieuse que celle du congrès. Il m'est prouvé que les hommes ne sont pas assez corrigés ; le seroient-ils mieux s'ils avoient été châtiés davantage ? Cela ne m'est pas prouvé du tout. Que leur faut-il donc si mourir, c'est-à-dire vivre ailleurs, et de mieux en mieux [sic]. C'est mon espérance.

A 11 heures du soir. J'arrive du bal de la cour, fatigué comme un chien, mais délivré de mon mal de tête, comme cela m'arrive d'ordinaire dans le monde, et assez content de ma soirée, parceque j'ai eu plusieurs conversations intéressantes. Je vais te conter 1^o celle de l'Impératrice. Au milieu de cette immense cohue dorée, j'ai eu d'abord un peu de peine à découvrir le grand maréchal de la Cour qui m'avoit pourtant donné rendez-vous dans un quartier de la salle où étoient les banquettes destinées spécialement aux Impératrices. Elle a d'abord dansé deux ou trois polonaises, puis elle s'est mise à recevoir une douzaine de présentations. J'ai été nommé par le grand maréchal (faisant les fonctions du grand maitre malade) entre deux évêques, qui l'un et l'autre se trouvoient plus rapprochés que moi de S.M. Elle m'a salué, et a fait un peu de conversation avec les évêques. J'ai crû que mon affaire étoit finie, et que peut être elle n'avoit pas entendu mon nom. Cependant je suis resté à quatre pas vis à vis d'elle, afin que si elle se ravisoit, elle pût me parler. En effet, elle est venue vers moi auprès d'une colonne où j'étois appuyé, et elle m'a dit : « vous avez été malade Mr de Pictet ? » — « Oui Madame, j'ai été contrarié dans mon désir de présenter mes hommages à V.M.I. en même temps que nos dames. » — « J'ai eu du plaisir à les voir. » — « Elles sont revenues comblées des bontés de V.M.I. » — « Comment trouvez-vous nos fêtes ? » — « Les fêtes de V.M. sont une vraie féérie. Il ne manque à celle-ci que la présence de S.M.

l'Empereur. » (NB. : il est un peu malade) —« Oui il s'est fatigué hier au feu : il s'est enrhumé, il a un peu de fièvre ce soir. » —« S.M. a eu la bonté de se tenir là fort longtemps, et de donner Elle-même des ordres. » —« Il fait toujours cela. Toutes les fois qu'il y a un feu, il y court. » —« Il n'est pas douteux que sa présence ne soit souvent utile et toujours consolante pour ceux qui éprouvent ce malheur. » —« C'est un événement bien frappant. Vous connaissiez cette maison ? » — « Oui Madame, c'étoit un véritable palais enchanté. » —« Et dites moi, êtes vous un peu heureux à Genève ? » —« Notre sort est changé du tout au tout depuis que les armées autrichiennes nous ont rendu l'indépendance. S.M. l'Empereur a daigné ajouter à ce bienfait la restitution de notre artillerie. Nous espérons encore de sa bienveillance qu'il nous aidera à obtenir un petit territoire pour toucher à la Suisse. » —« Ah la France et la Savoye sont beaucoup trop près de vous, je le sais. » —« Ce que nous demandons est si peu de chose ! et c'est d'une si grande convenance pour la Suisse et pour l'Italie, en même temps que pour nous ! Cela soutient notre espérance. L'Empereur a daigné nous assurer de sa protection sur ce point important, et je recommande notre cause à la bienveillance de V.M.I. » —« Je m'estimerois heureuse de pouvoir contribuer à ce qui vous convient. »

La longueur de cette conversation m'a surement fait beaucoup de jaloux. Je compte dans le nombre mes chers confédérés, qui étoient dans la foule. L'archiduc Jean est venu à moi, et m'a dit : « vous voilà aussi ici ! » « Oui Monseigneur, je viens faire ma cour. J'étois malade le jour de la présentation, comme V.A.I. le sait. » Il s'est mis à rire « Oui oui, malade, je suis pour quelque chose dans cette maladie là. » Il m'a fait la conversation longtemps sur un ouvrage de Villers que je lui ai envoyé, sur le système commercial de l'Europe, et qui rencontre singulièrement ses propres vues sur les ports-francs, qu'il m'avait développées dans une précédente conversation. Je lui ai annoncé l'ouvrage de Simonde. Je le lui porterai quand la grande duchesse l'aura lû. Elle y étoit, mais si dansante et si entourée, que je n'ai pas pû m'approcher d'elle pour lui donner l'occasion de m'adresser la parole, si elle en avoit eu la fantaisie.

Le prince de Talleyrand m'a fait très longtemps la conversation sur toutes sortes de sujets étrangers à notre affaire, ce qui ne prouve point qu'il nous soit favorable, tout au contraire. A propos de la nouvelle arrivée aujourd'hui de la paix de l'Angleterre avec l'Amérique, il m'a dit : voilà un événement qui va sterliner les paroles des Anglois ici. Il faut savoir qu'à présent ils tirent à la même corde que lui, contre la Russie et la Prusse.

Lundi 2.

Voilà ta lettre du 21 avec celle d'Amélie [une ligne biffée]. La lettre de Soulligné me le peint (puisque peindre il y a) un peu breilaire. Je ne comprends pas comment il veut planter des sapins en France et faire le consul à Odessa, tout à la fois. François ! François ! ce cœur chaud, ces élans d'honneur, cette imagination, ce talent, ce mouvement rapide des idées, tout cela est français aussi, et il y a souvent tant de grace dans leur expression qu'on oublie leur légèreté. On les aime, on les admire, on les méprise, tout dans le même souffle. Puis quand on les a bien méprisés, toisés, jugés, on dit, et avec raison : c'est pourtant le plus aimable peuple de la terre ! Amélie m'a peint un fat anglais : c'est de tous les plus plats et les plus insupportables ; mais avec son aimable bonté, elle le supportoit, il me semble. Pour des Spartiates, voilà bien des bals ! Ce qui me console c'est que les nôtres sont plus décens que n'étoient ceux de ces fiers Lacédémoniens.

A propos de ceux-ci, j'ai fait connoissance avec un colonel anglais qui a été chargé de dresser militairement les Grecs des 7 îles. Il prétend qu'ils ressemblent aux anciens Grecs de tous points. Il m'a raconté des choses bien curieuses du continent sur le quel il a aussi voyagé. J'en parlois hier au beau frère de la dame qui a été si polie, le même qui m'a mené l'autre jour à la campagne. Il me dit : « comme cela fait plaisir, de voir se former ça et là des noyaux de population digne de résister à l'oppression et de s'élever aux honneurs de la liberté ! Cela correspondra un jour, et les réformes s'opéreront. » La personne, l'époque, le lieu, l'entourage, tout cela rendoit ces mots bien remarquables. Il me les dit à l'oreille. Je lui ai promis la brochure de Simonde. Il sait son histoire d'Italie par cœur. Il fait grand cas de l'homme, et de ses ouvrages. Il y a chez lui une vigueur de pensée et une simplicité antiques. Je voudrais bien savoir une place digne de son caractère, de sa vertu et de ses connoissances, mais on craint d'employer ces grands personnages. Cela tient à l'amour de la nourme [sic], qui est l'amour le plus cultivé dans ce pays-ci : aller le petit train, c'est la maxime d'Etat. Elle a son bon, mais dans les temps difficiles il n'y a pas moyen.

Mr de Stackelberg que j'ai vû encore hier, est bien fâché que mon frère ne m'ait rien répondu sur Mlle Rollier, aux premières demandes d'informations que je lui adressai. Il m'a recommandé sa commission avec sollicitude. C'est un homme personnellement intéressant, et en grand crédit. Il peut être fort utile à Genève. Rappelle à mon frère que le comte voudroit aussi un brave petit précepteur pour son fils de dix ans. N'auroit-il personne dans sa manche.

Voilà cette pauvre dame d'Ivernois qui fait une fausse couche. C'est bien triste. Cela va lui donner encore plus de guignon de Vienne, et d'impatience de partir. Les Eynard partiront dans huit ou dix jours. Je n'ose pas m'avouer qu'il n'est pas probable qu'avant un mois nous puissions partir aussi. Il y a de quoi prendre la maladie du pays, si l'on ne faisoit parler le devoir si haut qu'il fait taire tout le reste. Je me fais Romain jusqu'à ce que cette tâche soit finie. Je ne veux ni l'écourter, ni me rendre incapable de la bien faire en m'amollissant par des regrets. Je suis un petit Régulus, qui ne veut point s'avouer combien son héroïsme l'ennuye.

Mercredi 4

Je viens de voir l'excellent prince de Wrede qui m'a invité à dîner « en bottes » pour dire comme lui, et pour me faire rencontrer un ministre qu'il m'importe de voir. Il est bon et affectueux pour moi. Il m'est d'une grande utilité. Il me montre une entière confiance, et je voudrais bien lui faire avoir le brave Jean Louïs, en même temps que rendre service à nos amis P. Je ne conçois pas de n'avoir point de réponse de Mde de Saugy. Si elle continue à penser à la Russie pour son fils, elle poursuit une chimère.

Pour nos béliers, le mieux seroit je crois d'acheter de l'avoine, si nous étions bien sûrs que les chevaux et les brebis ne la mangeront pas, et qu'elle ne coutât pas plus de 10 à 11 florins, bonne qualité. De manière ou d'autre, il faut engraisser tous les béliers vendables, c'est-à-dire les 100 plus beaux. N'achetez point de shalles mes enfans. Je vous en ai acheté trois que je vous enverrai par Anna. Un pour toi, carré sans bordure, fond noir, petits bouquets semés partout, de 5 couleurs, fin, souple, léger, charmant, fie t'en à moi, quoique tu ayes pris la peau de poule au premier mot. Les deux autres sont ce qu'on appelle des shalles de Vienne, en coton, mais imitant parfaitement le cachemire. Les trois ensemble ne coûtent pas tout à fait quatre louis. Ne le dites pas afin qu'on les respecte. Adieu chère bonne amie. Quand nous rejoindrons nous ? Adieu.

J'approuve beaucoup la fête patriotique de notre bonne Marianne, comme celle de l'Escalade. Lise écrivit sur celle-ci des choses qui ont charmé Mde Divermois à qui j'ai donné sa lettre à lire. Cela répondoit si juste au sentiment qu'elle a pour Marianne, qu'elle en a été touchée.

A Madame / Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève

L'impératrice d'Autriche, Maria Ludovica de Habsbourg-Este (1787-1816), est la troisième femme de l'empereur François qui se remaria après sa mort ; sa connaissance des affaires de Genève étonne.

Jean Léonard Simon, dit Sismondi (1773-1842), économiste et historien genevois de réputation européenne.

L'empereur avait assisté en personne à l'incendie qui, dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, détruisit presque entièrement, avec tous ses trésors, le palais Razoumovsky.

En parlant de la bienveillance de l'empereur, Pictet fait allusion à une ultime démarche, sous forme de note au cabinet français, des quatre alliés au sujet du pays de Gex ; Talleyrand donna une réponse négative peu après en invoquant une lettre de Louis XVIII qu'il n'a pas voulu montrer, et qui n'existait peut-être pas.

Pictet avait passé chez l'archiduc Jean la soirée pendant laquelle Mesdames Divermois et Eynard avaient été présentées à l'impératrice. Tout le passage concernant « le beau-frère de la dame qui a été si polie » se rapporte à l'archiduc Jean, beau-frère de l'impératrice ; c'est lui qui entrevoit avec faveur l'indépendance de la Grèce.

« Je crois impossible de trouver ici un jeune homme qui n'ait pas fini ses études et qui consente à les interrompre, c'est-à-dire à y renoncer pour toujours, pour se vouer à enseigner des bambins. Ce ne seroit qu'un mort de faim ou un inconsidéré qui pourroit accepter pareille fonction [etc.] » (Marc-Auguste à Charles 20 janvier).

M. Sauquaire-Souliné, déjà rencontré p. 35, veut semble-t-il émigrer à Odessa. On verra, p. 123, que Richelieu le jugeait « respectable. »

« Breilaire » qualifiait à Genève une tête légère (Humbert)

Jeudi 5 Janvier [1815]

Il fait un temps affreux de vent et de neige. Ces maudites chambres à fourneau où on [a] toujours froid aux pieds et mal à la tête, sont mon aversion. Ordinairement j'y échappe dès le matin pour des tournées d'affaires que je fais toujours à pied. Aujourd'hui n'ayant rien de pressant, j'ai imaginé d'aller au jeu de paume à huit heures et demi, et d'y prendre de l'exercice en provision pour quelques jours. Huit heures et demi est matin dans cette saison. Eh bien, imagine, chère Amélie, que j'ai trouvé un archiduc en possession du jeu ! Il jouoit avec le paumier. Il jouoit comme un prince. L'étiquette ne permettoit pas que je prisse ma raquette contre lui sans avoir été présenté. Je me suis gelé un moment à le voir jouer, puis je suis revenu pestant, mais pourtant admirant l'activité et le bon sens de ces princes, qui savent garder des heures raisonnables, aimer ce qu'on doit aimer (la paume et la chasse comprises), employer utilement les heures sérieuses, mettre à tout ce qu'ils font de la simplicité et de la modération, et secouer, sans se compromettre, les formes gênantes de la grandeur. Il y a des pays où les frères de rois ne donnent point le même exemple. Ils ont dix fois plus à dépenser que ceux-ci, ce que je soupçonne fort être un encouragement à faire dix fois plus de sottises. Je voudrais bien pouvoir me nier qu'il est dans l'homme de les multiplier en raison directe de la puissance d'en faire. J'en conclus qu'il faut être fort humble sur notre nation, qu'il faut brider les rois, et donner aux princes peu d'argent à dépenser.

A propos de brider les rois et de gêner les princes, que dites vous, dans le cabinet de Lancy, de toutes ces constitutions dites libérales, que l'on va faire en Allemagne ? de ces gouvernemens représentatifs ? car ce sont les deux mots à la mode, et on les met à toute

sauce. Moi je dis que ces braves Allemands entrent dans cette carrière nouvelle, où les chances sont inconnues, avec plus de sécurité que n'en comporte le cas. Il est douteux, au reste, que l'inquiétude fût sagesse, car c'est une nécessité : la massue de l'opinion est levée ; il faut amortir le coup.

Quelqu'un qui est derrière les coulisses, et qui a même de beaux droits pour chausser le cothurne, me disoit l'autre jour : « Les peuples ont senti qu'on avoit besoin d'eux pour renverser la tyrannie de la France ; ils ont senti qu'ils étoient la nation, et qu'en leur volonté résidoit la force publique ; croyez vous qu'ils poseront les armes sans avoir assuré leurs droits ?... Il y a une grande loi de la nature à la quelle il paroît que rien n'échappe : c'est celle de la décadence. Nous plantons un arbre, il végète, il grandit, il vieillit, puis il pourrit. Il en est de même d.... « des Etats interrompis-je pour ne pas entendre pis —« Non, des dynasties ! » Je restai embarrassé, ce que vous comprendrez, mes enfans, si le cousin Albert vous explique 160. Puis après avoir articulé ce mot bien appuyé, il ajouta : « et quand l'arbre commence à pourrir, il vient un troupeau de cochons qui rongent ses racines, et qui accélèrent sa chute. Et ces cochons, qui sont-ils ? les ministres. »... Je fus un peu abasourdi, mais je fis bonne contenance. « Il restera au moins de ce scandaleux rassemblement qu'on appelle un congrès, la connoissance des personnages. Nous les voyons et les toisons. Nous n'aurions jamais pû les croire ce qu'ils sont quand on nous l'auroit dit, convenez-en. » Tout cela étoit pour moi de grosses vérités, mais je ne les attendois pas là. Pendant quelques momens je marchois sur des œufs et me faisois léger ; mais enfin on me mit à l'aise. Je me tiens en garde contre le trop d'aise, pente facile et dangereuse en cas pareil, car les formes simples sont un piège de plus. Mais il y a un grand charme dans cette association d'une raison forte avec ce qui d'ordinaire l'exclut ou l'affoiblit. On a un plaisir de surprise et d'espérance ; on sent vibrer en soi de bonnes cordes, lorsque des paroles d'une raison forte vous arrivent d'une telle source. Ce sont là, chère Amélie, les vraies consolations de mon pèlerinage. Il se prolonge d'une manière que je ne veux pas appeler désolante, pour être d'accord avec ce que j'en écrivois hier à ta maman, car il faut être d'accord avec soi même tant qu'on le peut.

Le congrès n'a point gâté ta cousine, elle aura fait ses preuves de tête forte. Elle les tourne tant qu'elle veut, [illisible] est un peu maigrie et pâlie, c'est-à-dire en parfaite beauté, ses yeux sont plus grands, et l'ovale de son visage se [déchiré] un tant soit peu. Tu entends cela dans sa nuance. [illisible] de si bonne foi dans le plaisir de son petit caquetage, et elle amuse tant son mari, que je ne saurois y trouver à redire. Je crains seulement pour elle que quand elle rentrera dans le petit cercle de famille, il ne manque quelque chose à la portion d'elle que j'aurois voulu éteindre au lieu de la cultiver, et cette portion d'elle c'est l'amour propre, très proche parent de la vanité. Son naturel est charmant ; mais il y avoit dix petites branches à élaguer, à pincer, à diriger : on n'a rien fait du tout. Il faut certes lui savoir gré de ce qu'elle a de bon, car c'est malgré ce qu'on a fait ou négligé avec elle. Ils renvoyent et renverront leur départ tant qu'ils peuvent, graces à la paûme et au bal. Je doute qu'ils me précèdent de bien longtemps, et Mr Akerman, qui vient exprès de Milan, pourroit bien les attendre à Genève. Comme je te le disois l'autre jour, la grande duchesse a oublié Anna, quoiqu'elle l'ait bien regardée (m'a-t-on dit) au bal de la cour dimanche.

Le prince de Wrede me gâte toujours beaucoup. Hier il eut la bonté de m'inviter à dîner avec un grand personnage au quel j'avois à parler, et de me procurer ainsi un tête à tête d'une heure

après le repas avec un homme qui est impossible à joindre. On ne peut pousser plus loin l'obligeance et la bonté qu'il ne le fait avec moi. Que cela profite à Genève et je serai content. J'ai aussi fait un château en Espagne pour que cela profite à nos amis P. mais cela cadrera-t-il avec leurs convenances, et les nouveaux projets qu'ils ont faits sur Jean Louis ? Je suis impatient de l'apprendre. Mde de Saugy ne me répond point. Je m'en étonne. J'ai prié ta maman de lui rappeler que la Russie n'offre aucune perspective raisonnable.

Samedi.

J'ai été une heure et un quart, ce matin, chez S.A.I. monseigneur l'archiduc Jean. Il a eu la bonté de me reprocher de ne pas être venu le voir depuis longtemps. Il m'a entretenu de mille choses intéressantes. Il est au courant de tout ce qui paroît. Il fait grand cas de la troisième édition de Simonde. Il m'a parlé de cet ouvrage et de son sujet, avec un sentiment vif. Il m'a fait voir ses notes sur l'ouvrage récent d'un François voyageur en Autriche (3 gros volumes) plein de mensonges et de slanders ; il m'a entretenu d'un nouvel ouvrage sur le citronnier, d'un autre sur le commerce de l'Europe, et enfin des derniers volumes de la Bibliothèque britannique. L'ouvrage de Coxe, et tous les articles d'agriculture sont ce qui l'intéresse le plus. Il fait des extraits de tout. Il attend la graine de trèfle incarnat avec impatience. Il cherche toujours partout les applications utiles.

Ah que je voudrais bien pouvoir vous dire, mes enfans, que nos affaires vont être arrangées, et que nous serons à Genève un tel jour ! Rien de sûr et certes rien de bon sur nous... N'en parlez pas. Il y a un mois qu'on nous promettoit de quoi obtenir un arc de triomphe. Aujourd'hui les pierres et les pommes cuites nous menacent. Patience, encore si nous les avons reçues en réussissant (et nous n'y aurions pas échappé), mais les recevoir en échouant, c'est bien dur ! moins pourtant que de les avoir méritées. Heureux qui n'entre jamais dans cette grande et épineuse carrière ! heureux qui en sort bien vite après y être entré contre son gré ! Ainsi en soit-il pour moi ! Je n'ai jamais tant aimé les champs que depuis que je suis à la cour. On s'attache aux réalités dans ce pays de prestiges, et quoique notre baraque de Lancy soit à peine une réalité, lorsqu'au milieu de la splendeur impériale, son souvenir me traverse l'esprit, je me sens prêt à prendre la maladie du pays.

Réflexion faite, je crois que je ne vous achèterai point de toiles de [illisible], parceque Mde Divernois [déchiré] sa mère qu'on achète mieux à Berne. Vous m'écrivez bien rarement mes enfans. C'est tout au plus si [déchiré] lettre par semaine. Amitiés aux Maurice, aux Prevost, aux Vernet, aux Pictet, ne m'oubliez pas auprès de Mr Mallet. Je crois pourtant qu'avant 8 jours je saurai quelque chose pour le départ, mais écrivez toujours. Adieu. Voilà la lettre de Lise du 26 avec un mot de ta maman : ci-joint un billet pour Lise.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanières / Genève en Suisse

Dans le code utilisé pour la correspondance avec Turretini, 160 désigne l'archiduc Jean, qui manifeste dans cette conversation sa vision pessimiste de l'avenir ; sa correspondance < www.archivesfamillepictet.ch > avec Pictet en donne d'autres exemples.

Le prince de Wrede a invité Pictet avec le baron de Wessenberg, le diplomate autrichien membre du comité chargé des affaires de la Suisse (Cramer I 299).

Vendredi 13 Janvier [1815]

Quand je reprends la plume pour t'écrire, chère bonne amie, il me semble toujours qu'il y ait bien longtemps que je l'ai quittée, quoi que mes notes m'en disent. C'est un besoin impérieux de l'absence que de s'entretenir avec ceux qui sont en possession de suivre le fil de nos pensées, et de recevoir tous les jours la communication de nos opinions et de nos sentiments. Je disois à Lise, dans ma dernière partie mercredi, que je demandois la permission de revenir seul, si à l'arrivée de la réponse à cette humble pétition, il n'étoit rien survenu qui rendit ma présence particulièrement nécessaire ou surtout convenable ici. Il y a une malheureuse lacune, ou suspension, ou interruption, dans la marche de nos affaires qui probablement va rendre à peu près inutile le séjour de tous deux, ou même d'un de nous ici. C'est un luxe ruineux pour la République, et certes désastreux pour moi, qui n'ai besoin sous aucun rapport de perdre mon temps ici. Le plus difficile est fait, quoique nous ne tenions rien encore. Tout ce qu'on pouvoit acheminer l'est aujourd'hui ; mais les résultats sont ajournés. S'il en résulte que mon collègue a l'honneur de rapporter les fruits des travaux communs, je ne serai point jaloux. Succès à la république, voilà l'essentiel. Je m'écrierai volontiers « que les honneurs du succès passent loin de moi ! » ils sont toujours trop chèrement payés par l'envie, [?] soit qu'ils soient petits ou grands [sic]. Si j'avois jamais eu cette petite ambition, elle me passerait ici. On y trouve l'occasion des meilleures leçons à qui sait les prendre. On s'y instruit à apprécier les hommes et les choses à leur valeur. Le spectacle que j'ai sous les yeux des réputations usurpées, des prestiges évanouis, des grands services méconnus, de la vertu calomniée, du mérite négligé, tout cela m'a confirmé dans ma doctrine qu'il n'y a rien de solide que le bien qu'on fait dans sa sphère d'activité. Il ne faut attendre aucune autre récompense quelconque que le sentiment du devoir rempli et du bien lui-même. L'approbation des bons est fort douce ; mais il faut aussi savoir s'en passer, car les bons sont souvent bêtes, parcequ'ils jugent sans connoissance suffisante de cause, et plutôt sur les résultats que sur le mérite des efforts. Je te déclare donc d'avance que [je] me mets au dessus des éloges et des critiques qu'on pourra faire de ma conduite ici. Je n'attends, je ne demande rien, que d'être libéré, et de retourner vite à ma charrue, en priant instamment qu'on m'y laisse une fois pour toutes, et qu'on donne les commissions comme celle que j'ai reçue à ceux qui aiment à être en évidence. J'ai plus que jamais le gout de l'obscurité.

Les Eynard partent dans 5 jours. Le jour même où j'écrivais à mon frère, en réponse à un certain bavardage venu de Paris, qu'Anna n'avoit parlé à aucun souverain, elle alla à la redoute, et dansa avec l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Il paroît qu'elle plaça fort heureusement quelques mots de Genève. Elle a eu hier une audience de la Grande Duchesse Catherine qui l'a fort bien accueillie, et lui a dit des choses aimables sur son oncle. Elle prend tous ces succès comme un enfant que cela divertit, mais assez philosophiquement, et bien mieux que je ne l'aurois imaginé. Elle a la tête froide de sa mère. Depuis qu'elle a été présentée à la cour, je la vois peu, jamais avant trois heures de l'après midi, que nous dinons ensemble, ou dans le monde, ou chez nous. Une ou deux fois la semaine nous faisons des visites ensemble ; mais le soir je la laisse aller souper ou danser ici ou là. La pauvre milady Divernois est toujours malade d'une fausse couche. Elle est triste et nerveuse comme on l'est

dans ces cas là. On la fatigue aisément. Elle a ses guignons, ses fantaisies. Une bonne comtesse de Beroldingen qu'elle connoissoit du Wirtemberg, est sa providence. Elles logent porte à porte, elle lui est bien utile et bien agréable. Le chevalier est fort attentif et fort patient. Ils se tutoient. Ils ont l'état de trente ans de mariage, aux fausses couches près.

Anna a eu le bon esprit de refuser d'être de la partie de traîneaux de la Cour, fixée au 16, et où il n'y aura qu'une douzaine de femmes, outre les cinq têtes couronnées ou à couronnes. On soupera à Schönbrun avec un spectacle ad hoc. Comme c'est Dieu qui dispose après que l'homme a proposé, il paroît qu'il ne donnera pas la neige, chose très nécessaire à la partie, et qui depuis deux jours fond à force. Le grand maître des cérémonies, qui nous choye, nous a offert les fenêtres de son appartement, pour voir passer, s'il y a lieu. Il est passionné de troupeaux merinos et il me respecte comme le pape des moutons. Il voudroit que j'allasse donner ma bénédiction à ses bergeries ; mais je n'ai pas le temps. Le grand chambellan, de son côté, qui a sous sa direction toutes les bergeries impériales, voudroit m'y trancaner ; et comme c'est un des hommes les plus aimables, et respectables qui existent, j'en serois bien triste ; mais c'est impossible. Quel dommage de ne pas pouvoir se dédoubler de sa personne en doublant les heures !

J'ai vû le jeune Rey arrivé d'Odessa, et allant à Genève. Il vous porte des lettres de Joseph et d'Auguste. Il m'a parlé à fond de tous deux, et rien ne peut être plus satisfaisant que tout ce qu'il m'a dit. Je viens de leur écrire à l'un et à l'autre, et j'ai parlé à Joseph avec l'amitié qu'il mérite. Vous aurez bien du plaisir à faire causer ce jeune Rey. Il paroît simple et droit, ce qui fait deux belles qualités ensemble. Mde d'Espine la mère paroît décidée à aller à Odessa, et s'il ne la croise pas en route, comme il le soupçonne, il l'y ramènera au printemps. Je pense que Rey pourroit donner des leçons de russe à Philippe. Parles-en à Lise. Il le feroit volontiers, je crois, car il paroît aimer beaucoup Joseph. Il m'a dit qu'Auguste avoit été extrêmement gai à l'escalade où il apporta et chanta des couplets, qu'en général il est très gai et très heureux ; que cette année il avoit tué une énorme quantité de bécasses, parce que nos bois d'acacias les attirent. Il ne paroît point que l'absence de Charles le chagrine. Il a en Joseph une confiance, et généralement une véritable considération, qui facilitent tout. Il fait aussi très bon ménage avec Mr Chevalier, à ce qu'il paroît. Rey peint celui-ci comme extrêmement timide et apathique. Il n'a pas appris un mot de russe, et il est par conséquent tout à fait inutile, outre que sa paresse le rendroit tel. Mr d'Espine marchande sa terre sur le Bug, et il devient probable que le marché se fera. Moins vous en parlez et mieux c'est. Je donne une lettre pour mon frère, à Mr Rey partant. Elle n'est pas pressante c'est pour une commission qu'il m'a donnée. J'ai hésité à lui donner vos schalles, mais j'ai craint les fouilles et les confiscations, au lieu qu'Eynard appartient à ma légation [et] ne sera pas fouillé.

Samedi 14.

Je ne peux pas attendre l'heure des lettres pour fermer ceci, parceque je dine chez l'ambassadeur de Russie et qu'après diner ce seroit trop tard pour la poste. J'espère bien une lettre de toi, car je suis à mon huitième jour. J'ai vû ce matin le prince de Wrede faisant force projets de venir nous voir cet été, avec toute sa famille. Ce sera le cas de faire ôter l'herbe par les petits Chaumontet, pour recevoir ce Feld Maréchal selon ses mérites dans notre chère baraque que je préfère au palais de Schönbrun, et à tous autres. J'attends de jour en jour des lettres d'Angleterre. Notre hiver est très doux. Rey dit que celui de Russie l'est aussi. C'est un

grand bonheur qu'une température qui épargne les souffrances aux hommes. Ils en ont tant d'ailleurs !... Toujours ni paix ni guerre ; et prolongation pénible et incertaine de séjour. Ecrivez toujours. Il faut boire jusqu'au fond du verre la mission acceptée. Adieu chère bonne amie.

Madame / Madame Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanière / Genève

On perçoit dans cette lettre un peu de tension entre Pictet et D'Ivernois. Il faut savoir que ce dernier adressait ses propres rapports à Turretini, sans toujours se concerter avec son collègue.

Auguste (1789-1817), le second des trois fils de Pictet de Rochemont, était épileptique. Ses parents décidèrent de l'envoyer à Odessa avec les moutons : « Nous cédon à l'envie d'Auguste d'accompagner la caravane, [...] et nous sommes d'accord à croire que c'est une résolution sage. Nous avons tout essayé ; il est possible qu'un climat plus chaud, un régime plus libre, opère une révolution chez lui. » (Charles à Marc Auguste, 21 mai 1808, cit. Edmond Pictet p.72). Auguste mourra à Odessa le 16/28 novembre 1817.

Le Suisse Joseph Gau, parent de Lise Gau, gérât la concession de Novoi Lancy. On verra qu'une sœur de Lise s'occupait des bergeries piémontaises du marquis de Cavour.

Le Genevois Jean D'Espine (1783-1859), émigré avec sa femme à Odessa en 1810, y avait fondé avec les frères Léonard et William Revilliod une maison de commerce ; il a été nommé en 1812 consul de Suisse et de Suède.

Les trois associés vendront en 1825 à Charles-René, Eynard et Jacob Beaumont, entrés dans l'affaire en 1816, leur établissement appelé Genewka. Jointe à Novoï Lancy, cette exploitation comptera quelque 28.000 ha. et autant de moutons ; le tout sera liquidé après la mort de Charles René en 1856 ; source de soucis constants, les bergeries d'Odessa, faute semble-t-il de capitaux, n'auront jamais été vraiment rentables.

Pictet juge sa nièce dans plusieurs de ses lettres. Le Journal d'Anna est conservé dans la famille Lefort ; j'ai pu en lire la transcription que Jean-Louis Lefort a bien voulu me prêter : c'est un récit amusant mais assez superficiel des mondanités, extraordinaires en vérité, auxquelles cette jeune femme a participé.

Le Genevois Jean-Justin Rey (1791-1864), sera négociant et armateur à Odessa, régent de la banque impériale russe et directeur général de la compagnie impériale et royale de navigation sur le Danube. (Filiations protestantes, France, vol. 2.)

16 Janvier [1815]

Nous avons vû dans les gazettes angloises, chère Amélie, que le capitaine Pictet étoit arrivé à Londres, chargé de dépêches pour lord Castlereagh. Le dit capitaine Pictet s'en est fié aux gazettes pour nous annoncer son arrivée : il aura je pense jugé convenable d'épargner peine et ports jusqu'à ce qu'il eût un peu reconnu son terrain. Vous aurez eu avant moi une lettre de lui.

Les Eynard sont lents à partir maintenant. C'est un bal, c'est un souper, une partie de traineaux, et puis cette paûme qui a un attrait irrésistible, parcequ'elle [illisible] au prestige des chances de tous les jeux d'adresse. [sic] J'ai moi-même peine à m'en défendre. J'y donnerois volontiers mes loisirs, à présent que je commence à en avoir, et par exemple j'y ai joué ce matin une heure et demi. Gardez m'en le secret pour le decorum de conseiller d'Etat. Pour en revenir aux Eynard, il ne faut pas s'étonner s'ils ont de la peine à quitter cette cour où ils sont maintenant si bien. La grande duchesse a été presque amicale pour Anna ; et a fort bien reçu son mari ensuite. Chaque signe de faveur d'une tête couronnée ou à couronner est suivi des empressemens des courtisans. A plus forte raison quand il s'agit d'une jolie femme accorte, qui reçoit tout son monde en souriant, et qui est aussi à son aise au cercle de la cour qu'à sa société du dimanche. Il y a toujours foule autour d'elle. Cela profite à son mari, qui est

d'ailleurs si liant, et si gai, qu'il a fait une énorme quantité de connoissances. Quant à moi je me tiens à quatre pour n'en pas faire. Je refuse plus de diners que je n'en accepte, mais il y a toujours trop de ceux-ci, et aujourd'hui est un jour fâcheux. Hier étoit la maudite corvée des visites de ministres et de grands dignitaires. La gêne de l'uniforme, le froid glacial pour attendre sa voiture, le froid plus glacial des salons pleins d'habits dorés, l'inconcevable nullité de la conversation dans ces visites où l'on reste toujours debout : tout cela en fait une épreuve de patience à la quelle la mienne tient à peine. J'aime mille fois mieux le travail même ingrat, les affaires même épineuses, que ce tournoisement dans le vide. Mais vivent les hommes qui nés tout près du trône, ont sù conserver un saint amour pour le vrai, le bon et le simple, qui sollicités par toutes les distractions, ont su occuper leur jeunesse d'objets sérieux ; qui percent de leur regard l'atmosphère de mensonge et d'erreurs dont ils sont entourés, et portent leurs observations justes et fines dans tous les domaines de l'intelligence, et sur tous les intérêts de l'humanité ! Tel est celui que je vous ai fait connoître, et qui aujourd'hui encore m'a charmé par une heure de conversation philosophique, et confidentielle. Que de choses intéressantes ! que de vérités je vois mieux, et avec plus de détail et d'avantage par l'aimable confiance qu'il m'accorde ! Nous aurons beaucoup et beaucoup de choses à en dire au coin du feu de Lancy. Il est d'encore plus mauvaise humeur que moi contre les bals, parcequ'il est obligé d'y aller, ce qui l'attriste à mourir, par le contraste d'un luxe excessif et d'un spectacle étourdissant, avec les maux profonds dont tout ceci prolonge la durée. Il m'a donné rendez vous au bal de l'ambassadeur anglois après demain, pour causer dans un coin, dit-il, pendant que les puissans de la terre sauteront.

Lundi soir à 11 h.

J'ai eu chez Mde Peschier, où nous dinions, la bonne fortune d'être assis à côté d'une jolie Juive de Berlin, dé mariée, et qui fait des romans. Nous nous sommes accrochés d'abord par l'Agathocle de Mde Pichler puis par la passion qu'elle a de parler anglois, ce qu'elle fait dans un point de perfection extraordinaire. Elle m'a donné son dernier roman, et promis les autres : ce sera du gibier de Bibliothèque britannique. Je ne crains que l'embarras de lui en faire l'éloge après ceci sans les avoir lus ; il faudra m'en tirer comme avec un historien de nos amis. Si tu as oublié l'anecdote, Lise te la rappellera. Cette brave Bibliothèque britannique qui me rend de si bons offices, me joue aussi des tours. Il y a ici un prince toscan qui en est passionné, et qui me parloit depuis longtemps des soupirs d'une de ses parentes après l'illustre auteur de ce journal fameux. [déchiré], bien des rendez vous manqués ont abouti ce soir à une visite en personne à cette soupirante. J'ai trouvé une femme tout miel et tout ennui qui m'a emplâtré en face sur cette rare production de l'esprit humain, qui la consolait de tout depuis bien des années. Il me semble que la lecture soutenue de la Bibliothèque britannique auroit dû lui donner plus d'esprit : elle m'a bien ennuyé. Vous ne direz pas, au moins, que la louange m'énivre.

Mde Divernois est à peu près remise, mais ne sort pas encore. Le départ des Eynard sera une épreuve pour elle. C'est une chose bien triste, en effet, de voir partir les gens pour Genève, surtout en recevant plus rarement des lettres, comme vous m'y condamnez, mes chers enfans. Il y a dix jours que je n'en ai eu de vous. C'est trop long ; et je ne puis croire que ce soit tout à fait votre faute. On aura oublié d'affranchir. Envoyez à la poste pour vous en assurer, car

j'aime mieux recevoir tard que point. J'ai les yeux fatigués, et pour vous donner un bon exemple, je vais me coucher. Adieu.

Mercredi matin 18

J'ai eu hier au soir la petite lettre de ta mère du 6 janvier, qui m'a fait bien plaisir, mais qui me montre qu'il y en a de perdues ou de retardées, car elle me dit qu'Anna n'avait plus de fièvre ce jour là, et elle ne m'avait point parlé de maladie auparavant. Vous ne pouvez pas vous accoutumer vous autres femmes, à prendre note de vos lettres, et à rappeler dans chacune, les dates des précédentes. Quant à moi qui suis régulier comme une pendule, et qui ai écrit, sans y manquer une fois, le mercredi et le samedi, soit à vous mes enfans soit à Albert, vous pouvez faire votre compte exact. S'il n'y a pas deux lettres par semaine, il y en a de perdues.

J'attends du Charlot incessamment. Je lui sais bon gré d'avoir écrit à ta mère avant moi. Il a bien pensé que je serois instruit par les gazettes. Je t'envoie une lettre d'Auguste arrivée aujourd'hui. Il m'écrit du 25 Xbre qu'ils n'ont point encore de neige, ils s'établissent dans la maison d'hiver, avec une bonne provision de kisel et chacun une pelisse. Ils sont gais comme pinçons et se réjouissent du passage des bécasses au mois de mars.

J'ai reçu de l'empereur mon oukase de conseiller d'Etat, et j'y ai vu qu'il me prend à son service, et m'accorde gracieusement etc. Comme on ne peut pas servir deux maîtres, il faudra que je sorte du conseil. Que dites vous de cette nécessité, mes enfans, vous qui connoissez mon ambition syndicale !

Nous sommes invités à aller demain à Schönbrun voir jouer la comédie de la cour. Nous avons des fenêtres au palais pour voir partir. C'est dommage de n'être pas curieux, mais c'est une chose à avoir vûe. Il y a ici un Sautter Martin qui va à Odessa et que je chargerai de paquets pour Joseph et Auguste. Je leur ai écrit il y a quelques jours.

Recommande à Lise les moutons. Il faut qu'au mois de mars, et avril, ils soient tous arrondis par le son et l'avoine, mâles et femelles. Cela est trop important pour n'en pas faire la dépense. Elle s'y retrouvera largement. Voilà une lettre de Charles qu'on m'apporte du 27. Il n'a pas reçu celle que je lui ai adressée. Il ne sait donc pas son avancement. Ma lettre aura été sur l'un des paquebots qui ont péri. Adieu mes chers enfans.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

Charles René avait été nommé in absentia capitaine d'infanterie dans la milice genevoise le 9 septembre 1814 ; son père sollicitera pour lui en vain un brevet de lieutenant colonel fédéral (Cramer II 50).

C'est au jeu de paume voisin, aujourd'hui disparu, et non aux bals, que le Ballhausplatz, doit son nom ; il désigne aujourd'hui encore le siège du gouvernement autrichien ; le chancelier (premier ministre) en occupe l'aile du côté de la Minoritenplatz (die Schattenseite), le ministre des affaires étrangères, celle du côté du Volksgarten (die Sonnenseite). La prééminence du second tient au fait que sous le régime de la double monarchie, instauré avec la réforme (Ausgleich) de 1867, il y avait deux premiers ministres, l'un autrichien, l'autre hongrois, mais un seul responsable de la politique étrangère.

Nouvelle sortie pessimiste de l'archiduc Jean.

Je n'ai pu identifier ce Peschier, Genevois résidant à Vienne.

Mme Andreas Pichler née Catherine von Greiner (1769-1843), Viennoise, écrivain, auteur entre autres du roman Agathocles (1808) traduit en plusieurs langues ; elle tenait aussi un salon. (OeBL)

Le kisel est une sorte de bouillie sans alcool faite à partir de fruits ; on la regardait comme un remède.

Le Genevois Jean-François Sautter (1791-1872), dit Sautter Martin du nom de sa mère, venait d'être consacré ; il n'ira pas à Odessa mais sera pasteur à Marseille puis à Alger (Heyer).

24 Janvier [1815]

C'est sur ton tour, chère Amélie, que tombe le récit de la partie de traîneaux. C'est encore ce que nous avons vû de plus brillant ici. Tout le reste peut se voir à Paris ; mais il faut pouvoir compter sur la neige d'une manière suivie pour se hasarder à des pareils préparatifs. Représente toi trente trônes de velours et d'or, avec franges, et bouillons, et graines d'épinard et toutes les fanfreluches dorées qu'on peut faire ganguiller à un traîneau. Toutes les plumes d'autruche de l'Afrique s'agitant sur les têtes de trente magnifiques paires de chevaux, couverts d'or, et écumant d'impatience. Représente toi tout ce que nous avons de plus puissant en Europe, y compris les jolies femmes, placé deux à deux sur ces trônes, et faisant les olivettes au galop dans la grande cour du palais impérial par le plus beau temps du monde. Grace aux adorateurs, nous avons une place délicieuse pour tout voir le mieux possible. Nous étions à une croisée au premier, à côté de celle où l'on avoit placé l'impératrice (trop délicate pour soutenir la fatigue du traîneau) Marie Louïse sa belle fille, et le petit prince de Parme (roi de Rome). Les traîneaux s'arrêtoient devant nous de temps en temps ; la musique étoit près de nous. Les quatre faces de cette grande cour, ou place que le palais entoure, étoient doublées d'une épaisseur de peuple de vingt de hauteur, qui crioit à tue tête vivent les empereurs ! comme on dit cela en allemand. C'étoit la plus belle lanterne magique du monde ; mais sais tu ce qui me gâtoit mon plaisir ? Les femmes avoient le nez rouge. C'est une fatalité attachée aux parties de traîneaux, et qui ne ménage ni les reines ni les impératrices.

Un incident suspendit un moment la course des traîneaux et donna lieu à des observations morales et politiques sur les Anglois en général, à l'occasion de celui qui représente ici la Grande Bretagne. L'ambassadeur lord Stewart avoit pris la fantaisie, qu'il prend quelquefois, de se mettre sur son siège en veste courte et en chapeau rond, pour mener ses quatre chevaux. Ses secrétaires étoient dans la berline, et il se présenta pour entrer dans la cour du palais, où les sentinelles avoient ordre de ne laisser entrer aucune voiture. On l'arrêta. Il s'obstine et dit qui il étoit. Les sentinelles ne firent pas leur devoir et laissèrent entrer la voiture. Il faut observer qu'il a la vue basse. Il vint se camper sur la lice même des traîneaux, et arrêta ainsi la procession. Le grand écuyer lui dépêcha aussitôt un aide de camp pour le prier de faire place. L'aide de camp croyant parler à un cocher mal mis, lui donne l'ordre un peu brusquement. Lord Stewart dit qu'il étoit l'ambassadeur de la Grande Bretagne, et qu'il vouloit rester. Second message du grand maître des cérémonies avec insistance. Il se rangea alors un peu, mais il embarrassoit encore beaucoup. On alla prendre les ordres de l'empereur, qui furent de le faire déguerpir. Le grand chambellan porta lui-même l'injonction qu'il adoucît par sa politesse ordinaire. « Mais où est-ce que je verrai donc, moi ? » s'écria naïvement lord Stewart. « Milord, vous verrez où vous pourrez, mais il faut faire place à l'instant : c'est l'ordre de l'empereur. » Alors il prit son parti ; et nous le vîmes qui s'acheminoit tristement par la porte du palais qui est aussi la porte de la ville, et qui étoit la seule retraite qu'on lui permettoit. Tout cela fut akward au plus haut degré, et nous n'en perdîmes rien. Mon collègue, comme tu peux croire, a eu bien à faire à défendre son ami et la nation de son ami,

qui est une véritable mine d'incongruités. Les Eynard et moi nous allâmes ensuite à Schonbrun, où nous vîmes Cendrillon avec de charmans ballets, dans une délicieuse salle de spectacle. Nous revînmes à temps à Vienne pour voir rentrer toute la procession aux flambeaux et aux acclamations de ce bon peuple de Vienne.

Ce matin j'ai passé une heure avec l'archiduc Jean auquel Lise veut que je vienne écrire de Lancy. Il est toujours plus aimable pour moi. Je le regretterai. Il m'a invité à dîner pour causer.

Mercredi 25.

J'ai été au bal jusqu'à minuit chez l'ambassadeur russe, Anna jusqu'à 4h ; grands succès. Bras dessus bras dessous avec les grands ducs, dansé deux fois avec Alexandre. J'ai toujours peur que cela ne lui tourne un peu la tête ; mais pour lui rendre justice elle n'y montre point de disposition. Plus question de départ, que pour la semaine prochaine. Je vais dîner chez une lady Acland que je ne connois pas, mais dont le mari est homme de mérite ; cela m'oblige à abrégier et à ne pas attendre les lettres s'il doit y en avoir. J'ai [déchiré] écrit deux fois la semaine. Voici une note pour Lise. Adieu à toutes. J'avois compté écrire encore à ta maman.

NB. Ne lis qu'au cabinet de Lancy les incongruités de lord Stewart, et pour cause !

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

[Vienne] Lundi soir 30 [janvier 1815]

J'arrive, chère amie, de chez la grande duchesse Marie, qui m'avoit fait prier d'aller la voir. J'ai été reçu, comme chez sa sœur, par un chambellan de service, qui m'a fait entrer dans un salon où elle lisoit près d'une table. Elle s'est levée, et est venue à ma rencontre. « J'ai désiré depuis longtemps, Mr Pictet, faire connaissance avec vous (m'a-t-elle dit), mais on ne fait point ici comme on voudroit, et j'ai perdu bien du temps. » J'ai fait des révérences, et j'ai dit que j'étois bien heureux que S.A.I. me permît de lui présenter l'hommage de mon respect. « On vous doit bien des obligations. Vous avez entretenu pendant la longue durée d'une période désastreuse, la connoissance de ce qui se passoit en Angleterre. » – « Nous avons eu le bonheur d'échapper, parceque nous étions de bonnes gens qui ne parlions point politique, et qui apprenions au public du continent à mettre à profit les arts économiques des Anglois. » – « Vous avez plusieurs savans du premier ordre parmi vos collaborateurs. » J'ai nommé Prevost et Odier, mais j'ai dit que mon frère et moi avions commencé l'entreprise, et l'avions soutenue longtemps presque seuls. – « Belle chose que cet ouvrage ! Le but en est si pur ! si moral ! Vous habitez une ville bien intéressante par ses connoissances et par ses mœurs. » – « Genève a eu le bonheur de se faire un nom malgré son extrême petitesse. » – « On dit que vous avez résisté à l'influence française et conservé intacte votre couleur genevoise. » – « Nous avons eu ce bonheur, Madame. L'esprit religieux, et les mœurs se sont conservées : on ne sait ce que c'est chez nous que les mauvais ménages. » – « Quel phénomène ! dans le siècle où nous sommes ! » et elle a ri ; je me suis douté qu'il y avoit de l'incrédulité dans ce rire là. « Votre éducation est excellente. » – « Elle est soigneuse des mœurs comme des connoissances, elle participe aux avantages de l'éducation publique et à ceux de l'éducation privée. » J'ai parlé de l'intérêt, de l'émulation qui existe entre les parens sur les progrès des

enfans, de la fête nationale des promotions, de l'association des chefs du gouvernement avec les ministres de la religion pour présider cette fête, commune à tous, et qui laisse pour la vie des souvenirs vifs aux enfans, tout en développant chez eux le germe des sentimens patriotiques. Elle m'écoutoit avec plaisir. Elle s'est écriée : « Heureux pays !... Faites-moi le plaisir de me donner des nouvelles de Mr Sismondi. Vous le réclamez, je le croyois Pisan. » – « Madame, il y a huit siècles que sa famille florissoit à Pise ; mais nous le réclamons comme nous appartenant tout à fait ; ses ancêtres se sont établis à Genève ; il y a été élevé, et il est membre de notre académie. » – « C'est un homme qui a surement de l'élévation dans l'ame. » – « V.A.I. le juge à merveille : il a un beau et noble caractère. » – « Il écrit avec feu et clarté. » – « Son style s'est perfectionné à l'école de Copet. » – « Il a donc pris auprès de Mde de Stael ce qu'il devoit y prendre. C'est une personne bien extraordinaire que cette dame de Stael pour le génie. Son livre sur l'Allemagne m'a fait un extrême plaisir. Les jugemens qu'elle a portés sont en général confirmés, et par ceux-là même qu'elle juge. Goethe m'en a parlé de cette manière. » – « Ah ! elle ne l'a pas maltraité. » – « Cela est vrai ; mais il se reconnoit l'amour propre dont elle l'accuse. Elle va vous revenir à Genève. » – « Notre ville est un peu petite pour elle. » – « Dites qu'elle est un peu active pour vous : le mouvement qu'elle crée doit déranger votre sagesse. » J'en suis convenu. – « Parlez-moi, Mr Pictet, de ce Fellenberg que vous nous avez rendu si intéressant. » – « Ah ! Madame, c'est un bel établissement que ses instituts ! » – « J'ai bien envie de voir cela. » – « Rien ne pourroit le rendre plus heureux que de voir apprécier ses travaux par V.A.I. » Je suis entré dans quelques détails pour faire comprendre l'esprit dans lequel il travaille et les résultats obtenus. Elle m'a écouté avec attention. Elle a admiré la sagesse de ce principe fondamental de Fellenberg de développer les moyens de chacun pour le mieux possible dans sa sphère. Elle m'a interrogé sur Pestalozzi. Elle m'a demandé si j'avois entendu prêcher le poète Verner. « Il s'est fait ministre pour prêcher, et il ne débite que de la poésie en chaire. » Elle m'a parlé de l'archiduc Jean comme j'en pense. Elle m'a conseillé de faire la connoissance de l'archiduc Regnier. Elle m'a félicité de ce que la confiance de mes concitoyens m'appeloit à la tâche honorable de soigner ici les intérêts de Genève. J'en ai pris occasion de lui dire quelques mots de notre position, et du risque que nous courions d'être déboutés par la France de notre demande de toucher au canton de Vaud. Elle a paru y prendre intérêt. Elle m'a parlé d'une gouvernante de sa fille ainée qui est du canton de Vaud. Elle m'a questionné sur les petits cantons, sur l'espèce d'embarras qui résultoit pour la Suisse de ce que ces montagnards s'isolent du système helvétique. J'ai fait remarque que c'étoit par l'éducation qu'on pourroit y remédier, et que le projet des arrangemens de la Suisse y pourvoyoit. J'ai été aussi content qu'il soit possible de son ton, de son esprit, de sa politesse et de son jugement. J'oublie de dire qu'elle m'a dit des choses aimables sur Anna. J'oublie aussi Odessa et le duc de Richelieu dont nous avons beaucoup parlé ; ce qui m'a donné occasion de dire quelques mots de Charles et des graces reçues. J'ai aussi rappelé (à propos de la Bibliothèque britannique qui a à présent 130 volumes de 500 pages) que lorsque mon fils eut l'honneur de faire hommage d'une collection complète à S.M. l'Impératrice Marie, en 1807, cette collection n'étoit que de 72 volumes. J'ai rappelé encore que S.M. l'Impératrice avoit daigné dès lors d'être au nombre de nos souscripteurs.

Maintenant si tu me demandes laquelle des deux sœurs j'aime le mieux, je réponds toutes deux. L'une est plus animée, plus abandonnée (pour employer un mot qui dit trop mais qui fait comprendre). Elle met plus à l'aise, et fait mieux oublier son rang. L'autre a plus de mesure, plus de dignité. L'une jette les paroles en riant ; l'autre les pèse, et ne se permet que le sourire. L'une est une femme aimable, l'autre une princesse imposante. Mais la gaîté de l'une des sœurs ne fait point à l'autre un tort de sa raison ; et je répète que si l'on me donnoit à choisir, je les prendrais l'une après l'autre.

Mercredi soir. Je me désole, nous nous désolons d'être sans lettres. C'est très extraordinaire, et encore plus triste. Je vais au bal le cœur gros. Adieu chère amie, voilà des pettoffes pour les enfans. Le Prince de Wrede a voulu avoir Anna à dîner vendredi, ainsi ils ne partiront au plus tôt que samedi ou dimanche. Adieu.

Madame / Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanière / Genève / Suisse

La grande duchesse Marie Pavlowna (1786-1859), sœur du tsar Alexandre, avait épousé en 1807 le duc Frédéric Charles de Saxe Weimar Eisenach. Sa sœur cadette, la grande duchesse Catherine, avec qui il la compare, avait reçu Pictet le 25 décembre 1814 (cf. p. 66 ci-dessus).

Marie Fedorowna (1759-1828), née Dorothee Sophie, duchesse de Wurtemberg, veuve du tsar Paul I. Elle avait reçu Charles-René en mission à Pétersbourg en 1807.

Pictet ne peut contredire la grande duchesse sur les prétentions ridicules de Charles Léonard Simon, dit Simonde, de descendre de la maison pisane des Sismondi.

Frédéric Louis Zacharie Werner, de Königsberg (1768-1832), poète et écrivain ; mystique exalté, il s'était converti au catholicisme à Vienne après une vie agitée. (Didot Hoefer).

Une « pette » signifiait à Genève une bagatelle (Humbert) ; pettoffe en est sans doute le diminutif.

Mercredi 1^{er} février à 11 heures du soir

J'arrive du bal, chère Amélie. J'y ai laissé les Eynard qui ont le courage d'y souper. Grâce à Jean j'ai trouvé du thé, et tout en buvant je t'écris quelques lignes. Ces petits bals de cour qu'on appelle Kammer-balle (bals de sallon) sont plus agréables que ceux à grand gala : on est plus en société, et on n'y est pas ennuyé de l'étalage des grands cordons. J'y ai passé trois heures sans fatigue, et même je m'y suis assez bien amusé. Outre les conversations des gens intéressans qui étoient déjà de ma connoissance, outre les sourires gracieux de tout ce qu'il y a de plus grand, j'ai entamé deux relations nouvelles qui me font plaisir. La première est la connoissance du duc Albert de Saxe Teschen, oncle de l'empereur, le patron des beaux arts, celui qui a élevé à la mémoire de sa femme ce magnifique mausolée de Canova, qui vaudrait seul le voyage de Vienne. Je parlois agriculture avec un comte vénitien. Il s'est approché, et m'a dit : « voulez vous me permettre, Mr Pictet, de me présenter moi-même à vous ? Je voudrais prendre vos bons conseils sur l'économie rurale. » Là-dessus il m'a fait l'histoire de ses bergeries et de ses assolemens. Il m'a dit qu'il regrettoit tous les jours de sa vie qu'il avoit passés sans connoître les délices de l'agriculture, occupé qu'il étoit de la chimère des armes (NB. Il a 76 ans et on ne lui en donneroit pas 60). Il a fini par me demander comme une faveur d'aller voir ses bergeries, et de lui dire ce qu'il avoit à faire pour arriver à la perfection que j'avois sù atteindre. Son neveu l'archiduc Jean lui avoit dit qu'il vouloit me mener voir les bergeries de l'empereur, et il demandoit instamment que je ne négligeasse pas de voir les

siennes en même temps. Il m'a entretenu avec bonté de ses collections, de ses galeries, de son attachement pour son neveu l'archiduc Charles, à qui il destine sa fortune. Il tâche, dit-il, de lui faire entrer dans la tête des idées agricoles, en remplacement des idées militaires. Puis il m'a ajouté : « Vous ne le connoissez pas mon neveu ? il faut faire sa connoissance. Il a une excellente tête, et un bon cœur. » Je me suis confondu en protestations très sincères de respect et d'admiration pour cette noble famille. Notre conversation a été très longue. Deux autres archiducs attendoient qu'elle finît pour me prendre. L'archiduc Renier avoit eu le mot de la grande duchesse Marie dont j'ai parlé à ta maman dans ma précédente ; et son excellent frère, l'archiduc Jean, me l'a amené comme il auroit pû faire un simple particulier [sic] à un personnage d'importance. C'est le plus beau des trois frères ; mais j'ai vû que ce n'étoit pas son seul titre à la faveur de la grande duchesse Marie. Celui là excelle dans les connoissances botaniques et chimiques, et il dirige ses recherches constamment vers les applications utiles. Il fait depuis plusieurs années des expériences suivies sur les céréales, et sur les graminées des prés. Il sait par cœur mes dix huit volumes d'agriculture. Il m'a offert de me faire participer à tous les résultats utiles qu'il a obtenus. En particulier il m'a promis une certaine avoine de Géorgie et des blés de Sicile. Enfin j'ai trouvé chez lui la même libéralité bienveillante que chez son frère, la même simplicité aimable, le même esprit solide et réfléchi. Il m'a engagé à aller le voir. Quel exemple ces excellens princes ne donnent ils pas à ceux de la France et de l'Angleterre ! Où sont les familles de simples particuliers qui réunissent plus de dévouement au bien, plus de connoissances, plus de vertus ! Je bénis et rebénis l'agriculture et la Bibliothèque britannique qui en bonnes amies qu'elles sont, ont été mes introductrices auprès de ces respectables princes. J'en fais, et en ferai de plus en plus, des amis de Genève, car je rapporte tout là.

Samedi 4

L'homme propose et Dieu dispose. J'ai gardé le lit deux jours après le bal de cour, pour m'être refroidi en sortant. Cela m'a fait manquer des rendez vous archiducaux, que j'espère reprendre incessamment. Le duc Albert m'envoya hier son chambellan pour me prier d'aller voir sa galerie (magnifique collection de dessins originaux). Je manque encore aujourd'hui un diner tête à tête avec mon bon ami Emeric Festetits pour affaires. Enfin je ne sais trop si je pourrai aller demain voir le prince Charles, qui m'a fait dire qu'il m'attendoit. C'est encore celui de tous qui m'inspire le plus de curiosité.

Quelle triste nouvelle je trouve, dite en passant, dans une lettre de Lise du 14 ! C'est le premier et le seul mot que j'aye entendu de l'accident de notre respectable duc de Richelieu. Quelle chance cruelle ! C'est toujours une chose affreuse qu'un tel estropiement ; mais beaucoup pire pour un homme aussi actif, aussi indépendant qu'il l'a toujours été. Il n'y a pas de jour qu'on n'ait à réfléchir sur ce que la récompense des bons n'est pas dans ce monde. Je regrette de ne pas savoir les détails de l'accident. Lise dit qu'il s'est cassé la hanche, c'est peut être déboité la hanche, ce qui est bien assez grave ; mais selon la fracture ce peut l'être beaucoup plus. J'en suis consterné, et j'ai eu l'image de cet homme respectable toujours présente à ma pensée dans mes insomnies, les deux nuits passées. Que de choses à souffrir pour lui et pour les autres avant que la vie soit passée !

Je donnerai ceci aux Eynard, des lettres de Christine Begna et Mariette. Ils partent enfin demain. J'ai manqué le diner que le prince de Wrede hier a donné à mon occasion, avec la

princesse de Metternich. Je n'écrirai probablement pas au cousin Albert. Dis le fait. NB. J'ai eu une lettre de Viollier du 23 en même temps que les vôtres du 14. J'écrirai à ta maman par le prochain. Ne m'oublie auprès d'aucun de nos amis et parens. J'embrasse ma petite Nanette. Les couplets de ta maman sont charmans. Adieu chère Amélie.

Comment vont vos couriers ? Voilà une lettre de ta maman du 11 ; je vais lui répondre. Je crains fort que les Eynard ne peuvent pas partir demain. Ils ne sont pas prêts, et je vais envoyer ceci à la poste. Ils porteront les trois schalls. J'ai dit mérinos et vous avez lû cachemire. Je ne suis pas si fou. Laissons cela à ceux qui le peuvent.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / en Suisse

Le duc Albert de Saxe Teschen (1738-1822), était veuf de l'archiduchesse Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse, morte en 1798, dont le splendide mausolée par Canova se trouve dans la Augustinerkirche. (cf. la méditation qu'il inspire à Pictet dans la lettre du 10 mars 1815, p. 104 ci-dessous). Sa collection de dessins et gravures se voit dans le musée appelé Albertina, son ancien palais, qui sera le sujet de la lettre à Amélie du 18 février p. 93 ci-dessous).

Marie Antoinette dite Mariette Mathieu de Marcleys de Cervens était née à Lancy où son père, officier dans le régiment savoyard du Genevois, était en garnison ; elle avait épousé en 1814 le comte de Begna que l'on verra à Turin. (Foras III 406, article Mathieu).

Jean-Pierre Viollier (1755-1818), conseiller d'Etat ; il demandait à Pictet, accablé de commissions, de s'entremettre pour placer un protégé : « Je me suis adressé à un général. Il m'a répondu qu'au moment de désarmer 300.000 hommes, on ne pouvait pas espérer de placer un étranger comme officier. » (Pictet à Turrettini 11 février, Cramer I 349).

Dimanche 5 février [1815]

Chère bonne amie, j'ai à répondre à deux de tes lettres reçues hier du 11 janvier par conséquent retardée de 10 jours ; l'autre reçue aujourd'hui du 17, et retardée du 5 au 6. Je n'y conçois rien. Je tiens encore mes pinçons ; mais ils vont s'envoler avec le carnaval, et c'est eux qui te porteront ceci. Il y a bien fallu le triste mercredi des cendres pour les chasser tout de bon. Je ne les envie pas mal dans ce moment comme tu peux croire.

Que je te parle d'abord du duc de Richelieu. Je ne puis me défendre d'espérer que son accident est un conte. Mais comment ne m'en as-tu (ni personne) dit un mot, ne fût ce que pour me dire que ce bruit avait couru et qu'il ne falloit pas y croire ? N'a-t-on point confondu la jambe de Mde la [illisible] avec la hanche du duc ? On en fait de plus fortes en fait d'anecdotes et même de peinture. Ce qui me donne le courage de dire ce mot de plaisanterie, c'est que personne n'en a ouï souffler la moindre chose ici : cette triste nouvelle auroit été sur toutes les gazettes. Gronde convenablement Lise sur ce qu'elle m'en a dit, comme une chose que je devois savoir, et sur ce qu'elle ne t'a pas pressé de reprendre la nouvelle quatre jours plus tard.

Tu es assez bonne chère amie, pour me souhaiter une bonne pelisse, que j'ai, et pour éloigner par tes vœux un coup de froid que j'ai aussi. Mais le coup de froid passe, et la pelisse reste. D'ailleurs celle-ci en est innocente et peut prouver son alibi. Je me suis enrhumé mercredi à la cour en causant longtemps avec les archiducs sous un soupirail ouvert à dessein, et dont je reconnoissois la perfidie sans oser m'y soustraire. Etre plus délicat que ces princes n'eût pas

été convenable, et il étoit de devoir étroit de s'enrhumer. Cela n'est rien : les ambitieux éprouvent à la cour des coups de froid qui leur font bien plus de mal. Je regrette l'audience que j'aurois eue aujourd'hui de l'aîné des frères ; mais la semaine ne se passera pas sans que je le voie. Il faudra ensuite, ou me défendre ou céder aux très aimables propositions déjà faites pour des courses qui m'intéresseroient dans tous les cas, qui m'intéresseront beaucoup plus en telle société, et qui d'ailleurs peuvent et doivent être considérées dans le système que tu me connois de faire servir une bonne chose à une chose bonne, et de happer l'utile partout où l'on peut. Cela posé, penses tu que je refuserai ? Il n'y auroit qu'une raison suffisante, ce seroit la possibilité d'une crise pour nos affaires qui exigeât absolument ma présence ici. Hors de là, et à part mon plaisir, je ferois une véritable faute en refusant. Il faut faire comme disoit quelqu'un qui se pressoit trop pour être éloquent, il faut faire contre bon cœur fortune. Puisque le sort me retient ici, il faut profiter de mon séjour sans nuire à l'objet de ma mission : à plus forte raison, quand je peux la servir en même temps. Je parie que c'est l'avis du cabinet de Lancy, dont j'apprécie surtout la sagesse depuis que j'en connais d'autres.

Sur la sagesse des cabinets, je vous recommande d'écouter Eynard ; sur les parures et les petits propos de cour écoutez Anna. Comme vous allez les faire causer ! Vous mettrez la petite Pythonisse sur le trépied, et vous en ferez un petit moulin à paroles. Il est parfaitement vrai de dire qu'ils ont fait le voyage le plus curieux, dans les circonstances les plus curieuses et les plus brillantes, et avec autant de moyens de tout voir que s'ils avoient été prince et princesse héréditaires de tare ou de barre. Le journal d'Eynard sera piquant, et celui d'Anna (car elle a fait son journal) aura bien son mérite. Le sien de mérite sera grand si vous trouvez qu'elle revient d'ici plus simple et meilleure enfant qu'elle n'y est allée. Elle aura passé à l'épreuve du feu.

On ne s'arrange pas facilement pour les logemens, et je doute encore s'il me sera possible, comme je le voudrois, d'être sous le même toit que les Divernois. Au reste, vous savez bien qu'il ne faut pas être en peine de moi. En logement comme en existence, repos et obscurité : comme j'ai peu de rivaux, je suis presque sûr de trouver à m'arranger.

Lundi 6. Je garde toujours la chambre, et peu s'en faut le lit, pour laisser bien passer cette façon de fièvre catharale. Je regrette de n'avoir pu aller hier voir lord Wellington chez lord Castlereagh avec les Eynard, mais je retrouverai le héros de l'Espagne, et mon regret est fort peu pour l'assemblée – souper de lady Castlereagh, ce sont des cohues sans formes ni gout, ni substance, et dont le plus petit tort, déjà grand pour moi qui ai besoin de sommeil, est de commencer à onze heures. Aussi j'en use très peu, et seulement pour m'y montrer tous les huit ou dix jours.

Je viens, dans cet instant, d'envoyer à l'archiduc le paquet de graines de farouche, arrivé à bon port. J'en remercie Lise. On y a joint, sans que je sache comment ni pourquoi, douze exemplaires d'une brochure sur les nègres, mauvaise traduction à ce que j'entrevois, d'une compilation aujourd'hui sans intérêt, parce que la question est jugée. Cela coûte fort cher. De Carro à qui cela est adressé n'en veut pas entendre parler, et d'autant moins qu'il a déjà reçu la même brochure des Manget et Cherbuliez.

J'ai eu aujourd'hui deux heures le bon magnat et comte Emeric [Festetics]. Il venoit me tenir compagnie, et tâcher de faire avec moi un arrangement qui lui donne de ma précieuse race, comme il l'appelle. Il a eu du malheur avec le béliet Carlus (ainsi nommé en mon honneur), et

dont il avoit refusé 500 ducats. Il est mort d'un coup de sang. Son beau frère a perdu des suites du foot rot un des deux magnifiques dont vous avez ouï parler dans le temps ; et son frère (à lui Emeric), a vû tuer par les autres béliers l'étalon de ma race qu'il avoit acquis contre quatre étalons arabes (je crois que c'est quatre, mais c'est au moins trois : je tiens le fait du jeune Festetic lui-même il y a deux mois, et je te l'écris tout chaud). Malgré ces malheurs dans la même famille, ils sont à mes genoux pour avoir de mes bêtes. Le comte Esterhazy est malade depuis un mois, et je ne l'ai point vû. Ce sont des gens loyaux, simples, indépendans, et nobles dans leurs procédés. En tout c'est une belle nation que ces Hongrois. Ils ont quelque chose de bienveillant et de chevaleresque qui me charme.

Tu as bien raison de dire qu'il y a plus de bon qu'on ne le croit dans le monde. On est tout charmé de pouvoir reconnoître cette vérité au milieu des grands, car généralement parlant c'est ceux qui valent le moins.

Je finis aujourd'hui mardi 7 ma phrase interrompue hier au soir. Je suis tout favorablement disposé pour eux par l'obligeante bonté de l'archiduc Jean qui ayant sù de l'archiduc Charles que j'étois retenu chez moi, m'a envoyé complimenter, et savoir si je me trouvois mieux. Tu vois qu'on me gâte pas mal.

Mes pinçons restent jusqu'à samedi. Les prétextes ne manquent pas, mais la véritable raison est la paûme. Voilà comment elle tyrannise les amoureux. Eynard a mille raison d'être en Suisse, beaucoup d'affaires qui l'attendent, mais l'espoir de battre demain le lord, le chevalier ou le prince qui le battoit il y a deux mois, est un attrait irrésistible. Le progrès qu'il a fait tient de la merveille, mais il est sous le charme, et on pourroit lui appliquer les vers de Thompson sur l'amoureux dont l'ame s'envole, en laissant the statue of a lover. Vous le croyez avec vous ; mais il est absorbé et distrait : c'est parce qu'il joue à la paûme. On peut bien rire de sa passion ; mais il est si aimable et si bon, qu'on ne peut lui en vouloir de rien. Cette paûme est une occasion de dire du bien d'Anna. Elle prend cela avec une douceur parfaite. Ce qui amuse son mari l'amuse, et il le lui rend bien. C'est en tout un véritable quine à la lotterie matrimoniale.

Je ne suis pas loin quelques fois de donner un coup de pied à Vienne avant qu'il soit longtemps. Il n'en faut rien conclure de favorable, et surtout ne pas trop y compter.

Mercredi 8. Toujours reclus, quoique moins toussant, et à peu près sans fièvre. Nouveau message de l'archiduc Jean qui est, dit il, impatient de me voir. J'ai été un peu fatigué d'une visite de trois heures du brave Emeric. Je le suis aussi de visites continuelles à droite et à gauche pour nos tristes affaires. Je ne gagne rien que les courses à être retenu en chambre, les conférences, mémoires et correspondances obligées m'assomment.

Eynard a été prié par Mr Rheinhardt d'attendre jusqu'à samedi les dépêches officielles. Ne lui fais pas la réputation de rester ici pour la paûme. En général cite moi peu. Adieu chère bonne amie. Je t'embrasse tendrement.

Mille amitiés aux Maurice et aux Prevost. J'ai à répondre à Lise. Je lui écrirai par le prochain.

A Madame / Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanière / Genève

Les Eynard quitteront Vienne le 11 février : « Eynard, parti ce matin, devra, selon toute apparence, être arrivé [à Genève] depuis deux jours quand vous recevrez ceci. Cependant un accident peut le retarder. Nous avons frémé

en voyant combien sa vache [grosse malle] était lourde et faisait balancer sa voiture. » (Pictet à Turretini 11 février, Cramer I 349). Le Journal d'Eynard en deux volumes (congrès de Vienne et second congrès de Paris) a été publié par Edouard Chapuisat chez Plon en 1914. Cette source très précieuse, heureusement redécouverte, est citée par plusieurs historiens. Celui d'Anna, encore inédit, est comme je l'ai dit tout à fait mondain.

Wellington, venant de Paris où il était depuis juillet 1814 l'ambassadeur d'Angleterre, est arrivé à Vienne le 3 février ; il relève Castlereagh qui, étant secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, devait retourner à Londres où il se tranchera la gorge en 1822. Après les Cent-Jours, Wellington commandera l'armée alliée d'occupation.

Autre mot genevois, un quine est « la combinaison à cinq numéros pris ensemble à la loterie. » (Humbert)

Jean de Rheinhard (1755-1835), de Zurich ; sous l'Acte de Médiation landamann de la Suisse en 1807 et 1813, il était, comme bourgmestre de Zurich, l'un des trois députés de la Suisse au Congrès avec le Bâlois Wieland et le Fribourgeois Montenach. Les historiens sont en général fort peu charitables à leur égard, à l'exception du second. Pour William Martin et d'autres, Pictet est le seul qui ait eu en vue les intérêts de la Suisse, au-delà de ceux de son canton dont il était chargé.

[Vienne] 12 février [1815]

Je sors de chez l'archiduc Charles, et comme il n'y a rien de scabreux ni de secret dans la conversation de trois quarts d'heure que j'ai eue avec lui, je vais t'en retracer, chère amie, les principaux traits. Il est venu à moi en souriant et il m'a dit : – « j'ai demandé de faire connoissance avec vous Monsieur, parce qu'il y a bien longtemps que vos écrits m'intéressent. » – « Mes écrits sont bien peu de chose, Monseigneur. Je suis heureux que V.A.I. me permette de lui présenter l'hommage de mon respect. » – « Vous faites beaucoup de bien avec votre journal, et maintenant que nous pouvons espérer la paix, vous en ferez de plus en plus. » J'ai fait en peu de mots l'historique de nos contrariétés, difficultés, et tribulations, dans nos 19 ans. – « J'admire ce dévouement dans une carrière laborieuse, et avec un but utile, constamment le même. Les hommes sont, en général, capables d'efforts vigoureux et de courte durée ; mais le caractère qui fait persévérer, voilà la chose rare. » Je suis convenu que la persévérance étoit une chose rare ; mais j'ai observé que dans notre cas, il y avoit peu de mérite, parceque nous avons été constamment encouragés. – « C'est un bon trait de cette période de fer que nous venons de traverser. On a au moins sù vous rendre justice. » J'ai fait la révérence. – « Ah ! que nous avons besoin de paix ! Il n'y a que ceux qui connoissent la guerre qui puissent comprendre tout ce que vaut la paix. » – « Il me semble qu'un tel vœu dans la bouche de V.A.I. a plus de force, et doit avoir plus d'efficace que dans la bouche de personne. » – « Je me suis beaucoup occupé de la guerre ; et c'est une science qui a tant de diverses branches qu'il y a de quoi remplir la vie. » – « V.A.I. s'occupe particulièrement aujourd'hui de publier ses campagnes pour l'instruction des généraux. » « Cela vous intéresse-t-il ? Je serois bien charmé que vous vous fissiez quelque plaisir de me lire. Je vous prie d'accepter les 3 volumes qui ont paru. » Je me suis confondu en remerciemens. J'ai dit que j'avois essayé du militaire autrefois, et que ces objets ne m'étoient pas étrangers. J'ai insisté sur la raison particulière du vif intérêt que je trouverois à cet ouvrage, dans lequel l'auteur pourroit dire à chaque page, quorum pars magna fui. J'ai dit que je savois qu'il s'en faisoit déjà une traduction en Angleterre. J'ai demandé s'il y avoit une traduction entreprise en françois. Le prince a pris cela comme une proposition ; et il m'a dit : « j'aurois eu l'idée de vous demander de me traduire, mais le comte de Grûne a entrepris, et déjà assez avancé la traduction. » J'ai répondu que je n'aurois pas eu la confiance de me

charger d'une telle tâche, que dans une telle entreprise, il falloit être tout à fait du métier, et travailler sous les yeux de l'auteur. – « Vous verrez (m'a-t-il dit) que ce n'est que la campagne de 1796. Je travaille dans ce moment celle de 1799. Quant à celle de 1809, c'est trop tôt : nous en sommes trop près. Ne trouvez-vous pas qu'il faut laisser passer encore quelque temps ? » Je suis convenu qu'il y avoit de l'avantage à laisser refroidir les événemens pour écrire l'histoire ; mais j'ai glissé comme chat sur braise, parce qu'il m'est revenu à l'esprit un ensemble d'accusations et de récriminations chuchottées dans le monde de ce pays-ci, concernant cette même campagne. J'ai parlé de l'impression de l'édition française, que j'aurois bien voulu pouvoir attirer à Genève, où l'on imprime très correctement. Il m'a remercié, mais il m'a dit qu'il falloit que cela se fit sous ses yeux, et qu'on imprimoit bien le françois ici. – « Et où en êtes-vous à Genève ? Vous avez eu un moment bien chaud. » J'ai dit qu'en effet Mr de Bubna se trouvant là avec peu de monde avoit fait bonne contenance, ce qui avoit sauvé la Suisse, et rendu un service inestimable à la cause des alliés ; car leur aile gauche n'étant pas appuyée, la marche des François sur Basle auroit pû avoir les suites les plus fâcheuses. – « Les événemens militaires, ai-je continué, ayant ainsi démontré l'importance de la forteresse de Genève, et les promesses authentiques des Puissances nous ayant donné lieu d'espérer une frontière contre la France, et un arrondissement qui nous fit toucher à la Suisse, nous étions venus au Congrès avec l'espoir de voir réaliser ce projet ; mais les choses tournent de manière à nous faire craindre que nous n'ayions rien. » – « Comment donc ? » – « Nous n'avions besoin que d'une langue de terre pour nous mettre en contact avec la Suisse, la France l'a offerte, en échange du [Porrentruy biffé] ; mais huit jours après, le ministre a retiré son offre. » – « Et par quelle raison ? » – « Il a dit que l'esprit public étoit contraire à cet échange. » – « Voilà un esprit public qui s'est développé bien soudainement. » – « On prend les prétextes qu'on veut ; et avec les petits on ne se donne pas la peine de les choisir plausibles. » – « Mais enfin où en êtes-vous ? » – « Au moment de perdre cette excellente cause ; les ministres, quand nous leur avons parlé de l'importance de Genève pour la Suisse et pour l'Italie... » – par conséquent pour l'Autriche », a-t-il interrompu. » – « Sans doute Monseigneur ! les ministres dis-je sont convenus de tout. On ne nous a pas fait une objection solide, pas une seule ! Et cependant l'idée d'une frontière militaire est abandonnée, et il paroît décidé que nous ne toucherons pas à la Suisse. » – « Ah ! il n'y avoit pas de militaires dans les conférences... et puis toute cette politique, voyez : on oublie que l'on bâtit en l'air quand on n'appuie pas la politique sur la morale. Diplomatie et vérité sont deux choses qu'il semble qu'on soit convenu de ne pas mettre ensemble. On devient mauvais ici. On se démoralise à ce Congrès... Je vous en demande pardon, je ne devrois pas vous le dire à vous qui êtes dans la confrairie des plénipotentiaires. » Je me suis mis à rire, et j'ai assuré S.A. que j'étois prêt à faire chorus avec Elle. – « Voyez, a-t-il ajouté, pourquoi l'Europe a-t-elle eu une longue paix après le traité de Westphalie ? parce qu'il y avoit une morale publique de l'Europe, et que sous cette autorité tutélaire de la morale politique, les petits prospéroient comme les grands. » – « Aussi, ai-je repris, ne peut on jamais assez déplorer le premier acte qui a porté atteinte à ce système, et qui a servi de prétexte à tant de spoliations ! » Il a levé les yeux au ciel en s'écriant « Ah Dieux ! » Mais il n'a rien ajouté. C'étoit d'un tender ground ; mais il y a eu dans cette exclamation, l'accusation contenue de son propre sang. – « Enfin, dites-moi, pourquoi l'on ne voit pas un souverain

prendre une fois un ton franc, et une marche droite ; pourquoi n'essaye-t-on pas de déjouer ainsi toutes les finesses ? on les déjouerait, croyez-moi, car les ministres ne croient jamais à la franchise. » – « Monseigneur je ne suis pas étonné de voir V.A.I. préférer à tout cette noble politique ; mais pour la pratiquer, il faut la réunion du génie, du caractère, et de la force ; il faut que le souverain et le ministre marchent bien d'accord en tout, et que le même esprit les anime. Les combinaisons du hasard se sont variées de bien des manières, avant d'amener un Henri IV et un Sully. » Il en est convenu. Il est resté absorbé un moment, puis il a fait un certain geste qui signifioit : le monde va mal, et il est difficile de le faire aller mieux.

« Vous vous êtes beaucoup occupé d'économie agricole », m'a-t-il dit ensuite. – « Oui Monseigneur, j'ai vécu vingt cinq ans retiré à la campagne, occupé d'agriculture, de littérature, et de l'éducation de nos enfans. Chargé de la partie agricole dans la Bibliothèque britannique j'ai été obligé par état, comme disposé par gout, à savoir tout ce qui se passoit à cet égard en Angleterre, et je me suis attaché à faire connoître ce que je croyois applicable au continent. » – « Comment trouvez-vous notre agriculture ? » J'ai dit que je ne pouvois m'aviser d'en juger. La saison, et mes occupations ne m'avoient pas permis de parcourir le pays, et de prendre des informations. » « Avez-vous vû Jordan ? » – « Oui Monseigneur, S.A.I. l'archiduc Jean a eu la bonté de me mener à la terre de l'empereur. » – « Que dites-vous de ses vaches ? » J'ai répondu ce que j'avois déjà dit à l'archiduc Jean, c'est que pour des vaches de S[ui]ss[e] elles n'étoient pas assez nourries. Ensuite il m'a parlé de la division extrême des propriétés et des obstacles qu'elle apporte à l'agriculture. Puis il m'a mis sur les bergeries, que j'ai observé être la branche la mieux cultivée, à ma connoissance, dans les Etats d'Autriche. Il m'a parlé avec beaucoup d'éloges des troupeaux de son oncle le duc de [Saxe Teschen biffé], et m'a demandé si je ne pourrois pas les aller voir. J'ai répondu que je dépendois de l'archiduc Jean qui avoit eu la bonté d'arranger un projet de voyage agricole et de manufactures. Il m'a assuré que cela pouvoit se prendre en passant, qu'il désiroit beaucoup que nous le fissions pour que je pusse lui parler des bergeries de son oncle. – « Il a 15 à 18 mille bêtes fines, » a-t-il ajouté. J'ai fait un geste d'effroi. – « Pourquoi donc paraissez-vous effrayé ? Est-ce parce que cela suppose une mauvaise agriculture, et trop de terres consacrées aux moutons ? » J'ai expliqué que dans les pays à paturages naturels et peu peuplés (comme la Hongrie où sont les bergeries du duc) il ne pouvoit y avoir de meilleure agriculture que celle qui convertit tous les jours l'herbe en laine fine : « C'est, ai-je dit, vendre bien cher son foin en Angleterre en faisant des engrais. » Mais j'ai ajouté que lorsqu'on arrivoit à des nombres très considérables cela exigeoit et supposoit une organisation parfaite, plus une surveillance active, sous peine d'éprouver de grands mécomptes et de grandes pertes s'il survenoit des épidémies, etc. etc. Cela lui a paru logique, mais il m'a avoué qu'il n'entendoit encore rien à tout cela, parce que les études militaires l'avoient absorbé. Cependant il vouloit s'y mettre m'a-t-il dit, et il s'occupoit déjà de botanique et de jardinage.

Il m'a parlé de son frère Regnier : – « Il a déjà causé avec vous, et désire vous voir demain matin. » J'ai observé que S.A.I. l'archiduc Regnier me paroissoit diriger ses études et ses expérience vers l'utile et l'économique. « Il n'y a que cela qui signifie quelque chose, m'a-t-il dit : la science pure de la botanique est une abstraction. Il n'y a de réel que ce qui fait du bien. Qu'importe que telle plante appartienne à telle classe par ses caractères botaniques. C'est un abus bien ordinaire de la science que cette étude des abstractions pour elles-mêmes : quant à

moi, je n'estime les spéculations scientifiques que par leurs applications ; tout le reste me semble vain. » Il en a repris occasion de parler de la Bibliothèque britannique avec éloge, en observant que nous nous attachions toujours aux applications utiles. Il a parlé de la manie de faire effet qui étoit trop commune dans les lettres, dans l'administration, et dans la guerre, de l'impatience de briller qui trahissoit de la petitesse dans les vues et dans les caractères. Il m'a cité avec éloges le duc de Wellington, « qui avoit sù attendre sa gloire », dans la manière lente et sage dont il avoit fait la guerre en Espagne. Il m'a fait ensuite ses doléances sur l'influence moralement fâcheuse de ces longues guerres sur l'esprit et les principes du peuple des campagnes, sur ce que l'éducation dans la monarchie autrichienne étoit mauvaise pour le bas peuple. Je n'ai pas manqué une si belle occasion de parler Hofwyl. Je l'ai enfilé presque d'un bout à l'autre ; et comme le prince m'écoutoit avec plaisir, je me suis étendu sur les détails de l'école des pauvres. Je lui ai parlé de la possibilité des imitations, dont lui-même donnoit l'idée en interrompant mon discours par des mots d'approbation. Il m'a promis d'y réfléchir, et est convenu avec moi que pour espérer quelque chose de solide des efforts qu'on feroit pour raviver la morale publique, il falloit s'attacher à l'éducation. Il a eu la bonté de me dire qu'il regrettoit de ne m'avoir pas vû plus tôt ; il m'a engagé à aller le voir, et il a ajouté : « j'espère qu'en lisant mon livre vous vous souviendrez de moi, quand vous serez de retour chez vous. »

Le fidelle Jean, qui étoit dans la première antichambre, ne comprenoit pas ce que je pouvois avoir tant à dire [sic] au prince, et comme il a fait la guerre contre lui, j'ai bien vû dans son regard encore plus de considération qu'à l'ordinaire pour son maître, qui en étoit si bien reçu. Mardi 14.

Hier j'envoyais au prince le rapport sur Fellenberg qu'il m'avoit demandé. Aujourd'hui il m'a envoyé son secrétaire intime, avec un superbe exemplaire de son ouvrage et un atlas de cartes magnifiques ; remerciemens sur mon mémoire ; invitation d'aller le voir etc. Il est difficile de dire lequel de lui ou de son auguste frère, qui m'a encore reçu une heure ce matin, est le plus substantiel, et le plus aimable. Enfin j'ai été reçu hier par un troisième dont la candeur et les connoissances m'ont charmé et étonné. C'est assurément une noble famille, dans toutes les acceptions du mot. Fais passer à Fellenberg copie de ce qui l'intéresse dans ce que dessus. Je ne peux pas lui écrire directement.

Que je te dise un trait de l'amitié que nous porte celui dont Caroline aime le sourire. Quelqu'un dit en sa présence, il y a trois jours : « on se dispute beaucoup à l'occasion de cette Genève, je ne vois pas quel grand mal il y auroit eu à la donner à la France. » Le comte sortit des gonds. « Un tel mot, dit-il, montre une extrême ignorance, je vous en demande pardon. Vous estimez Genève par ses dimensions territoriales, mais vous devriez savoir, que c'est un foyer de génie et de connoissances : c'est une phiole d'essence précieuse, c'est un grain de musc qui parfume l'Europe entière ! Je considère cette ville comme le sanctuaire de la vraie liberté, des mœurs, des sciences, et de toutes les idées saines. C'est de là que viendra la résistance morale la plus efficace aux desseins subversifs de la France, c'est là que la Suisse trouvera des défenseurs habiles et dévoués. Ce seroit un crime politique sans but et sans excuse, dont la postérité accuseroit éternellement le Congrès. » Il parloit si haut, il étoit si animé et si violent même, qu'il étonna tous ceux qui ne le connoissoient que prudent et mesuré. Voilà pourtant ce qu'une soirée chez Caroline a produit.

J'ai parole du prince de Wrede pour Mde de Saugy. Dis le lui. Il m'écrit officiellement pour que je lui transmette ses paroles. Il aura soin de son fils s'il se conduit comme je l'ai promis.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

L'archiduc Charles (1771-1847), autre frère de l'empereur François I, a fait une carrière entièrement militaire ; il remporta en mai 1809 la bataille d'Aspern, que les Français appellent Essling, avant d'être battu en juillet à Wagram.

Son frère, l'archiduc Regnier (1783-1853), sera de 1817 à 1848 vice-roi du royaume lombardo-vénitien à Milan.

On reconnaît dans le défenseur de Genève le toujours fidèle Capo d'Istria.

Il a déjà été question dans la lettre du 21 octobre 1814 (p. 44 ci-dessus), du rapport que Pictet avait rédigé sur Fellenberg.

Samedi 18 février [1815]

Je t'écrit chère bonne amie, quoique ce soit le tour d'Amélie, parceque je n'ai que le temps de te dire quelques mots. Je reprends de l'espérance mais c'est accompagné d'un redoublement de travail. Ce que j'ai écrit et couru depuis 8 jours ne peut se comprendre. J'ai pourtant eu le temps de passer 2 heures dans la précieuse gallerie du duc Albert, occupé à voir la millième partie de deux des trois grandes divisions qui font sa collection. 1° de 24 mille volumes d'ouvrages choisis, belles éditions, et 2° d'une douzaine de mille dessins originaux des grands maitres depuis Albert Durer jusqu'à nous ; 3° de toutes les gravures existantes. Tout cela dans des salles chauffées ; fauteuils, tables, pupitres pour copier ou extraire ou feuilleter. On y passeroit sa vie sans s'en douter. Le respectable duc est là, et ne gêne personne. Il m'a fait la conversation aimablement, et m'a engagé à retourner souvent. Le temps me manque.

J'ai vu le héros de l'Espagne, et en ai été enchanté. Figure honnête, belle, forme candide, construction forte et noble, expression bienveillante et franche, une couleur militaire à toutes ses paroles ; un jugement profond et sur ; et un esprit de justice qui perce dans tout ce qu'il dit. Pourquoi le ciel l'a-t-il retenu si longtemps loin des rives du Danube ! Nous serions plus avancés. Je commence à entrevoir un départ. Je ne dis pas que nous rapporterons ce que j'aurais souhaité... N'allez pas vous monter la tête. Dis à Vernet que j'ai sa lettre, et lui répondrai. Je n'écrit à personne, parceque le jour n'a que 24 heures. Il me dit que la santé de sa femme ne va pas bien ; mais Mde Bontemps n'écrit rien à sa fille qui puisse inquiéter : je m'en suis d'abord informé en comparant les dates. Cette chère Marianne devoit m'écire par Déjean, et ne l'a pas fait, ni personne... Je dois réponse à Lise, annonce la lui. Ah ! que je suis impatient de quitter ce Vienne éternel ! Les gens qui me font des complimens sur mon dévouement ne savent pas ce qu'il est. J'avois cru preposterous que cela prendroit tout l'hiver. Si vous n'avez rien par le courier prochain, ne vous étonnez pas. Je serai peut être dans ma tournée avec l'archiduc. Nous l'avons renvoyée d'un jour à l'autre pour que les chemins fussent praticables. J'ai une longue Souligné de six semaines vieille [sic] C'est une doléance sur ce qu'il ne pouvoit voir le duc [de Richelieu]. Mille choses à Mde Necker. Adieu chère bonne. Je t'embrasse tendrement.

Madame / Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanière / Genève / Suisse

Le héros de la guerre d'Espagne est, bien sûr, Wellington. Son arrivée, le 3 février, imprima enfin de l'activité au congrès ; il se montrera plus favorable à Genève et à la Suisse que Castlereagh.

Sur M. de Sauquaire-Souliné, cf. p. 35 et 71.

Pour Amélie 23 février [1815]

Je t'ai fait, chère Amélie, ce qu'au service on appelle un passedroit : j'ai écrit l'autre jour à ta maman, et c'étoit ton tour. Mais je te voyois si affairée des bals et de tout le reste, que j'ai crû te rendre service en t'ôtant le remords de ne pas me répondre. C'est un remord dont il me semble que vous vous affranchissez à loisir, car je ne reçois pas même régulièrement une lettre tous les huit jours. Je crois bien que les mauvais chemins, et la curiosité des gens des postes, y contribuent.

Veux-tu savoir ce que nous avons fait hier à la cour ? On a joué sur un théâtre très élégant et très frais, des scènes à tiroir, prises dans le théâtre françois et allemand ; on a chanté des scènes en les jouant, et enfin on a dansé des danses de caractère, même un petit ballet, puis on a fini par le spectacle de l'Olympe. On avoit arrangé un cadre et un dialogue en françois pour faire arriver ces scènes avec une sorte de vraisemblance. Un intendant de grand seigneur attend son maitre dans son château, et veut lui préparer le divertissement des spectacles dont un directeur de troupe propose des échantillons en prenant pour juge un amateur voyageur arrivé le jour même. Le dialogue de ces trois personnages tient beaucoup trop de place dans les intervalles qui préparent les scènes. Toutes furent jouées et chantées dans les trois langues, par des hommes et des femmes de la cour. Il n'y avoit que des amateurs, même à la danse, ce qui expliquoit, sans la justifier, la médiocrité du tout, et surtout des ballets. Des scènes du Philosophe marié, des Précieuses Ridicules, et de la Fausse Agnès, pouvoient bien amuser ceux qui y mettoient un intérêt de parenté et qui ne connoissent ni [illisible], ni Mlle Mars, mais elles m'ennuyèrent tout de bon. Je mourois de peur qu'on nous jouât une scène de Voltaire ou de Racine avec une petite teinte d'accent allemand ; mais ils furent mieux avisés. La scène de la lettre, dans le Barbier de Séville, fut foiblement jouée et chantée, de même pour les scènes italiennes. En tout, il y eut de l'assez-bien, mais rien de parfait, si ce n'est peut être le coup d'œil de l'Olympe qui étoit magique. On n'avoit rien épargné pour l'illusion des nuages, de la perspective et de la lumière. Les feux chinois, qui donnent une lumière bleuâtre ou verdâtre, sont très favorables aux effets éthérés, et il sembloit vraiment que le ciel des poètes se fût ouvert pour nous. On redemanda le ballet. Il y avoit du népotisme dans cette prévention, plutôt que de la maternité ; s'il y avoit eu de celle-ci chez les mères qui siégeoient au parterre, elles n'auroient pas étalé leurs filles pour les faire applaudir à tort ou à droit. Ce sentiment de l'inconvenance m'a gâté tout le reste. Tu me diras que j'étois bien bon ; mais je ne peux pas m'en défaire même ici où je devrois m'en lasser. Cela dura trois heures : c'étoit long pour les hommes debout et dépourvus d'enthousiasme. On passa ensuite dans la salle de la redoute, où les dieux, les rois et les hommes, pressés pêle mêle avec les déesses, les reines, et les simples mortelles formoient ce qu'en terme de collège on nommeroit une cotapile. Cet état de surplénitude dura une demi heure : celle qui suivit fut plus tolérable. La cour avoit ses coudées franches dans un holy ground, autour du quel femmes, courtisans, et badaux

formoient un cercle sur huit ou dix de hauteur. C'était à qui attraperoit un coup d'œil, un sourire, un signe de tête, un mot. C'est là, quand on y est sans projets personnels, qu'on a de riches observations à faire sur les mobiles du cœur humain. Quoique l'ambition y joue le grand rôle, la vanité ne lui cède guères. Elle est comme un ponton qui prodigue de grosses sommes en petite monnaie, à cette banque de pharaon. Mon héros, pâle, distrait, sérieux, rouloit ses yeux mécontents, sur cette tourbe de grands seigneurs, et de grandes dames. Il bailloît de temps en temps de dégoût et d'ennui. Je prévois le commentaire qu'il me fera sur les effets corrupteurs de la présence de ce même congrès, dont l'Europe attendoit son salut. Il y a de la vérité là-dedans... Quatre heures de séance debout nous auroient mérité que nous eussions une retraite facile, mais quand il y a cinq cent voitures, il faut perdre encore une demi heure pour attendre la sienne au bas de l'escalier, de peur de la manquer. En y montant, je fis avouer à Mde D'Ivernois, qui pourtant s'étoit amusée, que c'étoient là de laborieux plaisirs. Voilà une soirée qui te donnera une idée de la manière dont les cours se mortifient pendant le carême.

Vendredi 24.

Notre voyage en tête à tête avec l'archiduc Jean est arrangé pour lundi 27, et nous prendra au moins trois jours, car il veut me mener à sa campagne, dussions nous rester empêtrés dans les traverses à passer pour y parvenir. Elle est au pied des premières montagnes de la Styrie, et je m'attends à y trouver encore de la neige que nous n'avons plus ici. Vous devrez, mes chers enfans, vous passer de lettres par le prochain courrier. J'ai prévenu Albert de la même chose. Je bénis ta maman qui a pensé à insérer dans une lettre dudit partie le 14, un petit billet qui vaut son pesant d'or, car il est venu par Saint Gall en dix jours. Je vois qu'il y a des lettres arriérées, et je vous fais toutes dues réparations.

Dis je te prie à Lise que je la prie instamment de m'envoyer courier pour courier quatre échantillons savoir deux de l'épaule et deux du gigot des deux plus fins béliers (je ne parle pas des antérieurs à longue laine) dans tout le troupeau. Je crois que 208, quoiqu'il ait six ans, doit être un des deux, pour peu que son corsage se soit maintenu. Dans tous les cas il faut mettre le n°, l'âge, et une description sommaire de la figure. Mais la haute finesse est le premier point. Si elle hésite sur le choix de deux, qu'elle en mette trois ; mais c'est elle qui connoît le mieux la finesse, et c'est à elle que je me fie. Je souhaite, sans trop l'espérer, que ces échantillons me [illisible]. C'est par Saint Gall qu'il faut les adresser, et peu volumineux. Cette commission est importante.

L'excellent et aimable prince de Wrede m'a mené aujourd'hui faire une course hors de ville tête à tête. Il a pris un véritable caprice pour moi. Il n'y a sortes d'amitiés qu'il ne m'ait faites, et de marques de confiance qu'il ne m'ait données. Il est fort indisposé contre les Suisses qui ont quitté le service du roi de Bavière pour entrer en France ; et il s'étoit bien promis de n'en plus prendre, mais tout de suite il m'a accordé de la meilleure grace du monde, une place de lieutenant de cavalerie légère que je lui ai demandée pour Jules de Saugy. Je viens de l'écrire à sa mère. Il est dans le 3^{ème} régiment de cheval légers en garnison à Neustadt sur le Rhin. Pour le cas où ma lettre à Mde de Saugy retarderoit, prie ta maman de le lui écrire à Nyon. Je ne me suis pas vanté à elle de mon grand crédit, parceque j'aurois l'air de me faire valoir ; mais c'est un fait que par toute autre voie, elle n'auroit pas réussi, et surtout en considérant qu'Alexandre demandoit sa démission, ce qui déplait, mais que j'ai fait considérer comme une

résolution nécessitée par sa santé. Le roi a signé la démission en même temps que le brevet de son frère. Si celui-ci se conduit bien, le général l'avancera.

Samedi.

J'ai passé une heure ce matin avec l'intéressant et respectable archiduc Jean. Notre voyage est remis de huit jours, à cause d'une cérémonie obligée d'anniversaire qui a lieu mercredi, et qu'il avoit oubliée. J'avois bien raison de m'attendre à une vigoureuse sortie contre la soirée de l'autre jour. Mais sa critique est si bien raisonnée ; il y a tant de pureté, de vérité, et distinction, dans tout ce qu'il dit qu'on lui pardonne un peu d'exagération, car il y en a. Il se désole de la mauvaise pente des mœurs, de l'imprudence des mères, de l'assurance des filles, de la légèreté et de l'ignorance de tout le monde. Il ne trouve à qui parler but with the chosen few, and the venerable dead. Il s'enferme. Il travaille beaucoup seul ; et c'est là qu'il fortifie de plus en plus ce sentiment énergique du bien, dont l'expression a quelquefois une âpreté que je respecte. Il me disoit aujourd'hui un mot qu'il faudroit écrire en lettres d'or sur la porte des princes : « nous sommes dans ce monde pour faire du bien autour de nous selon nos moyens. » J'ai si souvent pensé la même chose, et presque articulé dans les mêmes termes, qu'il me sembloit qu'il me citoit. Dites que je rabache quand je suis sur son chapitre : j'en conviendrai, mais voici mon excuse : c'est pour moi un quine à la lotterie que de rencontrer dans un personnage dont la faveur flatte mon amour propre, des sentimens et des opinions en parfaite harmonie avec moi. Je parle du fond des choses, et de tout ce qui est essentiel : qui est-ce qui va s'attendre à trouver son partner sur toutes les nuances !

Cette lettre a été envoyée sous enveloppe.

La Fausse Agnès, comédie de Destouches.

Anne Boutet dite Mlle Mars (1779-1847), tragédienne française ; François Jules Pictet l'admira encore dans Hernani en 1830.

Le pont est celui qui ponte, en mettant de l'argent sur les cartes au jeu du pharaon. (Littre)

On a déjà rencontré dans la lettre du 23 décembre 1814 (p. 64 ci-dessus), Jules Frossard de Saugy (1795-1869), frère aîné d'Alexandre.

A Amélie

Samedi 25 février [1815]

Ma chère enfant, je t'écris quelques mots pour te dire que je me porte bien, mais c'est en courant, comme j'ai écrit à Lise avant-hier, car les affaires ne me laissent point de temps. A mesure qu'il se passe un jour, on découvre qu'il en faudra un de plus qu'on ne comptoit, pour finir. C'est un mauvais songe, surtout avec le fond d'inquiétudes qui nous arrivent, et s'accumulent à chaque courrier, de l'occident [sic]. Jamais la faculté d'être présent à deux endroits n'auroit été plus désirable, car nous sommes aussi bien nécessaires ici jusqu'à ce que le clou soit mis.

Je suis sans lettre de vous mes chers enfans, depuis celle du 10 (billet de Lise avec les échantillons.) Mais Mde D'Ivernois en a eu de déplorables sur la pauvre Susanne De LaRive, que je croyois hors d'affaires. Mde Necker ne me sort pas de la pensée. On parle à Mde D'Ivernois d'inquiétudes graves pour Mde Turretini. Pauvre mère ! jusqu'à présent si heureuse dans ses enfans, où elle a concentré son existence ! Quel long et douloureux supplice ! Quelle complication ! avoir la mort dans l'ame sur l'état d'une de ses filles, et

dévorant sa douleur pour ne pas tuer l'autre !... Elles vont peut être [être] enlevées toutes deux !... Il y a des douleurs qui semblent trop fortes pour l'humanité, et dont l'imagination s'épouvante ! Son ame est d'une nature élevée ; ses sentimens sont énergiques, son caractère est d'une forte trempe. C'est dans de telles ames que la douleur jette des racines profondes, et se nourrit de la vie elle-même...

Nous ne savons guères ce que nous désirons quand nous voulons développer encore un peu d'énergie, et encore un peu de sensibilité, et encore un peu de tout, dans les êtres que la nature nous a confiés. Si nous étions sages et modérés dans nos vœux, nous autres parens, nous tenderions sans cesse à bien ordonner et régulariser les facultés et les sentimens, à modérer plutôt qu'à exalter la sensibilité, à ménager à la raison tout son empire, et nous craindriens le trop en toutes choses, même les meilleures !... Nous formerions ainsi des êtres plus susceptibles de sentimens doux que de passions fortes, qui sauroient s'attacher au juste point où l'on ne tourmente pas ceux qu'on aime ; qui sauroient sympathiser avec tous les caractères, adoucir tous les torts, fermer les yeux sur les défauts, glisser sur les désagrémens ; en un mot des êtres faits pour répandre et pour éprouver un bonheur tranquille ; et moins exposés que d'autres aux déchiremens de la douleur. Voilà, chère bonne Amélie, le vœu que j'aurois dû former sur toi, et que ta mère, en secondant ton heureux naturel, a su faire et accomplir. J'en jouis pour toi et pour tout ce qui t'approche ; et quand j'entends raconter quelque trait de douce indulgence, d'intercession bénévole, de mesure juste dans les sentimens, de délicatesse dans l'expression ou dans le silence, je pense à toi.

Ainsi l'autre jour quand mon excellent ami le prince de Wrede me conta son chagrin sur une faute de son fils, et comment sa fille Amélie s'étoit chargée de la lui apprendre en l'adoucissant, et quelles réflexions si sensibles, si douces, si indulgentes, et pourtant mêlées de tant de raison, elle lui avoit présentées à cette occasion, je me sentois en pleine sympathie avec ce père qui avoit de l'émotion dans la voix, et des larmes à retenir, autant pour l'enfant qui lui donnoit du bonheur, que pour celui qui lui donnoit du chagrin.

Mon Dieu ! Je m'oublie à causer avec toi, chère Amélie, et j'ai des affaires par-dessus les yeux. Je remplirai ce blanc s'il me vient des lettres.

À 4 heures. Voilà qu'on m'apporte une lettre de ta maman qui en contient une de ton frère du 14. La pauvre Mde Necker !... Que je regrette d'être si loin d'elle, et qu'elle ne sache pas seulement ce que son chagrin me fait éprouver ! Il est cruel d'arriver si tard dans les témoignages d'amitié quand les coups sont si douloureux ! Je vais lui écrire quelques mots que je joindrai ici. Ta maman jugera de la convenance de les lui envoyer ou de les lui porter. Je laisserai mon billet ouvert. Elle aura soin d'y mettre un cachet noir. Mille amitiés à ton frère. Il m'est impossible de lui répondre par le courrier. Son spirit me fait plaisir, mais je crois l'homme plus redoutable qu'il ne le fait, ce qui n'est qu'une raison de plus pour le combat à mort. Adieu à toutes. Vous n'écrivez plus.

A Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

Susanne De la Rive, dont la santé inquiète Pictet, est Mme Pierre De la Rive née Susanne Necker, sœur d'Albertine Necker, femme d'Anne Charles Gaspard Turretini, toutes deux filles de Jacques Necker, neveu du fameux ministre de Louis XVI, et d'Albertine de Saussure, fille d'Horace-Bénédict, le grand naturaliste.

Lundi 27 [février 1815]

NB confidentielle. Je n'écris rien à Albert : garde toute cette page pour le cabinet de Lancy quoique je ne te file rien.

Chère bonne amie, il y a tout à l'heure trois mois que je n'ai pas eu autant d'espérance que j'en ai en ce moment. Tous ces jours ont été des journées laborieuses, de marches et contremarches, et de vives escarmouches, pour ne pas dire de batailles. Ce qu'il y a eu de gens en mouvement et de paroles dites ou écrites pour notre chère Genève une et invisible, ne peut pas se concevoir, et il semble que ce soit une protection spéciale du ciel que cette masse de bienveillance mise en action pour notre atôme d'Etat. Tout a été mis à contribution, Bibliothèque britannique, écrits contre Bonaparte, traité d'assolemens, écrits sur les finances, traité d'éducation, merinos, Hofwyl, les billets du matin, les visites répétées, les mémoires, les notes, les lettres, les antichambres, les salons, les escaliers en attendant les voitures, les présentations, les petites charlataneries de la faveur apparente des premiers qui vous valent l'attention des seconds etc. etc. Je dis que tout a été mis à contribution, excepté les femmes. Jamais on n'a tant fait à une cour ou à un congrès, sans les employer. Dis hardiment que ma nièce, tant jolie qu'elle est, n'y a pas fait la moindre chose ; et je m'en félicite pour elle. Nous étions décidément sous l'eau et presque noyés, quand elle est partie. Lady Divernois qui a été parfois derrière la toile et a vû manier les cordes pourra vous en raconter de belles en temps et lieu. Enfin, enfin, nous entrevoyons un terme : c'est tout ce que mon respect pour le secret de l'Etat me permet de t'en dire.

J'ai diné aujourd'hui chez S.A.I. l'archiduc Charles. Nous étions 15. Il m'a fait asseoir à côté de lui, et m'a entretenu longtemps après diner, avec une bienveillance toute particulière. J'aurois dû mentionner parmi les choses qui nous ont servi, quelques bribes de science militaire dont j'ai tiré parti avec ces princes. J'ai discuté avec lui le dépagement de Jourdan entre le Sieg et la Lahn, opéré du 19 au 20 juin 1796, par lui l'archiduc. J'avois bien étudié son ouvrage et la carte. Il a paru étonné que j'en parlasse comme ayant été sur le terrain de ces grandes manœuvres. Sa simplicité et sa modestie donnent un charme particulier à ses paroles. Ah ! si les jeunes gens savoient comprendre tout ce que ces deux qualités ajoutent aux connoissances et au mérite réel, ils ne se donneroient pas tant de peine pour prendre des airs suffisans, et tranchans. Le temps et les forces perdues pour se donner du faux, seroient si bien employés pour acquérir du fonds !... mais c'est souvent par un long détour que l'on arrive au simple ; et patience si l'on y arrive une fois !

Il faut que je m'habille pour aller faire ma cour au héros de Talavera, où il doit y avoir foule aujourd'hui. Les heures sont un peu tardives, mais je n'y soupe jamais, ce qui abrège la séance, et permet d'être au lit à onze heures et demie. Et à propos de sommeil et d'heures matinales, imagine que l'archiduc Charles est toujours levé à 5 heures, été et hiver, et couché à 10. Il travaille énormément, et il se délasse par le gout des fleurs, comme le grand Condé. Il s'amuse aussi à planter, tailler, et greffer des arbres. Cela le mènera à l'agriculture, et quand il y mettra son génie, il y fera des choses utiles. Il m'a dit aujourd'hui des mots qui peignent son ame douce et sa disposition bienveillante et charitable. Il me parloit d'un ministre des conférences, un comte de Bartenstein qui avoit diné avec nous, et qui par parenthèse dévore nos paroles sur les mérinos parcequ'il a des troupeaux ; et il disoit : « c'est un excellent

homme. Je l'ai vû au milieu de ses paysans : il en est chéri, et c'est une très bonne pierre de touche. Je ne crois pas aux vertus des gens qui ne savent pas se faire aimer autour d'eux. Il n'y a que le bien qu'on fait qui soit quelque chose : le reste est de la fumée qui s'en va. » J'ai répondu que ce mot me touchoit, et me pénétrait de respect dans la bouche d'un prince que les prestiges de la gloire avoient entouré. – « C'est pour cela même, je vous assure. Mieux on a connu ce genre de succès, et plus on en sent la vanité. Je dirois volontiers avec je ne sais quel général français mourant (vous saurez peut être me dire son nom) – « Ah ! monseigneur, c'est le verre d'eau du maréchal de Luxembourg ! » – « Précisément ! » – « Je ne suis pas étonné que V.A.I. admire ce mot si chrétien et si sublime ! » – « Oui, je dis souvent qu'il est plus doux de se rappeler une bonne action qu'une victoire. » Comment se défendre de quelque enthousiasme pour de tels princes ? C'est le pendant de ce que je t'ai dit l'autre jour sur son frère. Que pèsent, auprès de cela, tous les princes royaux et impériaux du reste du monde ? Mais j'oublie lord Wellington qui pourtant vaut bien qu'on s'en souvienne. Adieu jusqu'à demain.

Mardi matin.

J'ai déjà fait bien des tournées et dit bien des paroles, et il n'est que 10 heures. Je dois présenter quelqu'un à l'archiduc Jean tout à l'heure. Je l'attends, et en l'attendant je t'écris deux mots. Toute la terre étoit hier chez lord Wellington : l'empereur de Russie, le roi de Prusse, les princes royaux de Bavière, Virtemberg, Naples, etc. etc., la fleur des femmes de la Cour. Il y a une nuance sensible d'égards et de considération de plus pour celui-ci... Que n'est-il venu trois mois plus tôt !... Je comprends qu'on s'accoutume et s'attache même à ces occupations diplomatiques, à cause de cette petite fièvre assez agréable, d'agitations successives en sens contraire, qui ressemble au mouvement du gros jeu, et donne en même temps l'essor aux facultés, avantage que n'ont pas les jeux du hasard. L'influence que nous espérons sans cesse de nos combinaisons sur les résultats, flatte notre amour propre, ce qu'il en reste à la fortune rend l'intérêt plus piquant ; et cette partie d'échecs jouée contre les habiles, en employant pour pièces hommes, femmes, et choses, est assez amusante. N'allez pas prendre peur mes enfans, que je m'enrolle au service de personne : je plains trop les esclaves brodés dont je devine les déboires. En parenthèse de la charrue, comme les Romains prenoient l'épée, prendre la plume diplomatique et l'employer pour servir son pays, en cas pressant, à la bonne heure !...

Méfiez vous de moi, mes chers enfans. Dites que je rabâche, et que j'ai pris une espèce de maladie que vous appellerez la manie archiducal, mais je ne puis m'empêcher de dire du bien de celui que je viens de voir. Je ne répète pas combien j'ai admiré ses connoissances positives dans l'histoire de la Suisse, dont il tiroit des conclusions pour Wieland et moi, relativement à la conduite à tenir (Wieland est le bourguemestre de Basle député ici, homme de mérite.) Je ne dis pas combien nous avons été édifiés de son esprit de justice et de modération sur toutes les questions politiques ; mais quand son énergie se déploie contre l'égoïsme, les petites ruses, et l'injustice des puissans ici représentés, quand il plaide la cause du peuple, et surtout du peuple des campagnes, je crois entendre un apôtre en mission en faveur des petits et des opprimés. Wellington lui a dit qu'il admiroit la sagesse des gouvernemens qui ne changeoient rien et respectoient les vieilles constitutions. – « Sans doute, a dit le prince, il ne faut pas qu'un gouvernement ordonne les réformes à un peuple non

préparé ; mais il est du devoir d'un gouvernement de préparer le peuple par l'éducation à les faire lui-même. Il faut éclairer, élever, moraliser, rendre pieux et sage la masse de la nation, en commençant par les laboureurs : le temps ensuite, amène les améliorations dont l'état social et politique est susceptible. Ce n'est pas avec des lois prématurées, ce n'est pas à coup d'ordonnances et de réglemens, qu'on réforme les abus, et qu'on introduit les bonnes choses. Il faut commencer par la base, l'éducation, et s'en fier au temps pour le reste. » J'ai rappelé Fellenberg, sa belle expérience, ses vues. Je les ai recommandées à son attention. Il en a encore fait l'éloge et il me paroît occupé de l'idée d'introduire quelque chose dans [déchiré] si le ciel veut qu'il puisse influencer sur le sort d'un peuple. NB : On parle beaucoup de le placer à Milan. Ainsi soit-il !

Il est fort occupé de notre course. Il regrette que par ce magnifique temps, nous soyons confinés à Vienne. Il a, dit-il, pris toutes les précautions pour que les mauvais chemins ne nous arrêtent pas. Il dit que nous trouverons des bécasses à sa terre de Styrie ; mais ce dont je me réjouis, a-t-il ajouté, c'est de vous montrer comme mes paysans sont heureux. « Je veux vous mener dans leurs maisons. Tous les enfans me connoissent et ils sont si contents quand ils me voyent arriver ! » Il y a quelque temps que l'excellent prince de Wrede me parloit de ses paysans de la même manière, et je crois vous l'avoir écrit. Ils ont le même sentiment de fatigue et de dégoût sur tout ici, la même vocation pour tout ce qui est droit, bon, et près de la nature. Avoue, chère amie, que je suis bien heureux d'avoir rencontré de tels hommes dans un lieu et dans un rang où je ne me serois jamais avisé de les soupçonner ce qu'ils sont. Dis à mon frère qu'il n'y a pas de jour que je ne regrette qu'il ne soit pas ici pour faire connoissance avec ces nobles et aimables savans et philosophes dont il est beaucoup plus digne que moi à divers égards. Je regrette aussi Mr de Bonstetten pour les deux aînés : surtout pour l'élève de Müller.

Un vieille lettre du huit février m'est arrivée avec une de mon frère, et un petit billet sans signature ni autographe, pour procurer des pillules [illisible]. Tu ne m'en parle pas, quoique le billet fût dans ta lettre. L'empereur de Russie et le roi de Prusse partent le 15 mars. Si nous sommes encore ici alors, ce ne sera plus pour longtemps, je l'espère. Il faut toujours m'écrire bien entendu, parceque deux ou trois lettres qui me reviendroient de Vienne ne seroient pas un grand malheur, au lieu que l'attente d'un ou deux couriers sans lettres est un tourment. Je recevrai sûrement les laines demandées. J'espère que Lise n'aura pas perdu un moment.

Si l'argent de Machard (avec lequel je suis d'accord) n'étoit pas prêt, fais à Mr Vieusseux un billet à trois mois, et il te donnera sans difficulté deux ou trois mille francs en attendant. Tu ne lui en auras point d'obligation, parcequ'il compte l'intérêt, sans l'oublier.

Voici, chère amie, une lettre de toi et une de Lise du 16 février. C'est venu dans le temps à peu près convenable. Cependant la voie de St Gall est plus prompte, et j'espère que c'est par là que Lise m'aura expédié les échantillons demandés, des deux ou trois plus fins béliers (épaule, tête, et gigot) avec les numeros, en y comprenant le bélier 208 si son corsage est encore présentable.

Que je me réjouis d'être revenu au milieu de vous ! J'ai bien regret de perdre une partie du temps de Charles ; mais quand je me représente le plaisir que vous aurez tous à pouvoir me regarder comme ayant contribué à quelque chose de solidement avantageux pour notre chère Genève, je dis qu'il ne faut pas marchander les semaines après avoir sacrifié tant de mois. Ce

sera votre avis à tous mes enfans, j'en suis sûr. Lise craint que je me sois si bien accoutumé à cette vie agitée, et à ce grand spectacle, et à ces personnages distingués, que je ne trouve ensuite notre petite vie de famille monotone et sans couleur. Elle a bien deviné ! Il faut qu'elle se représente que je suis ici dans un état toujours forcé, que quand je vais au bal ou diner quelque part, c'est uniquement par devoir, et pour y faire quelque chose d'utile à ma mission. Par exemple, aujourd'hui, il y a grand bal chez lord Stewart, et je n'y vais pas ; demain diner chez l'ambassadeur de Hollande et j'ai refusé, parceque j'ai la certitude qu'il n'y a rien à faire pour Genève au bal ni au diner. J'aime la monotonie et l'obscurité d'autant plus que mes oreilles et mes yeux ont été fatigués de sons variés et d'éclats imposants. Je soupire après le repos.

D'après ce que vous me dites, Lise et toi, vous êtes sans argent. Voici un billet que tu peux au besoin envoyer à Mr Vieusseux. Il déduira l'intérêt, et tiendra la somme à ta disposition à mesure des besoins. Je suppose que tu n'auras rien reçu de Machard dont je ne suis pas sûr que l'argent fût prêt. Vieusseux se payera ainsi de ce qu'il t'a déjà avancé. Je t'ai autorisée à débarbouiller Lancy. Il le faut bien, mais cette année est et sera terrible pour la dépense. Il sera bon que Charles s'en pénètre avant mon arrivée. Il le sentira encore mieux quand nous en aurons parlé à fond.

1^{er} Mars

J'avois compté te dire encore quelques mots aujourd'hui. Impossible ! Ma journée a été mangée en affaires et je vais chez [déchiré]. Adieu chère bonne amie. J'écirai à Lise par le prochain courier. Remercie Prevost de son billet. Je n'ai pas parlé de Mr Sautter. Il est libre. Mille amitiés à mon frère. J'en ai une lettre vieille.

Monsieur / Monsieur Maurice Vanière / pour remettre à Madame Pictet de Lancy / Genève / Suisse

« Il semble que nos affaires commencent à prendre consistance et couleur. [...] Mon guide m'a appris que hier Metternich avait dit à Nesselrode que l'affaire de Genève était comme faite. » (Pictet à Turrettini, 26 février, Cramer I 373). La solution du côté de la Savoie est en effet en train de se préciser : cession de territoire et neutralisation du Chablais et du Faucigny. Du côté du pays de Gex, l'agrandissement de territoire est toujours bloqué mais la France est disposée à accorder le libre passage sur la route de Versoix et celle de Meyrin pour communiquer avec le mandement de Peney.

Pictet, ancien officier dans le régiment suisse de Diesbach, avait des connaissances remarquables dans l'art de la guerre, au point que son écrit « De la neutralité de la Suisse dans l'intérêt de l'Europe » paru anonymément en janvier 1821, a été attribué au célèbre Jomini ; le nom de l'auteur figure dans la seconde édition. Pictet y démontrait, en s'appuyant sur les campagnes de Masséna et les deux batailles de Zurich de 1799, que la France n'a stratégiquement rien à gagner en occupant militairement le territoire suisse en cas de conflit armé avec l'Autriche, laquelle possède la Lombardie.

François Henri de Montmorency Luxembourg (1628-1695), maréchal de France ; on lui prête ce mot sur son lit de mort : « j'aurais mieux aimé pouvoir me rappeler le souvenir d'un verre d'eau donné à un pauvre que celui des batailles que j'ai gagnées. »

Mardi 7 mars [1815]

Chère Amélie, ce n'est pas tout profit que de voir les fêtes, et on court moins de risques à les entendre raconter. J'ai pris au soleil de mars de celle de samedi, un bon rhume de printemps qui m'a tenu trois jours en chambre. Notre cour se retourne de toutes les manières pour ne pas s'ennuyer elle et ses hôtes, pendant le carême. On a inventé de monter sur des roues les superbes traîneaux-trônes qui avoient figuré dans la partie de Schonbrun, et de s'en aller in fiocchi deux à deux diner au Prater, et voir une comédie dans un jardin impérial du fauxbourg. Le Prater (je crois vous l'avoir dit) est un bois rare, planté de beaux chênes, un beau gazon ondulé, des esplanades, des fourrés, des allées, des ponts, une belle, sauvage et polie nature ; et tout cela est à un quart de lieue de Vienne, aussi solitaire qu'à dix, s'il n'étoit pas toujours rempli de promeneurs à pied, à cheval et en voiture. C'est le bois de Boulogne, le Kensington garden, le Corso de Vienne. C'est là que les jeunes gens perdent au moins leur temps, et que le beau monde tache de fuir l'ennui. Nous allâmes à deux heures avec les Divernois. Nous y trouvâmes ou y vîmes arriver tout Vienne. Il faisoit un temps ravissant. Nous descendîmes de voiture pour nous enrhumer au soleil. La cour se fit attendre jusqu'à 4 heures. Nous remontâmes en voiture pour voir par-dessus le triple rang de curieux dont la route étoit bordée. Une 30ne de calèches ou de traîneaux roulans, portoient tout ce que la terre connoit de plus grand, et tout ce que Vienne, la cour du moins, fournit de plus beau. Je n'affirme pas qu'il y eût de quoi s'extasier ; mais cela avoit bon air, c'étoit élégant, et brillant dans l'ensemble, les détails et l'entourage. Cela valoit-il le mal de tête et le rhume que j'y gagnai ? cela valoit-il même de ne diner qu'à cinq heures après avoir déjeuné à sept, comme je fais tous les jours ? Je ne trouve pas ; mais il y a tant de choses qu'on voit pour les avoir vues ! Tu t'imagines peut être que quand je suis enrhumé et reclus je suis au moins tranquille : point du tout ! entrées et sorties de mon collègue dix fois le jour, mémoires à faire, lettres à écrire, points à discuter, sans compter des fâcheux inévitables, tout cela me mange ma journée comme si je me portois bien, et souvent avec un ennui qui tient de l'angoisse. Ajoute qu'il y a de bonnes gens qui prennent mon jour pour me donner à diner, et qui renvoyent du lundi au mardi, et du mardi au mercredi pour avoir le bonheur de me posséder. Quand pourrai-je être malade tranquillement dans mon caborgnon ? Il semble que ce vœu soit modéré.

Je me ménage pour ma course archiducal, jeudi. J'aurois bien regret si elle manquoit encore. Le Berger de la cour (comme dit le comte Emeric), a une impatience comique de mon verdict sur le troupeau impérial de Mannersdorf. J'entrevois beaucoup d'intrigues pour les réputations inspectives des troupeaux : c'est tout comme chez nous : ce sont des hommes et des merinos. Chacun voudroit me présenter son troupeau, et pouvoir citer mon approbation. Je suis obligé de peser mes paroles en parlant béliers, comme s'il s'agissoit de la réputation d'une femme ou du courage d'un homme. Il n'y a rien de simple, rien de facile dans le monde que pour les sots. Ah ! qu'ils sont heureux la vie est pour eux un plaisir constant, ils marchent, ils courent dans toutes les directions, sans que rien les arrête ni les embarrasse.

J'ai sur le cœur d'avoir bien négligé la bonne petite dame juive qui fait les romans. Elle m'a donné ses livres. Je n'en ai lû qu'un et à peine. Elle part cette semaine pour Berlin, et me fait des messages pour que j'aie la voir. Elle est assez jolie, presque aimable ; mais je n'ai pas eu le temps de la cultiver assez pour la juger tout à fait. Elle est intime amie de Mr Peschier qui va à Genève pour l'été. Quand je te dirai qu'à l'heure qu'il est je n'ai pas vû Mde Pichler, tu

me plaindras ou me blameras. Il faudroit faire l'un et l'autre. Elle est dans le faubourg. Il m'aueroit été impossible d'y aller souvent ; mais certainement j'auerois pû et dû y retourner après l'avoir manquée. Elle a perdu sa mère, cela a empêché qu'on pût la voir, pendant quelques semaines. Enfin on m'a tant vanté sa laideur, que je crois que je préfère ne voir en elle que l'auteur d'Agathocles et quitter Vienne avec l'illusion qu'elle est peut être mieux qu'on ne dit. Ce seroit pourtant une honte ! Enfin je verrai.

En attendant les jours passent, et amènent celui du départ ; car enfin il viendra, et n'est pas encore très loin, ne vous déplaie. Les rats ont assez dansé. Il est temps que le chat revienne. Ce n'est pas dans ce sens que l'illustre baronne me disoit venez me voir, vous serez un chat. Je ne sache pas de l'avoir jamais empêchée de danser. Tu as donc revû la petite cousine, bien contente de son voyage et d'elle-même. Je suis sûr qu'elle aura été pour toi une occasion de réflexions très justes. Nous en causerons tout à notre aise dans le cercle intime du caborñon. Mardi soir à cinq heures.

Deux choses nouvelles. 1° ta petite lettre fort gentille du 23 apostillée par ta maman, qui prétend ne plus m'écrire, ce qui j'espère n'aura pas été vrai. Cette guenille de Lys à Charles dont je me passerois bien par plusieurs raisons bonnes à taire etc. etc. La seconde chose c'est un message aimable de l'archiduc qui me dit que notre projet s'étant ébruité, le prince Guillaume de Prusse d'abord, puis le duc de Veymar, puis le prince de Cobourg, lui ont demandé d'en être. En conséquence, et du beau temps qui pourroit changer, il me propose de partir demain matin à six heures. Sur cela ton père, dans sa prudence, considérant, 1° que le plaisir qu'il se faisoit de passer trois jours tête à tête avec le prince ne peut plus avoir lieu, et qu'il s'agit maintenant d'une partie de princes, c'est-à-dire courir, boire, manger et chasser, partie qui doit durer cinq jours au lieu de trois ; 2° que le climat de Thernberg (la terre de l'archiduc au pied des montagnes de la Styrie) est âpre pour quelqu'un qui est encore enrhumé ; 3° qu'il est impossible que dans le courant de cinq jours entiers, je ne manque pas à mon collègue déjà très récalcitrant à mon départ, je me suis souvenu de l'avis de Lise « n'allez pas vous faire malade même pour des princes », et je me suis excusé. J'en ai un vrai regret ; mais la chose est toute changée. On en a fait trop de bruit. Il falloir partir sans dire gare mais les pauvres [déchiré] comme ils veulent.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanières / Genève / Suisse

Mannersdorf se trouve dans le Land de Basse Autriche, près de Brück an der Leitha entre Vienne et la frontière hongroise. Le « berger de la cour » est l'archiduc Jean.

Il semble que Charles René ait reçu l'ordre du Lys. Outre que cette décoration française, distribuée sans parcimonie, n'avait guère de valeur, Pictet père était fermement opposé aux ordres et pensions accordés par des souverains étrangers, dans lesquels il voyait, avec raison, un moyen de corruption. Donnant l'exemple, il en a refusé plusieurs. On l'a pourtant vu solliciter avec succès l'ordre russe de Sainte-Anne pour son fils, il est vrai pour d'autres motifs que la vanité. (cf. sa lettre du 26 mai 1814 p. 37 ci-dessus).

Thernberg n'est pas en Styrie mais dans le Land de Basse Autriche, à l'écart de la route de Graz au sud de Wiener Neustadt.

Vendredi matin 10 mars [1815]

Ma vertu a été récompensée, chère amie. La pluie vint hier au soir, et quoique pluie de printemps à Vienne, elle est probablement neige en Styrie, où je serois, à l'heure qu'il est, avec mes princes, à jouer au billard pour tuer le temps, et pestant in petto de le perdre. Hier après midi, avant la pluie, le temps étoit si doux et si joli, que j'allai achever ma convalescence dans la promenade des glacis. Cette promenade, qui fait le tour de la ville aux trois quarts, et a une largeur de trois cents toises, est plantée d'arbres, coupée de routes qui, en tout temps, sont comme la Treille, c'est d'ailleurs un beau tapis de gazon uni comme une carte qui s'éloigne en pente douce du chemin couvert, comme il convient à un glacis. Cette promenade bordée en dehors par les faubourgs, qui sont eux-mêmes une ville plus magnifique que Vienne, est le rendez vous de tout le beau monde que les remparts et le Prater n'absorbent pas. Mais comme la place est immense, et les allées coupées en tous sens, on ne se coudoye point surtout si l'on évite les allées et qu'on traverse les esplanades de gazon. Il est vert, et en gelant comme en moire. C'est un vrai phénomène. Ces esplanades sont le lieu chéri des petits Adolphe de Vienne, qui s'y rassemblent en cent groupes différens pour jouer aux barres ou à « faulbarre », jeu que je n'avois pas vû depuis Coire, et qui quand je le regarde jouer, fait encore vibrer certaines cordes d'émulation, et me rappelle des triomphes, car j'étois un des forts. Ce petit jargon allemand, cette gaieté abandonnée, une certaine bonhomie qui n'a rien de françois, les rapports d'âge, de tons, de cris de joie me transportoient à Hofwyl, et je trouvois des Adolphe dans chacun de ces groupes : mais il me manquoit, comme il m'arrive toujours quand j'ai des plaisirs de ce genre, de t'avoir auprès de moi pour communiquer. Toutes les sensations agréables sont imparfaites, les réflexions sans correspondance, les expressions sans écho et sans encouragement, lorsqu'on est seul. Il n'y a que la méditation qui gagne à la solitude.

Il y a de l'agitation ici dans les esprits, et plus qu'on n'en avoue, à l'occasion de l'escapade de Bonaparte. Chacun fait sa supposition. Les plus inquiets la supposent en intelligence avec de grands meneurs de France, ses anciens serviteurs, et tout prêt à être reçu à Toulon par la flotte et les troupes. On observe que les 20 mille hommes destinés contre Naples et qui cheminent vers le Midi se trouveront bien à point vers Toulon, etc.... Quoique les chances soient foibles en nombre, elles sont si terribles de leur nature, la guerre civile est un si épouvantable fléau, qu'on éprouve une sorte de frémissement à l'idée que la hienne a rompu ses barreaux. Puissent les chasseurs être plus adroits que le grand veneur n'a été soigneux ! On prétend qu'il étoit allé voir sa beauté à Livourne : gare qu'il ne soit pendu pour ce rendez vous là !

J'ai vu hier mon bon ami le prince de Wrede qui m'a lû une lettre de Fellenberg sur son fils aîné, et deux de ses cadets à lui. Il a de l'inquiétude sur l'effet que la perspective d'une grande fortune assurée, et l'espérance d'hériter d'une grande faveur, peut avoir sur l'ainé. Il a des dispositions vaniteuses, qui tourmentent le prince, peut être trop ; mais je lui sais gré d'être encore si père, en étant devenu si grand seigneur. Les deux cadets, qui sont liés avec Adolphe, paroissent charmans, à en juger par leurs lettres et par les témoignages de Fellenberg. Ils sont aussi dans la fièvre du latin, comme Adolphe, et ils prétendent faire de grands progrès. Le prince avoit dû partir un de ces jours, mais l'événement de Bonaparte qui peut faire remettre ici bien des choses en problème, le retient indéfiniment.

Tu connois, chère amie, mon système de faire toujours servir une chose à une autre. Le millionnaire Cotta, le prince des libraires, a acheté les manuscrits du prince de Ligne pour 22500 francs. Il a fait, je crois, une mauvaise spéculation, car il y a énormément de fatras. Quoique je ne le connoisse point personnellement, il m'a fait prier sur ma réputation britannique de vouloir me charger du décrottement de cette collection, et de son édition. J'ai crû voir que je pourrais empêcher que beaucoup d'honnêtes gens ne fussent compromis, que beaucoup d'ordures ne fussent imprimées ; et qu'enfin je ferois du puissant Cotta, qui passe pour un homme libéral et délicat, un ami à la Bibliothèque britannique pour l'Allemagne dans le moment où il importe de l'y répandre à force. J'ai donc accepté cette tâche désagréable et gratuite. J'ai passé bien des heures de la nuit à lire ou parcourir la mémoire secrète en 1200 pages. J'y ai trouvé des choses qui compromettoient bien des gens, et en particulier le grand maitre de la cour du prince Charles pour une certaine correspondance qui dans le temps lui valut la disgrâce de l'empereur. L'archiduc lui-même n'y est pas toujours traité avec le respect et les égards qu'il mérite à tant de titres. J'ai écrit au lieutenant général comte de Grune, le dit grand maitre des cérémonies, pour lui demander une conversation. Tu peux comprendre quelle a été sa reconnaissance quand je lui [ai] offert de supprimer tout ce qu'il voudroit ; quand je l'ai chargé de faire à l'archiduc Charles l'hommage de mes sentimens, et du désir que j'avois, qu'il n'y eut pas une expression qui pût être le moins du monde désagréable à S.A.I., ni à aucun individu de la famille impériale (l'archiduc Jean n'y est pas très bien traité non plus). Il m'a fait toute l'histoire des lettres qui l'avoient compromis. Il m'a remercié mille et mille fois et a témoigné l'inquiétude que Cotta (qui a emporté des lettres originales) n'eut les siennes, quoique le feu prince de Ligne eût solennellement promis de les bruler. Sur cela j'ai fait une lettre à Cotta par la quelle je l'adjure au nom de l'honneur du défunt et par les sentimens de délicatesse dont il fait profession, de supprimer les six lettres dont je lui donne les initiales. Cette lettre a charmé le comte. Il vient encore de m'écrire en me montrant le plus ardent désir de me prouver toute sa reconnaissance. Ce n'est pas tout. Il a fait l'histoire à l'archiduc, comme je l'y avois autorisé, Celui [ci] m'a envoyé complimenter et remercier par son secrétaire intime, homme sûr sous tous les rapports. J'ai confié les manuscrits à S.A.I. en lui transmettant les pleins pouvoirs de suppression que j'ai reçus. Ainsi ma réputation de la Bibliothèque britannique m'attire une commission un peu pénible, mais qui me met à portée 1° de prévenir du mal en châtiant une publication qui aura beaucoup de lecteurs, 2° de prévenir beaucoup de chagrins individuels, 3° de servir la Bibliothèque britannique en lui donnant comme ami le grand moteur du commerce littéraire en Allemagne, 4° d'obliger des gens qui peuvent devenir des puissans protecteurs de Genève ou des puissans amis de nos enfans. Voilà mon histoire finie avec ma page. Tu noteras que Mr le comte de Grune est homme de beaucoup d'esprit, et que depuis longtemps il a toute la confiance de l'archiduc, lequel ne la retire jamais à ceux qui l'ont méritée. Fais de tout cela un usage discret, car quoique Genève soit loin de Vienne les choses peuvent se redire, et perdre ainsi le prix qu'elles tiennent d'une relation confidentielle.

Samedi matin.

Sais-tu, chère amie, ce que j'ai fait hier au soir entre jour et nuit, en revenant d'une tournée hors de ville pour prendre l'air ? Je suis allé à vêpres dans l'église où est le beau monument de Canova élevé par le duc Albert à la mémoire de la fille de Marie-Thérèse. Je me suis appuyé

contre une colonne en face de ce chef d'œuvre, et là au son d'une musique délicieuse où les orgues et les enfans de chœur se répondoient, au jour douteux du crépuscule, j'ai savouré pendant un quart d'heure des impressions et des inspirations qui me venoient d'en haut... Quel bel usage des arts, que de tourner ainsi notre nature vers les objets du ciel ! Combien le ciseau du statuaire et les compositions musicales s'ennoblissent lorsqu'ils nous donnent des sensations liées aux vertus divines, et à la pensée de l'éternité ! On voit si bien que ce tombeau n'est qu'un passage, une porte qui ouvre le ciel quand on y entre avec le cortège des bonnes œuvres.... Les minutes que je passai là furent très heureuses, mais encore y regrettais-je d'être seul. Après cela, tu sais combien je suis fastidieux ; combien mon imagination, mes sensations et mon jugement, me jouent de mauvais tours. N'allai-je pas remarquer que le génie qui dort sur le lion (figure admirable d'ailleurs) a les ailes étendues. J'en demande pardon à Canova, mais c'est une inconvenance évidente. C'est son génie à lui qui dormoit quand il a sculpté ces ailes déployées d'une figure qui sommeille. Je n'eus pas plutôt fait cette découverte, voilà mon enthousiasme parti ; je n'éprouve plus que la fatigue de ces ailes qui se tiennent en l'air sans que personne les porte, enfin je fus jetté dans l'analyse dans le raisonnement, et par conséquent adieu l'admiration... Il y a tant d'éléments en nous, que presque toujours une chose gâche l'autre ; et ce n'est qu'à grand peine que nous trouvons quelques instans dans la vie pour échapper par un sentiment vif et abandonné du beau, à la persécution du jugement et de la raison...

Quel langage pour un diplomate d'accident ! et même pour un agriculteur de profession ! Ne vas pas me lire aux gens, car on me croiroit fou. Ne me lis du moins qu'à ceux qui ont des cordes correspondantes. Mais je me représente, par exemple, que le Magnifique Conseil eût connoissance d'un pareil délire ; il ne manqueroit pas de rappeler son député, et de le censurer de ses écarts. Gagne moi notre bonne Marianne, afin qu'elle me soutienne auprès de son mari mon collègue, et qu'il n' imagine pas que les 28 pages serrées que je fais partir demain pour lui par Mr Peschier, soient l'ouvrage d'un homme qui a un petit coup de marteau.

J'espère toujours partir dans une dizaine de jours, mais comme je ne puis pas en être sûr, je vous prie d'écrire, en vous représentant bien que ce n'est pas de m'écrire qui me fera rester à Vienne, et que quelques lettres qui me croiseront ne seront pas un grand malheur.

Je regrette beaucoup de manquer une partie du séjour de Charles, qui a besoin d'avis paternels, et qui, pour lui rendre justice est disposé à les accueillir. Vienne l'expérience, et tout ira bien. Pourquoi faut-il que celle des parens soit si peu employée !... Je te quitte chère amie, pour courir ça et là aux nouvelles du débarquement en Provence. Le Congrès est une fourmilière dérangée, à l'occasion d'une chose que pourtant chacun avoit prévue, dit-on !! Pauvres princes ! pauvres ministres ! mais surtout pauvres peuples !... Voilà ce qui tourmente. Si tu étois Caroline Prevost je te dirois un vers latin qui t'apprendroit que les choses sont toujours allées de même. Adieu chère bonne amie. Je t'écris par la poste. C'est plus sûr que par Peschier qui va à Lyon et jettera les lettres à la boîte à Basle, mais pour les 28 pages d'Albert je les donne à Peschier. Préviens-le

Mon Dieu que je suis fâché ! Voilà une lettre du 25 qui me dit l'accident de Mde DeLaRive Necker à Mde Divernois. Pauvre dame Necker ! que de tribulations coup sur coup ! Dis lui combien j'y prends de part. Je vais être bien impatient de savoir les suites. Toujours des inquiétudes et des tourmens pour ses amies ! Adieu j'ai écrit à Amélie mercredi.

Six heures du soir

Voilà deux lettres de toi, du 21 et du 24 avec une datée de Noël. Bien obligé du tout. Tu as mille tendresses de Mde Divernois. Peschier ne part plus demain. Il attend les nouvelles. Dis le à Albert.

Monsieur / Maurice Vanières / pour remettre à Mde Pictet / de Lancy / Genève / Suisse

Pictet évoque les années qu'il a passées à Haldenstein près de Coire dans l'institution dirigée par le Grison Martin Planta et le Prussien Neumann.

On a vu que le jeune Adolphe Pictet (1799- 1875), est étudiant à Hofwyl où se trouvent, semble-t-il, trois fils du prince de Wrede.

La nouvelle du débarquement, le 1^{er} mars, de Napoléon au golfe Juan, que Pictet signale, en parlant d'escapade, avec un sens de l'understatement tout britannique, est arrivée à Vienne le 7. Le 20, l'empereur est à Paris que Louis XVIII a quitté la veille pour se réfugier à Gand.

Le grand veneur désigne Sir Neil Campbell, le commissaire britannique chargé de surveiller Napoléon ; il avait quitté l'île d'Elbe pour aller voir sa maîtresse à Florence.

Jean-Frédéric Cotta, de Stuttgart (1764-1832), fameux libraire et éditeur.

Philippe Ferdinand, comte de Grünne (1762-1854). (OebL)

Le mausolée par Canova de l'archiduchesse Marie-Christine, femme du duc Albert de Saxe-Teschen, se trouve dans l'église des Augustins, toute proche de la Hofburg et de l'Albertina.

Mme Pierre De la Rive née Susanne Necker, dont la maladie suscitait l'inquiétude, s'est grièvement brûlée accidentellement ; elle décéda le 13 mars 1815.

Jeudi 16 mars pour le vendredi 17 [1815]

Je parie que tu trouves, chère Amélie, que ton tour revient bien vite. Au reste, si l'associé de Mr Odier part demain et prend ceci, il pourroit bien arriver à Genève avant ce que j'ai écrit hier à Lise, et c'est alors que tu te récrieras sur ce que tu as de mes lettres tous les jours. Le dit associé devoit partir ce soir, et ne part plus, ce qui retarde à mon grand regret des paquets pressés pour Albert, les quels je n'ose confier à la poste.

As-tu lû la Jérusalem délivrée dans l'original ? J'ai peur que non. Le feu professeur Bertrand, oncle de ta maman, disoit que c'étoit la plus belle production de l'esprit humain : il n'y a désormais pas de doute que ce ne soit une des plus belles. On en a fait un opera, je crois composé en françois et joué à Paris avec grand spectacle, puis traduit et imité à Vienne. Je l'ai vû, et j'en suis tout plein Je veux t'en parler. Je sais que la musique et la danse sont les deux choses de ce monde qui se racontent le moins, et que toutes deux tiennent beaucoup de place dans la Jérusalem ; mais encore essayons.

La scène s'ouvre dans le camp des croisés, où Godefroi de Bouillon (l'ayeul de Mde DeLa Rive de Dresden) tient conseil avec les princes et parvient à raccomoder Tancrede avec Baudouin qui étoient brouillés. Tancrede, le plus parfait des héros du temps, étoit malheureusement un petit bout d'homme à voix claire et douce, chantant bien dans le genre du concert, mais furieusement loin de son rôle J'essayai de la recette d'Hubert l'aveugle qui entend non ce qu'on chante, mais ce qu'il imagine ; j'eus bien de la peine à le grandir et à lui donner une voix mâle. Son amour pour Clorinda, princesse asiatique, et amazone combattant les chrétiens, fait le fond de la fable de l'opera, tandis que dans le poème, il n'est qu'un

épisode. On voit le héros chrétien se plaignant aux échos, de la fatalité qui le force à combattre ce qu'il adore ; mais il chante bien ; la musique est charmante ; l'orchestre est plein et bien ensemble : l'effet musical prend le dessus, et on oublie les inconvenances. Argant, prince circassien (ayeul du conseiller de préfecture) est introduit avec Clorinde, dans le camp de Godefroy, pour lui faire des propositions qui sont rejetées. La Clorinde (Mde Milder) est une belle femme, une figure d'Otaïté, qui nous a rappelé Mde Pictet Turretini. Une voix ravissante, que je ne me souviens pas d'avoir entendu surpasser, et une grande manière de dire le récitatif et de chanter les airs. Elle seule est un opera. Pour le prince Argante, qui dans le poème est un géant superbe, il ressembloit comme deux gouttes d'eau à Jean Cugnet : il jouoit et chantoit à l'avenant. Ils emmènent du camp des chrétiens un vieil enchanteur qui prépare toutes sortes de tours. Un combat singulier doit avoir lieu dans une forêt voisine du camp, entre Tancrede et Argant, qui l'a défié. Non, j'ai tort : j'anticipe. Tancrede chante son martyre dans un bois, et la voix de Clorinde lui répond tantôt sur un arbre et tantôt sur un autre. Il s'étonne, il s'agite, il se tourmente ; mais les apparitions et les prodiges se multiplient autour de lui. Des nymphes charmantes accourent de toutes parts, et dansent pour lui plaire. Il les rebute d'abord, puis les regarde trop ; puis se laisse enlacer dans des chaines de fleurs qu'elles jettent autour de lui. De temps en temps on entend la voix de Clorinde ; et alors il reprend sa raison et son courage ; il se dérobe aux séductions ; mais bientôt la troupe des enjoleuses redouble de graces et de gentilleses. On le fait chanter, presque danser ; enfin les Dryades ont le dessus et l'emmenent. Il reparoit dans le camp, sans son manteau à la croix, signe caractéristique des princes croisés. Godefroi le fait honteusement désarmer, en présence des troupes ; et il ne lui rend son épée que sur ses témoignages de repentir, et sur sa promesse de laver sa honte dans le sang du prince circassien. Changement de décoration. Grottes infernales, où l'on voit faire la cuisine des enchanteresses. Tous les démons invoqués par une magicienne qui n'étoit pas une Armide (dont Lise nous fâchoit) sortent de l'enfer un flambeau à la main et coëffés de serpens. Le ballet qu'ils donnent est le plus extraordinaire du monde, et même de l'autre monde. Tous ces flambeaux d'esprit de vin, dont l'éclat redoubloit par certains mouvemens combinés, jettoient une vive lumière sur ces figures hideuses, et donnoient une sorte d'effroi. Ce bal d'enfer fait place à une fête dans le camp de Soliman. Ce prince ne paroît que pour voir déployer devant lui le luxe asiatique de sa cour. Il reçoit les hommages de ses guerriers et fait danser des ballets dont nous profitons. Une forêt sombre succède. Tancrede armé de toutes pièces, y arrive suivi de son écuyer ; tous deux chantent, en attendant le prince de Circassie. On voit venir un guerrier. Tancrede marche à lui, la visière baissée et l'épée à la main. On entend les coups terribles que se portent les deux combattans. La lutte se prolonge ; et la musique exprime admirablement les violentes agitations qui s'emparent de l'ame en présence de la mort, et dans l'espérance de la victoire. Enfin Tancrede vainqueur reparoit couvert de sang. Son ennemi, qu'un dernier effort amène sur la scène, y tombe mourant, en invoquant la pitié du chrétien. Sa voix décèle Clorinde !... Quel moment pour Tancrede qui lui a donné le coup de mort ! L'acteur fut foible, mais je le fis jouer et dire, et chanter, et plaindre, comme il le devoit, et je me sentis très ému de toute cette scène qui se termine par le baptême de Clorinde à son dernier soupir. Les prodiges effrayans se renouvellent alors autour de Tancrede. Il veut sortir de la forêt ; des fleuves de feu coulent tout à coup devant lui ; la foudre tombe à ses pieds ; elle pourfend un chêne, et le cadavre de

Clorinde lui apparait au milieu des flammes et des débris de cet arbre. Le dernier acte montre les femmes les enfans et les vieillards chrétiens, prosternés dans un temple, tandis qu'on donne l'assaut à la ville de Jérusalem. Dans les silences ménagés de la psalmodie, on entend les cris confus de la détresse et de la fureur. On découvre devant un vague lointain, des mouvemens d'armes, des feux, des tours qui s'écroulent, des tourbillons de fumée qui s'élèvent dans les airs. Peu à peu les batailleurs vainqueurs se rapprochent ; les flammes s'étendent sur la ville entière. Jérusalem ne paroît plus que comme une masse de feu, dont l'imitation est d'une vérité effrayante. Godefroi, et tous les chefs qui ont survécu, viennent remercier Dieu dans le temple. Une croix mystérieuse et éclatante sort de terre devant l'autel. Le ciel s'ouvre. Les anges et les séraphins descendent jusqu'aux voutes du temple. On distingue parmi eux Tancrède qui a péri dans le combat, et qui est uni à Clorinde. Des chœurs d'une musique céleste se perdent dans le vague des cieux et s'affoiblissent par degrés au moment où la toile tombe.

L'ensemble est très beau, et d'un grand effet. La musique est riche et savante. Le récitatif est monotone, mais il l'est toujours : c'est le défaut du genre. On ne peut rien ajouter à la beauté du spectacle, à l'illusion théâtrale, et à la perfection du jeu des machines. Le théâtre a une profondeur qui confond. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais vû si loin derrière à l'opéra de Paris. Ce qui manque ici ce sont des spectateurs qui sachent s'intéresser à ce qu'ils voyent. C'étoit plein comme un œuf. On supposeroit que l'empressement qui fait courir à une pièce nouvelle, devoit la faire applaudir, quand elle est bien jouée. Rien de semblable. Les Viennois traitent les acteurs comme des gens qui jouant et chantant par métier et pour de l'argent, n'ont besoin d'aucun des encouragemens libéraux. Jamais un mouvement d'enthousiasme ne s'élève parmi les spectateurs. Comment espérer de grands acteurs chez une nation où le thermomètre est toujours à zero ! L'admirable Bigottini, elle-même, avoit toutes les peines du monde à arracher quelques témoignages de sympathie à ces froids Germains. Pendant toute la durée de ce spectacle plein et varié, de trois bonnes heures, je n'ai entendu qu'un seul mot d'admiration autour de moi au parterre assis, où j'étois à côté de lady d'Ivernois : c'est le mot *prächtig* ! que ta maman t'expliquera, et que les femmes prononcèrent dévotement derrière moi quand la croix mystique s'éleva devant l'autel. J'avois toute une autre impression moi [sic], et qui troubloit le plaisir que m'auroit fait ce spectacle : tu sais, ou ne sais pas, combien mon imagination est ingénieuse à me gâter les plaisirs. Mes yeux se fixoient sur les flammes de Jérusalem qu'on voyoit dans le lointain lancer de sombres lueurs au travers des colonnes du temple. Ce n'étoit point une fixation : c'étoit l'histoire. Cette ville infortunée a succombé en effet sous la fureur des croisés, et ses habitans ont péri dans les flammes ! J'entendois les cris de l'angoisse et du désespoir dans chaque famille, à l'approche de cette horrible meute ; et entre ces victimes et moi, je voyois des fanatiques offrir au Dieu de bonté et de miséricorde le tribut de leurs actions de grâces à l'occasion de cette victoire souillée par leurs cruautés ! Je les voyois offrir à Dieu comme un hommage, une injuste et barbare vengeance exercée sur des innocens en grand nombre, à la quarantième génération de quelques uns de leurs ancêtres coupables !... O funestes erreurs des hommes !... Une série de réflexions rapides et tristes s'éleva en moi et me fit soupirer, pendant qu'autour de moi on crioit *schön* ! et *prächtig* ! Mais c'est ma faute aussi, me diras-tu : pourquoi chercher midi à quatorze heures en fait d'observations, de sensations ou de souvenirs ? pourquoi regarder au

travers de ce qu'on vous montre ? tout le monde étoit content autour de moi : pourquoi ne l'étois-je pas ? et si ce n'étoit pas une chose naturelle et juste de bruler des infidèles, peut on croire que le parterre de Vienne pût être si indifférent sur cette exécution ? Tu n'hésites pas, chère Amélie, entre le parterre et moi ; et tu vois que pour aller droit, pour être dans le vrai et dans le juste, il faut souvent aller tout seul avec son propre sentiment, contre le jugement de la foule.

Tu me demanderas compte de Renaud et d'Armide. Bernique ! il n'en est pas plus question que si le Tasse ne les avoit pas inventés. On n'a pas osé diviser l'intérêt.

Nous espérons tout finir avant dix ou douze jours. Préparez nous une réception digne de nos mérites. Nous sommes sans lettres plus fraîches que le 3, et bien impatiens d'en savoir davantage sur cette pauvre Suzanne DelaRive. Ce doit être un deuil pour Genève qu'un tel malheur. Mon Dieu ! mes chers enfans, prenez garde au feu ! Je le disois déjà à Lise hier. Je ne rêve qu'accidens. [déchiré] tu m'as fait veiller jusqu'à onze heures, sans [déchiré]. J'ai voulu que ma lettre fut prête si le monsieur [déchiré] ce matin. Adieu chère Amélie.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / à Genève

Jérusalem délivrée, poème épique du Tasse (1581), a inspiré sur un livret d'Antoine Danchet la « tragédie en musique » intitulée « Tancrède » en un prologue et cinq actes par André Campra, créée à Paris en 1702 Le style un peu échevelé de cette lettre paraît correspondre à celui de l'œuvre. Godefroy de Bouillon renvoie à la femme du peintre Pierre-Louis De la Rive, née Godefroy ; André Argand avait été, pendant l'annexion, conseiller de préfecture à la préfecture du Léman.

« Hubert l'aveugle » est le fameux naturaliste genevois François Huber, dit Huber des abeilles (1750-1831).

Renaud et Armide, tragédie lyrique d'Antonio Sacchini (1783)

Le retour de Napoléon, que les souverains alliés déclarent hors la loi le 13 mars, bouscule le congrès de Vienne. Bien que l'acte final ne soit signé que le 9 juin, les dispositions concernant le Suisse et Genève sont convenues à la fin de mars : la neutralité perpétuelle de la Suisse sera reconnue dès que la Diète fédérale aura déclaré y accéder. La France placera sa ligne de douanes de manière à ce que la route de Versoix soit toujours libre, ce qui constitue un progrès par rapport à l'usage commun convenu à Paris : dès le retour de l'île d'Elbe, la douane française avait été rétablie. Elle s'engage en outre à assurer la libre communication entre la ville et le mandement de Peney. De son côté, la Sardaigne accepte de céder le territoire nécessaire au désenclavement du mandement de Jussy ; elle accordera la libre communication entre Genève et le Valais par la route le long du lac, dite route du Simplon, et la neutralité suisse sera étendue à la Savoie du Nord. Cette région, qui ne peut communiquer avec le Piémont par le col du Mont-Cenis que pendant la belle saison, est en effet militairement parlant indéfendable ; or elle donne accès, par la route le long du lac, au Valais et au Simplon dont Napoléon avait, par une nouvelle route, amélioré le passage. La neutralisation de cette région empêchera donc la France de s'emparer du seul col qui permet toute l'année de passer en Italie autrichienne.

Les députés de Genève quittent Vienne au tout début d'avril. Le rapport de Pictet au conseil d'Etat, daté de Genève le 8 avril, a été écrit en partie en route : « ... je demande quelque indulgence à Vos

Seigneuries, parce que j'en ai fait la plus grande partie en courant la poste jour et nuit, et que je n'ai pas eu le temps de le mettre au net... » (Cramer I 439).

A peine arrivé, Pictet est de nouveau sur la brèche. La ville est menacée par l'armée du général Dessaix, rallié à Napoléon aussitôt après son arrivée à Paris. Le conseil d'Etat le nomme commandant en chef des forces genevoises. Un détachement de troupes suisses, commandé par le colonel lucernois de Sonnenberg, est envoyé en renfort.

Bien que la contiguïté du territoire ne soit toujours pas assurée, la Diète fédérale admet formellement Genève comme nouveau canton : l'acte d'union est signé le 19 mai.

Les Alliés font pression sur la Diète pour que la Suisse se joigne à la coalition qu'ils ont reformée contre la France. Les cantons sont divisés : le Congrès ne venait-il pas de décider en principe que la Suisse serait neutre ? Une majorité, dont Genève malgré l'avis contraire de Pictet, accepte une convention datée du 20 mai qui accorde aux alliés la faculté d'emprunter en cas de besoin le territoire suisse. Les Autrichiens font aussitôt passer deux corps d'armée de l'Italie par le Simplon et le Grand Saint-Bernard. La nouvelle de Waterloo, arrivée le 25 juin, met fin aux alarmes. Dans des circonstances peu claires, le commandant en chef des troupes suisses, le général Bachmann, pénètre en Franche-Comté. Pictet dépose le 6 juillet ses fonctions de commandant en chef. Un nouveau congrès devant se réunir à Paris, la commission diplomatique de la Diète le charge au début d'août d'y représenter la Confédération. Les instructions du conseil d'Etat (Cramer II 13), le chargent d'assurer si possible, dans le pays de Gex, la contiguïté avec Vaud, de désenclaver le mandement de Peney et, en Savoie, d'obtenir une bonne frontière. Pour recevoir les instructions de la Diète fédérale, il se rend le 12 juillet à Zurich, canton directeur (Vorort) cette année là, pour y conférer avec les membres de la commission diplomatique et le nouveau bourgmestre, David de Wyss, qui la préside. Il est chargé (Cramer II 18), d'obtenir la déclaration solennelle reconnaissant la neutralité perpétuelle de la Suisse, à laquelle la Diète a accédé entretemps, et son extension à la Savoie du Nord ; le rasement de la forteresse de Huningue et si possible des forts le long de la frontière française, ainsi que l'octroi d'une indemnité pour frais de guerre. Pictet quitte Zurich le 15 août, rejoint à Bâle l'archiduc Jean, qui dirige depuis le 26 juin le siège de la forteresse de Huningue. Il en reçoit des lettres, notamment pour Metternich (Cramer II 54). La route de Belfort n'étant pas ouverte, il fait un détour par Berne, où il s'entretient des frontières avec le quartier-maître général Finsler ; après un saut à Hofwyl pour voir Adolphe, il prend la route de Pontarlier et arrive à Paris le 27 août.

SECOND CONGRES DE PARIS, 1815

Zurich dimanche 13 [août 1814]

Chère bonne Amélie, il faudra que tu indulges un peu ton ambassadeur de père, fatigué qu'il est de cinquante visites ou conférences, de pleines pages écrites à Albert [Turrettini], et ennuyé et impatienté du temps froid et pluvieux contre le quel il n'y a ici de ressources que des fourneaux énormes qui mettent trois heures à se réchauffer, et vous étouffent le reste du jour. Zurich est une ville horrible dans une situation charmante. Tout ce que les hommes n'y ont pas fait est délicieux. C'est la situation de Genève avec un peu de moins à tout. Elle a son lac qui ressemble en petit, sa Limat qui ressemble en moins rapide ; ses coteaux, ses alpes, ses maisons de campagne disséminées aussi loin que la vue s'étend, et qui rappellent Cologny et le reste. Mais si Zurich a, comme Genève, ses rues plates le long de sa rivière, on grimpe des deux côtés beaucoup plus fort encore que chez nous. Tout cela est si étroit que quand il y

passer une voiture, c'est avec danger de la vie pour les piétons appliqués contre les murs. Apparemment qu'il y en a eu beaucoup de tués, car les rues sont presque désertes. Cette faible population rend triste une ville qui devrait être gaie. Il y a dans la construction des maisons une fleur de goût mesquino-tudesque qui frappe désagréablement, quoiqu'elle soit en accord avec l'accent et le vêtement du peuple. L'accent, le vêtement et le peuple sont laids. Le nombre de gens contrefaits ou estropiés me semble passer la raillerie. Je n'ai pas rencontré un joli visage de femme. Cela dépare furieusement une belle situation. Mais enfin si on considère Zurich comme le rendez vous des sages de la Suisse, cela vaut peut être mieux. On donne plus de temps aux affaires, et on les suit sans distraction. Prends, au reste, pour être juste, fort au rabais tout ce que je te dis en mal de Zurich, à cause de la pluie abondante et froide qu'il fait depuis que j'y suis. Ce fond de sensations désagréables trouble peut être mon jugement.

Vous m'avez envoyé une bonne lettre de Joseph [Gau]. Il avait retardé pour ne pas écrire à tous à la fois. Il a crû bien faire. Ses sentimens sont aussi bons que sa judiciaire : elle vous fera plaisir à lire en temps et lieu.

Le duc de Richelieu retourne en Russie. Il a refusé ce qu'on lui offroit, et paroît triste sur la France. Qui ne le seroit pas !

Je ne réponds ni à Bontemps ni à Monod, et charge Turretini de le leur dire. Je me suis décidé à ne pas répondre aux hommes : pour aux femmes [sic] c'est une autre affaire, peut-on ne pas répondre à une personne qui vous flatte aussi agréablement que le fait une de mes correspondantes, dans ce que je vais te transcrire : « Adieu ! me dit-elle, il faut que je sois purement bien aise de vos départs, puisque je ne vous vois plus, et que rien ne balance mes vœux de citoyenne. Vous allez trouver là bien des gens avec les quels il faudra plus voiler que montrer ce qu'il y a en vous. L'habit de berger vous sera utile, non pour déguiser le loup, mais bien l'aigle... Faites un peu briller l'avenir à leurs yeux : c'est ainsi qu'on fait du bien et du plaisir. Adieu encore, je suis bien sûre que vous ne m'écrierez pas. »

Si tu la devines, dis-lui qu'elle se trompe en croyant que je ne lui écrirai pas, et surtout en me croyant un aigle. Je tire beaucoup plus sur le dindon : j'en ai la conscience intime, et c'est la meilleure preuve. Je ne me laisse pas prendre à ces flatteries des personnes à imagination, qui supposent que ce que leur plume invente est une chose pensée. Combien sa poétique cousine ne m'en a-t-elle pas données et reprises de semblables ! Je ne me suis pas trouvé plus riche en dons de l'esprit à la fin de tout cela, et si j'en avais crû quelque chose, je me serois trouvé beaucoup plus sot. Je crois que je rabâche, et je vais me coucher. Adieu.

Je ne partirai pour Basle que mercredi, et y serai 24 heures, puis je reviendrai passer à Pontarlier pour être sûr d'avoir des chevaux. Ecrivez moi donc à Berne poste restante.

A / Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / Genève

Le duc de Richelieu ne retournera pas en Russie : Louis XVIII, qui se sépare de Talleyrand, le nommera le 27 septembre président du Conseil et ministre des affaires étrangères, ce qui amènera le roi de Bavière, pour rouvrir sa légation, à nommer Charles René Pictet, protégé du duc pendant ses années à Odessa, son chargé d'affaires à Paris.

Auguste-François Bontemps ou Bontemps (1782-1864), de Genève, officier du génie, lieutenant colonel à l'état-major fédéral ; c'est le frère de Mme D'Ivernois.

Henri Monod (1753-1833), Vaudois, avait été l'un des députés de la Diète à Paris en 1814.

L'auteur de la lettre est Mme Jacques Necker, née Albertine de Saussure, cousine de Mme de Staël. Cette dernière paraît avoir eu un faible pour Pictet qu'elle relançait sans cesse, sans aucun succès. Cf. Pierre Kohler : *Mme de Staël et la Suisse*, Payot 1916, au chapitre intitulé « Mme de Staël et les Pictet. »

Basle 18 août [1815] au soir pour le 19

Chère bonne amie, je t'ai écrit de Zurich le 11, puis à Amélie le 13, puis à Lise le 16, puis à Charles hier 17 pour demain 19. J'écris à Turretini quelques détails sur le siège d'Huningue qu'il pourra vous lire, dans une de ses escapades du soir à Lancy. Il ne seroit pas impossible que ma lettre à Charles ne le trouve plus : dans ce cas tu la garderois, à moins que tu ne susses où la lui faire parvenir en sûreté. Il est possible que je le croise en route sans le voir : plus probable que je le rencontrerai, car je reviens sur Berne, à cause de la désorganisation des postes en Alsace et Franche Comté. Je prendrai langue à Berne sur la route de Pontarlier et Dijon, qui doit être bonne. J'ai un passeport superbe du Président de la Confédération comme allant à Paris pour les affaires de la Suisse. Mes instructions me sont arrivées aujourd'hui avec mes pleins pouvoirs et les lettres pour les ministres. Tout cela est si beau, si libéral, si large ; on m'y témoigne tant de confiance que j'en suis effrayé, comme de l'étendue de la besogne, et de son importance. Je ne puis encore concevoir comment et pourquoi on est venu me déterrer à Lancy pour cette tâche compliquée, moi des moins dignes du dernier canton ; des moins dignes, surtout, par le défaut de connaissances positives sur la Suisse actuelle et la Suisse passée. Enfin, si je m'en tire mal ce sera leur faute, et non la mienne : voilà ce qui est sûr. L'archiduc me gêne toujours beaucoup. Il vient de me donner rendez-vous à demain matin pour me remettre des lettres de recommandation particulières qu'il m'a offertes, et que je n'ai garde de refuser. J'ai contribué à décider à Zurich cette coopération à l'oeuvre helvétique que nous voulions partager il y a un mois, et qui est enfin résolue et entreprise.

Chaque ligne et presque chaque mot que j'écris répond à un coup de canon qui fait trembler la maison des Trois Rois où je loge, et où j'ai eu beaucoup de choix dans les appartemens, car il n'y a pas jusqu'au maître de maison (le fameux Iselin) qui est allé à la campagne prendre l'air pendant la saison des bombes. On a bien tort de les craindre à présent. Barbanègre garde sa poudre pour défendre le corps de sa place, et il n'a trop de rien : surtout pas des souliers : aussi en demandait-il je ne sais combien de mille paires à Basle. Il appelle cela, assez drolement, dans une de ses lettres au magistrat, une contribution dont il a « frappé » la ville de Basle, et qu'on paroît oublier. L'insolence est ce qui leur passera le plus tard, à ces pauvres François.

Je suis allé après dû examen des ouvrages et de nos travailleurs de la tranchée, faire une course à une lieue de Basle pour observer une position militaire dénoncée par Mr Finsler, et en même temps voir l'abbaye d'Arlesheim, une des conquêtes que j'ai contribué à faire faire aux Bâlois dans la campagne du Congrès de Vienne. C'est un des endroits les plus pittoresques qu'on puisse se figurer. C'est un pain de sucre de deux cent pieds, surmonté d'un château ruiné ; habillé de bois, coupé de sentiers, et pourtant presque massif de rochers. Des filets d'eau y serpentent, en y tombant en cascades ; des pavillons, des grottes, des monumens à Gessner, à Delisle, aux muses, et à Apollon, y provoquent plutôt la critique que l'admiration ; mais la vue passe en beauté tout ce qu'on en peut dire. De riches vallées se

déployent en serpentant, jusqu'à perte de vue, le long de la Byrse et du Byrsic. C'est là qu'on voit mourir le Jura, en monticules successifs, ennuyé qu'il est lui-même de son uniformité murale à partir de l'Ecluse. Arlesheim lui-même, dans la vallée au bord de la Byrse, est un ancien chapitre de chanoines, aujourd'hui dispersés. C'est un amas de grands bâtimens qui entourent une cour, et qu'une assez belle église domine. Tout cela est tombé en rotture. Il y a une auberge d'un côté, des bains artificiels, des logemens de plaisance de l'autre, pour les gens qui veulent prendre l'air. Un ou deux chanoines, encore tolérés dans un coin des dépendances, passent leur temps en réflexions salutaires sur l'instabilité des prospérités humaines. Le Prince Evêque y vient lui-même faire des séjours, qui sont sans doute marqués par des méditations du même genre. On a beau vouloir s'endurcir le cœur contre ce riche clergé qui vivoit au moins inutile, le spectacle des gens tombés fait toujours une impression pénible de compassion.

Dieu aidant je pars demain à midi ou le soir, pour Berne, d'où tu sauras ma direction. Je n'oserai pas trop me rapprocher de Genève de peur de faire comme certaine comète qui tomba dans le soleil.

Je mets ici la lettre pour Charles.

Lundi matin.

Je viens de passer encore une heure et un quart avec l'archiduc dans son cabinet. Les gens d'Huningue ont beaucoup bombardé le petit Huningue cette nuit, mais point Basle. Je serai à Berne demain au soir. Adieu chère amie.

A / Madame / Pictet de Rochemont / Genève

Le général Barbanègre capitulera le 26 août. Le rasement de la forteresse, érigée par Louis XIV, sera l'une des clauses du traité du 20 novembre 1815 entre la France et les Alliés.

Charles-René avait été chargé au début de juillet par le conseil d'Etat d'aller offrir à l'archiduc Jean quelques pièces de l'artillerie genevoise pour le siège de Huningue. Cette offre fut déclinée. Le rapport de Charles-René sur cette mission a été conservé (AEG, archives Pictet de Rochemont IX).

Jean-Conrad Finsler (1765-1835), de Zurich, quartier-maître général, avait tracé à la demande de la Diète les frontières militaires de la Suisse, c'est-à-dire celles qui permettraient la meilleure défense. Cf. l'ouvrage de William Martin où elle est reproduite p. 192: elle supprime tous les rentrants.

Balsthal canton de Soleure 19 août à 10 heures du soir [1815]

Voici ton tour, bonne Amélie. Je suis arrivé de Basle il y a une heure, et y ai mis, en partant, une lettre à la poste pour ta mère qui en contenoit une pour Charles. J'ai soupé au trois quarts, mais je ne sais pas « cé qui n'osent fé qui n'apportoun pa lé dessert » ; et je prends le parti d'en profiter pour te causer un petit brin. J'espère avoir laissé les braves Baslois à l'épreuve de la bombe. Je regarde leur crise comme passée. La batterie avancée des François qui contient des mortiers, se trouve déjà, dans ce moment, menacée en face et en flanc par des batteries masquées, à 150 et 300 toises, et qui ont force gros calibre en canon obusiers et mortiers. On tirera de plein fouet à boulets creux, pour déchirer les parapets ; on jettera une grêle d'obus et de bombes. Il n'y en aura que pour demi heure. Nous avons fait jouer tout cela l'archiduc et moi, dans son cabinet ce matin. La vraie représentation sera pour demain au soir

ou dans la nuit suivante. Une fois cette batterie prise, Basle ne risque plus rien des bombes. Te voilà au fait. Tu peux faire la connoisseuse avec Mr de Bonstetten, par exemple.

A propos de lui, ne manque pas de lui dire que l'archiduc le lit dans ses petits intervalles de loisir, avec beaucoup d'intérêt. Jamais je ne suis en conversation avec ce bon et aimable prince, sans regretter que Mr de Bonstetten ne soit pas à portée de le voir. Qu'auroit-il de mieux à faire qu'un voyage à Basle pour cela ? Au reste, le projet de l'archiduc est de faire une apparition à Genève s'il peut avoir un congé. Il veut voir le reste de sa chère Suisse. Il a aussi le projet philanthropique, d'aller (après prise et rasement d'Huningue bien entendu) d'aller dis-je mettre à la raison par son éloquence, ces pauvres égarés d'Undervald. Il se croit sûr d'y réussir, et il déplore qu'on veuille employer, ou seulement menacer des bayonnettes, de braves montagnards qui ne sont qu'ignorans. Il connoit à fond par son expérience dans les troubles du Tyrol, le caractère des gens alpins, comme il les appelle ; et il observe que la gent alpine est une seule et même nation, quelque soit son gouvernement. On ne peut mener ces gens là que par le cœur et la confiance. Il faut y mettre du temps, et de la peine : il ne craindrait ni l'un ni l'autre, s'il s'agissoit de ramener Undervald. Je ne suis pas surpris de trouver des républicains ombrageux, qui craignent l'ascendant que cet excellent prince prend sur la Suisse, par ses rares qualités. J'approuve cette défiance dans les autres, sans la partager. La notion de défiance ne peut point s'associer, dans mon esprit, avec celle de l'élévation d'ame et du désintéressement antique de ce prince. Je sais bien qu'on peut dire que, plus il a de qualités, plus il est dangereux... Je n'ai pas à cela une réponse pleinement satisfaisante.

Que je te conte quelque chose qui est plus dans ton genre que les bombes. J'ai vû à Basle un panorama plus curieux, je crois, que tous ceux qu'on voit à Paris : c'est celui de la ville et du lac de Thun. Tu as peut être bien ouï dire qu'il y a en Suisse un canton de Berne, et que dans ce canton est un lac fameux comme romantique, et du quel sort cette Aar qui enceint si joliment la ville de Berne dans la quelle Escoffier réussissoit à se perdre. Eh bien, un peintre allemand épris du plus beau zèle, est allé se fixer deux ans dans la ville de Thun ; passant sa vie sur une certaine tour centrale, et dessinant le paysage et la ville, sans oublier une fenêtre. Il a passé trois autres années à relever cela en grand, pour faire un panorama ; puis il a bâti dans un jardin de Basle, un édifice circulaire, pour y placer ce tableau vraiment magique. Il faut, comme tu sais, un peu de temps pour que l'illusion naisse ; mais une fois qu'on y est, c'est tout à fait. On entend le bruit de l'Aar qui se précipite au sortir de ce beau lac ; on entend les charretiers, les cris de ville, les miaulemens des chats sur les toits ; on compte et reconnoit les campagnes des Bernois : on s'y ennuyeroit d'abord ; mais on lève les yeux, et on suit cette imposante chaine des Alpes que couronne la Youngfrau et que sillonne la route de communication avec le Vallais. Enfin tout cela est d'un effet si vrai, que les gens raisonnables trouvent qu'il ne vaut plus la peine d'y aller ; mais il y a toujours quelques fous à qui ce panorama en donne l'envie. Ce brave peintre, en faisant quelque chose de merveilleux, a aussi réussi à se ruiner ; et puis, il a oublié de mettre sa rotonde sur des roues, ou sur un bateau, pour l'amener en Angleterre, seul pays où le résultat utile (comme disent les François qui ne sont pas dignes d'entendre ce mot) pourroit être obtenu. Basle n'attire pas assez de voyageurs ; et le vrai Thun aura toujours plus d'amateurs.

Je m'aperçois que je cause à extinction. Demain je compte coucher à Hofwyl ou à Berne, pour attendre Mr Vischer, mon compagnon ; il faut bien laisser un peu de blanc pour ajouter quelques mots. Adieu. Je vais me coucher.

Berne Lundi matin 21 à 11 heures. Arrivé hier à 4 heures à Hofwyl, j'y ai passé ma soirée jusqu'à minuit entre Fellenberg, Adolphe, Mde de Montgelas et Schwerz. Aujourd'hui, je repars d'ici à 1 heure, et Mde de Montgelas est venue m'accompagner pour dîner avec moi encore. Je ne te dirai rien de celle-ci : elle vaut bien une lettre à elle seule. Elle a de l'esprit comme quatre, mais... Je pourrais faire une ligne de mais. J'ai trouvé ici un mot de ta bonne mère, et un autre de Lise ; plus une lettre de Turretini. Remercie-les. J'écrirai de Paris, où je vais par Pontarlier. La route est très facile et sûre. Mille amitiés aux Pictet, aux Vernet, aux Prevost, aux Maurice. Je comptois un peu rencontrer ton frère. On l'attend à Hofwyl. Adieu chère Amélie. Je vous embrasse tendrement.

Nidwald n'acceptait pas le Pacte fédéral du 17 août 1815 qui, jusqu'en 1848, va servir de constitution aux cantons suisses. La Diète ayant menacé de reconnaître Obwald comme troisième canton primitif sous le nom d'Unterwald, Nidwald se soumit le 24 août et entra dans la Confédération comme demi-canton à égalité avec Obwald, qui s'était entretemps emparé d'Engelberg.

Maximilien-Joseph de Garnerin, comte de Montgelas (1759-1838), d'origine savoyarde (Foras III 52), est depuis 1799, et sera jusqu'à son renvoi en 1817, le tout puissant ministre de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Il a épousé à Munich en 1803 Ernestine, comtesse d'Arco dont il supporte, en mari complaisant, les nombreuses incartades. « C'est elle qui gouverne son mari, et c'est son mari qui gouverne l'Etat » (Marcel Dunan). Venue en 1813 placer son fils Max à Hofwyl, elle passa deux ans à Münchenbuchsee d'où elle accablait Fellenberg de ses assiduités. (cf. Kurt Guggisberg : « Fellenberg und sein Erziehungsstaat », vol. II 285 ss.) Pictet, qui paraît ici la rencontrer pour la première fois, correspondait avec elle et était au courant de sa réputation : « Je soupçonnais peu, il y a quelques années, lorsque je correspondais avec la fameuse comtesse de Montgelas, qu'elle lisait régulièrement mes lettres à un homme [le prince de Wrede] qui deviendrait l'ami le plus chaud de Genève, par une sorte d'attachement romanesque de leur auteur. » (Pictet à Turretini, 30 décembre 1814, Cramer I 294).

Johann Népomuk Schwerz (1759-1844), agronome allemand ; admirateur de Fellenberg, il créa en 1818 à Hohenheim (Bavière), un institut, la landwirtschaftliche Akademie, assez semblable à Hofwyl.

[Paris] Dimanche 3 7bre [1815] au soir

Après une journée fatigante et chaude, je me suis laissé entraîner par Mde Wickham et les Marcet, au spectacle de la porte St Martin, où je les ai laissés après la première pièce, et me voici réfugié dans mon coin, à causer avec toi chère bonne amie. Je n'avois pas encore aperçu Mde Wickham depuis sa maladie, dont elle est très bien remise. Je l'avois manquée plusieurs fois, et l'ai enfin attrapée dinant. Nous avons été tête à tête manger des glaces dans un caffè du boulevard à une petite table, au milieu de 100 quidams males et femelles. Son scrupule anglais s'en effarouchoit bien un peu, mais elle a fait comme à Paris. Elle a de l'entrain pour faire, pour voir, et pour courir, mais cet entrain est de cent mille piques au dessous de la cheville du pied de l'entrain de Mde Marcet. C'est elle qui sait arranger le matin une journée pleine, c'est-à-dire laborieuse en plaisirs, et en satisfaction de curiosité. Le soir Mde Wickham ne peut plus ouvrir les yeux pour regarder le spectacle.

Une chose que nous avons faite aujourd'hui Anna [Eynard] et moi, et que j'aurais dû mettre à son rang, c'est d'aller au prêche de Mr Monod. L'auditoire étoit nombreux, attentif, et discret. J'en ai été plus content que du sermon. Il a récité un formulaire de prière très convenable pour

faire doucement la leçon au Roi quant aux protestans, et aux Alliés quant à la modération. C'est un beau privilège que de pouvoir dire la vérité au public sur de pareils sujets ; mais il y a presque de la cruauté à adresser sourdement ou ouvertement des reproches au Roi. Il est aux Tuileries, il a une garde, un trône, et même une couronne, mais il ne règne pas. Fouché, dans un rapport confidentiel très détaillé, et très bien fait sur l'état de la France (rapport que j'ai vu aujourd'hui) fait voir l'enfer ouvert à tous ceux qui voudroient espérer en l'avenir. Il dit au Roi (et il le prouve en détail) que 10 départemens sont pour lui, 15 balancent, et tout le reste est contre. « Pour gouverner, dit-il, il faut une force physique appuyée d'une force morale, et V.M. n'a ni l'une ni l'autre. » Il expose l'irritation et l'appauvrissement croissant de toute la partie occupée par les alliés ; l'état d'épuisement dans lequel ils laisseront la France en partant ; l'impossibilité de faire rentrer les impôts, et par conséquent de payer les dettes et l'armée ; l'obligation où l'on sera d'user de menaces violentes pour tout ce qu'on aura à demander ; l'embarras de savoir que faire de deux cent mille hommes qui ne sont propres qu'à la guerre, et qu'on ne peut licentier sans couvrir la France de brigands ; l'état de guerre civile dans le midi ; cette cocarde des princes qui accoutume le peuple à une autre autorité que celle du roi ; cette Vendée qui est fanatique de monarchie pure, et d'un roi par la grace de Dieu ; toute cette suite ignorante rentrée après S.M., et qui a dormi 25 ans ; et cette nation accoutumée à la gloire des armes, aujourd'hui humiliée et rongant son frein ; cette masse d'idées nouvelles, de lumières acquises et bien payées, sur les limites et la balance du gouvernement ; ces idées « libérales », dont on peut bien plaisanter, mais qu'on ne peut ni anéantir ni faire rétrograder. Ces idées ont pénétré dans la masse même du peuple, et on ne peut plus le gouverner à coup d'ordonnances royales. Il faut un gouvernement à l'anglaise, et c'est sa conclusion. Le Roi y seroit enclin, mais les Princes ! Mais Made d'Angoulême ! There is the rub...

J'ai vu ce matin le duc de Richelieu qui m'a reçu dans ses bras. Il arrivoit de la campagne. Il est bien noir, comme tu peux croire. Il veut me voir souvent, dit-il. Je vois tous les jours mon excellent guide de Vienne, si je réussis à quelque chose ce sera par lui. J'ai retrouvé au reste la bienveillance de tous les matadors, et je pourrais recommencer un volume [?] comme ceux que je vous ai laissés. Il y a plus de besogne que là bas ; parce que je suis seul, et que j'ai deux correspondans à suivre. D'ailleurs il faut copier et je fais tout moi-même ; mon neveu est aussi paresseux qu'aimable à vivre. Mr Vischer loge loin de moi, et le secours que je pourrais en tirer d'ailleurs seroit petit. Evite moi les commissions, et les lettres et les mémoires autant qu'il sera possible. Ceux qui, de leur coin de feu, inventent de bombarder de mémoires et de charger de commissions un malheureux dans ma position, ne se mettent guères à sa place.

Je croyois les Maurice partis pour Genève, et j'ai entrevu Mde Maurice et ses filles au sermon. Si je puis j'irai la voir demain. J'ai vu le jeune Achard arrivé d'hier.

Mardi matin. J'avois compté ajouter quelques mots : voilà des visites. Adieu. Je suis sans lettres depuis votre course de Chamouni, et m'en indigne. Je devrais en avoir. Adieu encore chère amie. J'ai écrit tous les couriers

Madame / Madame Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanière / Genève

Alexandre Marcet avait épousé Jane Haldimand, vaudoise d'origine, auteur d'ouvrages scientifiques pour la jeunesse qui connaissaient un grand succès : « Conversations on Chemistry, in which the Elements of that Science are Familiarly explained, and illustrated by Experiments » (1806), auxquelles M.A. Pictet avait quelque peu collaboré, a connu plusieurs éditions et a été traduit en français.

Le pasteur Jean Monod (1765-1836) avait été, en 1807, appelé de Copenhague par Marc Auguste Pictet, alors Tribun du département du Léman et membre du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris ; il est l'auteur des Monod français.

Comme député de la Confédération, Pictet doit faire régulièrement (en fait presque chaque jour), rapport au bourgmestre de Wyss et à Turretini.

Bénédict Vischer (1779-1856), membre du Grand Conseil, colonel fédéral, avait été désigné par le conseil d'Etat de Bâle pour accompagner Pictet à Paris. Il ne jouera aucun rôle. « Vischer est un excellent homme, mais parfaitement inutile à moi et à ma mission » (Pictet à Turretini, Cramer II 67). Le neveu aussi paresseux qu'aimable est Jean Gabriel Eynard.

Frédéric Théodore Maurice (1775-1851), allié Diodati, fils du maire de Genève et comme lui baron de l'empire, ancien préfet de la Creuse et de la Dordogne, maître des requêtes au conseil d'Etat, membre libre de l'Académie des sciences.

[Paris] mardi 5 [septembre 1815]

Il me semble, chère Amélie, que c'est au moins aujourd'hui à ton tour. J'ai écrit aujourd'hui à ta bonne mère, et j'en ai ensuite reçu une lettre sans date (cela lui arrive quelquefois sans reproche) renfermant une Bonstetten et une Prevost Dassier [sic]. Tu les remercieras bien tous les deux : je tâcherai de leur répondre au moins un mot. Dis à Mr de Bonstetten que je distribue ses œuvres aux dignes ; je crois que je mettrai ici quatre mots pour Prevost. Mr de Bonstetten a eu la goutte. Il en est tout scandalisé, parceque c'est la première fois. Ne le lui dis pas ainsi, parcequ'il pourra la croire seule : toujours autant d'accroché pour l'espérance, vrai bonheur des pauvres humains. Je n'ai pû voir Mlle Marignac : elle est à la campagne à 4 lieues d'ici ; je le regrette. Quoique ta maman ne m'écrive que peu de mots, ils m'ont fait un extrême plaisir, parceque votre course à Chamouni me faisoit rêver toutes sortes d'accidens, et au moins des maladies pour Anna. Grace à Dieu vous en êtes quittes ! ne recommencez pas si tôt ! J'attends votre poésie sur ces belles montagnes, avois tu porté tes crayons ? A propos de poésie et de crayons, je vois avec une sorte d'inquiétude que ta maman n'eut pas reçu ce que je lui ai adressé en arrivant à Paris, et qui étoit le correctif de la pièce satyrique. Cette satire n'est point dans mon genre : j'y ai été entraîné par la force de la vérité, et par quelque chose qui ressembloit à de l'indignation parceque c'étoit un sentiment vif des inconvenances grossières envers nos respectables F[ellenberg ?] et tout leur assortiment. Je ne sais pas comment F[ellenberg ?] aura fini, mais j'espère and wish to God that it be en se débarrassant une fois pour toutes. Cela a des inconvénients et même des dangers, mais moins qu'à l'admission de l'enfant sans conditions : quant à celles-ci, elle ne les auroit jamais tenues ; elle est trop accoutumée à faire tout plier sous sa volonté.

Je consacre au musée toutes les heures perdues ; et je m'en suis délecté hier et aujourd'hui. On n'y admet que les étrangers. C'est assez suivi pour être animé, et pas assez pour faire foule. Je fais la cour aux tableaux avant qu'ils partent. Je comprends comment on devient connoisseur à force de regarder et comparer. Moi indigne qui ne suis guidé par personne, qui ne connois pas un terme de l'art, pas un maître, pas une école, je découvre tout plein de beautés que d'abord je n'appréciois pas ; mais le dernier chapitre est toujours la critique : à

mesure que l'inspiration passe et que l'analyse arrive, les défauts paroissent quatre à quatre. Et à propos de cela, j'ai regardé longtemps avec admiration le beau tableau de Raphaël de la Madone de la Sedia. La Vierge est bellissima. L'expression de son regard est sensible et spirituelle, plutôt qu'elle n'est divine. Ce regard est, par parenthèse, bien plus modeste dans l'original que dans la belle copie que nous avons vue à Genève. On ne peut rien ajouter à la perfection des traits et à la beauté du coloris ; mais cette figure ne me donne pas l'idée du sentiment de béatitude céleste que doit éprouver la Vierge en pressant l'enfant sur son sein. Elle est un peu soucieuse. Ses paupières sont chargées et colorées comme si elle avoit pleuré. Après cela, il y a des choses qui ne sont pas soignées. Les cheveux, plutôt jaunes que blonds (c'étoit le foible de Raphaël parceque sa maitresse avoit les cheveux jaunes rougeâtres) sont enmêlés, et ont des petites taches comme des nœuds qui n'ont pas l'air propre, autour de la racine est une trace ou une ombre qui donne l'air sâle et négligé à cette belle figure. L'index de sa main gauche a quatre phalanges au lieu de trois ; enfin le coude de l'enfant est carré à un degré qui passe la raillerie. Je ne parle pas de l'expression de la figure de l'enfant Jésus qui ne me plait pas du tout, et qui est tout à fait sacrifiée à celle de la mère. Je te donne mes observations pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire de pas grand-chose.

Jeudi 7.

Je comptois ajouter quelque chose avant de fermer ; mais les vraies dépêches et les visites m'ont pris mon temps. Je vais au Metternich [sic] tout à l'heure, et ce soir à Catalani, si j'ai le temps, et je l'espère. J'ai un mot de mon frère après les glacières. Je ferai mon possible pour son ami Boissy d'Anglas. Adieu à toutes, adieu mes chers enfans. Je voudrois bien être à Lancy.

PS Je suis allé voir les Maurice sans les trouver. Dis le à Monsieur et à Madame. Souligné est en Poitou.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève

Je n'ai pu identifier cette pièce satyrique envers, semble-t-il, Fellenberg.

La Madone de la Sedia, ou Vierge à la chaise, est au palais Pitti, à Florence.

« J'ai un billet de Metternich pour une audience ce matin. Je ne pourrai pas vous en rendre compte parce qu'il faut que les lettres soient de bonne heure à la boîte. Il est assez probable qu'on ouvre les lettres. Cave ! » (Pictet à Turrettini, 7 septembre, Cramer II 67). « Metternich me reçut avec toutes les grâces possible : la Confédération s'est conduite à merveille, me dit-il ; Genève a donné un fort bel exemple [...] Je vous prie de dire à vos commettants combien l'empereur d'Autriche et tous les alliés sont satisfaits de sa conduite. » (Pictet à Turrettini, 8 septembre, Cramer II 69).

Angelica Catalani (1780-1849), actrice fameuse, s'est en effet produite à Paris en 1814 et 1815 (DBI).

François-Antoine de Boissy d'Anglas (1756-1826), avait été le collègue de Marc-Auguste au Tribunal qu'il présida dès 1802 ; protestant, il était aussi avec lui membre du Consistoire de Paris.

Lundi 11 [septembre 1815] 7 heures

Je réponds, chère bonne amie, à ta lettre du 5 reçue hier au soir, et qui m'a fait un grand plaisir à lire, malgré ta manière modeste d'en parler. J'étois impatiens de t'entendre dire tes impressions des glacières, et je regrette de n'en avoir pas été témoin. Tu m'aurais appris à aimer mieux les montagnes que je ne fais. Je ne me rends pas bien compte de cette espèce

d'indifférence où elles me laissent, si ce n'est par le malaise que j'éprouve quand j'arrive à une certaine hauteur. Ou la prévoyance de ce malaise ou son souvenir, en tout cas : c'est comme le mal de mer que me donne toujours l'odeur du charbon de terre ou d'un livre anglois. On est bien malheureux d'avoir ses sensations ainsi enchainées, de manière que la commotion se communique souvent par de longs détours. Je ne connois personne constitué comme moi à cet égard. Voir un bateau me fait mal au cœur, et en parler me donne déjà une inquiétude désagréable. Enfin le fait est que j'aime mieux voir les montagnes d'en bas que d'en haut, ce en quoi je suis encore aux antipodes de mon frère, car il n'est heureux que quand il est aiguillé sur un sommet.

As-tu lû ce que Lise m'écrit sur Mde Lainé ? Je me la rappelle très bien une petite coquette de Paris ; mais ces Françaises ont une pliability aimable. Elles deviennent des femmes à qualités solides et dévouement d'affection quand les circonstances y sont. Elle détestoit l'idée de s'enfermer dans cette solitude de Servoz ; et la voilà qui y fait une idyle. A propos d'elle et de Mde de M[ontgelas ?] Lise dit, au reste, des choses qui sont excellentes et parfaitement chrétiennes. Il faudroit toujours excuser et plaindre : la société en seroit moins aigre, et la vie, en somme, auroit plus de bonheur. En nous commandant de voir le bon chez tous ceux que nous sommes à portée de juger, nous finirions par en voir d'avantage, car il y est, et c'est toujours notre faute quand nous ne le trouvons pas.

Je mène une vie fatigante et plate. Je vois fort peu les Eynard, qui ont leur monde, leurs cours, leurs leçons, leurs heures tardives. Le matin à 6 heures je suis debout, et presque toujours couché à 10. Je ne vais point dans le monde, parce qu'il ne convient pas à mon rôle actuel de m'exposer à des questions, et observations malveillantes, ou allusions inconvenientes. Il y a du faux dans ma position, comme tu peux comprendre. Nous prenons les villes du roi, et nous demandons des régimens au service du roi. Nous sommes en paix et en guerre tout à la fois ; et il me seroit embarrassant d'avoir à expliquer ce que nos troupes font à Champagnol et à Levier. En attendant, je ne mène pas une vie de paresseux, ni même d'inutile. Si je n'avois toujours présent le vers instructif des diplomates « mais toujours à la cour tout change en un moment », je prendrais quelques espérances. Au reste, ce mot sent l'égoïsme du Suisse : il sonne mal dans la capitale de la France. Quel avenir pour ce pauvre pays ! Les gens d'outremer ont juré que son industrie n'en réchapperait pas. Ceux d'outre Rhin prennent et veulent garder les forteresses. Il n'y a que ceux d'outre Vistule qui voyant le voisin devenir puissant outre mesure, ne veulent pas qu'on accable ceux-ci. Je suis toujours repris par cette sociable et aimable nation. D'ailleurs n'est-elle pas humiliée et malheureuse ? Mon Dieu que de détails curieux et tristes j'ai reçus aujourd'hui de Wessenberg (un de mes directeurs de Vienne) sur ces princes et sur la personne que je vis arriver en mai 1814 avec tant d'émotion et d'intérêt. Même alors, elle ne parloit (il l'a entendu de sa bouche) que d'exécutions et de vengeances. De ses huit directeurs, dit-il, il n'y en a pas un qui lui prêche la tolérance, et le pardon des injures. Il y a de quoi frémir de ce que ces gens là feroient... Le gros bataillon est contre eux ; mais par combien de secousses et d'épreuves arrivera-t-on à quelque chose qui vaille !...

Réponds moi sur les rentes de Milan. J'en ai parlé à V[ieusseux] aujourd'hui. Il en a bonne opinion. Il n'est pas encore décidé si ce sera mon grand ami ou un des autres qui sera là ; mais c'est un superbe placement soit par la sureté, soit par le haut intérêt. Parle moi beaucoup

agriculture et Lancy, chère amie. Je ferai une tentative pour voir Mr de Puységur. Point de Soulligné. Je vais avoir La Harpe. Il y a parti à en tirer. Adieu chère bonne amie. Je voudrais bien pouvoir te penser avec moi dans un petit coin de loge pour entendre la Catalani. Voilà du délicieux, comme voix et comme gosier, l'ame [?] n'est pas son fort, mais elle est belle...

Madame / Madame Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanière / Genève

Joseph Lainé (1767-1835), avocat, l'un des rédacteurs de la Charte, président de la Chambre des députés, sera ministre d'Etat en 1818 et pair de France en 1822. Marc Auguste, au Tribunat, et Pictet Diodati, au Corps législatif, l'ont très certainement connu.

Marc Auguste Pictet a fait l'ascension de nombreux sommets pour en déterminer l'altitude avec le baromètre de son invention. « Aguillé » signifie être perché de façon plus ou moins précaire.

On a vu plus haut Pictet espérer que l'archiduc Jean serait nommé vice-roi du royaume lombardo-vénitien, dont la capitale était Milan. En fait, le poste sera confié à son frère Régner.

Avec l'autorisation de la Diète, en prenant pour prétexte le bombardement de Huningue, des troupes fédérales commandées par le général Bachmann ont, après Waterloo, pénétré en Franche-Comté ; elles occupent encore les passages du Jura à Champagnole et à Levier, sur la route de Pontarlier à Salins. Cette participation peu glorieuse à la seconde invasion de la France indisposa à Paris l'opinion publique qui y vit plus un acte d'hostilité qu'une manière de coopérer au retour du roi. Les vieux cantons, Berne en tête, souhaitaient restaurer le régime aboli à la Révolution des régiments suisses « capitulés » au service de France ; la constitution fédérale de 1848 interdira le renouvellement des « capitulations », ce qui mettra progressivement fin à la glorieuse et séculaire institution du service militaire étranger.

Armand Marie de Chastenot, marquis de Puységur (1751-1825), général ; adepte de Mesmer, il pratiquait le magnétisme dans son château de Buzancy où l'on faisait des cures (Didot-Hoefer). Auguste Pictet y avait séjourné avec sa mère en 1808 (BGE, ms. fr. 4220 I).

Le « directeur de Vienne » est Wessenberg, membre du comité des affaires suisses, avec qui Pictet vient d'avoir deux longs entretiens : « Il m'a dit des faits curieux et tristes sur la sottise des princes et sur le fanatisme sanguinaire de celle qui tient de plus près à Louis XVIII. Il les a tous vus de près, l'année dernière, et voit les princes encore souvent. » (Pictet à Turretini, 13 septembre, Cramer II 79).

La « personne que je vis arriver » ou « qui tient de plus près à Louis XVIII » est la duchesse d'Angoulême, dont le second exil pendant les Cent-Jours n'a pas apaisé le désir de vengeance.

[Paris] mercredi 13 7bre pour le 14 [1815]

Hier au soir en revenant de Versailles, je trouvai chère Amélie, une aimable lettre de toi : un peu flatteuse seulement. Tu me complimentes sur mon prétendu talent de poésie comme si c'en étoit un, en effet. Il y a une immense distance entre la facilité d'embrocher quelques vers passables, et le vrai talent du poète qui tient de l'inspiration. Je n'ai de ce talent que ce qu'il en faut pour comprendre que je ne l'ai pas. Ta mère en seroit beaucoup plus près que moi. Si elle se décourageoit moins aisément, ou autrement dit si elle étoit moins difficile sur ce qu'elle fait, elle auroit fait des vers qui auroient eu plus de poésie que les miens. Par parenthèse tu devrois te faire bien expliquer par ta mère, les règles de la versification, et t'exercer avec Caroline Alut à rimer : c'est un excellent exercice pour apprendre à bien écrire en prose, et c'est un mouvement de l'esprit qui est accompagné de beaucoup d'agréments quand on n'y a recours que par parenthèse. Il est impossible qu'avec ton inspiration musicale et pittoresque, tu n'ayes pas aussi de la poésie de paroles quand tu te donneras la peine de t'interroger et de te rechercher, et de lire les poètes.

Si tu avois fait hier avec nous la course de Versailles, tu aurois trouvé de quoi exercer ton bon gout et ton esprit d'observation, et de réflexion. Ton gout se seroit plutôt manifesté en critique qu'en admiration. Cet immense palais est bien beau assurément, mais il est bien monotone et bien ennuyeux. Toujours des lambris dorés, et des glaces et des peintures de plafond qui vous tordent le cou. Et puis les souvenirs tristes que la révolution laisse sur ce qui l'a précédée ! Je n'étois pas venu à Versailles depuis un bal de la reine, il y a 29 ans. Que d'événemens ! on peut dire que des siècles ont passé dès lors sur ce palais ! Nous nous promenâmes dans la salle de spectacle, qui étoit celle de ces féeries qu'on appeloit les bals de la reine. On a retiré des recoins obscurs les portraits en pied de Louïs XIII, de Louïs XIV, de Louïs XV et de Louïs XVI. On les a étalés dans cette salle, sans ordre et sans cadres : cela ressemble à un encan de rois. Ils n'ont pas l'air établis encore, malgré les verbeuses démonstrations des cicéroni de l'ancienne cour, qu'on a repris dans les mêmes coins que les portraits pour les faire valoir. En examinant plus curieusement que je n'eusse fait autrefois les tableaux de la grande galerie de Lebrun, j'ai été indigné du point où Louïs XIV avoit permis qu'on poussât la flatterie avec lui. Il est peint en dieu, et la foudre à la main, dans les divers tableaux allégoriques qui représentent la fameuse campagne de Hollande dont Mde de Sévigné parle aussi avec admiration. C'est bien là une apothéose de contrebande, et qui fait plus de pitié que d'envie. La liberté de penser et de parler, et de juger les princes à la mesure de la raison, est pourtant un solide résultat, au milieu des funestes effets de la révolution. Il faut voir le bien parmi tous les maux qu'elle nous a faits, et nous fera.

On a redoré et remis à neuf l'appartement du roi. On avoit commencé à replacer les fleurs de lys partout quand Bonaparte revint en mars dernier. Il ordonna que l'on continuât ce travail, comme s'il eût deviné qu'il n'en avoit pas pour longtemps lui-même. Nous admirâmes les deux Trianons (le petit et le grand) meublés à neuf par Bonaparte pour lui et pour sa mère. L'homme qui nous montrait l'appartement de celle-ci nous assura qu'elle n'avoit pas voulu y rester, parcequ'elle le trouvoit trop mesquin pour elle. Il avoit été bâti par Louïs XIV pour Mde de Maintenon. C'est d'un gout parfait, et meublé avec une élégance sans égale ; mais c'est à côté du palais de Versailles, et c'étoit l'appartement de la reine qu'il falloit à cette commère, qui autrefois... Mais voilà notre nature insatiable, et s'accoutumant d'abord jusqu'à l'indifférence aux choses ardemment désirées tant qu'on les voyoit d'en bas. Quelle leçon pour garder la barrique tant qu'elle voudra bien ne pas tomber !...

J'ai une bonne lettre de Charles reçue hier ; mais bien vieille : elle est de Berne du 25. Je ne conçois pas où elle est restée. Les postes sont dérangées. Fellenberg lui a fait promettre une correspondance suivie. Il est charmé de la chose, et moi encore plus. Il a bien jugé Mde de M[ontgelas] et elle n'a pas [sic] le moindre danger pour lui. Vous m'avez envoyé une intéressante mais triste lettre de Soulligné. Il s'est sacrifié à la cause du R[oi ?]. Il se retourne vers la R[ussie]e [?]. Je l'en détournerai si je puis. Je vais lui écrire à La [illisible] ; et je parie qu'il m'arrivera ici tout de suite. Gare qu'il ne me prenne trop du temps dont je n'ai pas assez ! Mon frère écrit que tu as très bien chanté pour des Anglois qu'il vous a menés. Adieu mes chers enfans. Adieu chère Amélie. Je vous embrasse.

PS Ne m'oubliez pas auprès des Maurice et des Prevost.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

« Mme de M. » : s'agissant d'un « danger » connu, c'est de Mme de Montgelas, déjà rencontrée plus haut, qu'il est ici question. Elle vivait alors à Münchenbuchsee, tout près de Hofwyl, où son fils était pensionnaire. Charles René l'a rencontrée en se rendant à Bâle.

Il semble que Souligné persiste à vouloir émigrer en Russie. Selon Pasquier, il commença peu après la seconde Restauration à intriguer contre le gouvernement royal et dut se réfugier au Portugal.

s.l.n.d. [19/20 septembre 1815]

Ma bonne Amélie, je ne t'écrai que quelques lignes, pour raison de pression extrême. J'ai eu aujourd'hui une lettre de ton frère du 15 qui me rend un compte satisfaisant de sa présentation au roi et à la reine. Il est tout content de la bonhomie de cette cour et de la simplicité du roi, mais il trouve Mr de Montgelas bien froid, comme si un premier ministre ne l'étoit pas toujours. Le roi lui a dit qu'il le prendroit volontiers à son service dans la carrière diplomatique et qu'il en parleroit avec Mr de Montgelas. Celui-ci le destine à des rédactions et à des correspondances françoises. Il faut qu'il mérite la confiance par le travail et la sagesse : il n'y a pas de mal que le ministre soit froid et le tienne à distance dans les premiers momens. C'est la comtesse de la Pérouse (sœur de Mde de Montgelas) qui tient la main du ministre en l'absence de sa sœur. Il dit qu'elle est aimable et spirituelle.

Il se passe ici un événement qui pourroit ouvrir à Charles une autre route dans la même carrière. Le brave duc de Richelieu vient d'accepter la place de 1^{er} ministre : Il m'écrit tout à l'heure ces mots : « il est trop vrai que j'ai été forcé d'accepter. Plaignez-moi !... Faites moi le plaisir de venir me voir demain matin à huit heures. Tout à vous. » Il veut, sans doute, me donner ses raisons pour, après m'avoir entretenu en long de ses raisons contre. Si j'avois eu besoin de motifs nouveaux pour l'admirer et le respecter, je les trouverois dans cette résolution qui peut changer la face des affaires, s'il est vrai, comme on le dit, que l'empereur de Russie lui ait promis de faire adoucir les conditions demandées à la France. Il faut convenir que pour la difficile tâche dont se trouve chargé celui qui vous tient de tout près, c'est une circonstance providentiellement heureuse que la nomination à cette 1^{ère} place, de l'homme dont il a depuis longtemps la confiance. Cela facilitera beaucoup de choses. D'ailleurs l'avantage de la parfaite loyauté est inappréciable. Celui de pouvoir donner à la raison et à la justice tout leur poids, est bien grand. Je lui dirai quelques mots de Charles et je verrai s'il y auroit moyen d'espérer quelque chose de convenable par lui et sous lui. L'avantage de travailler sous son influence et protection est très grand ; mais d'un autre coté, la mobilité de ce pays, et les maux profonds qui le travaillent sont inquiétans pour une telle carrière : quand le ministre tombe tout ce qui lui tient tombe aussi. Comme école pour le travail et pour les connoissances diplomatiques, je crois Munich meilleur ; puis si le duc prend bien pied dans sa place (ce sur quoi j'ai encore du doute) nous aurons cette seconde corde à notre arc. J'y travaillerai sans perte de temps ; car vous savez mes enfans que j'ai pour système de faire toujours servir une bonne chose à une autre. Par exemple : je compte profiter de la bonne volonté que j'ai trouvée chez le duc pour Mr de Souligné (il le juge un homme respectable par les sentimens, et ayant des moyens) et changer son projet d'expatriation en quelque application utile de son activité à son pays.

J'ai vû assez au long Mde Torras, et j'oubliai de le dire à ta maman, dans ma dernière lettre. J'ai aussi vû la pauvre dame Charles. Toujours dans le même état de santé. Sa vie est un problème.

Demain on doit inviter les quatre chevaux de bronze dorés qui sont encore sur l'arc de triomphe de la place du Carrousel, à en descendre pour s'acheminer vers Venise d'où ils sont venus. Je ne suppose pas qu'on les reconduise à Constantinople où le doge Dandolo les enleva au 12^{ème} siècle, et encore moins à Corynthe où ils avoient été moulés. Ils doivent trouver tous ces voyages bien extraordinaires. Quelle leçon pour les peuples et pour les conquérans que ce résultat qui réduit à zero, et au dessous, l'accumulation des triomphes !

Je vois toujours assez peu les Eynard ; non manque d'envie de part et d'autre, mais de trop, et parceque nos heures ne s'accordent point. Je déjeune à 7 heures. Attendre 6 heures du soir pour dîner, seroit trop long. Eux se lèvent entre 9 et 10 et déjeunent à 11. Je passe mes journées à courir, et mes soirées à écrire. Le soir ils sont dans le monde ou au spectacle.

Le brave Budé me fait lire les lettres de son excellente femme, qui est un ange de tendresse et de délicatesse d'affection. Il sent bien le mérite de sa femme, et ne peut lire ses lettres sans émotion. Prie ta maman ou Lise de me dire combien il faut de gerbes pour faire la coupe de bled. Si j'ai le temps demain matin, j'ajouterai une ligne après avoir vû le duc. Adieu bonne Amélie. J'embrasse tendrement Anna dont j'ai une aimable petite lettre. Ne m'oublie pas auprès de nos amis. Mr Marignier est toujours à la campagne, et je ne l'ai pas vu. Dis à ton oncle que j'avois comme deviné sa dernière lettre sur les protestans. Je ne les oublie pas auprès du duc.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanière / Genève / Suisse

Joseph-François de Bertrand, comte de la Perrouse-St Rémy (1747-Munich 1816), d'une famille savoyarde, avait épousé Anne-Marie d'Arco, dame du palais de la reine de Bavière, sœur de la comtesse de Montgelas. C'est la mère d'Ernestine de la Perrouse dont il a été question dans la lettre du 16 octobre 1814, p. 41 ci-dessus.

Nommer Richelieu président du conseil était habile : le tsar Alexandre, qu'inquiètent les ambitions de ses alliés, tient en effet à ménager la France ; cette attitude ne facilite pas la mission de Pictet quant au pays de Gex.

Pictet pense à faire placer Charles René, qui va entrer dans le service diplomatique bavarois, auprès de Richelieu ; la solution sera finalement sa nomination comme chargé d'affaires à Paris, fonction qu'il exercera de janvier 1816 à mai 1817. Cf. la publication de la fondation intitulée : « Des bergeries d'Odessa à la légation royale de Bavière, Charles René Pictet de Rochemont », où l'on trouvera sa correspondance diplomatique. [www.archivesfamillepictet.ch]

Mme Torras doit être la belle-mère d'Augustin Pyramus de Candolle.

Très probablement Henri de Budé qui avait épousé en 1807 Amélie Lullin de Châteaueux, nièce de Pictet.

Marc Auguste, ancien membre du Consistoire de l'église réformée à Paris, se préoccupe de la situation des protestants qui sont persécutés dans le Midi : maisons pillées, églises dévastées etc. Augustin-Pyramus de Candolle, alors recteur de l'université de Montpellier, en sera dégoûté, ce qui le déterminera à revenir à Genève.

Vendredi 22 7bre pour Samedi [1815]

Chère bonne amie, j'ai soif de t'écrire, car il va y avoir huit jours qu'il m'a été impossible de trouver l'instant de le faire. J'ai passé par l'épreuve du feu pour le travail et les courses pendant tout ce temps, car c'étoit la crise. Je ne crois pas qu'elle puisse redevenir aussi vive : cependant il ne faut juger de rien. Nous approchons de la débacle des souverains. Demain et après-demain ils tirent chacun de son côté pour n'être pas témoins de l'ouverture des

chambres, qu'on croit devoir être tumultueuse ; et aussi, je crois, pour ne pas entendre les cris de ceux qu'on écorche.

Nous l'avons risqué belle à Genève pour le passage de F[rançois] mais il va par Basle, à ce que m'a dit aujourd'hui l'archiduc. N.B. j'ai vû celui-ci tous les jours depuis qu'il est ici, et cela sur son invitation expresse : c'est toujours entre sept et huit heures que sont nos conférences. Il voit Paris avec un détail et une méthode admirables, et il fait ses notes tous les soirs. Il examine tout et juge de tout en bon philosophe. Rien n'échappe à ses observations : il a tout vû au Palais royal, jusqu'aux maisons de jeu ; et il ne peut pas revenir de son étonnement de ce que chez une nation qui se prétend la plus éclairée, et qui a des notions justes sur la liaison des causes aux effets, on tolère, on encourage publiquement un foyer de corruption comme ce Palais royal où les jeunes gens vont tous compléter leur éducation. En sortant de Basle, me disoit-il, après les mœurs des bons Baslois, imaginez l'effet du contraste !... Son amour de la vérité, et la noblesse de son ame, se retrouvent dans tout ce qu'il dit. Il avoit été à la Bibliothèque. On lui avoit montré une lettre de Henri IV, dans laquelle il prêche la tolérance, mettant sur la même ligne huguenots et catholiques, et prenant tous les gens de bien pour les meilleurs chrétiens. Il ne pouvoit se lasser de répéter ces expressions, qu'il a fait copier, et voudroit faire graver en lettres d'or à coté des trônes. On lui avoit montré une lettre de Voltaire au Régent, dans laquelle le poète s'étend sur les rapports singuliers qui existent entre ledit Régent et son ayeul Henri IV. « J'ai jeté la lettre avec indignation, m'a-t-il dit, et le bibliothécaire m'aura cru fou. Quand je pense à tout le mal que la flatterie fait aux princes, j'entre en fureur contre les flatteurs. »

La variété d'objets soumis à son esprit observateur ne lui fait point oublier sa chère agriculture. Il s'interrompt l'autre jour pour me dire après mille détails de politique et de guerre : « tout cela est des bagatelles, avez-vous quelque chose de nouveau pour nos affaires ? » Comme il appelle aussi de ce nom les intérêts de la Suisse, je crus qu'il y revenoit. Point du tout, il s'agissoit d'agriculture. Il vouloit savoir si je n'avois rien observé en France de nouveau et d'intéressant à cet égard. « Moi, ce que j'ai observé de mieux, me dit-il, c'est la nature de leur fumier. C'est une perfection dont [on] n'a pas d'idée ! J'en ai vû couper en Bourgogne : c'est comme du fromage noir ; c'est comme du beurre, c'est comme du chocolat !... » Je riois aux éclats de son enthousiasme ; et il me répétoit : « je vous proteste, absolument comme du chocolat !... » Quelle ame pure, quelle simplicité de caractère, quelle absence du sentiment de la moquerie il faut avoir pour s'animer ainsi sur un tel détail ! Et quels trésors de bonheur dans cette agriculture qui, même dans son département le plus humble, fait briller de plaisir le regard d'un prince si distingué ! A propos de fumier, je lui dis que je venois de refuser un cordon. Il le savoit, et je vis bien que le refus ne lui déplaisoit pas. Je lâchai à cette occasion de bonnes vérités qui ne seront pas perdues, relativement à la respectueuse défiance que les bons républicains doivent aux bons princes. Sur tout cela, nous nous entendons à demi-mot.

Charles m'écrit de Munich qu'il a eu une audience d'une heure et demi de Mr de Montgelas le quel devoit le présenter au Roi deux ou trois jours après. Il alla le soir même au spectacle. Quand le Roi sortit, Charles se rangea dans la haie des curieux pour le regarder passer. Son uniforme attira les yeux du Roi qui s'arrêta devant lui, et lui demanda qui il étoit. Charles se nomma. Etes vous parent de celui qui étoit à Vienne ? » – « Son fils. » – « Votre père est

donc à Paris à présent pour la Suisse. » – « Oui Sire » – « Faites lui mes complimens quand vous lui écrirez. Il n'y a donc pas longtemps que vous êtes ici ? » – D'hier Sire. » – « Ah ah ! » et il passa. J'ai amusé le Prince de Wrede de cette relation ce matin.

Démission complete du ministère. Le parti des princes a le dessus. Les chambres s'ouvrent sous ces auspices. Dieu sait combien cela durera ! Les 9/10 de la France sont contre. Quels germes de mécontentement ! sans compter les milliards à payer, l'humiliation de la présence de 150 mille hommes, les forteresses à livrer, les protestans à persécuter ou venger !... Pauvre France !...

Nous avons agi sagement en nous tirant des rentes. Vous avez gagné, ta sœur et toi, exactement six mille francs, par la seule bonification du change sur Londres. J'ai placé cela dans les fonds de Naples, ou plutôt j'ai remis à une bonne maison de Naples 8699 ducats (pris ici à 420 centimes) pour acheter des inscriptions de 5% au plus haut à 41 (on les cotait 36 ½ jouissance de juillet) à ma limite, ce seroit 12% en perpétuel, ce qui est bien magnifique, et nous aurons peut être mieux. J'ai donné vos prénoms pour que cela fût mis sous vos noms respectifs. Rends compte de cela à ta sœur.

Budé vient de me lire une aimable lettre de sa femme. Pauvre ame ! qu'elle est sensible ! Quel foyer de tendresse que ce cœur de femme ! Et à propos de cela, j'ai écrit à notre chère Marianne. Elle te l'aura dit. J'ai beaucoup pensé à eux, comme tu peux croire. Dis à Lise que je lui conseille pour sa sœur, ces mêmes fonds de Naples ; que je puis lui arranger cela d'ici ou de Genève ; mais le plus tôt seroit le mieux ; parcequ'il n'y a pas de doute que ces fonds monteront, et qu'alors le placement ne sera plus si avantageux. Je trouve que pour Joseph [Gau] lui-même, il vaut mieux qu'il ne soit pas tenté de faire trop d'affaires. Sa position est aujourd'hui belle et bonne : elle n'étoit pas cela encore quand il a fait la proposition à sa sœur. Nous avons assisté, Eynard et moi, aujourd'hui au convoi funèbre du Musée. C'est bien juste, au fond, ou plutôt ce seroit bien juste si l'on n'avoit pas promis le contraire en entrant à Paris, mais c'est bien triste. La garde nationale de Paris s'en est retirée. Les Prussiens et les Anglois le gardent et le pillent, des centaines de beaux tableaux (on commence par les flamands) sont enlevés. On décroche, on emballe ; c'est comme un magasin de commissionnaire. Et cependant la foule de Paris est admise, ce qui n'étoit pas jusque là : en ne laissoit entrer que les étrangers. Les amateurs sont empilés pour copier quelques fragmens des chefs d'œuvre qui vont partir. J'ai compté quatre peintres ou peintresses qui copioient la Madone. Cette charmante Vénus de Médicis et l'Apollon vont en Angleterre. Ils y perdront leur grace. C'est une barbarie toute pure. Je crois que je n'aime plus les Anglois. Ils font agir le pape, de qui Canova est ici le représentant pour cela. C'est une horreur. Talleyrand le malmenoit l'autre jour. L'artiste voulut rappeler qu'il étoit ici comme ambassadeur. Talleyrand lui répondit « Vous voulez dire emballer ». Adieu chère bonne amie. Je vous embrasse mes chers enfans, et suis bien impatient de vous revoir. Mes amitiés aux Maurice et aux Prevost.

Madame / Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanières / Genève / par Fernex

L'archiduc Jean, venant de Lyon, est arrivé à Paris le 18 septembre.

« Vous n'aurez pas l'empereur d'Autriche. Il revient de Lyon à Dijon, puis à Bâle » (Pictet à Turrettini, 19 septembre).

Charles René, qui a reçu la nationalité bavaroise, a pris ses fonctions au ministère des affaires étrangères.

Le 24 septembre Louis XVIII remercie abruptement le ministère Talleyrand, formé le 9 juillet ; le passé du grand ministre était insupportable à la chambre des députés, dite chambre introuvable, élue le 14 août, qui était composée en majorité d'ultra-royalistes. Le duc de Richelieu formera le 27 le nouveau ministère dans lequel Elie Decazes, qui était préfet de Police dans le ministère Talleyrand puis, à la place de Fouché tombé en disgrâce, ministre de la Police ad interim, a maintenant le portefeuille de la Police générale ; c'est le début de la fortune politique du frère de mon trisaïeul maternel qui le mènera à la présidence du conseil.

Pictet a refusé la croix de Léopold, une décoration autrichienne (Cf. Pictet à Turrettini 18/19 septembre, Cramer II 88). La Constitution genevoise, adoptée le 24 août 1814, interdisait sagement les décorations et pensions étrangères dont il se faisait alors une grande distribution. « Nous avons parlé avec l'archiduc Jean des tabatières d'or que Metternich porte en Suisse. Il professe là-dessus le même sentiment que moi. Il était digne de naître républicain. » (Pictet à Turrettini, 15 octobre, Cramer II 147)

Les Alliés, contrairement à la première occupation de Paris, récupèrent les œuvres volées par Napoléon, selon les uns, livrées à la France par des traités selon les autres. L'Angleterre, jamais envahie, s'était jointe au pillage.

Hotel du Mont Blanc rue de la Paix

Mardi 3 8bre

Ma chère Amélie, je n'ai que peu de momens avant l'heure de la poste. C'est à toi que je réponds parceque j'ai écrit à ta maman avant-hier. Sa lettre et la tienne ne me sont parvenues qu'hier, au lieu de dimanche, parceque ta maman a pris je ne sais où un hotel Condé qui n'existe point. C'étoit [illisible] et c'est Montblanc. Voilà la contrepartie de mon Genève barbouillé, et qui ne le sera plus.

Ah ! que n'étois-tu, que n'étiez-vous hier avec moi mes enfans, au début de la Catalani dans le rôle de Sémiramis ! Mais comme rien ne se laisse moins raconter qu'une voix, je n'essayerai pas. Ce qui peut mieux se raconter c'est la gaucherie d'un Anglois. Voici ce qui arriva. Le vainqueur de Waterloo contre lequel la nation a tous les jours des griefs nouveaux, et au quel elle pardonnera moins sa descente au musée que l'enlèvement des places fortes, le vainqueur de Waterloo dis-je, a une loge à lui. Il inventa de demander à l'ouvreuse de lui ouvrir celle du comte d'Artois. — « Milord, lui dit l'ouvreuse, il n'en a point. » — « En ce cas là ouvrez-moi celle du Roi. » Il y entre avec son aide de camp, et s'y établit. Le parterre, qui à ce spectacle n'est pas du frettin, trouva cela mauvais. On cria « A bas ! à bas ! hors de la loge ! vive le Roi ! » Les femmes des loges s'en mêlèrent : celles de la cour surtout qui étoient dans la loge de la Reine en face. Le duc hésita une minute, puis sortit. Alors applaudissemens furibonds. Il alla gagner sa loge et aucuns disent : un peu pâle de colère. Je ne sais de quoi, mais il étoit pâle : je puis le certifier. Alors le parterre demanda l'air de Henri IV. Quand on l'eut joué, on redoubla d'applaudissemens pour narguer celui qui l'autre jour a remis sur le trône le petit fils d'Henri IV !... Curieuse lanterne magique que ce monde, avoue ! Il faudroit savoir s'en amuser ; mais le côté triste me frappe plus que le reste. Dieu sait l'influence que ce petit incident peut avoir sur les conditions de la paix ! à moins qu'elle n'ait été signée hier, comme le bruit en étoit gros. Tous les grands ministres étoient là, ce qui sembleroit bien signifier que c'étoit fini, car c'est l'heure ordinaire des conférences ; mais quand on a été au congrès de Vienne, on sait que les plaisirs ont le pas sur tout le reste.

En sortant j'attendois ma voiture dans la foule. Le prince de Metternich m'aperçut. Il vint me souhaiter le bonsoir, et me parler balivernes, ce qui n'est pas une petite faveur. Je la dois probablement à celle où il me suppose auprès de mon grand ami.

L'invisible, qui a voulu me donner à déjeuner ce matin m'a empêché de voir ce dernier aujourd'hui, ce que par quoi je commence le plus souvent ma journée. Le dit invisible a dans une jolie campagne, sa propriété à une lieue de Paris, 40 Prussiens à discrétion, qui s'y conduisent en vandales. Aussi dit-il comme Mr [illisible] : « Ils ont cassé le manche ! »

Souviens-toi, chère Amélie, de ne jamais persécuter personne pour ses opinions politiques quand tu auras la puissance en main ! Les opinions nous persécutent de reste. J'ai eu de fières tentations hier dans un atelier de modèles où l'on a tous les plâtres moulés sur l'antique à des prix de rave. Je ne suis pas sûr de ne pas apporter sur mon impériale une petite joueuse aux osselets, gracieuse et charmante, que vous dessineriez au pavillon sous toutes ses faces. Adieu à toutes ! quel bavardage

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / Genève / Suisse /

Trois opéras ont pour titre Sémiramis, celui de Porpora, de Gluck et de Graun. On notera que Pictet n'indique presque jamais l'auteur des spectacles qu'il relate à sa fille avec tant de soin.

L'invisible est de nouveau Frédéric-César De la Harpe.

[Paris] samedi 14 8bre [1815]

Bonne Amélie, il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. J'ai eu des crises de travail ou de tracasseries qui ont absorbé tout mon temps, et mes facultés, ce qui m'a fait manquer contre mon vœu deux ou trois couriers. Je dis contre mon vœu, parceque vous écrire, mes enfans, est un délasement et une récompense de mes laborieux ennuis de Paris.

J'ai dit à ta maman les nouvelles agréables reçues de Munich. Mon brave ami le prince de Wrede, de retour hier d'une absence de quinze jours, est venu passer une heure chez moi, et m'a félicité de bon cœur de la bonne fortune de Charlot. Il dit qu'ils sont pauvres en hommes, quoiqu'ils les payent bien dans cette carrière, et qu'un sujet dont le caractère a de l'élévation et qui n'est pas un sot doit faire son chemin très bien, chez eux. Maintenant ma sollicitude sera pour ralentir plutôt que pour hâter son avancement. J'aime mieux qu'il soit quelques années à l'apprentissage et puisse s'instruire méthodiquement par l'étude et la pratique, que s'il obtenoit trop promptement une place de chargé d'affaires avec un gros appointement. J'en dis autant des titres et des décorations : ce sont des poisons pour les amours propres qui n'ont pas un lest proportionné (je ne suis pas heureux en figures mais tu me traiteras avec l'indulgence qu'on doit à une espèce de diplomate éperdu).

J'ai eu des conversations bien intéressantes avec l'ancien patron de Charles. Son feu maître lui a écrit de sa main, pour l'assurer que son intérêt d'amitié l'accompagnait dans sa nouvelle carrière. Il lui a répondu qu'il lui demanderoit peut être un de ces jours pour toute grace, si on le pousoit à bout, un passeport et du pain noir. Il ne prend pas du moins l'habitude des délices de sa place. L'autre jour à la grande cérémonie de l'ouverture, il étoit en voiture de remise, que les gardes ne laissèrent pas approcher, ensorte que Monseigneur s'achemina à pied pour faire sa retraite, et fut ramassé par un ami premier venu. Sa table est de trois plats. Il est mal assis, mal soutenu, brouillé ou se brouillant avec tous les siens par conscience, mécontentant par vertu tous les postulans, compris de très peu de gens, et roulant son rocher

avec presque aussi peu d'espérance que Sisyphe. Voilà un homme pour le quel il est permis d'éprouver de l'enthousiasme ! un homme que le sentiment du devoir maintient debout, et récompense de tous ses sacrifices. J'ai déjà écrit de lui à Charles, et le ferai encore. La connoissance personnelle de l'individu lui rendra plus sensible les impressions salutaires de ce grand exemple de dévouement. Il est capable d'enthousiasme. Il en éprouve pour Fellenberg ; et c'est un grand moyen de perfectionnement moral si sa direction est bonne. Notre excellente Marianne Vernet m'écrit au long sur lui. Elle s'afflige qu'il soit dans une cour, qu'elle suppose corrompue, parceque plus ou moins elles le sont toutes. Elle fait déjà ses plans sur ce qu'il s'ennuyoît à Munich dans les premiers jours ; comme si l'on avoit à choisir [sic] de carrières et de places, et comme si, dans l'incertitude des événements, et des réductions graduelles de fortune, ce n'étoit pas un bonheur insigne que la place qu'il obtint. Il n'y a aucun jeune homme bien né et bien élevé qui, à son âge, ne l'envieroit. Il faut être dans les réalités de la vie, et non dans les hautes régions où l'air est trop rare pour exciter.

J'ai reçu une lettre de Mde Rilliet Huber, après laquelle je ne vous conseille pas à vous autres de flatter Monsieur l'ambassadeur extraordinaire ; vous n'y feriez que de l'eau claire. Je rime sans le vouloir. Peut être que si je le voulois je ne rimerois pas. A propos de rimes as-tu trouvé ton quatrième ? En fait de vers, trois n'est pas un nombre heureux. Vous allez me parler de la fête de Cartigny, j'espère. Ah ! mes chères oublieuses ! vous m'avez retardé un billet pressé pour Albert ! Vous n'en aurez plus. Adieu chère Amélie. J'embrasse Anna tendrement, adieu à toutes.

Je continue à voir mon archiduc à peu près tous les jours. Je l'ai régalé du voyage à vapeurs : dis le à mon frère, et dis lui aussi que je lui écrirai demain Dieu aidant.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / Genève / en Suisse

Le « feu maître » du duc de Richelieu est le tsar Alexandre.

« Tu trouveras dans le cahier de ce mois [de la Bibliothèque britannique] un morceau bien intéressant que m'a rédigé ici mon brave ami Weld (l'auteur du voyage au Canada) qui est venu récemment de Dublin à Londres par mer en faisant le tour du midi de l'Angleterre sur le premier bateau à vapeur qui se soit hasardé sur la haute mer et ait osé doubler le fameux cap Lizard. [...] Je n'ai jamais rien traduit avec autant de plaisir. Je le fais tirer à part, et je t'en enverrai un exemplaire par la poste, ainsi qu'à Made Charles. » (Marc-Auguste à Charles, 25 septembre)

Le Genevois Jean-Louis Rilliet avait épousé Catherine Huber, amie intime de Mme de Staël ; le double nom, sans trait d'union, était d'un usage courant à Genève : celui de sa mère pour le célibataire, de sa femme après son mariage.

[Paris] 21 8bre pour le 22 [1815]

Au milieu des mille et une affaires qui me tiraillent, notre correspondance souffre un peu, chère Amélie. J'en suis encore à répondre à ton aimable description de la fête de Cartigny. Ce mot fait toujours vibrer des cordes sensibles. Il évoque mille souvenirs d'enfance, d'adolescence, de jeunesse, et de paternité. Je voudrois que la bonne Suzanne se mariât aussi avec Cartigny ; mais son mari court la carrière des cures ; et on passe quand on le peut, des médiocres aux bonnes. Au reste la belle maison Duval me laisse regretter toutes sortes de détails antiques qui appartenoient à notre manoir Pictet, comme une mansarde noire à force de

petits champignons et de mousse accumulés sur les tuiles ; une façade ombragée de tout près par des maronniers touffus, dont l'un étoit grand et l'autre petit ; une aile qui n'avoit pas sa pareille ; un perron de grès où nous apprenions à sauter ; un palier de molasse vermoulue ; une galerie de tableaux dont ta maman n'a jamais fait le cas qu'ils méritoient ; des chambres hautes et sombres, avec des lits à tombeau, et dans les quelles on se donnoit peur ; le petit grenier, magasin de ferraille, où l'on mettoit les filets d'alouettes ; le grand galetas où l'on reléguoit les épinettes, les vieux clavecins, et les fauteuils à un bras ; et enfin au dessus de tout cela, le magasin où l'on séchoit les noix, et qui fut le théâtre de bien des larcins. Voilà, chère Amélie, ce que my busy fancy voit encore sous les embellissemens survenus. Celui qui détruit une baraque ne sait pas combien il anéantit de trésors accumulés par l'imagination et la mémoire !... Ne seroit-ce point qu'il n'y a dans les objets, que ce que nous y voyons et y plaçons nous-mêmes ? Nous voilà dans le système de Mr Schlegel qui passe sa vie à se regarder en dedans, pour savoir ce qui arrive dans le monde... Où ai-je pris le courage de dire tant de bêtises, moi qui n'entend que des jérémiades et des expressions d'inquiétude et de terreurs sur l'avenir ?...

J'ai diné hier chez le duc de Richelieu. La simplicité de sa table contrastoit avec la splendeur du palais et de l'ameublement. Je crois avoir écrit à ta maman qu'en répondant l'autre jour à son ancien patron, il lui disoit : « quand je n'y pourrai plus tenir, je vous demanderai un passeport et un morceau de pain noir. » Hier, en voyant de la fenêtre le beau temps qu'il faisoit, il se désoloit d'être enfermé par ses affaires. Plus on avance dans la carrière des honneurs, et plus on a de chaines. Ton frère qui est tout frais dans cette carrière là, ne s'en doute pas encore, et à quoi bon le lui dire ! Moi qui n'aime guères les honneurs et qui déteste les chaines, j'ai envoyé ma démission du Conseil, ou plutôt et pour parler le langage convenable, je l'ai demandée à mes collègues. Comme, si on me la refuse, il faut un mois de persistance pour l'obtenir de droit, je m'y suis pris à temps pour ne pouvoir pas être happé au syndicat.

Ta maman t'aura dit que je compte sur toi pour des traductions d'articles de journaux littéraires à insérer dans la Bibliothèque universelle que nous projettons.

Dimanche matin.

Voilà une lettre de Fellenberg qui me dit que Charles se donne des petits airs suffisans à Munich. Je comprends que c'est par Ernestine qu'il l'a sù, et je vais faire passer l'avis à notre petit merveilleux. Si nous pouvions lui inoculer un peu de bonhomie et de simplicité, nous aurions beaucoup gagné. Les jeunes gens ne peuvent imaginer tout ce qu'ils perdent en s'éloignant du simple.

Je suis décidé à prendre le spleen, si ma mission dure encore 15 jours. Nous nous sommes fait réciproquement nos doléances avec mon guide, qui est appelé à son corps défendant, à la plus haute fortune politique ou diplomatique. Il en est sick at heart, et de bien bonne foi. Il résistoit depuis sept ou huit mois. Il apprécie très juste la valeur d'une telle fortune, et sait bien qu'il n'y tiendra pas longtemps, y sera malheureux, et ne pourra faire le bien. C'est le second tome du duc de Richelieu. Je suis ici dans les coulisses.

Fais dire à Albert que j'ai son N° 13, avec une grosse lettre de Déjan à laquelle je ferai une réponse polie et honnête en citant la loi. Adieu chère Amélie ; adieu mes chers enfans.

Achetez moi du bois qui puisse bruler. Si vous n'avez point d'argent, vendez du blé ; mais surtout de louez point d'appartement.

A Mademoiselle / Amélie Pictet / de Lancy / Genève

Susanne Vernet, fille d'Isaac et de Marianne Pictet, avait épousé Edouard Diodati qui venait d'être nommé pasteur à Cartigny.

Il n'existe aucune image de l'ancienne maison de Cartigny, le « manoir » acquis par Charles Pictet père en 1757. Pour payer les dettes de l'hoirie, ses enfants le vendirent après sa mort à Jacob Duval, le riche joaillier genevois de Saint Petersburg qui construisit le château tel qu'on peut le voir aujourd'hui.

Ernestine, dont il a déjà été question dans une conversation de Pictet avec le prince de Wrede (lettre du 16 octobre 1814 p. 41 ci-dessus), est soit la comtesse de Montgelas, alors à Münchenbuchsee, soit plutôt sa nièce Ernestine de Bertrand de la Perrouse-Saint Rémy, (1797-1850), fille de Joseph-François et d'Anne-Marie, comtesse d'Arco vus ci-dessus (lettre du 19/20 septembre 1815, p. 123) ; elle vivait à Munich.

Capo d'Istria allait être nommé ministre des affaires étrangères de Russie.

Dimanche matin 29 8bre [1815]

Chère Amélie, je veux te dire quelques mots pour que vous vous tranquillisez à mon sujet : c'est-à-dire pour que vous ne vous avisiez pas de vous impatienter de ce que je ne pars point. L'Europe seroit contre vous ; et je ne vous conseille pas d'avoir affaire à l'Europe telle qu'elle est représentée à Paris. Il y a lieu ici à avoir pitié des forts comme des foibles, des dominateurs comme des asservis. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'ils ont honte les uns des autres. Le mot « j'ai honte d'être François ! » court les rues, parceque chacun voudroit que les autres fussent François à sa manière ; et le mot « j'ai honte de coopérer à l'injustice » me frappe l'oreille tous les jours.

J'ai vû hier celui de qui dépend le sort du pays d'où venoient les compagnons de lac de ton oncle. Vingt personnes attendoient leur sort dans son antichambre et il a perdu une demi heure à me parler balivernes, et surtout merinos, aux quels il n'entend rien. Il mange ainsi les heures consacrées aux affaires, heures peu nombreuses en comparaison de celles des plaisirs, que doit-il rester ! Le brave patron de Charles que je vis hier à son cercle est une autre paire de manches ; mais il ne durera pas. Il lui manque l'adresse déférente qui fait qu'on se maintient. Il est entouré de cabales de cour, aux quelles il n'entend rien. Il dit toujours toute sa pensée ; ordinairement avec feu et abandon. Il donnera tantôt dans un piège et tantôt dans un autre. C'est là qu'on voit des gens arrondis dans leurs opinion et passions politiques !...

A propos de passions politiques, j'étois hier chez la douce et bonne Mde Charles. Une belle parleuse, et violente comme toutes les femmes le sont ici en politique parloit du petit Napoléon qui avoit failli se noyer, et qu'un imbécile l'avoit sauvé. « Si vous aviez été là, Madame, lui dis-je, vous l'auriez sauvé de même. » – « Sauvé ! je l'aurois étranglé de ma main ! » Je fis bonne contenance. – « Je ne crois pas, Madame, c'est un enfant charmant. » Alors la douce Mde Charles prit feu aussi et dit avec une expression que je ne connoissois pas encore à ses beaux yeux bleus : – « il a beau être charmant, il est bon à étrangler. » Je fis encore meilleure contenance, et persistai à soutenir à toutes deux qu'elles s'en enchanteraient si elles le voyoient. J'eus beau rester dans la plaisanterie : c'étoit au moment de devenir aigre.

C'est déplorable assurément ! mais le fond de cela est respectable. L'idée que la vie de cet enfant peut amener sur la France d'incalculables malheurs se présente à ces dames si fortement qu'elle faisoit taire toute pitié. C'est ainsi qu'on arrive aux crimes politiques. Il faut donc souvent, s'examiner, se contenir, et s'appliquer à modérer ses sentimens, comme à régler ses opinions politiques de peur de tomber dans la passion qui aveugle.

Le duc de Richelieu trouve que ton frère auroit mieux fait d'entreprendre la carrière diplomatique en Russie. Je ne suis pas de son avis, non plus que celui que j'appelle mon guide, et à qui j'en parlois ce matin. Il est bien orfèvre assurément. Il sait bien ce que vaut l'aune de ce pays là pour les étrangers ; et malgré sa prodigieuse fortune (qu'au reste il met bien à sa vraie valeur) il persiste à dire que pour un honnête homme étranger, c'est un vrai martyr. En Bavière c'est tout différent. Le pays a ses mauvais côtés comme tous les autres, mais il réunit beaucoup d'avantages dans le cas présent. Si Charles sait être modéré dans ses vues, c'est-à-dire prendre un peu de simplicité et de bonhomie, il est dans une belle position. Le prince de Wrede a écrit tout de suite à ma demande. Il parlera au duc. J'ai préparé hier avec M[etternich] quelque chose pour lui. Je lui faciliterai tout. S'il ne réussissoit pas, ce seroit parcequ'il voudroit se casser le cou. Un peu de sagesse, et son succès est assuré.

Ils ne me répondent point sur ma démission. Quoiqu'on puisse me dire, je persisterai. Je me suis bien assez dévoué. Chacun son tour. Adieu, chère Amélie. Je fais toutes mes amitiés à Anna. Rappelle moi à Mde Prevost et à Mde Maurice. Mon frère vouloit vous embêter des archiducs mais la laitière eut l'attention de vous débarrasser de la corvée. Il a toujours ce que j'appelle le Diable au corps. Adieu encore.

Mademoiselle / Amélie Pictet / de Lancy / Genève / Ferney

La mention des « compagnons de lac de ton oncle » (cf. note ci-dessous), renvoie à l'Autriche. « On est toujours content de Metternich quand on le quitte. Il s'est fait expliquer nos douanes et la frontière du Doubs et le lac, comme s'il m'avait écouté. [...] Il s'est mis à me parler de choses et d'autres, m'a demandé ce que faisait mon fils, puis combien j'avais de merinos à Lancy, combien à Odessa ; il m'a fait l'histoire d'une bergerie qu'il a établie dans le Banat, m'a demandé mille renseignements et détails et directions qui ont paru l'intéresser plus que les affaires de l'Europe. Son antichambre regorgeait de gens impatientés de la longueur de l'audience. » (Pictet à Turretini, 28 octobre, Cramer II 181)

Les jeunes archiducs Ferdinand et Maximilien, fils de Ferdinand de Habsbourg-Este, sont les frères de Marie-Thérèse, reine de Sardaigne et de l'impératrice d'Autriche Maria Ludovica. Ils sont arrivés à Genève le 16 octobre où Marc Auguste Pictet, infatigable cicérone, les a pris en charge : « J'ai été également content de ces bons archiducs qui ont chacun leur mérite, d'un genre différent. Nous avons eu un tems superbe pour notre tour du lac, et pour deux jours qu'ils ont passés à Genève, avant et après. Je leur donnai une petite soirée qui réussit fort bien, et Sellaon les reçut hier soir. Ils sont partis ce matin. J'ai presque fait amitié avec eux. Ils sont fort instruits, et connoisseurs dans plusieurs branches. Ils ont acheté la collection de la Bibliothèque britannique. Je les menai hier après midi à Lancy. J'en avois prévenu ta femme dès le matin, de bonne heure ; la laitière ne partit pas, ou on ne lui donna pas la lettre, et quand nous arrivâmes, nous eûmes nez de bois, ta femme étoit en ville. La charrue belge, qu'ils désiroient voir faillit à nous échapper, par l'absence du forgeron ; ses ouvriers purent pourtant nous en montrer une, qui plut beaucoup au prince Ferdinand, et sur laquelle il raisonna en maître. Son frère Maximilien est plus amateur des beaux-arts que des arts mécaniques. Il admira fort, hier les ouvrages de Mlle Romilly, et lorsque je pris congé d'eux hier soir, ils me dirent qu'ils avoient une commission à me donner, et qu'ils me demandoient la promesse de l'exécuter. Je promis, comme cela va sans dire, en supposant que la chose fût possible. Très possible, dirent-ils, cela ne dépend que de vous. — « hébien, vos altesses peuvent compter sur l'exécution » — « hébien nous vous demandons de laisser faire votre portrait pour nous par Mlle

Romilly ; vous l'avez promis, vous ne pouvez pas reculer. » (Marc Auguste à Charles, 22 octobre). La paix revenue, une foule incroyable d'étrangers, dont beaucoup d'Anglais si longtemps confinés sur leur île, ont visité Genève. « Le prince de Metternich a voulu venir me voir à Lancy dans ma petite chaumière. J'ai eu le plaisir de lui dire : « Vous voyez Monsieur qu'une petite baraque suffit aux plénipotentiaires de la Confédération. » J'ai voulu qu'il sentit que nous étions bien indépendants. Nous avons besoin de cela, et d'union, et d'éducation nationale. Le reste à la Providence... » (Pictet à Fellenberg, 30 novembre 1815, Brugger p. 445).

La démission de Pictet, qu'on a vu soucieux de ne pas accéder la charge de syndic, sera acceptée ; il sera nommé, témoignage d'estime rarissime, conseiller d'Etat d'honneur.

Lundi 30 8bre [1815]

Chère bonne amie, je viens me consoler en causant un peu avec toi, des éternelles lenteurs dont je suis plus victime qu'un autre. Ces Messieurs les ministres des grandes puissances ont de bons appointemens et font leur métier ; moi je ne fais ici le mien ni ma bourse ; et indépendamment de toutes mes raisons d'impatience, c'est bien quelque chose : je ne suis point de niveau pour lutter de persévérance. Quand c'est la Puissance A qui s'est chamaillée huit jours avec la Puissance B pour un contingent de troupes, la priorité de quelques millions, ou la garnison d'une place, c'est ensuite la Puissance C qui se chamaille pour de semblables raisons avec la Puissance B ou avec A ou avec toutes deux, huit autres jours. Or il y a beaucoup plus de trois combinaisons ; on reprend ce qui est promis, on se dispute, on récrimine ; en attendant le ministre françois a la plume à la main depuis un mois, pour signer, et la France se mange... Tu verras que Soultignié dit très bien sur tout cela.

A propos de lui. Hier son fameux abbé Jagault, le type des royalistes, vint chez moi passer deux heures, et me fit grand plaisir. Il a du prêtre ce qu'on en peut prendre de respectable ; quelque chose de militaire dans le regard et le ton, qu'il a pris au milieu des camps, des insurrections et des faits d'armes de la Vendée ; une simplicité toute antique ; une éloquence mâle et sans fleurs ; une ame forte, un caractère de fer, et un cœur toujours prêt à s'appitoyer. Il raconte avec le plus grand intérêt les dangers qu'il a couru pour la bonne cause, et on sent qu'il étoit calme dans le péril, parcequ'il a déjà un pied dans le ciel. Il a un catholicisme qui est digne d'être protestant : c'est la religion du cœur par excellence : rien de si tolérant, et de si charitable, de si doux à autrui, et de si sévère envers lui-même que l'abbé Jagault. Je n'ajoute presque rien en disant qu'il est fort savant ; mais je ne jurerois pas qu'il m'ait un peu gagné en me prouvant qu'il savoit par cœur la Bibliothèque britannique, et en apprécioit l'esprit, le but, et l'utilité. Le Roi l'aime, le reçoit avec bonté, mais n'a jamais rien fait pour lui, pas même la plus petite pension, tandis que cet homme dévoué parcouroit l'Europe entière, et travailloit dans toutes les cours pour entretenir ou réchauffer un peu d'intérêt pour son prince. Ce n'est certes pas de lui que je sais cet oubli de récompense ; et je ne l'aurois guères deviné au ton presque religieux dont il parle de son roi. Il m'a demandé de venir me voir encore. Je regrette d'avoir tant repoussé le moment de le connoître, que Soultignié m'avoit souvent proposé de hâter. Celui-ci part. C'est un brave homme aussi. Je vais glanant des hommes de bien, au milieu du champ de la perdition.

J'ai un véritable bonheur. Il y en a un que j'estime tous les jours d'avantage, parce que je le connois tous les jours mieux, c'est celui que j'appelois mon guide. C'est une vraie perle d'honnêteté et de pureté, comme de talent. Il juge en philosophe la carrière qui l'attend, et qui

semble au vulgaire le paradis de l'ambition. J'eus hier avec lui là-dessus une longue conversation que j'aurais voulu pouvoir écrire, comme leçon aux ambitieux d'honneurs et de places. Par parenthèse, il ne pense point avec le duc de Richelieu, que Charles eût mieux fait d'entrer dans la diplomatie russe. Son histoire à lui est une enfilade d'improbabilités, sans compter ce qu'il a souffert comme homme délicat. Il voit, au contraire, la fortune de Charles promptement assurée dans le pays où il est, et où malgré des inconvénients qu'on ne peut nier, on trouve réunis plus d'avantages qu'aucun autre peut être. Je me suis remué pour lui faire avoir, si possible, la place d'ici, où il sera en contact avec le duc et à portée de se distinguer plus promptement s'il travaille.

J'ai fortement relancé auprès du prince de Metternich pour que nous n'eussions plus de ces abominables passages de troupes, contre la lettre du traité du 20 mai. Il m'a tout promis, avec des expressions de regret contre lesquelles il faut être ferré pour ne pas se laisser prendre. Mon frère me conte les bons archiducs, c'est une épithète qui va à tous, même aux cousins, à ce qu'il paroît. Nous accaparons, lui et moi, la maison d'Autriche. Je doute que le cousin Albert soit entré bien avant dans les bonnes grâces du Prince Impérial ni celui-ci dans les siennes. Le docteur [Marcet] en raconte sans doute de fort bonnes, après sa corvée. Je n'ai point eu de lettres de vous hier. J'en espère une ce soir. J'ai toujours peur que vous vous mettiez à ne plus m'écrire. Quant aux grosses lettres qui pourroient m'arriver à Genève, ne me les envoyez pas : je les y trouverai. Les vôtres peuvent bien, au pis aller, revenir de Paris.

Mardi matin 31

J'avois compté causer encore ce matin ; mais on dit qu'on doit signer aujourd'hui. Je vais donc écrire et courir pour ne pas échouer au port. Le comte que j'appelle mon guide est venu hier au soir à 11 heures et étoit encore chez moi à 1 heure et un quart. Adieu chère bonne amie. J'entrevois le départ, mais écrivez toujours. Adieu.

Madame / Madame Pictet de Lancy / Genève / par Ferney

L'abbé Jagault est mentionné dans plusieurs ouvrages sur les guerres de Vendée mais il ne figure pas dans les dictionnaires biographiques que j'ai pu consulter.

Le « guide » est le toujours fidèle Capo d'Istria.

Charles René sera en effet nommé chargé d'affaires à Paris, avec les titres de conseiller de légation et de chambellan; il occupera ce poste de janvier 1816 à mai 1817, date à laquelle le roi se fit représenter par un ministre, en l'occurrence son ministre des affaires étrangères, le comte de Rechberg ou l'un de ses frères. Montgelas était tombé peu auparavant en disgrâce. Charles René sollicitera en vain, et son père pour lui, un autre poste ; sa candidature à la légation de Madrid, qui allait être rouverte, ne sera pas retenue.

« Je vois dans les papiers d'aujourd'hui qu'une colonne de 40.000 hommes est acheminée au travers du canton de Vaud et de la Suisse, probablement par Bâle, car on risquerait la neige par le Simplon. J'en suis pétrifié, après tout ce que m'a dit Metternich et ses promesses répétées. [...] Toujours est-ce un infâme scandale que cette manière de tenir les traités et je m'en vais recommencer à le leur crier aux oreilles de tous quatre. » (Pictet à Turretini, 30 octobre, Cramer II 185). Par la convention du 20 mai, les cantons avaient accepté le passage de troupes autrichiennes en Italie pour rejoindre les armées qui allaient affronter Napoléon.

Par prince impérial, Pictet entend le prince héritier (Kronprinz) Ferdinand « der Gütige » qui, quoique imbécile, règnera de 1835 jusqu'à son abdication en 1848 ; il a passé à Genève peu après ses cousins.

8 9bre [1815]

La bonne petite Pache m'écrit, chère amie, une lettre charmante, qu'il [sic] termine par ces mots : « Je vous souhaite de vous divertir autant à Paris, que moi ici. » Il a raison de souhaiter ; et il a beau souhaiter, il n'en sera rien. Je n'ai jamais mieux conçu le mal du pays, qui par parenthèse, vient de faire partir vite vite un gros Vincy, devenu par ce mal du pays un petit Vincy : c'est le cadet, officier aux cent Suisses : apparemment que c'est pour cela qu'il a le mal au centuple. Pour s'amuser ici il faut 1° être jeune 2° avoir des goûts que je n'ai pas 3° être curieux 4° aimer la société comme distraction, bruit, mouvement, vanité ou intrigue. Rien de tout cela ne fait pour moi. Je suis paresseux. Les petits succès du monde, quand même je serois en mesure de les avoir encore, ne m'ont jamais fait de plaisir qui vaille : je ne les regrette ni ne les désire. La conversation plate des visites me dégoûte ; la conversation violente des papiers politiques me dégoûte ; les méchancetés me dégoutent. Cela ôté, que reste-t-il ? La petite cuisine de la coquetterie ? elle me dégoûte aussi. De temps en temps une jolie femme à regarder, et de temps en temps un homme raisonnable à entendre : l'un et l'autre sont fort rares ; et cette chasse, qui n'est pas d'ailleurs un bien gros lot à la lotterie, ne vaut pas qu'on se dérange pour les toilettes, les heures et les affaires. On se plait à dire que tout est facile à Paris, et je soutiens que c'est la ville aux difficultés. La plus grande et la plus impatientante de ces difficultés, est d'en sortir. Vous autres ne pouvez vous faire aucune idée de cette impossibilité de finir, qui prolonge d'un jour à l'autre le mauvais rêve des affaires. A le voir d'avance, c'est une bagatelle ; mais les retards naissent des retards, et il semble que les hommes et les choses s'accordent pour prolonger. Il y a de quoi devenir fou, si on n'a pas la tête bien bonne.

Nous nous consolons un peu, mon guide et moi, par la confidence du même ennui et de la même impatience. Il a aussi des goûts tout à fait casaniers, et qui contrastent avec la très haute fortune qui l'attend et ne l'éblouit pas. Il en parle en sage, et si je n'avois pas, par ma propre expérience, l'idée juste du vide des succès qu'on appelle brillans, je m'instruirois à cette école. L'exemple du duc est aussi une grande leçon, en confirmation de celle de Salomon. Tout est vanité, de ce qui n'est pas affections ou vertu. J'ai écrit à Amélie, ce qu'il me disoit dimanche sur Charles. Ce n'a pas été une des moindres difficultés de ma position que de soigner les intérêts qui me sont confiés, en ménageant les sentimens du duc sur des questions où il me voyoit le même intérêt qu'à ceux qui l'écrasent. Heureusement qu'il y a une entente du cœur toute indépendante des paroles, et qui au besoin adoucit jusqu'aux notes diplomatiques entre ceux qui s'estiment. C'est ce que ne comprendront jamais ceux qui n'ont que de l'esprit : c'est une province qui leur est interdite. Or c'est principalement par cette correspondance d'estime secrète, que j'ai réussi, au Congrès et ici. Il est vrai qu'il falloit l'heureux hasard qui m'a fait rencontrer des hommes, au milieu de tant de mannequins diplomatiques, de tant de finasseurs de mauvaise foi ! Heureux surtout le hasard qui a fait qu'un de ces hommes a été par ses talens et sa position, l'instrument le plus actif de toutes les opérations, quoiqu'à son grand regret, il n'ait pû leur donner une direction plus juste et plus morale. Tu vois, chère amie, que ce n'est point, comme on le croira, à l'habileté du plénipotentiaire que mes succès sont dus : c'est à quelques qualités morales, et surtout aux sentimens de l'honneur. Si on écrit l'histoire de ma négociation, on ne manquera pas de l'écrire tout autrement. Je te parle de succès, et je ne les dis pas. Il faut en laisser la primeur

aux collègues du cousin Albert. Mais que vous importe, mes enfans, pourvû que vous sachiez que, tout balancé, j'ai obtenu le mieux possible ? Si seulement ma chaise de poste étoit graissée, et nos chevaux de poste commandés ! Mais certains détails pour la Savoye font une queue. Je ne puis pas laisser la chose imparfaite.

Charles Lullin m'écrit son enchantement de mon grand ami, qui ne l'appelle plus que mon cher Lullin, et avec lequel il fait une partie chez le chevalier Seabright (parles en à mon frère). Peu à peu toute la famille se lie avec la maison de Hapsbourg. Cela amènera quelque mariage. Donne cette idée au syndic Pictet : il la fera germer.

Tu n'oublieras pas 400 francs de France d'intérêts à Mr Melly au 24 9bre si je ne suis pas arrivé. Je me suis entendu avec Mr Vieusseux pour y avoir de l'argent. Tu pourras y faire prendre la somme pour l'envoyer à Mr Melly, ce qui vaut mieux que de la lui assigner chez Vieusseux. Je t'en expliquerai la raison. J'écris à Prevost professeur au long. J'ai à réparer les injustices de mes deux autres collaborateurs envers lui. Mon frère qui a une bonhomie envahissante, et presque tyrannique, vouloit mener la Littérature comme les Sciences. P[revost] p[asteur] p[rofesseur] a résisté. Ils se sont disputailés, et presque brouillés. Mon frère pensoit à l'exclure net de la nouvelle affaire. Je l'ai grondé en quatre pages d'en avoir seulement eu l'idée ; et comme il n'avoit point parlé du projet à Prevost je le somme de le lui communiquer, en lui annonçant (à mon frère) que j'en parlerois par le courier suivant à Prevost comme supposant qu'il le savoit. Je le fais. Je ménage les uns et les autres ; mais je trouve si juste que Prevost en soit, que si nos Messieurs le mettoient de côté, je me mettrois de côté avec lui. N'ayez pas l'air de savoir un mot de tout cela, pour que cela ne devienne pas des tripotages de femmes. Adieu.

Madame / Pictet de Lancy / Genève / par Ferney

Albert Vasserot de Vincy, le cadet des trois fils de Horace-Jean Vasserot allié Boissier, sgr de Vincy au pays de Vaud, sera aide de camp de Charles X. (Galiffe III p. 483).

Charles Michel Lullin, (1777-1856), neveu de Pictet, vivait à Londres où il fait la connaissance de l'archiduc Jean qui voyage en Angleterre. Son récit sera publié anonymément dans la Bibliothèque universelle.

Sir John Saunders, vicomte Sebright (1767-1846) agronome et homme politique anglais, ami des frères Pictet.

Isaac Pictet, cousin germain de Charles, avait de grandes ambitions matrimoniales pour ses deux fils. Il s'est opposé longtemps au mariage de Jacques avec Mlle Menet. Louis se maria après la mort de son père.

Les frères Pictet et F.G. Maurice projettent de transformer la Bibliothèque britannique en Bibliothèque universelle ; la fin de l'isolement de l'Angleterre, la difficulté croissante d'en recevoir assez de nouvelles intéressantes et la diminution du nombre des abonnés les y poussait depuis quelque temps. Le nouveau titre supposait de très importants et coûteux changements, sujets de plusieurs lettres de Marc-Auguste à son frère : il fallait en particulier créer tout un réseau de correspondants-traducteurs en Allemagne, Italie etc. La collaboration de Pierre Prevost n'était pas toujours facile : « Je persiste plus que jamais dans la résolution de garder à nous la propriété ; c'est le seul moyen de nous mettre à l'abri d'une tyrannie qui devient peu à peu intolérable, celle du cher Prevost. Sous prétexte que tu lui as délégué tes droits sur la Littérature, non seulement il nous farcit de sa métaphysique [etc] ». (Marc Auguste à Charles, 31 octobre). « Je n'avois nullement songé à l'exclure ; j'entendois seulement que s'il lui prenoit la fantaisie de s'exclure lui-même, nous ne devons pas mourir. Au degré de susceptibilité dont il est doué, il est impossible de répondre d'une freloque [lubie], et si notre affaire devoit reposer sur lui, je serois bien loin d'être tranquille. » (idem, 12 novembre).

Créée en 1816, la nouvelle Bibliothèque gardera ses trois parties : littérature, science et arts et agriculture, sans caractère politique (Cf. Yves Bridel et Roger Francillon « La Bibliothèque universelle, 1815-1924 », Payot 1998)

Samedi 11 [novembre 1815]

Depuis ce matin, chère Amélie, que j'ai fermé une lettre pour Lise, les choses ont bien avancé. Ton plénipotentiaire de père a reçu une note des quatre cabinets qui lui détaille officiellement des choses qui l'intéressaient jusqu'à l'inquiétude, et qui sont très bien arrangées. Reste la cérémonie finale, qu'on annonce pour lundi ; puis l'expédition d'une certaine pièce solennelle. Il faudroit du malheur pour que cela trainât toute la semaine. Je crois donc bien pouvoir vous dire de ne plus m'écrire : sauf à contremander cette consigne mardi.

J'aurois bien des choses à te raconter, chère bonne Amélie, toutes dans ton genre, car il s'agit d'utile et d'agréable. J'ai vû avec le comte Capo d'Istria les enfans qu'on instruit à la Lancaster, j'ai entendu chanter Oedipe, et j'ai vû jouer le ballet de Psyché. Si tu joins à ces objets intéressans ou enchanteurs, les tableaux de Guérin dont je n'ai dit que quelques mots à Lise, et sur chacun des quels je pourrois faire un poème, tu comprendras que je ne sais par où commencer, et que bien sûrement mon papier finira avant que j'aye tout dit. Tu voudrois bien que je commençasse par les beaux-arts. Ce n'est pas la marche sage : je veux te donner le solide d'abord.

Le principe de la méthode de Lancaster est de soutenir sans fatigue l'attention des enfans : le but est de les instruire promptement et sans frais dans l'écriture, la lecture et l'arithmétique. Je range ces enseignemens ainsi, parcequ'on commence par écrire, et qu'on apprend à lire par là. Pour soutenir sans fatigue l'attention, on en varie l'objet à tout moment, et néanmoins on enchaîne cette attention sur chaque chose qui succède. Voici l'explication : huit bancs sont garnis d'enfans de 6 à 10 ans, et se nomment 1^{ère} 2^e 3^e classe, et des poteaux placés au bout des bancs portent le n^o de la classe, et un tableau des lettres, syllabes ou mots que cette classe doit faire. Devant le banc de la première classe (les plus foibles) est un long pupitre garni de sable, dans le quel les enfans écrivent des grandes lettres avec le bout du doigt. Les autres pupitres sont garnis de petites ardoises qui tiennent au pupitre par de petites ficelles assez longues pour permettre l'exercice de l'ardoise que nous allons voir. Chaque enfant des sept classes à ardoises, est mûni d'un crayon gris. Ce crayon et un peu de salive, font toutes les avances de l'enfant pour apprendre la plus belle écriture angloise. Au bout de chaque banc, vers le poteau, est un enfant de même âge, mais déjà plus instruit, qu'on nomme le moniteur de sa classe. Il a une baguette à la main pour montrer les lettres et les mots. Un autre enfant tient une sonnette à la main. Il est sur un tréteau. C'est le moniteur général : tous lui obéissent, et il commande l'exercice d'un ton militaire. Rien ne se fait qu'ensemble, en mesure, et sur le commandement. Par exemple. Les enfans une fois assis (je ne les ai pas vû arriver) le moniteur général, donne un coup de cloche : cela signifie : attention ! toutes les petites têtes se lèvent et les regards se fixent sur le chef, la pose du corps et des bras la même pour tous. Il commande : prenez... ardoise ! Au premier mot tous les bras droits s'avancent pour saisir l'ardoise : au second, elle s'applique sur le pûpitre avec le claquement que nécessite le

mouvement même, et qui amuse la classe quand il est bien ensemble. Travaillez ! à ce mot, tous les regards se portent sur le tableau et sur le moniteur de la classe à laquelle chacun appartient. Il nomme les lettres (ou les syllabes ou les mots) selon la classe et chacun écrit sur son ardoise. Coup de cloche. Têtes levées et même pose. Tournez... ardoise ! au premier mot tous saisissent l'ardoise de manière à la retourner au second, et à présenter du côté du moniteur général les mots ou lettres qu'ils ont tracés. Moniteurs... vérifiez ! Les petits moniteurs de chaque classe passent entre les bancs et les pupitres, vérifient et corrigent. Coup de cloche. Retournez... ardoise ! La carte partie : Effacez... ardoise ! Au mot effacez, tous les petits doigts sales s'appliquent sur la bouche pour le mouiller de salive : au second ils frottent à l'envi. Coup de cloche. Montrez ardoise ! les enfans retournent l'ardoise du côté du moniteur général qui s'assure d'un coup d'œil que tout est effacé : sans cette précaution des petits paresseux rusés pourroient garder des lettres faites pour le coup suivant. Tu vois que leur attention ne peut ni s'endormir ni se fatiguer. Ils ne peuvent cesser d'être attentifs sans rompre l'uniformité de l'exécution et par conséquence être remarqués ; et ce jeu continuel et varié dans son petit cercle, les préserve de l'ennui. Ils sont presque aussi gais et réveillés qu'à Hofwyl. Ils passent à la plume sur le papier, sans presque se douter de la différence, parceque dans l'écriture anglaise on ne tourne point la plume pour les liaisons. Nous avons vû les cahiers, et leurs progrès sont incroyablement rapides. Je rêve déjà l'envoi d'un apprenti moniteur. Il n'y avoit qu'une centaine d'enfans : Lancaster en instruit jusqu'à 1500, avec la même clochette. Si la véritable force des Etats est dans l'instruction du peuple, quel moyen fécond pour la propager rapidement ! Apprendre à lire, écrire, et chiffrer, à un indigent, c'est lui donner une dot.

La musique d'Oedipe ne m'a pas fait tout le plaisir que j'attendois. On crie trop à ce grand opera. C'est une lutte pour percer le tympan du pauvre monde. Les chanteurs tiennent de l'ancienne manière française. Ce sont des broderies lourdes, des tours usés, des finales qu'on voit venir d'une lieue. Il y a de l'affectation dans leur méthode, et c'est de l'affectation d'autrefois car les piliers de l'opera y donnent le ton. Le petit bonhomme de Loys qui faisoit les plaisirs de Paris il y a trente ans, jouoit hier Thésée, et faisoit des gargouillades de la génération passée. Après cela, l'orchestre est bien loin de l'ensemble de celui de la Catalani. Les chœurs traînent toujours pour la mesure, et sont douteux pour la justesse. Je voudrois les faire marcher et les justifier : c'est une grande entreprise partout, et surtout à l'opera, et dans les congrès (soit dit sans malice pour mes confrères en pleine puissance, ou potence). C'est trop tard pour entreprendre les ballets ; pour te parler de ce spectacle qui seul parmi tous les autres, ne laisse rien à désirer, dans son genre, qui ne nourrit ni l'esprit ni l'ame. Nos tableaux sont remis à un autre courier.

La pelisse arrivera à point, si elle existe encore. Si vous en avez disposé, ne vous en désolerez pas mes enfans. Il ne fait pas encore froid, et j'ai d'autres moyens suffisans. Adieu chère Amélie, adieu à tous. Mes amitiés et respects à nos amis Prevost et Maurice, et à Mr Mallet. J'ai écrit hier à Charles. Le bon prince de Wrede va le protéger.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / Genève / par Ferney

Cette description minutieuse d'une classe d'école selon la methode Lancaster vaut son pesant de mots.

Par note du 7 novembre, les plénipotentiaires des quatre puissances alliées ont communiqué à Pictet l'extrait du protocole de la conférence (séance) du 3 novembre où figurent les dispositions convenues entre elles concernant la Confédération suisse (Cramer II 220). En fait, ces clauses ne seront pas exactement respectées dans la suite des négociations à Turin : St-Julien sera rétrocédé et Genève gardera le littoral du lac. « La pièce solennelle » sera la déclaration de reconnaissance de la neutralité permanente, rédigée par Pictet lui-même à la demande de Capo d'Istria qui la fera passer pour sienne. Capo d'Istria joua le jeu à la perfection, au point que son collègue Razoumovsky vint annoncer à Pictet qu'on lui avait préparé un texte dont il serait content (Cramer I 202).

Œdipe à Colone, opéra d'Antonio Sacchini (1786).

Psyché : probablement le « ballet tragique » de Lully (1671).

Jean-Baptiste Paulin Guérin (1783-1855), peintre ; il a collaboré à la restauration des tableaux anciens de Versailles (DBF).

[Paris] 17 pour le 18 9bre [1815]

C'est toi, bonne Amélie, qui annonceras l'arrivée de Mr le plénipotentiaire. Son départ ne peut plus tarder que de quatre ou cinq jours. On a paraphé hier. On signera lundi 20 9bre. Mardi mes visites, et mercredi ma chaise de poste. Voilà mon plan. Mais, il faut toujours se souvenir avec humilité, que quand l'homme a proposé, c'est Dieu qui dispose ; et si j'étois encore un peu accroché, il ne faudroit nous en prendre ni les uns ni les autres [sic]. A présent que j'ai un peu de bon temps, je me fais quelques fantaisies. Je suis allé voir hier ma chère Nina. Je crois bien que c'est Nina que je vais voir, et non pas Mlle Bigottini. Elle rentroit après une longue absence du grand opera. Elle fut reçue avec des transports qui ajoutèrent au plaisir que j'avois à la revoir. Je me rappelle t'avoir écrit de Vienne, du même ballet pantomime et de la même danseuse. Que dis-je une danseuse ! Elle dansa sans doute délicieusement. Aucune femme ne met dans tous les mouvemens plus de grace et plus de noblesse. Au milieu de la tourbe des nymphes sautantes, c'est la femme comme il faut de l'opera ; et quand on la voit danser on dit : c'est bien assez de talens pour une femme dont le métier est de charmer les yeux. Eh bien ! on ne se doute pas de ce qu'elle possède de pouvoirs magiques, jusqu'à ce qu'on l'ait vue dans cette admirable pantomime de Nina. D'abord, il est impossible qu'elle n'ait pas une belle ame, une profonde sensibilité. Elle est évidemment inspirée : on ne peut pas s'y tromper. Si un jeu si profond, étoit comme une pièce de rapport appliquée à l'individu par l'art et l'usage, il faudroit renoncer à tout raisonnement psychologique. Après cela, Mlle Bigottini a un jugement et un gout exquis ; un sentiment juste et délicat des nuances les plus fugitives. Cela est évident encore par l'expression de ses traits et de son regard, par le choix de ses gestes, par toutes ses attitudes et tous ses mouvemens. Elle a un respect des convenances qui ennoblit son jeu dans les moindres détails. Et par-dessus tout cela, la nature lui a donné, en abondance, les avantages de la beauté théâtrale et de la grace.

Rien de plus intéressant que le drame. L'héroïne alloit épouser son amant. Un autre survient. On les sépare. L'amant désespéré se jette à la mer, et elle en devient folle. Dans cette folie, elle n'a que des mouvemens intéressans et bons ; elle distribue des aumônes, elle rend heureuses les jeunes filles du village ; mais elle a pris de son père une horreur qui fait un effet déchirant. L'amant n'est point mort. On prépare par degrés son entrevue. Ce n'est que par degrés aussi qu'elle le reconnoit, et son premier signe de guérison est de se précipiter dans les bras de son père. On y pleure de fondation ; et à la quatrième fois, comme à la première. Vous Mesdames, qui vous moquez tant de moi en me lisant, vous y pleureriez tant à plus. Que ne

puis-je vous porter dans un nuage tout le spectacle de l'opéra ! Et qu'on ne vienne pas me dire que ces syrènes sont des pestes de la société ; que Mlle Bigottini a soixante mille Livres de rente, attrapées à celui-ci et à celui-là ; qu'elle est envieuse, méchante, avide etc. etc. Je réponds que tout cela ne s'applique pas à la Bigottini qui joue Nina. Celle que je vois est pure, sensible, douce, pieuse, séduisante par ses vertus comme par ses graces. Je ne veux pas connoître l'autre, et je n'ai rien à faire avec elle.

Il faut bien, chère Amélie, que je compte, comme je le fais, sur ton parfait jugement, sur la mesure si juste dans la quelle tu apprécies les choses, pour oser t'écrire tant de folies ! Si tu ne savois que j'ai deux moi, et que selon les momens je suis poète ou raisonnable, tu me ramènerois au vrai, par le raisonnement et l'analyse. Il n'en est pas besoin. Le sentiment vif de ce qui appartient à la poésie et à l'imagination, a chez moi son contrepoids qui a toujours, grace à Dieu ! empêché les folies. C'est à rendre ce contrepoids suffisant, qu'il faut travailler en éducation, sous peine de risquer d'élever des sujets pour l'opéra ! Allons ! voilà toujours ce qui m'arrive. Je voulois te parler d'une chose, et je t'ai parlé d'une autre. Mon Dieu ! que le Conseil de Zurich trembleroit sur les résultats, s'il savoit de quelles folies se nourrit, par momens, celui au quel la Diète a confié des pouvoirs sans limites pour traiter des intérêts du corps helvétique, avec toutes les puissances de l'Europe ! Ils craindroient que je n'engageasse ou ne vendisse deux ou trois cantons, pour décider Mlle Bigottini à se fixer en Suisse.

Et à propos de femmes qui se fixent en Suisse, j'ai un vrai chagrin pour la duchesse de Saint Leu, qu'on ne veut pas y recevoir. Et ne crois pas que ce chagrin vienne de ce que c'est la seule de mes négociations qui ait échoué. Je trouve odieux qu'on persécute les persécutés. Je voudrois que la Suisse fût la terre hospitalière par excellence. Je voudrois que les êtres de tous les pays que l'on persécute pour des opinions, puissent y trouver un azyle. Ce mot d'hospitalité qui réveille tant de sentimens respectables, s'ennoblit encore quand il s'agit d'accueillir des persécutés. Nous sommes durs, entêtés, froids, secs. La raison tient trop de place. Il nous manque de la poésie. Tu sais, chère Amélie, tu prouves combien de bonnes choses en découlent et peuvent s'y associer. Mes chers compatriotes de l'Helvétie ! Attirons les beaux arts, orons nos esprits, et cultivons notre gout : nous ne persécuterons plus ; nous haïrons moins, et nous deviendrons hospitaliers. Dis cela à notre ami Bonstetten. J'ai la fourrure bien portante. Bien obligé mes enfans. J'espère vous embrasser bientôt ; mais n'allez pas m'attendre à jour fixe ; car je ne veux pas courir de nuit. Adieu chère Amélie. J'écirai demain à ta maman.

Pictet avait déjà vu à Vienne « Nina, ou la folle par amour », ballet en deux actes de Milon, musique de Persuis, créé à Paris en 1813. Tous les témoins rapportent que les spectateurs fondaient en larmes, certains s'évanouissant d'émotion.

Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine, ex femme de Louis Bonaparte roi de Hollande, avait reçu de Louis XVIII le titre de duchesse de Saint Leu. Elle se fixera au château d'Arenenberg, au bord du lac de Constance dans le canton de Thurgovie. Elle est la mère de Napoléon III qui sera fait bourgeois d'honneur de ce canton.

TURIN

Pictet quitte Paris le 22 novembre : « les neiges du Jura m'ayant forcé de descendre par Nyon, écrit-il à Wyss, j'en profite pour prévenir Votre Excellence que, lundi 20 au soir, tout a été signé, et les choses qui concernent la Suisse très bien finies. » (Cramer I 248). La neutralité perpétuelle est reconnue, Huningue rasé, une indemnité de trois millions accordée ; la frontière dans le pays de Gex fixée telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Il restait à finaliser avec la Sardaigne les clauses générales convenues à Vienne et à Paris. La Diète fédérale le charge de cette dernière mission. Les instructions (Cramer II 269), datées du 12 décembre qu'il reçoit du Directoire fédéral ne conviennent pas : elles interdisent toute rétrocession, à des fins d'échange, d'un territoire accordé à Paris et interprètent de façon trop restrictive la neutralisation de la Savoie du Nord. Après avoir formulé ses observations dans une lettre à Wyss du 18 décembre, il doit se rendre en droiture à Zurich du 24 au 27 décembre pour conférer avec la commission diplomatique. Muni d'instructions supplémentaires, il revient, sans faire le détour de Hofwyl, à Genève. Il en repart le 31 décembre, en compagnie de William Saladin qu'il a pris pour le seconder, pour arriver à Turin, en franchissant le Mont-Cenis, le 3 janvier au matin. Après un début difficile et une crise à la veille de la signature, cette dernière mission sera couronnée de succès.

Zurich Lundi matin 25 Xbre 1815

J'ai bien chargé Mr le Syndic Albert [Turrettini], notre cousin, de te dire, chère amie, que mon arrêté avoit fait comme la gloire de ce monde ; mais notre cousin Mr Albert le Syndic étant sujet à oublier, je veux te le dire moi-même. Zurich n'est jamais gai ; mais à Noël moins que jamais. On ne voit que des boutiques fermées, des hommes en habit brun avec des petits boutons et de chapeaux ronds à grandes ailes, et des femmes en noir, qui ont un pseume sous le bras et le nez rouge. Tout va à l'église ou en revient, en dépit d'une bise épouvantable. Zwingli seroit content s'il revenoit sur le pont de la Limat, le jour de Noël. Je doute qu'il approuvât de même une conférence de quatre heures, montre en main, que j'ai eue avec une Commission du Conseil directeur, choisie sur le tranchoir parmi ceux qui différoient de ma manière de voir. Si la diplomatie n'étoit pas du sacred ground, je vous expliquerois pourquoi je suis content du résultat de cette longue conférence : une raison de ce contentement que je puis vous dire, c'est qu'elle soit finie. Elle a été suivie d'un thé que je ne suis pas fâché non plus qui [sic] soit fini. J'ai pourtant tort, car j'ai causé là avec un homme bien intéressant, et que j'ai trouvé tout prévenu pour moi : c'est Mr Escher de la Linth. On l'appelle ainsi comme on appelle Wellington marquis ou duc de Talaveyra et prince de Waterloo. Il dirige depuis six ans les gigantesques travaux de la Linth qui doivent racheter à la culture 21 mille poses de terres aujourd'hui submergées ou ravagées par un torrent. La scène est entre le lac de Zurich et le lac de Walenstadt. C'est un homme très instruit en géologie. Il est un des directeurs de l'école des pauvres de Fellenberg, associé à Rengger et consorts mais obligé qu'il est d'aller, une fois le mois, tout au moins, passer quelques jours à la Linth, il n'a pas encore pû depuis trois ans, mettre le pied à Hofwyl. Il faudroit bien que les désœuvrés donnassent aux gens utiles, le temps qu'ils ont de trop, et qui leur pèse.

Vous pouvez être bien tranquilles, mes enfans, sur l'embarras que me donneroient les élans de la reconnaissance de la Suisse. Tout se passera dans le genre modéré, comme il convient à de véritables républicains sages et jaloux. Je vois des choses qui me guériroient de l'amour de la faveur populaire et de l'ambition de jouer un rôle, si je l'avois eue. J'ai vû passer des réputations du mois d'aout au mois de décembre, comme les feuilles d'une saison. Il faut donc jouïr de celle qu'on a comme n'en jouïssant pas : c'est-à-dire qu'il faut se maintenir indépendant de ce petit avantage, dont la durée est toujours incertaine. Si tu savois le latin, je te dirois quelques mots d'Horace qui prouvent que depuis dix neuf siècles les hommes se ressemblent : il devient extrêmement probable que ce sera toujours la même chose. Et alors pourquoi nous en plaindre ? Si la vérité et la justice avoient leur règne ici bas, l'aimant qui nous attire ailleurs en perdrait beaucoup de sa force. Si tout étoit bien sur la terre, à quoi serviroit un ciel où tout sera mieux ? D'ailleurs l'injustice des hommes, si elle est bien prise, sert à nous rendre meilleurs, plus résignés, plus patiens, plus tolérans ; elle porte nos vues et nos vœux vers un système complet de bonheur dont elle contribue à nous rendre plus dignes. Si je connoissois quelqu'un qui le fût plus que toi, chère amie, je te le dirois. Autant peut être : encore est-ce des « quelqu'un ». C'est mon refrain de partialité pour vous autres femmes. C'est bien dommage que vous ne sentiez la conséquence du quoique ce soit. Il est vrai qu'alors vous seriez parfaites, ce qui est out of the question. Ne m'attendez que vendredi soir. Adieu chère amie. Mille tendresses à nos enfans.

Madame / Pictet de Rochemont / Genève

[oblitération Zurich 26 Dec.]

Albert Turretini venait d'être élu l'un des quatre syndics pour l'année 1816.

Jean-Conrad Escher dit de la Linth (1767-1823), conseiller d'Etat de Zurich.

Albert Rengger (1764-1835), avait été ministre de l'intérieur dans le gouvernement de la République helvétique et représenté l'Argovie, qui ne voulait pas faire retour à Berne, au congrès de Vienne.

A Adolphe

Lancy, 29 Déc. 1815

Mon bon ami, j'ai passé et repassé à Aarberg sans aller à Hofwyl, malgré l'envie que j'en avois, mais Mr de Fellenberg t'expliquera que c'étoit par devoir : or ce qu'on fait par devoir porte toujours avec soi son dédommagement ou sa récompense, quoique souvent il en coûte des privations. Je puis t'en parler par expérience puisque, depuis deux ans, je suis toujours en courses lointaines, moi qui n'aime que Lancy. Cependant, le plaisir du succès, en employant mes soins pour mon pays, me dédommage de tout, et quand même je n'aurois pas réussi, j'aurois la satisfaction d'avoir fait tout mon possible dans un but utile à ma patrie : c'est assez. Mes concitoyens ont cru devoir faire pour moi quelque chose de plus. Je viens de raconter à Mr de Fellenberg comment la nation genevoise a voulu récompenser ton père, comme si je n'étois pas déjà tout récompensé. A ma place, tu aurois aussi trouvé que recevoir de l'argent, c'étoit détruire le charme attaché au sacrifice de soi même. Je suis sûr, mon bon ami, que tu aurois refusé respectueusement les dons de la nation, comme je l'ai fait. Mais en refusant, j'ai indiqué au Conseil souverain un emploi du capital qu'on me destinoit, savoir l'instruction

élémentaire des enfans de paysans dans le territoire que nous avons acquis, et cela a été agréé. Raisonne avec Mr de Fellenberg des moyens d'exécuter économiquement le bien que nous désirons ; un peu plus tard, tu pourras toi-même y coopérer.

Dans toutes ses lettres, Mr de Fellenberg dit du bien de toi ; tu peux comprendre le plaisir que cela nous fait, et combien de douces espérances nous fondons sur toi pour l'avenir. Continue, et Dieu te bénira.

Tu peux m'écrire à Turin, où je serai dans 5 à 6 jours. Monsieur de Fellenberg te donnera mon adresse. Adieu, cher ami, je t'embrasse tendrement

C. Pictet

L'épisode peu glorieux du don est relaté en détail par Paul Waeber in Musées de Genève N° 108 (septembre 1970). La proposition d'un service d'argent pour la valeur de 10.000 florins suscita force contre-propositions, dont certaines manifestement inspirées par la jalousie. Mis au courant, Pictet coupa court, après que plus de cent orateurs s'étaient exprimé, en faisant savoir qu'il accepterait la somme à condition qu'il puisse la consacrer à des écoles dans les nouveaux territoires du canton où l'analphabétisme était très répandu. L'instruction des enfans devait se faire selon la méthode de Lancaster décrite dans la lettre du 11 novembre 1815, p. 137 ci-dessus, appelée aussi Lancaster-Bell, du nom d'un autre pédagogue anglais.

Turin Vendredi 5 Janvier [1816]

Je t'écris, chère Amélie, sans avoir encore grand-chose à te conter. Il y a un incident de non avis qui retarde les cérémonies de rigueur et par conséquent tout l'essentiel, dont celles-là sont le prélude. Que j'en enrage, vous vous en doutez, mes chers enfans. Toutes les petites difficultés qu'un grand froid, de grandes chambres, et de grandes fenêtres mal fermantes rendent plus désagréables sont sur nous dans ces premiers jours Il faut pourtant vous dire pour vous consoler, que depuis une heure nous sommes établis dans un appartement snug quoique beau, et qu'à force de buches nous réchaufferons. C'est un résultat de l'effet que la découverte des grandeurs de mon Excellence a eu sur l'hôte aux cent appartemens. Nous avons dans la maison le restaurateur, le caffè, les valets de place, la voiture de remise avec des gens en livrées de fantaisie galonnés de la tête aux pieds. Nos lits sont des trônes dorés, aussi larges que longs. Trumeaux dorés, panneaux dorés, glaces partout ; chacun nos chambres dégagées, antichambre et salon commun, très richement meublé. Tout cela pour moins de 30 Louis par mois. La voiture seule couta autant à Paris. J'ai peur que ce pauvre homme n'y perde et que la république n'y gagne trop.

Nous avons eu tout à l'heure une longue visite de Mr de Cavour, ce qui m'a donné le remords de m'être laissé prévenir. Il est fort causant et agréable. L'humeur d'être de côté ne perce pas outre mesure : on sent l'espoir de se raccrocher, et ils l'ont. Il nous a entretenus de l'opéra : c'est le spectacle le plus singulier de l'Europe, par sa constitution. Il appartient au Roi, et on n'y joue jamais qu'un opéra par saison. Cet opéra doit être nouveau chaque année, et créé pour le théâtre auquel on le destine. Un maestro di capella, appelé par le directeur du spectacle, qui est un seigneur de la cour, entreprend la fabrication de l'opera sur un drame donné. Ce drame est l'ouvrage de quelque poète du coin, et ordinairement du bad stuff. Avant de se mettre à l'ouvrage, le musicien compositeur essaye toutes les voix de la troupe, et fait les airs en conséquence. Les chanteurs et chanteuses du premier rang exercent sur le compositeur une vraie tyrannie. Il faut leur faire leurs fantaisies de mille manières qui tendent

à gêner son talent. Je sais que personne n'écoute le drame, que les airs seuls obtiennent quelque attention ; qu'on va à l'opéra pour voir ses connoissances, causer, et faire des visites de loge à loge. Il y a ici un autre spectacle dialogué et raisonné, mais où on ne chante point. C'est le spectacle de la raison, et en conséquence le billet d'entrée n'y coute que 15 sous, au lieu que pour entendre du son, l'on paye 35 sous. Le son est donc à la raison dans le rapport de 7 à 3. Voilà la proportion à Turin. On dit que l'orchestre est plus que médiocre. L'ombre de l'immortel Pugnani doit s'en indigner. Il avoit fait de l'orchestre de Turin le premier du monde. En revanche il y a, dit-on, une chanteuse (Mde Bassi) qui est une merveille. Nous verrons. J'aurois dû ne t'écrire qu'après l'avoir entendue, pour te donner de ton gibier.

Je me suis annoncé vouloir vivre de régime, pour couper court aux gueuletons que je pressentois. Mr de Cavour venoit déjà, m'en proposer un de la part de leurs dames. J'irai demain les en remercier non [sic]. Je te quitte, pour écrire à Albert. Ta bonne mère aura eu une lettre de mon arrivée. Mille amitiés à Lise et Anna. Je t'embrasse chère Amélie bien tendrement.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Mr Maurice / Genève / Suisse

« [Le comte de Valaise] a paru surpris de me voir arriver avec Saladin. Il me dit n'avoir eu aucune communication préalable [de Varax, ministre de Sardaigne en Suisse], communication d'usage et de rigueur. Il a hésité à lire la lettre [de créance]. Il a dit d'un air froid et douteux qu'il prendrait les ordres du roi » (Pictet à Turretini, 4 janvier, Cramer II 300). Dans plusieurs de ses lettres à Pictet, [www.archivesfamillepictet.ch] l'archiduc Jean juge sévèrement le ministère sarde : Valaise « extrêmement jaloux de son pouvoir » (24 décembre 1815), l'administration aux mains de « vieillards entêtés » (30 septembre 1816).

Michel Benso, marquis de Cavour était en relation avec Pictet à propos du domaine modèle, la « mandria », qu'il avait créé à Chiavasso en Piémont. Marié à la Genevoise Adèle de Sellon, il est le père du grand ministre Camille, comte de Cavour, le père de l'unité italienne.

On verra par la lettre du 25 janvier ci-dessous que l'on créait un opéra nouveau pendant chaque carnaval.

Gaetano Pugnani (1731-1798), de Turin.

Carolina Bassi (1781-1862), de Naples, contre-alto fameuse par l'étendue de sa voix (DBI).

N° 4

Turin 11 Janv. 1816

Je numérote la lettre que je commence, chère amie. C'est la quatrième que j'écris de Turin à Lancy, et les numéros sont la seule manière d'être sûr que tout arrive. On se plaint des postes ici. Les lettres se retardent souvent, s'égarent etc. etc. : avis à ceux et à celles qui écrivent, soit en allant soit en venant.

Faire une toilette matinale, pour en changer deux ou trois fois le jour selon les convenances, les visites à faire et à recevoir ; courir en voiture pour porter des cartes ; dire des généralités d'un air d'intérêt ; écouter avec attention des choses vagues et inutiles ; posséder en bonne part les mots insidieux ; mêler la plaisanterie aux matières sérieuses, pour que celles-ci ne le deviennent pas trop ; être toujours poli, toujours prévenant, plein d'égards dans les formes, sans se laisser jamais entamer sur certains points ; faire, si possible, le tour des gens avant qu'ils aient fait le nôtre ; profiter de l'amour propre des sots ; honorer le talent ; respecter la probité ; encourager la confiance ; faire vibrer les cordes sensibles des hommes honnêtes et supérieurs, et leur faire deviner qu'ils sont compris ; voilà une partie préliminaire de ma

mission pour la quelle il faudroit plus de capacité et de patience que je n'en ai. Dans ce que je fais il y en a assez pour me fatiguer et m'ennuyer ; mais je sens que je reste à moitié chemin de beaucoup de choses. Je souhaite que Charles ait plus de gout que moi pour l'esprit diplomatique. Jusqu'à ce soir, il y a eu comme un charme qu'il falloit rompre. Enfin mes adversaires sont nommés ; le champ de bataille est désigné ; on me donne le choix du jour et de l'heure de l'ouverture des conférences. J'ai répondu pour dire mon vœu de ne point perdre de temps, et pour me montrer prêt à commencer quand on me l'indiquera. Le combat ne sera pas égal, car je devrai faire la chouette à deux hommes réputés fort habiles ; mais ils seront je l'espère, accessibles à la raison, et nous ne voulons rien qui ne soit raisonnable. Enfin nous verrons. Peut être aurai-je tant d'écritures sur les bras, quand une fois ce sera commencé, que je ne pourrai plus vous écrire si régulièrement. Enfin vous saurez pourquoi, et le brave courier vous donnera de mes nouvelles. Je suis bien fâché de le savoir malade : il me semble que si j'en étois un peu cause j'en aurois beaucoup de remords.

J'ai fait mon entrée ce soir dans la loge que S.M. m'a donnée. Elle est sur la scène, au même rang et vis-à-vis de celle de l'ambassadeur de France. On la donnoit autrefois à l'ambassadeur d'Espagne. Les loges des légations autrichienne, russe, anglaise, et prussienne sont un rang plus haut, mal placées, sombres, et mal meublées auprès de celle-là, qui est vraiment superbe. Cela fait faire beaucoup de réflexions sur la faveur où ma première audience m'a mis. Les Princes de Koslovsky et de Stahremberg viendront souvent dans ma loge pour être mieux. Comme symptôme de la bienveillance royale c'est de bon augure pour la Confédération. Nous verrons ce que le Roi me dira dimanche, et peut être samedi déjà quand je lui présenterai William Saladin qui ne l'est pas encore. Ma présentation à la Reine et au prince Charles de Carignan est pour dimanche. J'ai une espèce de curiosité d'entendre la Reine, qu'on dit parfaitement aimable comme sa sœur l'Impératrice. On dit qu'elles ont beaucoup de rapports.

Vendredi 13.

Voilà le courier arrivé, et je n'ai point de lettres. J'en suis tout penaud et tout surpris. Il y a des mystères sur l'affaire des lettres, dont quelques uns s'expliquent le lendemain ou plus tard, on the examination of the seal. Dis à Albert pourquoi on préfère la banque des 6 mots, et par parenthèse je m'avise que je suis bien bête de n'en pas faire autant avec vous toutes : it is a way to put ours above curiosity. Nobody knows a word of it here. But now I think of it, il ne faut pas que the curiosity that would be led to this by the superscription, might make guess the hand of Albert's correspondant, ainsi tout est mieux comme auparavant. Vive la clarté dans le style !

J'ai vû hier la maréchale de la Tour ancienne amie de ma tante Pictet Thellusson, qui me demandoit des nouvelles de ses jeunes amies Nanette et Léti. Son mari, le doyen de la Cour, homme très respectable, a le plaisir de voir son fils lieutenant général et à la tête du militaire de ce pays-ci. Devine qui j'ai rencontré sur le pont du Po ? Mr Gontard en habit de cour, l'épée au côté, une petite bourse, et un grand chapeau à plumes sur la tête, qui vient m'aborder et me faire mille courbettes. Il m'a annoncé sa visite... J'ai des colonels, des lieutenans colonels, des majors suisses qui viennent se mettre sous la protection de S.E. pour des réclamations de places, de pensions etc. pour des affaires contentieuses, ou pour d'autres bagatelles tout aussi amusantes.

Le comte Grimaldi me paroît un homme du premier mérite, très instruit, bon philosophe, délicat, aimable. Il est bien effrayé de sa responsabilité, et encore étonné de sa résolution. Il faut qu'il y ait une lettre de Charles perdue, sans cela on n'y comprendroit rien.

Samedi à 1 h.

Nous avons eu une audience du Roi. Je lui ai présenté Saladin, et il a eu la bonté de nous entretenir une demi heure. Il fait beau temps et froid. Le climat d'Italie est ailleurs. Adieu chère bonne amie. Je suis affamé de lettres. Mille choses aux enfans.

Madame / Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

Faire la chouette : « jouer seul contre plusieurs personnes » (Littré). On a vu que Pictet jouait volontiers à la paume, ancêtre du tennis.

Les « adversaires » de Pictet seront Louis de Montiglio, avocat fiscal général au Sénat de Savoie, et Louis Provanna de Collegno, conseiller du roi et commissaire général des confins du royaume.

Pierre Borisovitch, prince Koslovsky (1743-1840), ministre de Russie à Turin ; Pictet l'avait connu à Vienne où il faisait partie de la délégation russe.

Anton Gundakar, comte de Stahremberg (1776-1842), ministre d'Autriche à Turin.

A propos de la censure, dont seuls les courriers étaient à l'abri, Pictet écrira le 7 février à Turrettini : « Ce sujet-là [...] était si délicat à traiter dans des lettres confiées à la poste et qu'on m'assure être toutes lues que je me suis abstenu de vous en rien dire. [...] L'anglais était une ressource peu sûre, et nous y avons renoncé depuis que nous avons su qu'on avait dans les bureaux de la poste des interprètes excellents. » (Cramer II 434). Les lettres acheminées par la poste étaient adressées à « Messieurs Aubert frères, négociants » ou à « Messieurs Aubert fils et frères, banquiers » (« la banque des six mots »). La famille Aubert, de Genève, avait une banque à Turin.

Jeanne Thellusson, fille du ministre de Genève à la cour de Versailles, avait épousé Jacques Pictet, lieutenant général au service de Sardaigne, créé comte par Victor Emmanuel en 1756. Nanette et Léli sont leurs filles Anne Sara Marie (1752-1811) et Laetitia-Sophie (1760-1834), toutes deux célibataires.

Joseph-Marie Gontard (1764-1840), notaire, était procureur de la commune de Saint-Gervais où il créa un établissement de bains au sujet duquel il a correspondu avec Marc-Auguste Pictet (correspondance, II p. 455 et ss.).

Le comte Grimaldi est le gouverneur du prince de Carignan.

N° 5.

Pour Amélie Dimanche matin 14 Janv.

Je commence à t'écrire, chère Amélie, en attendant une audience de la Reine que je dois avoir dans une heure, et que je te conterai ensuite. Je présentai hier au Roi mon secrétaire de légation ; et S.M. eut la bonté de nous retenir une demi heure. Il nous raconta divers détails de sa vie de Sardaigne, comment il avoit bravé les menaces de Bonaparte, et empêché, par la bonne contenance de ses troupes, les François d'effectuer une descente ; comment il avoit pris trente bâtimens de guerre ennemis, et n'avoit jamais eu de vaisseau pris ; comment la construction de ses galères avoit été perfectionnée d'après ses avis ; comment il avoit appris la manœuvre de mer, et étoit en état de la diriger ; comment ses Sardes s'étoient toujours battus avec avantage contre les Barbaresques, et en particulier, comment dans un combat à l'abordage ces derniers avoient eu 110 hommes tués et un grand nombre de blessés, tandis que les Sardes n'avoient pas perdu le quart de ce monde là, quoiqu'ils fussent armés de mauvais sabres fabriqués dans le pays, et que les musulmans eussent des sabres turcs ; comment il avoit créé dans ce pays là l'art de la fabrication des coins pour battre monnoye ;

comment il entendoit l'art de fondre l'artillerie, et avoit profité de ses observations sur l'artillerie angloise et autrichienne, pour obtenir mieux que l'une et l'autre dans les fontes actuelles ; comment il connoissoit en détail toute la chaîne des Alpes, de Briançon à Nice, et toute celle des Apennins ; comment il avoit donné un plan de campagne aux Russes ; comment il étoit en état de suivre les hautes Alpes par les sentiers, sans jamais descendre dans les vallées ; combien il avoit eu à souffrir de la chaleur dans son île de Sardaigne, et combien peu, en revanche, il craignoit le froid etc. etc...

J'arrive de la Cour. Je vais te la raconter pour vos menus plaisirs. Je me suis trouvé troisième ou quatrième, dans « l'œil de bœuf », où l'introduit des ambassadeurs, m'a fait fort poliment la conversation avec le chambellan de service, jusqu'à l'heure où la Reine est descendue dans la salle où elle donne ses audiences d'appareil. La dame d'honneur de service s'est présentée à la porte de la salle où tous les gens de la cour, et une centaine d'officiers en uniforme attendoient pour voir passer le Roi et la Reine quand ils iroient à la messe. On a appelé l'Envoyé extraordinaire de la Confédération, et sous les auspices de la grande maîtresse, j'ai été introduit. La Reine étoit debout, avec ses deux filles à sa gauche ; deux rangs de dames d'honneur et de dames du palais derrière elle, et le grand maître de sa cour sur un des côtés. La salle est belle. Les dames étoient rangées en face du jour, et très parées. Cela avoit fort bonne façon. La Reine a une taille et une figure nobles ; l'air gracieux, le sourire agréable, et l'expression bienveillante. J'ai fait une profonde révérence à la porte ; une seconde au milieu de la salle, et une en adressant à la Reine un compliment qui étoit court, et qui a paru bien réussir : « Madame, lui ai-je dit, je suis bien heureux d'avoir reçu une mission qui me permet d'approcher de la personne auguste de V.M., de lui offrir l'hommage du profond respect du gouvernement fédéral, et de recommander mon pays à Votre bienveillance Royale. » — « La Suisse est un pays bien intéressant pour nous, m'a-t-elle répondu ; et les Suisses nous ont donné bien des preuves d'attachement et de fidélité. Où est la Diète à présent ? » — « C'est à Zurich qu'elle se rassemblera en juillet prochain. » — « Pour combien d'années encore à Zurich ? » — « Cette année seulement ; ensuite à Berne deux ans, puis à Lucerne deux ans. » — « Berne est une belle ville dit-on ? » — « C'est la plus régulière de la Suisse. » — « Mais vous Mr Pictet vous êtes de Genève ? » — « Oui Madame. » — « Mes frères m'ont dit que c'étoit une ville charmante. » — « L.L.A.A.I.I. y ont laissé des souvenirs bien intéressants. » — « Ils ont fait des promenades délicieuses dans le pays, m'ont-ils dit. » — « Mon frère a eu l'honneur de les accompagner dans un petit voyage autour de notre lac. » — « Ah oui, ils m'ont conté cela. Mais vous avez un frère qui est venu à notre Cour ? » — « Madame, c'est un cousin à moi, qui est actuellement un des chefs de notre république. » — « Il est encore plus grand que vous : je me souviens qu'il est très grand. » J'en ai convenu. Elle m'a dit ensuite : « Voilà mes filles », en étendant la main vers elles. Je me suis incliné devant ces deux jeunes personnes de treize à quatorze ans, jumelles, blondes, de beau teint, et de figure agréable. La Reine m'a fait ensuite une révérence, qui signifioit un congé. J'ai fait ma retraite avec les mêmes formalités. 150 paires d'yeux se sont dirigées vers moi, quand j'ai reparu dans la grande salle, et sembloient dire : « l'heureux coquin ! » L'introduit des ambassadeurs m'a ensuite averti qu'on alloit entrer chez le Roi, et que j'en avois le droit. Il m'a accompagné. J'ai suivi l'envoyé extraordinaire de Prusse. Lui et moi ont été les seuls aux quels S.M. ait parlé. Il y avoit une vingtaine de personnes de la Cour, et dans le nombre le

prince Charles de Carignan, dont je ne me suis pas approché, parce que je n'avois pas encore été présenté à lui, et que je devois avoir une audience de lui ensuite. Le Roi et la Reine sont allés à la messe au milieu de la double haie de courtisans et d'officiers.

Après la messe, je suis allé au palais Carignan, pour mon audience du prince. J'ai été introduit par deux chambellans qui sont restés présens à mon audience. Je te prie de lire tout ce qui suit à Made Vernet, que cela intéressera. Le prince est devenu un fort bel homme ; et sa physionomie a pris une singulière intelligence. Il m'a reçu avec noblesse, et une parfaite aisance. Il a insisté pour me faire asseoir sur le même sofa que lui : les deux chambellans sur des tabourets à droite et à gauche. Il n'a pas dit un mot qui ne fût ce qu'il devoit dire, et du meilleur ton possible. Il m'a d'abord demandé des nouvelles de mon frère, et de Madame Vernet ; exprimant toute la reconnaissance qu'il leur devoit. Cela m'a donné occasion de lui remettre la lettre dont Vernet m'avoit chargé pour lui : il ne l'a pas ouverte devant moi. J'ai dit que Mde Vernet recevoit quelquefois, et toujours avec bien de l'intérêt, des lettres de Dresden. Il n'a pas alongé sur ce sujet : peut être à cause des deux surveillans. Il a parlé avec louange et gratitude des soins de Mr Vaucher, et a fait aussi l'éloge de sa manière de prêcher. Il a demandé des nouvelles de son camarade Mestrezat ; et a parlé de Genève, en général, avec plaisir et intérêt. Il m'a demandé de lui présenter mon secrétaire de Légation. Enfin il m'a paru que tout ce qui tient à Genève est bien dans son souvenir ; et sur tous les points il a passé mon espérance, quoique je me fusse attendu à le trouver fort développé. J'ai déjà causé de lui, et en recommencerai, avec son gouverneur, homme du premier mérite. Il étoit un peu malade hier, et ne se trouvoit pas à l'audience. Voilà un point d'espoir pour ce pays-ci...

Mercredi soir.

J'ai reçu hier au soir quatre mots de ta maman et quatre mots de Lise qui font huit. Ce n'est pas trop pour le temps et la distance. Ah ! mes chers enfans, que vous êtes de belles paresseuses ! et que vous vous mettez peu à la place des exilés ! En revanche voilà une lettre de Charles qui compte. J'en écrirai à ta maman. Quand elle sera consolée elle sera bien aise ; car cela est bien beau, et j'ajoute bien incroyable. La clef du chambellan est une faveur extraordinaire ; et on travaille encore pour lui à Milan comme s'il s'agissoit d'un prince royal. J'ai une excellente lettre de l'archiduc. Le prince de Stahremberg m'écrit comme à un ami de coeur. Le Prince Koslowsky ne peut pas se passer de moi. On me gâte tant qu'on peut. Je vais devenir insupportable.

Je te quitte, car j'ai énormément à écrire à nos Messieurs. Adieu chère Amélie. Adieu ma petite Nanette. Mille tendresses à ta bonne mère ; mes amitiés à Lise. Adieu. Comptez les numeros pour savoir si vous avez bien reçu cinq lettres. J'embrasse tendrement ma chère Marianne Vernet. Mes souvenirs à Mdes Prevost et Maurice. Ne m'oublie pas auprès de Mr Mallet, et de nos parens.

A Madame / Pictet de Lancy / Genève / Suisse

Une copie de cette lettre ayant été communiquée au conseil d'Etat, elle figure dans Cramer (II 328).

Victor Emmanuel I (1759-1824), avait succédé en 1802 à son frère, Charles-Emmanuel IV. « Le Roi est un peu digne Prince » (archiduc Jean à Pictet, 24 décembre 1815). La Sardaigne n'a jamais été envahie par la France.

Marie-Thérèse de Habsbourg-Este (1773-1832), fille de Ferdinand Charles Antoine, était la sœur aînée des archiducs Ferdinand et Maximilien, qui venaient de visiter Genève, ainsi que de Maria Ludovica, la troisième

femme de l'empereur François. Marié en 1789, le couple eut un fils mort en bas âge et trois filles. Les deux cadettes jumelles, Marie-Thérèse et Marie Anne étaient nées en 1803 ; la seconde épousera l'empereur d'Autriche imbécile, Ferdinand I.

Charles-Albert, prince de Carignan (1798-1849), d'une branche cadette de la maison de Savoie, avait fait une partie de ses études à Genève dans le pensionnat du pasteur Jean-Pierre Vaucher. Il succéda en 1831 à Charles-Félix, le frère de Victor Emmanuel I, qui n'avait pas de fils. Il envahira la Lombardie en 1848 mais sera battu à Custoza ; cette guerre est le sujet du roman de Giono « Angelo ou le bonheur fou. »

La correspondante dont Marianne Vernet reçoit des lettres de Dresde est la mère du Charles-Albert, remariée morganatiquement au comte de Montléar. On comprend que le sujet était délicat.

Charles René, qui va prendre son poste de chargé d'affaires à Paris, a été nommé chambellan du roi de Bavière ; on voit que son père médite encore le placer un jour auprès de l'archiduc Jean s'il était nommé vice-roi à Milan.

N° 7

Turin 22 Janvier 1816

Je vis encore chère bonne amie, sur ta lettre du 12. Ces malheureuses postes conspirent avec la neige du Cenis pour contrarier nos impatiences. Peut être aurai-je quelque chose ce soir.

J'entrevois que ceci ne sera pas bien long ; mais cela même il ne faut pas le dire : non plus ce que j'ajoute qu'on sème de roses mon sentier diplomatique [sic]. Puisse Charles trouver d'aussi bons amis que j'en ai eu partout, autant de bonté dans le chef suprême, et de facilité dans ses agens ! il dira alors après moi qu'on exagère beaucoup les difficultés de cette carrière ; qu'en se présentant en galant homme pour soutenir des vues justes et modérées, on trouve d'honnêtes gens qui vous comprennent et vous appuient ; qu'en ménageant les amours propres, en étant strictement poli, en écoutant avec attention et déférence, on met tout le monde pour soi, sans qu'il en coûte rien à la franchise, et que là comme dans les autres affaires de la vie, la raison et les égards font plus et plus solidement, que le talent et la finesse. J'ai présenté hier mon brave Saladin à la Reine. Elle l'a fort bien accueilli. Elle nous a fait la conversation avec grace. Elle nous a parlé musique. Elle a voulu savoir ce que je pensais de leur opéra, de telle ou telle chanteuse. Elle a la bonté de s'apercevoir quand je vais à l'opéra et quand je n'y vais pas. Ma loge se trouvant sur l'avant scène, et en face de la sienne, je salue, selon l'usage des ambassadeurs, avant que de m'asseoir, et elle me rend le salut comme à un prince du sang, ce qui fait l'envie de beaucoup de gens. Hier à l'audience du Roi, qu'on appelle les « petites entrées », où il n'y a que les grands officiers de la couronne, les lieutenans-généraux et au dessus, et les ambassadeurs, j'ai été le seul, avec le prince de Starhemberg à qui S.M. ait parlé. Tout cela montre beaucoup de bienveillance pour la Suisse : dont le plénipotentiaire malgré lui sera une bête s'il ne sait pas amener à bien la négociation dont il est chargé. La femme de l'envoyé de Prusse, qui est une princesse de Hohenzollern, jolie et aimable, me soigne pour avoir la clef de ma loge, plus commode, plus belle et mieux placée que la sienne. Je suis fort aise de lui donner ce plaisir, et nos princes de l'ambassade s'y réunissent. Nous dinons chez elle aujourd'hui. Elle m'a promis de me montrer des lettres du roi de Bavière à elle, où l'on voit toute sa bonté dit-elle. Peut être n'est-ce que sa galanterie ; mais elle jure beaucoup par lui, et me félicite de ce que Charles est à son service. Nous avons fait des mains à fond sur toute cette cour. Nous vivons très intimement avec le corps diplomatique. Nous nous voyons tous, et tous les jours. Il y a de l'esprit et des ressources parmi eux. Nous en prenons le bon, l'agréable, et l'utile ; mais il n'y a pas de jour que nous ne nous félicitions d'appartenir à Genève, et d'avoir tous nos intérêts les plus chers dans un pays où il y a religion, désintéressement, vertus, de quelque côté qu'on se tourne.

Partout ailleurs il y a avidité, mensonge, égoïsme, intrigue et scandale. De quelque côté qu'on se tourne on éprouve du dégoût. J'ai vû hier le ministre, et n'ai pô lui parler de Tissot, mais je ne l'oublierai pas. Je vais dîner chez lui après demain.

Mardi soir. J'ai diné hier chez ma princesse de Hohenzollern avec tout le corps diplomatique, très grandement et gaîment. J'ai reçu tout à l'heure une invitation du prince de Carignan pour dîner chez lui demain. J'étois engagé chez le ministre, et voulois me dégager selon l'usage des cours quand il s'agit de princes du sang ; mais le comte de Grimaldi son gouverneur vient de m'écrire de la manière la plus aimable « Monseigneur vous libère pour demain, mais c'est à condition que vous lui donnerez après demain une journée bien complète. Venez de bonne heure. Nous parlerons Genève, Hofwyl, Lancaster etc. etc. » Ce respectable comte de Grimaldi s'est monté la tête sur ce que j'ai demandé d'appliquer à l'éducation des enfans de notre nouveau territoire le présent qu'on me destinoit. Tu peux croire que ce n'est pas moi qui ai été faire cette histoire à Turin ; ce n'est pas non plus mon collègue, qui en auroit senti l'inconvenance ; mais Lise m'a joué le tour d'en écrire à sa sœur, qui l'a dit à Mde de Cavour ; celle-ci à son mari ; et celui-ci au comte de Grimaldi, qui en étoit tout ému. Si cela pouvoit contribuer à développer chez son élève l'organe philanthropique, ce seroit un bon résultat par ses conséquences vraisemblables. Qui sait ! Toutes les bonnes choses se tiennent, comme nous l'avons souvent observé ensemble. Genève profitera peut être un jour de la bienveillance qu'une pareille circonstance peut développer chez un prince destiné au trône de cette contrée. J'ai lieu d'espérer que le résultat de ma mission ici sera beaucoup de bienveillance pour nous. Je m'attache à la ménager comme un avantage d'un grand prix, vû les relations forcées et volontaires que nous aurons toujours avec le bon peuple de Savoye et les autorités de notre voisinage.

J'ai écrit à Charles, mais pas encore aussi au long que je le ferai. J'approuve beaucoup ce que tu lui dis : il est impossible que cela ne lui fasse pas impression. Je commence à m'étonner de ne pas voir sa présentation dans les gazettes du 16. S'il a quitté Munich le 3 il doit être arrivé vers le 12, et je devrois avoir déjà quelque chose de lui. Pourvû qu'il n'y ait pas eu quelque accroc ! Il faut toujours être prêt aux mécomptes quand on est en veine de bonheur.

Fellenberg est fou avec son achat de terres : ce seroit une manière sûre d'enterrer si bien nos ressources que ce seroit fini. L'homme de mon frère nous engageroit trop si nous le faisons venir pour nous, mais s'il vient « sonst », comme disent les Allemands, nous verrons quel parti il y aura à en tirer. Il faut bien nous garder de nous laisser détourner du but par une pitié accidentelle. Après cela je suis bien de l'avis de mon frère qu'il faut nous y prendre de façon à ne pas manquer notre affaire ; qu'il faut avoir un homme entendu, dévoué, responsable, qui ait mis son cœur et son honneur à réussir. Peut être sera-ce son protégé ; mais je ne puis le décider tant qu'il est à Paris, et ne veux pas grêver notre petit capital de ses frais de voyages. Si j'avois le temps de répondre à mon frère et à Fellenberg je lui dirois ce que dessus, en le motivant ; mais je n'ai point de temps depuis que j'ai tous les jours des conférences de deux ou trois heures, des notes à faire et une correspondance proportionnée. Si je n'avois pas cette santé de fer que vous me connoissez, je n'y tiendrois pas.

J'ai l'espérance raisonnable de faire avoir à Mr d'Espine le consulat de Gênes, probablement celui de l'Autriche, et peut être celui des Etats Unis Ioniens, au moyen de mes relations avec les trois ministres des affaires étrangères de qui cela dépend. Le dernier que nous avons vû va

recevoir de son ministre ici un rapport sur ma manière de travailler dans ma négociation, qu'il a voulu me lire, et qui est d'une extrême partialité, dans le sens anglois du mot. C'est un volcan à la Staël, comme je l'ai dit dans une de mes précédentes, et aussi en jugement à la Staël. Tu vois que je défais mon éloge de bonne grace.

Mercredi soir. Malgré ma santé de fer, j'ai passé une journée au lit, pour rhume et mal de tête : ce qui n'avance pas les affaires. Je serai sur pied demain, très probablement, car je me sens beaucoup mieux ce soir. Adieu chère bonne. Je suis toujours sans lettres. Mille choses aux enfans.

Cette lettre a été envoyée dans une enveloppe.

Frédéric Louis, comte de Waldburg Truchsses Capustigall (1776-1844), ministre de Prusse à Turin, avait été l'un des quatre commissaires chargés d'accompagner Napoléon à l'île d'Elbe ; il a épousé en 1803 Marie Antonia, princesse de Hohenzollern-Hechingen (1781-1831) (ES).

Il a déjà été question des écoles selon Lancaster ; cf. la lettre du 11 novembre 1815, page 137 ci-dessus.

Lise Gau a donc une sœur en place chez le marquis de Cavour, sans doute pour s'occuper des bergeries de Chiavasso ; avec Joseph, à Odessa, il semble que toute cette famille soit vouée au mérinos.

Charles-René a pris ses fonctions de chargé d'affaires de Bavière à Paris à la mi-janvier. Dans son premier rapport au roi, daté du 18, il dit être arrivé le 14 et avoir aussitôt présenté ses lettres de créance au président du conseil et ministre des affaires étrangères qui n'était autre que le duc de Richelieu.

Je n'ai pu déterminer ce qui fâchait Pictet contre Fellenberg ; Brugger est muet là-dessus. « L'homme de mon frère » est un nommé Joseph Auguste Chefdehoux, instituteur protestant français, que Marc-Auguste lui a suggéré d'engager pour l'école, ou les écoles, à créer avec le don de reconnaissance de Genève.

N° 8

Turin 25 janvier [1816]

Chère Amélie, il y a tout à l'heure un mois que j'ai quitté Lancy. Je t'écris pour la 3^{ème} fois, et je n'ai pas encore une ligne de ta main. Avoue moi que tu es une belle paresseuse et sais moi un peu de gré de t'écrire comme si de rien n'étoit. J'avois encore trop mal à la tête aujourd'hui, et le temps étoit trop mauvais pour sortir. Cela m'a valu des messages et des visites d'intérêt sans fin. On ne sait pas que mes douleurs à la tête sont comme le vent qui court. Le prince de Carignan m'a envoyé son valet de chambre. Les princes de Stahremberg, et de Koslovsky, Potemkin, les comtes de Wallburg, de Hahn etc. sont venus me voir, ainsi que mes deux antagonistes plénipotentiaires. On en est aux petits soins pour moi, comme tu vois. Politesses à rendre dès que je serai sur pied, c'est-à-dire dès demain.

Je tâcherai de te porter un bel air et un beau duo qu'il y a dans notre opera de carnaval. Chaque année, à Pâques, l'entrepreneur de l'opera, dans toute grande ville d'Italie, s'arrange pour former sa troupe chantante. Quand il a son assortiment de voix, il fait venir de Naples ou Rome un maestro di capella, et fait écrire un opera par un poète à ses gages. Le compositeur de musique essaye les voix, juge de leur portée et de leur genre, consulte le gout et le caprice des chanteurs et chanteuses, et seulement alors se met à composer. Son opera fait, on l'apprend, on le répète ; et souvent le compositeur a le temps, d'aller en composer un autre dans quelque autre capitale. On prétend que quelquefois il en fait trois dans l'été et l'automne. Le prix ordinaire varie de 2 à 3 mille francs. Tu comprends que cela devient une espèce de fabrique, c'est comme qui diroit faire des pages pour un journal. L'opera adopté se joue tous les jours (hormis le vendredi) pendant tout le carnaval. Le nôtre est l'ouvrage d'un Napolitain

nommé Coccia. Le sujet est Thésée revenant à Athènes et prêt à affranchir les Athéniens du tribut qu'ils envoient annuellement en Crète pour régaler le Minotaure de chair fraîche. Il ne faut chercher, sur ces théâtres d'Italie, rien qui soit naturel et vraisemblable, c'est ce qu'on y trouve le moins. Comme le chant est pour les Italiens, la première chose de toutes, et en quelque sorte le tout du théâtre, ils donnent toujours les premiers rôles de héros aux voix de haute-contre, dont le déploiement est le plus brillant, c'est-à-dire presque toujours, à des femmes habillées en homme. Ainsi Thésée qui, avant d'arriver à Athènes, a déjà tué un monstre féroce, qui désolait la contrée et dont il apporte la dépouille, Thésée qui a terrassé deux géants, et qui arrive chargé de la massue de Périfès, Thésée qui va devenir le compagnon d'Hermès, paroît sous la figure d'une petite femme qui a des jambes et des bras de coton, et qui a bien de la peine à porter son casque de papier doré et sa massue de papier mâché. On ne prend pas garde à cette invraisemblance : elle passe avec toutes les autres. Il ne s'agit pas de logique à l'opéra : tout y est fou. Ce seroit bien en vain que le poète soigneroit la fable et les vers, et développeroit son intrigue avec art. Personne n'écoute, que quand une belle voix chante un beau morceau. L'état habituel des spectateurs c'est la conversation faite à haute voix et sans gêne comme dans un salon ; et comme tout le monde ici parle et rit du nez, l'ensemble de ce bourdonnement fait penser au bruit que feroient quelques milliers de canards en conversation. La salle est immense et superbe. Six rangs de 50 loges de huit à dix places, nichent bien du monde. Le parterre est assis ; mais de larges couloirs dans les côtés et au centre servent aux promenades continuelles des curieux qui viennent regarder en face, et successivement, les femmes qui occupent le premier rang des loges basses. Les observations se font à haute voix, comme au café ou à la promenade ; et un pauvre étranger qui n'est pas au fait, et voudroit entendre un peu ce qu'on chante, est réduit à saisir de temps en temps un accent plus aigu, un son plus perçant que le reste. Pour l'ensemble d'harmonie, il n'en est pas question ; et ces gens qui se démenent sur le théâtre en faisant des contorsions avec la bouche, semblent aussi ridicules que les danseurs au bal, quand on les regarde en se bouchant les oreilles. Cette habitude de causerie, et l'immense grandeur des salles, font rechercher de préférence les voix fortes. Celle de M^{de} Thésée ne laisse rien à désirer sous ce rapport, comme pour les autres qualités. Quand M^{de} Bassi entame le récitatif elle domine le bourdonnement, comme Démosthène dominoit les flots de la mer. Peu à peu le bourdonnement diminue, et enfin on l'écoute tout à fait. Ce triomphe du talent tient lieu du succès des applaudissements : on ne se permet ceux-ci que quand la Reine en donne l'exemple ; et quand cela arrive, Thésée salue la Reine pour la remercier, de peur qu'il ne se trouve quelqu'un dans la salle que l'illusion ait transporté à Athènes, et comme si c'étoit un tort et un ridicule que de s'y livrer. Cette Bassi est belle. Elle ressemble à feu ma belle-sœur Pictet si prodigieusement, que je ne puis la voir sans une espèce d'émotion. Elle a non seulement ses traits, mais son regard, son expression, son sourire. Elle chante, je ne dis pas comme la Catalani, parceque celle-ci est le miracle des tours de force et de la légèreté, et qu'on ne peut rien lui comparer ; mais la Bassi a la voix plus forte et pourtant très douce. C'est une fontaine d'huile limpide qui coule à plein tuyau. Ce sont des sons qui donnent l'idée du complet. L'oreille ne pourroit en contenir davantage ; et dans son plus grand déploiement, cette voix ne donne jamais la sensation de trop. Son expression est admirable en tendresse et en force, et son échelle est immense. Elle a au plus haut degré, l'art des contrastes, et des

grands effets. Son gout est pur, ses agrémens, ses broderies sont gracieux, justes, nets, variés ; il y a assez et pas trop. C'est du moins ainsi qu'elle chante le plus souvent ; mais elle n'est pas toujours exempte du reproche que mérite la Catalani, d'abuser des notes à force de facilité à en faire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir entendu 15 ou 20 fois son grand air, j'ai toujours plus d'impatience de l'entendre. On comprend comment on vient à ne considérer que la musique de chant, et l'exécution des premiers artistes dans l'opera italien. Le spectacle en est pourtant une partie jugée importante, et soignée con amore. Les décorations, les machines, les habits ; tout cela est dans la perfection. Le luxe des troupes et des chevaux dans tous les operas qui s'y prêtent, est fort à la mode. Quand il ne paroît qu'une vingtaine de cavaliers au galop, c'est peu. Les ballets se jouent dans les entr'actes de l'opera, et sont eux-mêmes des pièces complètes à grand spectacle. Je t'en parlerai une autrefois ; car voilà mon papier qui finit ; et je vais m'aller coucher bien sagement, pendant que mon complice figure dans ma loge où je l'ai envoyé.

Samedi 27.

J'ai reçu hier au soir deux couriers, mes chers enfans, c'est-à-dire vos lettres du 17 et 20. C'est une honte que la manière dont vont les couriers, et le temps qu'on prend pour lire les lettres. J'essaye un couvert. Faites-en autant. Je commence par ce que me demande Lise pour les béliers 1° Silence. 2° pillules de gentianes. Elles sont d'un effet sûr, si on les donne à temps et en doses suffisantes. Castan de Coutance les fait très bien, et cela n'est pas cher. NB. il ne faut les donner qu'à ceux qui ont l'œil suspect, mais par précaution à tous ceux qui sont désignés comme les plus fins. 3° il faut mettre de la suie dans l'eau des bacquets où les bêtes boivent, brebis et béliers, et mettre également, dans ces bacquets, de la limaille de fer. J'approuve l'échange du fumier contre du foin avec Mr Marignac, dans les conditions proposées, et en prenant l'avis des deux Pierre.

Je souhaite que le bal des costumes t'ait amusé, mais je n'ai pas su trouver le mot pour rire là-dedans. J'y vois une assez plate critique d'une réforme dont le but est respectable, et qui se lie à des idées d'ordre et de modération très nécessaires dans les républiques, si on ne veut pas qu'elles déclinent et tombent par la corruption. Les riches oisifs ignorans et frondeurs n'y valent rien. S'ils veulent les moeurs des capitales, qu'ils aillent les chercher. Voilà peut être plus de sévérité que n'en méritent les plates gaietés d'un bon homme ; mais cet esprit de petite plaisanterie des inutiles sur les mesures républicaines et morales, me donnent un sentiment qui sans être de l'indignation est plus que de l'humeur.

Je suis dans les conférences jusqu'au cou. Lise avoit raison de souhaiter que les épines ne se rencontrassent pas un peu plus tard. Au reste, il n'auroit pas été juste ne ne point s'y attendre. Les formes sont gardées. Je veux avoir patience. Si je lâchois la bride à mes amis, je serois trop fort. Nous allons avoir, j'espère, des lettres de Charles, de Paris. J'embrasse ma petite paresseuse de Nanette, qui ne m'a pas écrit un mot. J'embrasse Mde Vernet, et pendant que je suis à Turin, j'embrasse aussi Mde Prevost. Adieu mes enfans, adieu chère Amélie.

PS Dis à mon frère que je le remercie de son petit mot. Lisez-lui mes lettres. Rappelle moi aux Maurice, au professeur Prevost, à Mr Mallet.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Rochemont / chez Mr Maurice / Genève / Suisse

Carlo Coccia (1782-1873), Napolitain ; l'opéra dont il s'agit est « Medea e Giasone ».

Par « lâcher bride à mes amis », Pictet entend demander l'intervention des représentants à Turin des puissances signataires du traité de Paris, qui avaient instruction de le soutenir dans sa négociation.

N° 10

Mardi soir 30 Janv. 16

J'ai, chère amie, ta lettre du 24, avec la petite lettre d'Anna. Les couriers ne partant que deux fois la semaine, la lettre que j'ai écrite à Lise, et qui est ci-jointe, sera de trois jours plus vieille que la tienne. Hier nous eûmes le premier bal de cour, où l'on se rassemble à sept heures, et où la Reine eut la constance de tenir jusqu'à une heure après minuit, conservant sur son estrade et entre ses deux filles, sa parfaite bonne grace, et n'oubliant personne dans ses gracieux saluts de la tête. Le Roi fit plusieurs absences, et ne parut que par intervalles. Le corps diplomatique fut pendant près de deux heures en avant de la masse des officiers qui formoient le fond des hommes du bal. Le Roi eut la bonté de s'arrêter deux fois pour me faire la conversation, et une fois au moins dix minutes de suite, ce qui naturellement faisoit beaucoup d'envieux. Il me fit l'histoire de ses campagnes, et de toutes les épreuves par lesquelles il a passé. Il met à tout ce qu'il dit une simplicité et une parfaite bonté. Les deux petites princesses dansent fort bien, et se ressemblent parfaitement. On avoit du plaisir à voir la tendresse maternelle avec laquelle la Reine les suivoit des yeux dans tous leurs mouvemens. C'est là que les femmes s'ennuyent dans la perfection. La femme de mon collègue dont je vous ai parlé, et qui en sa qualité de princesse, a déjà goûté de tous les ennuis de cour, eut l'honneur d'être placée derrière la Reine, et celle-ci eut la bonté de lui parler plusieurs fois ; mais à sa droite et à sa gauche, les dames d'honneur n'osoient pas lui parler ; les hommes n'osoient s'en approcher, et la séance dura six heures, pendant lesquelles elle ne se leva que pour danser à l'invitation de la Reine une valse avec un danseur qui n'étoit pas en mesure, et pendant la quelle valse son soulier se détacha. Voilà les jouissances et les accidents des grandeurs. Aujourd'hui nous avons philosophé là-dessus avec elle et son mari, dans une loge que Mr Aubert avoit eu la bonté de nous prêter pour une comédie italienne au théâtre Carignan. Les heures sont si hâtives ici qu'en allant au théâtre à sept heures et demi nous n'avons vû que le dernier acte. C'est la première fois que je voyois une actrice tragique qui fait courir tout Turin depuis deux mois, et que je n'avois encore pu voir faute de place, et aussi de curiosité suffisante. La pièce étoit un drame, et quoique je ne susse point ce qui s'étoit passé, et que j'ignorasse complètement l'intrigue, je ne fus pas assis deux minutes sans éprouver beaucoup d'émotion. Elle a des accens tellement naturels, des gestes si justes (quoique pas toujours gracieux) un jeu si abandonné, et si décent, un son de voix si sensible et si pénétrant, qu'elle vous saisit et vous charme avant qu'on y ait songé. Elle est accusée d'un assassinat dont elle sait son père coupable. Elle est sous le poids de la honte et de l'horreur qu'inspire cet acte d'atrocité ; on la voit abandonnée et maudite de son mari ; le suppliant à genoux de ne pas la croire coupable bien qu'elle ne puisse se justifier, et de lui épargner sa malédiction. Quand il articule celle-ci, la malheureuse jette un cri, en se couvrant le visage de ses deux mains, les doigts écartés, et répétant dix fois Dio ! Dio ! Dio ! de manière à arracher des larmes à tous les spectateurs. Une grande actrice française n'oseroit pas jouer avec cet abandon si naturel. C'est anglois ; et ce qui l'est aussi, c'est le mélange continuels de bouffonnerie. Le parterre italien ne veut pas pleurer tout de bon : on trouve du moins que

deux larmes de suite c'est trop ; et de l'une à l'autre on fait de bons éclats de rire. Je ne suis pas depuis assez longtemps à Turin pour aimer cette macédoine des genres. Le dénouement est brusque et invraisemblable. Le scélérat n'est point son père. La découverte s'en fait dans le moment où elle le tient étroitement embrassé pour le défendre de ceux qui veulent l'enlever après que son crime est prouvé. Le mouvement d'horreur, et de soulagement qu'elle exprime au moment où le secret de sa naissance se découvre, est d'une si parfaite nature, qu'il fait passer sur toutes les invraisemblances. Elle n'est pas belle, mais elle est svelte, et mieux que belle avec ce jeu où elle met tant d'âme. Tu peux croire que je la reverrai.

Il y avait bal masqué ce soir. Je m'en suis dispensé, ce qui me donne, chère amie, la possibilité de t'écrire pour le courier de demain, ce que probablement je n'aurois pas pû, vû la surcharge d'affaires. Je sais Charles à Paris, mais je n'ai encore rien de lui. Remercie ma petite Nanette de sa lettre, qui est fort bien écrite. Je lui répondrai. Je ne sais s'il me sera possible de répondre à mon frère et à Maurice. J'en doute. Dis à mon frère que le prince de Carignan m'a encore parlé de lui hier, et que les caisses ont bien été envoyées à Milan par l'ambassadeur autrichien. Quant au billet de Mde Droz, dis lui que tout est encore mystère quant à la restitution des biens nationaux ; mais la tendance de l'esprit public est menaçante à cet égard. Je serai à l'affût. N'oublie pas ce que je t'ai demandé s'il s'agit d'appuyer Tissot. Mille choses amicales et reconnoissantes à l'excellente dame Prevost, pour tout ce qu'elle fait d'aimable envers ses amis de Lancy. J'embrasse son mari, à qui je voudrais avoir le temps et la confiance d'écrire pour l'engager à user un peu des matériaux que Maurice a reçus. Dis lui cela, avec mes amitiés. Adieu chère bonne amie. Vous vous amusez furieusement. Quand tu verras la bonne Susanne, dis lui que son trait me charme, et m'a donné ce que je n'avois pas encore, savoir du respect pour elle. Quant à sa mère, il y a longtemps que j'en suis là. Mes amitiés à vous toutes. Adieu encore, chère bonne.

A Madame / Madame Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

On verra plus bas que cette actrice était la Marchionni (1796-1861).

Susanne Vernet, fille d'Isaac et de Marianne Pictet, a épousé en 1815 le pasteur et futur professeur de théologie Edouard Diodati.

Charles René a pris ses fonctions à Paris. « Nous avons appris que Charles est à Paris en sa qualité de chargé d'affaires de Bavière. [...] Il y aura à Paris trois envoyés diplomatiques genevois ; Gallatin d'Amérique, celui du Wurtemberg et ton fils. C'est bien de l'honneur pour la République. » (Marc Auguste à Charles, 14 janvier 1816). Albert Gallatin, après avoir conclu la paix de Gand qui mit fin à la guerre avec l'Angleterre, a été nommé ministre des Etats-Unis en France, un poste qu'il occupera de 1816 à 1823. Pierre Gallatin, fils de Pierre et de Camille Pictet, y représentait le royaume de Wurtemberg. On a raison de parler du cosmopolitisme des Genevois, à cette époque tout au moins.

Le destinataire des caisses, qui contenaient des échantillons de mastic bitumineux, envoyées à Milan est Metternich. Celui-ci en accusera bonne réception dans une lettre à Marc-Auguste datée de Milan le 18 mars ; elle porte en PS : « Je vous félicite du résultat des négociations de M. votre frère ; il s'est acquis de nouveaux droits à la reconnaissance de sa patrie. » (Journal de Genève 13/14 août 1955). On se servait de mastic bitumineux pour assurer l'étanchéité des toits en terrasse, tel celui du palais Eynard ; Pictet fera une très mauvaise expérience à Lancy avec ce procédé, alors tout nouveau, dont il se servira pour sa nouvelle maison.

N° 12

Vendredi 2 février 1816

Je vous plains mes bons enfans, si vous avez un froid de 12 à 13 degrés, comme nous l'avons ici, et que ce froid marche ; car ici nous n'avons point de bise, au lieu que vous en souffrez horriblement. Je vous assure que je la sens à Lancy, comme si j'y étois. J'ai l'espoir qu'elle n'aura duré que trois jours, et que le grand froid même est déjà pour vous dans les maux passés.

J'ai écrit hier au soir un mot pour ta maman par un courier extraordinaire. Je lui ai dit que nous avions diné chez le prince de Carignan. J'eus les honneurs de la fête. Le Prince me plaça à sa droite, en me donnant de l'autre côté le célèbre comte Balbe. Il m'avoit invité le chevalier de Saluces, académicien distingué, et philanthrope intéressant. Je fis grande connoissance avec tous deux. L'un et l'autre sont appelés aux premières places par le vœu public. Après diner Monseigneur proposa d'aller voir ses écuries, remises, ménagerie etc. etc. Il est difficile de voir quelque chose de plus beau que ses 26 chevaux, si ce n'est l'édifice qui les loge. Celui-ci est un palais de fort bon gout, et qui fait tort à l'habitation même du prince. Il fit sortir ses chevaux un à un. Il en monta plusieurs, avec une couverte ou housse, comme un jokey exercé, et nous les fit galopper dans son grand jardin. Il y avoit de quoi admirer, et aussi de quoi geler debout : de ma vie je n'ai eu l'honneur d'avoir si froid. Nous nous réfugions toujours dans les magnifiques écuries dont la température étoit bonne, et toujours on nous appeloit dehors pour admirer un nouveau cheval de quelque race ou nation que nous n'avions pas vûe encore. Peu s'en fallut que ton père ne revint de sa mission avec une jambe de moins. Le Prince a dans son écurie un mouflon de Sardaigne, animal qu'on ne trouve que là, ou en Corse, et que Buffon croit le type original de tous les moutons du monde. Celui du Prince est méchant, sauvage, et pourvû de cornes énormes. Il se plait à le faire poursuivre dans son vaste jardin par un grand épagneul anglois, contre le quel le mouflon prend quelque fois l'offensive. Le comte de Grimaldi remontra en vain le danger de lâcher l'animal : c'est le sort des gouverneurs de parler quelquefois en vain. Le mouflon partit comme un trait, fit le tour du jardin deux ou trois fois, et le chien après, tandis que nous examinions les chevaux au milieu de leur double rang. Le mouflon toujours poursuivi, enfile, comme un boulet de canon, l'écurie dans sa longueur, et force son passage entre le comte Balbe et moi, qui étions tournés de l'autre côté, et qui ne lui laissions de place que ce qu'il lui en falloit en nous cognant. Une de ses énormes cornes m'atteignit près du genou, mais si légèrement que j'en fus quitte pour ce qu'à Lancy on appelle un casson. Un demi pouce de plus et c'eût été un fracasson. Le comte en fut quitte pour le vent du boulet. Nous nous en sommes fait compliment aujourd'hui. Je suppose que le mouflon pencha vers moi, à cause de mon amour pour la race : il y avoit de l'attraction, qui le fit dévier. Nous avons tous les jours à remercier Dieu de ce que nous évitons, comme de ce que nous obtenons.

Hier début d'un opera nouveau, ou plutôt ancien mais repris : c'est l'Ariodant de Maïer. Mon courier me mena trop tard pour que je pusse voir le 1^{er} acte ; mais j'eus un extrême plaisir à ce que j'entendis chanter à la Bassi dans son rôle d'Ariodant. L'orchestre est médiocre, et c'est bien dommage : elle mériterait ce qu'il y a de plus parfait. La partie des décorations et du spectacle surpasse tout ce que j'ai vû à Paris. Le champ clos dans lequel se livre le combat singulier entre Ariodante et Lurcanio, est au milieu d'une place publique entourée de magnifiques palais sur les balcons et aux fenêtres des quels, il y a un nombre prodigieux de

spectateurs dans des attitudes variées qui expriment la curiosité et l'admiration. Ces figures sont de carton découpé et peint ; et la dégradation des grandeurs est ménagée avec tant d'art qu'à voir cela du fond du parterre, il est impossible de ne pas croire au premier instant que tous ces personnages sont vivans. La grande profondeur du théâtre et l'art de l'éclairage aident beaucoup à l'illusion, que l'immobilité des figures ne détruit pas comme cela arrive dans les panoramas, parceque le grand mouvement du théâtre, fourmillant d'acteurs, nous fait croire que tout bouge. Mais toujours de choquantes invraisemblances qui font crier au ridicule. Au lieu de deux terribles guerriers armés de toutes pièces et se pourfendant à grands coups de hache et de cimeterre, on voit deux petites femmes qui peuvent à peine porter leurs casques et leurs armes de carton, et qui ferraillent avec des petites épées comme des enfans du collège qui ont trouvé des fleurets. Tout cela ne fait rien aux Italiens, pourvu qu'on chante. Et en effet ce chant si fini, si merveilleux, rachette bien des choses ! Je pense toujours à ta maman et à toi, quand j'entends cette incroyable Bassi, et votre absence me gâte mon plaisir, car les plaisirs de ce monde sont toujours gâtés de quelque manière.

Je pense avec assez de probabilité à quitter cette résidence des rois avant le milieu, ou peu après le milieu de ce mois : prenez en votre parti, mes chers enfans, et écrivez moi toujours, parceque les lenteurs finales sont quelquefois prolongées au-delà des vraisemblances. Rien de Charles. Cela ne m'étonne pas. Il sait que nous ne sommes pas en peine de lui, et il attend pour nous écrire d'être un peu assis. Je ne lui dis que des petoffes. Si j'ai un moment demain avant le courrier pour te parler, je le ferai. Adieu chère Amélie. Je vais me coucher. Je n'ai pas été au cercle de la cour, où j'étais invité, pour ne pas me geler, et pour pouvoir écrire.

Lundi soir. Voilà Simonde, et Staël et Broglie qui arrivent de Genève avec une lettre de Vernet, et quelques mots de ma chère Marianne. Remercie la, cette bonne ame. Adieu chère Amélie.

Mademoiselle / Amélie Pictet de Lancy / chez Monsieur Maurice Vanières / Genève / Suisse

Johann Simon Mayr (1763-1845) ; Italien d'origine allemande, il a commis pas moins de 61 opéras. Ariodante a été encore représenté à Genève pendant la saison 2007-2008.

Pictet, comme son frère, n'écrit pas Sismondi.

Auguste de Staël (1789-1827), fils de Germaine ; il épousera en 1827 Adèle Vernet, fille d'Isaac et de Marianne Pictet, dont il aura un fils posthume mort en bas âge, ultimus stirpis.

Victor, 3ème duc de Broglie (1785-1870), avait épousé Albertine de Staël, sœur d'Auguste selon l'état-civil bien que son père passe pour avoir été Benjamin Constant. Pair de France en 1814, il sera ministre des affaires étrangères sous Louis-Philippe et son président du conseil en 1835 et 1836.

N° 14

9 février [1816]

C'est toujours un moment fort doux que celui qui me ramène à causer avec toi, chère bonne amie. C'est un repos, un soulagement que je ne puis t'exprimer, au milieu de cette vie coupée, laborieuse, insignifiante, et impatientante, que je mène ici. Ma tâche avance pourtant. Cela finira évidemment bientôt, et si je ne suis pas encore débarrassé, ce n'est pas que je ne continue à trouver un bon esprit et de bons procédés, mais c'est parceque la chose est en elle-même compliquée et difficile.

La Reine a été un peu malade, ce qui a suspendu les bals de cour. Le monotone opera va son train, avec son orchestre plus que médiocre, et ses morceaux d'ensemble où chacun court après le voisin, comme faisoient Mr de Bonstetten et ses complices. C'est une véritable honte pour un théâtre d'Italie. Mais la Bassi fait toujours mes délices, lorsque fermant les yeux et oubliant son ridicule costume de guerrier, et tout l'entourage des absurdités qui fourmillent dans Ariodant, j'écoute cette voix flexible et sonore, et forte et moëlleuse et sensible, qui se joue des difficultés, et vous pénètre d'une émotion profonde. Je vous recommande le duo du 2d acte, ou plutôt la longue scène entre Ariodante et Ginevra, où le premier, la croyant perfide, est néanmoins prêt à combattre pour elle : c'est la situation de Tancrède en musique sublime. Que de choses là dedans pour remuer l'ame ! mais que d'invéraisemblances choquantes pour la refroidir ! Toujours le bon sens qui vient officieusement troubler les courts plaisirs de l'imagination !... Il y a des momens où on paye le jugement bien cher.

J'ai dit aujourd'hui des vers chez le prince Koslovsky. Racine et Voltaire y ont passé. Shakespear et Homère ont eu leurs hommages. La tête de ce prince est un volcan d'où il sort à la vérité bien des scories, mais de belles flammes aussi. Il allie la mémoire à l'imagination. Il n'a jamais rien oublié. Il nous a dit des tirades d'Homère, avec le commentaire et l'enluminure aussi poétiques que le texte. A l'âge de 18 ans, il avoit publié un volume de poésies russes qu'on dit plein de beauté. Il sait l'Iliade et l'Odyssée par cœur, et Pindare et Horace, et Shakespear et le Dante. Il suffit d'une citation, d'un mot pour le mettre sur le trépied. Il y a du plaisir à lui dire des siens, par celui qu'il y prend. Je l'ai transporté aujourd'hui par les tirades d'Achille en colère et d'Orosmane jaloux. Il y avoit là des gens de toutes les nations, qui ouvroient de grands yeux, et qui se disoient surement que les Genevois avoient le diable au corps. Pour lui, le prince, il ne jure plus que par Genève. Il veut notre bourgeoisie à toute force, pour savoir où se réfugier quand les imprudentes vérités qu'il lâche à son maître à tous momens l'auront fait destiner à la Sybérie. Il étoit d'une colère amusante aujourd'hui pour l'expulsion des Jésuites ordonnée à tort et à travers des deux capitales dans les 24 heures, sur les motifs les plus légers, et on peut dire les plus injustes, puisqu'on ne leur reproche que ce qui fait partie de leur devoir de religieux catholiques, savoir d'attirer à leur religion par persuasion. Au fait, c'est un bel éloge d'eux que le silence qu'on garde sur tous les autres points. Ils n'ont fait la guerre ni au gouvernement ni aux mœurs, puisqu'on ne le dit pas. C'est encore une reculade pour l'esprit humain : il faut que la pente qu'il gravit soit bien glissante pour qu'il retombe ainsi sans cesse.

10. J'ai reçu chère amie vos lettres du 2 et du 3 février et je vois avec chagrin que vous n'aviez pas les miennes du 31 pour toi et pour Lise. C'est un mystère que ces retards si fréquens, et c'est plus que désagréable. J'aurois eu bien de l'inquiétude sur Mde Necker si une lettre de Turretini ne m'avoit appris que les nouvelles de sa belle fille étoient beaucoup meilleures. J'espère que Necker pensera à m'écrire. Quelle affreuse épreuve que celle-là ! car cette maladie si prolongée donne lieu à des inquiétudes mortelles, quelque soit le mieux du moment. Mon Dieu ! Pourquoi cette pauvre mère est-elle frappée d'une manière si sensible ! Pour réponse à cette question oppressante, lis, je te prie, les derniers vers de l'hiver de Thompson : c'est la bonne.

Amélie me parle d'une maladie à Cartigny, cela me fait trembler, d'abord pour Suzanne, et ensuite parceque de village en village cette maladie peut nous arriver. On n'a pas le temps de

se reposer un instant sur quelque chose de consolant dans ce siècle de fer. Nous allons de maux en maux ; et la nature conspire avec les abominables conquérans pour verser les calamités sur les hommes. Cet horrible croup règne donc toujours pour les petits enfans, puisque le petit d'Hauteville l'a eu. Amélie avoit déjà l'air de faire son deuil du bal. Elle défend son amie Aimée avec esprit et bonté. J'aime ses thèses de bienveillance : si elles ne sont pas toujours justes, le fond en est aimable, et certes en penchant vers l'indulgence on est probablement plus près du vrai, et surtout plus près du bon. J'ai envoyé à Lise une lettre pour d'Espine, qu'elle lui donnera à son arrivée. Je regrette à présent que nous n'ayons jamais eu le temps de causer de lui à fond, parceque le préjugé que tu as contre lui est de toute injustice : crois moi sur ma parole, si tu ne veux pas te repentir de lui avoir fait tort.

J'ai eu un courier extraordinaire, et nos Messieurs au lieu d'envoyer à Zurich ledit courier, ou un autre, écrivent par la poste. Cela me fait rester peut être 8 jours de plus ici. Où diable avez-vous pris vos terreurs ?

10 février.

Envoye, je te prie, à mon frère, pour Mr Maunoir, la petite note incluse avec prière de consulter Mr Maunoir, et d'engager celui-ci à envoyer (soit mon frère) directement à S.E. Mr le comte de Waldbourg Truchsess, envoyé extraordinaire de Prusse à Turin, l'ordonnance et l'avis de ce que celui-ci a à faire pour ses yeux, et pour ceux de sa fille. J'y mets de l'intérêt parceque c'est un excellent homme, et que lui et sa jolie femme sont remplis de bontés pour moi. Je suis bien en colère contre nos Messieurs de n'avoir pas envoyé à Zurich un courier. J'ai écrit à Naples. Adieu chère bonne amie. Mille choses à Mde Prevost, amitiés aux enfans.

A Madame / Madame Pictet de Lancy / chez Mr Maurice Vanières / Genève / Suisse

Mme Jacques Necker née de Saussure, belle-fille d'Albert Turretini, est malade à son tour ; c'est une fausse alerte, car elle vivra jusqu'en 1845.

Le croup est ce qu'on appelle aujourd'hui la diphtérie, longtemps souvent mortelle. Susanne Diodati née Vernet : son mari est pasteur à Cartigny.

Jean-Pierre Maunoir (1768-1861), médecin, professeur d'anatomie, était aussi un oculiste réputé.

N° 15

Jeudi 15 Fév. 1816

Je n'ai point écrit par la poste d'hier au soir, chère Amélie, parceque nous avons un courier extraordinaire qui a le pied en l'air et qui partira probablement dans la nuit prochaine. J'ai eu à faire par-dessus les yeux depuis quelques jours. Six heures de séance, des courses et des écritures, et des visites, et des parlementages sans fin. Pour comble de maux voilà une députation du Valais, composée de cinq membres seulement, qui viennent disputer sur le transit et qui n'articulent jamais une parole avec le plénipotentiaire malgré lui, sans y joindre le mot Excellence : ce qui allonge considérablement. Ils devoient arriver il y a cinq semaines ; mais apparemment qu'il a fallu tout ce temps pour en rassembler cinq. Ces braves Suisses font tout avec une lenteur et des formalités désolantes. Tu vois chère Amélie, que c'est toujours comme autrefois, Dieu qui dispose après que l'homme a proposé. Je suis ici pour faire la volonté d'autrui : ce qui pour l'ambassadeur d'une république (surtout fédérative) suppose qu'il tient un peu du sorcier pour pouvoir concilier les volontés discordantes, et prendre une

certaine moyenne, je ne dis pas qui satisfasse tout le monde (that is out of the question) mais qui empêche qu'on ne le mette en jugement au retour. Il faut voir l'étonnement de mes collègues d'ambassade sur ce dévouement républicain dont ils ne sont pas tout à fait dignes de comprendre le principe, quoiqu'ils soient gens de mérite. « Mais vous êtes payé ? » – « Non. » – « Mais vous êtes récompensé par des honneurs ? » – « Non. » – « Mais vous êtes approuvé, remercié ? » – « Pas toujours. » – « Mais une fois qu'on vous a donné la confiance, et qu'on vous a tracé des règles fixes, on s'en rapporte à vous ? » – « Au contraire, le point de vue changeant tous les jours dans les affaires humaines, parceque le temps et le événemens marchent, les opinions varient et les volontés changent aussi. C'est à l'exécuteur de ces volontés à les prévenir, à les deviner, à suppléer aux distances, aux retards, aux accidens, par cet instinct du mieux possible qu'on exige du négociateur républicain. » – « C'est bien embarrassant. Mais enfin, quand on se tire de toutes les difficultés et qu'avec beaucoup de bonheur on arrive à un résultat vraiment satisfaisant, on a la reconnaissance publique. » – « Point du tout. Les cotés foibles d'un traité sont toujours les plus saillans. Chacun se croit assez instruit et assez bien placé pour prononcer qu'on auroit pû faire mieux. Il y a toujours plus le mot pour rire dans la critique que dans l'éloge. D'ailleurs quand on négocie principalement en vue des intérêts d'un canton, il est difficile de ne pas réveiller la jalousie des autres. Qu'importe à l'habitant de Zug que Jussy soit ou non désenclavé ? Mais si le même traité qui désenclaverait Jussy supposait le concours de Zugois pour la défense de notre frontière de Genève dans un cas fort improbable, mais possible, l'habitant de Zug ne verroit que cet article du traité. J'ai donc, dans ma position particulière 21/22^e contre moi dans les chances d'approbation. » – « Ah ! quel métier vous faites là ! » – « Je ne l'ai pas cherché. » – « Mais on ne pouvoit pas vous forcer. » – « Non, mais j'ai crû pouvoir rendre service à mon pays, et ce sentiment paye tout. » Ils comprennent à demi, et ils disent que nous autres républicains sommes des gens baroques.

J'ai été voir avant hier la célèbre Marchioni, dans les Bacchanale di Roma. Sous le consulat de je ne sais plus qui, on découvrit que les fêtes de Bacchus et les cérémonies d'initiation, étoient accompagnées de révoltans abus, et qu'en particulier on y attiroit des citoyens dont on vouloit se défaire, et qu'on égorgeoit dans la gaîté des repas. Le culte de Bacchus fut aboli. C'est là le sujet de la pièce. Une bacchante qui déplore le vœu qui la lie, voit admettre son amant aux mêmes vœux. Elle n'a pû prévenir cette résolution. Elle sait qu'on l'attire dans le piège pour l'immoler, comme son père à lui, dont elle a vû commettre l'assassinat qu'elle n'ose révéler, parcequ'elle a juré le secret. Le salut de son amant l'emporte sur ses scrupules. Elle lui dit tout, et fait avertir les consuls ; mais les prêtres, prévenus à temps, condamnent les deux profanes au supplice. Au moment de l'exécution, le consul, les licteurs et le peuple, surviennent pour l'empêcher, et on met le feu à la forêt consacrée.

C'est le plus grand dommage que cette perle d'actrice soit née italienne ; qu'elle joue la tragédie dans un pays où on ne comprend pas la tragédie ; devant un parterre ignorant et grossier, sur un théâtre mesquin, et avec des acteurs qui ont plus ou moins l'accent piémontois. Scène, spectateurs, entourage, habitudes nationales, costumes, tout est contre elle, tout rappelle la troupe de province, et tend à refroidir l'illusion ; et cependant tel est l'effet de son jeu noble, naturel, et sensible, qu'elle vous émeut jusqu'au fond de l'ame. Quand on la voit liée de chaines au poteau du supplice en présence de son amant condamné comme elle

par les prêtres furibonds ; quand on l'entend invoquer les dieux pour lui seul, et qu'on voit couler ses larmes en abondance sur ses joues décolorées, on ne peut pas se dispenser de pleurer avec elle. Je n'ai jamais vû que chez elle ce phénomène des larmes que la situation fictive provoque au moment où il les faut. J'étois tout près, et pouvois en juger. En sortant je la remerciai du plaisir qu'elle m'avoit fait. Elle me répondit, dans son joli accent toscan, avec une modestie qui tenoit de l'humilité. Je voudrois bien savoir si elle entend et raisonne son art ; et comment il se fait qu'au milieu d'un public indifférent et ignorant sur le genre où elle excelle, elle ait tout deviné. Que de ressources cela suppose dans la tête et dans le cœur ! Que d'âme, que de sensibilité, que de nature chez cette femme, à qui il n'a manqué que de naître en France ou en Angleterre pour surpasser les Siddons, et les Clairons, et les Dumenils ! Ce n'est pas un Milton muet, mais c'est un Milton qui ne parle guères qu'à des sourds. Je veux tâcher de la voir et de l'entendre hors de la scène, pour savoir ce qu'il y a d'instinct, et ce qu'il y a de raisonnement chez elle. Elle n'est pas belle, et a au moins trente ans. Je mets les points sur les i afin que vous n'alliez pas me donner la réputation de faire des folies d'actrices, ainsi que c'est, dit-on, l'usage des ambassadeurs.

Que de bavardage je te fais chère Amélie, au lieu de te parler du brave comte de Begna que j'ai eu tout à l'heure et qui peut être portera ceci, car il part aussi cette nuit, m'a-t-il dit, [déchiré] été fort content, et il parle de [déchiré] sentimens de son mérite qui fait plaisir à voir. Il compte être là jusqu'au mois d'avril. Je n'ai rien osé lui dire sur ce qui se fait ici, car en diplomatie on ne parle pas comme St Paul, la bouche ouverte : le salut est pour les bons entendeurs.

Voilà Mr de Begna qui me fait dire qu'il part à cinq heures, et qui m'envoie un billet pour sa femme, croyant que mon courier partira surement dans la nuit et le précédera. Mais il y a du doute sur le départ de mon courier. Je pourrai bien le retenir jusqu'à demain au soir : pour être plus longtemps, et réflexions faites, j'envoie ceci au comte de Begna, en gardant pourtant sa lettre pour sa femme, qui n'est qu'un mot d'avis, lequel mot il saura bien lui dire lui-même s'il y a mécompte.

Adieu donc, chère Amélie. Ne vous en prenez pas à moi, mes chers enfans, si vous ne me voyez pas arriver si vite que je comptois et voudrois. Je finirai pourtant par là Dieu aidant. Remercie ta maman de sa bonne lettre écrite de Genève et renfermant celle de Charles, du 3 février. Parlez lui de moi, en lui écrivant, car je n'ai pû le faire qu'en courant, et par quelques lignes. Ma lettre à ta maman du 10 portait N° 14. Mille amitiés à Mde Prevost et à toutes.

Mademoiselle Amélie Pictet / à Lancy

Les députés du Valais, MM. Charles-Emmanuel de Rivaz, Gaspard-Eugène de Stockalper et Jacques François Quartery, (on n'a pas retrouvé le nom des deux autres, si tant est qu'ils étaient cinq), avaient pour mission de régler la question du droit de transit prélevé sur les marchandises venant des Etats sardes et du port franc de Gênes par la route du Simplon. (Cramer II 404)

Carlotta Marchionni (1796-1861). I Baccanti di Roma, opéra tragique de Pietro Generali (1816). Sarah Siddons (1755-1831), fameuse actrice tragique du théâtre de Drury Lane à Londres ; Pictet l'a sans doute entendue pendant son voyage en Angleterre en 1787. Claire Leyris dite Mlle Clairon (1723-1803), avait entre autres joué les pièces de Voltaire à Ferney. Marie Françoise Dumesnil (1713-1803), actrice tragique, rivale de la précédente.

Le comte Blaise de Begna de Zara, colonel en Autriche, avait, on l'a vu, épousé en 1814 une amie d'Amélie, Marie-Antoinette Mathieu de Marcle de Cervens, née à Lancy où son père était en garnison ; elle était alors à Genève (Foras III 406, article Mathieu).

N° 18

Turin 22 fév. 1816

Il devient probable qu'enfin ce soir, chère amie, ou au plus tard demain matin, nous signerons ce fameux traité qui doit survivre aux siècles. Pendant que le Roi l'étudie avec les commentaires du ministre, j'ai un petit moment de tranquillité dont j'ai déjà profité pour écrire au long à Charles, et dont je vais jouir en causant avec toi.

Mon frère m'a écrit qu'il lui a écrit sur M^{de} de M. J'en suis bien fâché. C'est du tender ground, pour le quel mon dit frère est beaucoup trop brif braf, avec un caractère surtout comme celui de Charles. D'ailleurs j'ai reconnu le cachet Gautier et le cachet Charles (la dame) à ce que mon frère me dit de la Syrène. Ni l'une ni l'autre n'aiment les Syrènes, et toutes deux ont de l'âpreté dans la manière de juger les femmes. Tu comprends qu'en écrivant à Charles je n'ai pas sacrifié son oncle ; encore moins lui ai-je montré une indulgence exagérée ; mais je lui ai dit que j'étais bien sûr qu'il n'était pas de caractère à s'attacher à une femme qu'il n'estimerait point ; que je réduisais à leur valeur des rapports suspects ; que s'il avait véritablement de l'affection pour cette personne, c'est qu'apparemment elle avait des qualités nobles et en harmonie avec cet instinct d'honneur que j'avais toujours remarqué chez lui avec un peu d'orgueil. Enfin je l'ai préparé à pouvoir me parler à cœur ouvert sur le compte de cette femme, si en effet elle vaut quelque chose. Si elle est mauvaise, ce que nous saurons bientôt, nous employerons d'autres moyens que celui des conseils officieux des tiers.

Je suis à comprendre comment deux frères peuvent être comme nous le sommes mon frère et moi, aux antipodes l'un de l'autre pour certaines impressions. Il me raconte pour me faire rire avec lui, une anecdote qui m'a serré le cœur et m'a plutôt fait pleurer. Il a eu la belle idée d'affubler son gendre d'un habit de mon père, pour la mascarade des d'Hauteville. Il en rit encore, dit-il, en m'écrivant, et il en rira longtemps. Que des étrangers rient en voyant la figure grotesque de Rilliet en habit de fleurs ; que des enfans qui n'ont pas connu leur grand père, se prêtent à rire aussi, je le pardonne, parceque je suppose qu'il y a plus d'imagination que de vertu dans les sentimens que j'éprouve ; mais ce sentiment est une véritable indignation pour le fils qui livre ainsi à une autre génération la mémoire de son père ridiculisé. Je ne pourrais pas m'empêcher de le dire à mon frère si je lui répondais sur cette indécente parade. Un habit de mon père, quelle que fussent les couleurs et la forme de ce vêtement, ne me rappellerait que des souvenirs graves, et des regrets douloureux. Ce sentiment demi religieux craindrait de s'associer les réflexions des profanes, et les sottes saillies des secs égoïstes qui ne cherchent jamais qu'à rire. Je cacherais donc soigneusement cet objet de ma vénération. Que fait mon frère ? Il prend pour l'étaler, et pour attirer sur un tel sujet le scandale du rire et des observations plaisantes, une occasion bien solennelle ; un jour sottement destiné à jeter du ridicule sur la génération passée, et à éteindre par ce jeu immoral toutes sortes de bons germes que la nature place dans le cœur des enfans à côté du souvenir de leur père. Ce n'est pas tout. Quand il a fait cette énorme sottise, c'est à moi qu'il vient s'en vanter ! A moi qu'il connaît encore assez peu pour ne pas se douter de l'impression que j'en

recevrai !... J'ai besoin de me rappeler que mon frère est un homme très bon et très distingué, pour ne pas croire qu'il soit sans cœur et sans esprit. Quel mélange ! Tous les jours on découvre des assemblages de qualités, de vices, de vertus et de torts qui semblent s'exclure. Etonnante humanité !...

Sais-tu ce qui est arrivé ici au bal il y a trois jours ? Un officier a tenu à une femme de grand nom des propos si peu honnêtes, qu'un autre officier présent lui dit que s'il ne taisoit pas il mériterait un soufflet. Le provoqué prévient son adversaire en lui appliquant un. On s'interpose pour les séparer. Le battant est reconnu un peu fou, et on l'enferme dans un château fort ; mais le battu est déshonoré, et ses camarades ne veulent plus faire le service avec lui. C'est quelque chose. Le sentiment de l'honneur l'emporte sur la loi qui défend le duel, comme s'il ne falloit pas en même temps permettre les soufflets ; mais dans ce cas particulier l'arrêt des camarades est fort injuste, puisqu'il s'agit d'un fou qu'on enferme comme tel, et avec qui il n'y a pas possibilité de se battre. Mais tout est contradiction dans nos lois, dans nos mœurs, et dans nos préjugés. Que dis-tu, par exemple, de celle-ci ? Mr Fitzherbert beau, doux, et aimable jeune homme de 26 ans, épouse la plus jolie personne de l'Angleterre. Il est secrétaire d'ambassade à Paris, et y mène sa femme. Elle coquette à droite et à gauche. Il se plaint, il querelle, il prend patience, il espère mieux. Sa mission change. Le voilà à Milan avec toute la terre, et toute cette terre est aux pieds de sa femme, qui s'affiche avec l'ambassadeur anglois. Celui-ci trouve convenable d'envoyer le mari en Angleterre porter des dépêches, mais il garde la femme qui apparemment a promis d'être sage, et qui fait à présent le scandale de Milan. Personne ne plaint le mari trompé, qui pourtant obéit à son chef et à son pays, et que sa coquine de femme réduit à perdre sa place ou son honneur, et conduira peut être à perdre tous deux. Note bien que l'homme au quel elle sacrifie son aimable et excellent mari, est la plus sotte bête, dont l'extérieur ne peut faire aucune illusion, et que ce déreglement là est de la vanité pure. Trouve, après cela, des expressions pour caractériser un si repoussant dévergondage, et j'en chercherai pour peindre tout ce que les femmes ont de bon. O contradictions de l'humaine nature !...

Nous sauverons Chaumontet. Je suis sur la voie. Je fais agir auprès du préfet de Gap, du quel Embrun dépend. C'est un de mes adversaires négociateurs qui m'a donné le fil, et qui a déjà écrit plusieurs lettres. Tu vois que je force mes ennemis à me faire du bien. J'emploie, il faut en convenir, de bizarres élémens pour amener mes résultats. Par exemple, je plaide auprès du Cardinal Consalvi pour qu'il mette une chapelle chez un hérétique, et je fais appuyer ma demande par un autre hérétique, savoir un amiral anglois. J'invoque, auprès d'un prince de l'Eglise, la libéralité de ses principes, pour qu'il fasse gourmander nos curés s'ils s'avisent de trouver que la méthode de Lancaster instruit nos bovaïrons trop vite et trop facilement. Je fais encore appuyer mes observations par un compatriote de Lancaster, à qui le métier d'homme de mer n'a point endurci le cœur, et qui se démène partout où il y a du bien à faire. La chaine de la philosophie, et la sympathie des bons, créent une association de pensées de sentimens et d'actions, en dehors des lois, des gouvernemens, et des distinctions de peuples, pour nous consoler des haines de nation à nation, de la folie des gouvernemens et de l'insuffisance ou de la mauvaise tendance des lois. Il faudroit bien des choses pour nous consoler de la sottise des princes dont la volonté décide immédiatement du sort des hommes, même quand il n'y a pas méchanceté. Quand elle y est c'est bien pis. Le Landgrave de Hesse

Cassel, convaincu que la révolution et tous ses maux, ont procédé du changement des costumes, vient de changer l'uniforme de ses troupes, et de rétrograder de trente ans. Il veut que ses soldats reprennent la poudre, la pommade, et la queue. Il ordonne en particulier que les cheveux de ses grenadiers croissent de quatre pouce avant le premier de mai, et promet la distinction de sa faveur aux colonels dont les régimens auront, dans un temps donné, acquis les plus longs cheveux.

De combien de pages crois-tu que soit ma lettre au cousin Albert, que le courier porte ? Jusqu'à présent 13 pages serrées, mais ce n'est pas fini. J'ai un répit, après le quel je rendrai compte et j'expédierai. J'ai fait connoître à Lise mes chers ennemis. Ces détails vous amuseront en m'attendant. Ne m'attendez pas trop tôt ; car les audiences de congé, les visites à faire, un diner à donner, des bals à la cour dont on ne pourra peut être pas se secouer, tout cela nous prendra quelques jours. Il faut enterrer la synagogue avec honneur pour que Genève fleure comme baûme après noces.

Samedi 24. Je me décide à envoyer le courier sans pouvoir comme je l'espérois envoyer le traité signé. Cependant rien n'a rétrogradé, mais la surcharge des affaires embarrasse le ministre, et la cérémonie ralentit tout.

Fais moi le plaisir d'envoyer l'incluse à Mr Vieusseux : elle presse. J'ai fait les démarches pour Chaumontet. J'abrège parceque j'ai plus d'ouvrage que de santé. J'ai été malade plusieurs jours, et j'ai à présent mes maux d'estomac, qui me font voir tout en noir, sans me laisser le doute que ce ne soit en effet la couleur des choses. Ne laisse pas oublier à Lise les lettres pour Mr d'Espine. Ecrivez-moi toujours, je vous en conjure. Il est affreux d'être longtemps sans nouvelles, et au pis aller les lettres reviendront. Adieu chère amie.

Madame Pictet / Lancy

« J'ai écrit dernièrement à Charles [René] une lettre amicale mais fortement raisonnée sur certaine liaison qu'il avoit dès ici, avec certaine femme, que j'ai sû être fort dangereuse. Je sais qu'il l'a retrouvée, ou plutôt qu'elle l'a retrouvé à Paris, et il pourroit en résulter des conséquences très fâcheuses, pour lui, que j'ai cherché à lui faire comprendre, et qu'il aura surement comprises, s'il est un peu de sang froid. On me dit en propres termes, qu'il couroit moins de risques à Odessa pendant la peste qu'autour de cette syrène. [...] Anna [Eynard] m'a dit qu'il étoit lancé dans une grande société, à jeu etc. gare gare ! » (Marc Auguste à Charles, 11 février 1816). La rumeur venait en effet de Mme Charles : « Mde Charles m'écrit ce qui suit en date du 18 février : « Je vois beaucoup Mr Pictet de Rochemont. Je suis toute étonnée que ce jeune homme si brillant s'arrange de mon coin de feu solitaire. Cela doit vous rassurer sur les inquiétudes que d'abord j'avois cru fondées, mais qui se dissiperont, j'espère. Je l'ai présenté à Mr de Lally, à Mde de Drée ; nous le mènerons chez Mde de Vindé, et lundi chez Mr Suard, s'il veut. [...] Ce jeune homme est fort intéressant à entendre sur plusieurs sujets, et particulièrement sur son séjour en Russie ; il est le contraire des hommes très jeunes, auxquels les conversations légères conviennent, et c'est dans les entretiens sérieux que je le trouve surtout très bien. » (idem, 25 février).

Je n'ai pu déterminer qui était cette Mme de M. Puisque Pictet ne la connaît pas, cela met hors de cause Mme de Montgelas dont les incartades lui étaient bien connues ; cf. sa lettre du 19 août 1815 p. 114 ci-dessus : « elle a de l'esprit comme quatre, mais.... Je pourrais faire une ligne de mais. »

« On te racontera un drôle de bal hier chez les d'Hauteville, en costume de 1788, hommes et femmes ; et quelques uns en caricature, entr'autres mon gendre Rilliet, avec l'habit à fleurs, de mon père. J'en ris en écrivant, et en rirai longtemps » (Marc Auguste à Charles, 11 février.)

Hercule, cardinal Consalvi (1757-1824), secrétaire d'Etat, avait représenté le Saint-Siège au congrès de Vienne où il obtint la restitution des Marches de Bénévent et Pontecorvo, dont Napoléon avait fait les apanages de Talleyrand et Bernadotte. Il n'est pas à Turin : Pictet lui écrira à Rome, sans succès semble-t-il. L'hérétique est Fellenberg : « Je ne sais pas si tu auras sû [...] que le nonce du pape n'a pas voulu accorder à notre ami Fellenberg l'établissement d'une chapelle pour les catholiques de son institut. Cela donne la mesure de quelques unes des préventions qu'on rencontrera chemin faisant. » (Marc Auguste à Charles, 14 janvier 1816). L'amiral anglais est peut-être Sir Sidney Smith, que Pictet a connu à Vienne.

Pictet est remarquablement libéral en matière de religion, ce qui tient peut-être au fait que Lancy, commune savoyarde jusqu'à l'annexion, était peuplée de catholiques. Le cardinal Consalvi se méfiait probablement des éducateurs selon la méthode anglaise de Lancaster et Bell, tous deux protestants, ou pire encore, anabaptistes. Le roi de Sardaigne, dès qu'il a été question de céder des sujets à Genève, a exigé que la religion catholique fût protégée : ainsi, les instituteurs devaient être obligatoirement catholiques. Le traité de Turin contient un grand nombre de clauses sur ce sujet dont l'application ne sera pas toujours facile. Il n'a par exemple pas été possible de nommer des maires catholiques, les tenants de cette confession étant trop souvent illettrés. L'histoire de Troinex, dont les maires ont toujours été des Genevois de la ville, gros propriétaires sur le territoire de la commune, en donne plusieurs exemples.

« Enterrer la synagogue avec honneur » : bien finir une chose. (Littré). « Fleurer comme baume » : sentir très bon (Littré).

Turin 28 févr. [1816]

Ma chère pauvre petite Anna, je te plains de tomber sur un aussi mauvais jour, pour la lettre que je te dois depuis si longtemps. J'ai été reveillé avant jour par un courrier extraordinaire venant de Genève, et qui m'oblige à des notes au ministre, à des courses et à des réponses pour ce soir, auxquelles je suis bien mal disposé, car je ne suis pas tout à fait remis de ma fièvre catharale, quoique je fasse comme si je l'étais. Tu crois peut être que cela veut dire que j'ai été au bal masqué du mardi gras hier au soir, ou un bal de lundi ou un bal de dimanche. Rien de tout cela. Je suis revenu de ces bruyans ennuis, et quand je n'y suis pas forcé je m'en dispense. C'est bien assez d'avoir été contraint de jouer un rôle dans le brillant ennui du Cours pendant les trois jours gras. De trois heures jusqu'à la nuit, dans ces trois jours là, la cour, en grand gala, et dans des voitures toutes d'or, se promènent aux pas comptés des chevaux dans la plus belle rue de Turin, et autour des deux grandes places. Les ambassadeurs et envoyés extraordinaires y figurent en grande tenue. Les grands officiers de la cour, et tout ce qu'il y a de noble tenant à la cour s'y montrent dans leurs plus beaux équipages et avec des livrées neuves. C'est là qu'on vient dépenser les économies faites à grand peine par les bonnes ménagères, toute l'année. La vanité y jette à pleines mains ce que la prudence a accumulé. Il y a aussi un très grand nombre de voitures mesquines, des cabriolets, des phaëtons, des giggs, de whiskys, de toutes formes et de tout âge, dans les quelles les curieux et curieuses qui se moquent du qu'en dira-t-on, viennent voir passer en passant eux-mêmes. Il faisoit beau temps, mais froid, comme plus d'un nez rouge le prouvoit à ceux qui, de derrière leurs croisées, regardoient les élégantes en calèche et sans shalle. J'y ai tenu mon rang comme il convenoit à la dignité de la Confédération. J'avois une fort jolie voiture, de jolis chevaux proprement harnachés, trois gens en riche livrée, dont un chasseur le sabre au côté, et un valet de pied la canne haute, ce qui est le privilège des ministres, soit du Roi, soit étrangers. Tout cela s'arrange à bon marché, dans ces pays de semblant, où il ne s'agit que de paroître. J'eus le plaisir de saluer vingt fois au moins, le Roi, d'abord, puis la Reine, puis le prince de

Carignan, puis une petite princesse de trois ans qui avoit sa voiture et ses dames d'honneur. Les deux princesses ainées étoient avec la Reine. On prend là de beaux torticolis, je t'en réponds, parcequ'on a toujours la tête tournée du même côté. On y prolonge aussi de beaux rhumes, et on s'y fatigue les yeux plus qu'on ne pourroit le croire de quelqu'un qui n'a pas beaucoup de curiosité.

Si j'avois le temps, je te conteroïis pour t'amuser, le dernier bal de cour. On y avoit introduit une police nouvelle. Les femmes assises sur deux rangs de banquettes, avoient les hommes derrière elles. Ceux-ci n'osoient pénétrer dans le carré consacré à la danse, et dont le trône de la Reine, avec son daïs, occupoit une partie. Entre chaque contredanse, il y avoit un intervalle de repos pendant le quel le carré étoit vide, et on se regardoit, pour s'admirer ou se critiquer selon l'usage. Le corps diplomatique, qui a les quatre pieds blancs, étoit seul admis dans le saint carré. Le Roi eut la bonté de m'y entretenir longtemps de choses et d'autres, à commencer par la danse, jusqu'aux combinaisons de haute politique et aux manœuvres de l'exercice. Je m'accostai d'une des sœurs Sellon (Mde d'Auzers) et nous parlames Genève, ce qui me la fit trouver aimable.

Nous avons enterré hier l'opera, ainsi que la comédie italienne. Tout est mort aujourd'hui mercredi des cendres. Mais ce qu'il y a de pire c'est que nous ne finissons point : c'est l'ouvrage de Pénélope, ou de Grisélidi, comme tu voudras. Priez pour moi mes enfans, car je ne suis ni in sound health ni in high spirits. J'ai diné hier chez le prince de Carignan ; mais le mouflon n'étoit pas invité. Ta sœur saura ce que cela veut dire. J'ai reçu une lettre de ta bonne mère, avec quatre mots de Lise sur une observation de Mr Marignac à la quelle je répondrai de bouche. Vous n'avez pas sù profiter du courrier pour m'écrire. J'ai sù de toi, ma chère Anna, des choses très satisfaisantes. Continue à mériter qu'on nous dise [sic]. Tu ne saurois me faire de plus gand plaisir. Dis bien des choses à ta maman, à Amélie, et à Lise. Adieu chère petite.

Mademoiselle / Anna Pictet de Lancy / Genève / Suisse

Jeanne Henriette de Sellon, sœur d'Adèle, marquise Benso de Cavour, avait épousé Louis de Douet, comte d'Auzers, directeur, selon Galiffé, de la police impériale au-delà des Alpes. Elle mourra à Turin le 14 août 1842. La cadette des trois sœurs, Jeanne Victoire avait épousé en 1ères nocces le baron Blancardi Rovero de la Turbie, ministre de Sardaigne à la cour de Russie, dont elle divorça, puis en secondes nocces, en 1815, Jules Gaspard Aymar, duc de Clermont Tonnerre, maréchal de camp, pair de France. Leur frère, Jean-Jacques, comte de Sellon (1782-1839), allié Budé, chambellan de l'empereur Napoléon, est le philanthrope abolitionniste, fondateur de la Société de la Paix ; tous quatre sont les enfans de Jean Sellon, ministre de Genève à Versailles, créé comte de Sellon et du St-Empire par Joseph II lors de son passage à Genève, et de la richissime Anne Marie Victoire Montz.

Mardi 6 mars

Je suis appointé pour signer à midi, chez le ministre. Si nous signons, en effet, chose toujours douteuse tant qu'elle est à faire, mon courrier partira aussitôt après et te portera ceci, chère amie. Ma surcharge de travail, et mon dérangement d'estomac qui m'ôte l'entrain et les forces, m'ont empêché d'écrire à Lancy tous ces jours. Je te remercie, ainsi que Lise, des mots que j'ai reçus hier datés du 26, ce qui est bien mieux. Ces malheureuses gripes ! J'avois bien

raison de m’effrayer du seul mot de contagion. Quand on est éloigné il est bien plus inquiétant.

Mes pauvres enfans, vous avez chauffé ma chambre un peu à l’avance. J’ai demandé au Roi et à la Reine les audiences de congé. Gare l’attendrissement ! mais je voudrais que ce fût bientôt. Je crains que cela ne traîne à dimanche. Après demain jeudi grand diner diplomatique, puis les malles et les p.p.c. sauf le retard, du fait de L.L.M.M. Je verrai la sœur de Lise avant de partir. J’apporterai du chocolat à Mde Prevost, mais pas pour moi ni pour vous, mes enfans, car il est amer comme un sorcier [?].

Amélie et Anna ont donc fait leur tour, et preuve de patience. C’est la chose de ce monde la plus usuelle, ainsi elles font très bien de s’y accoutumer. Avez-vous échappé à l’influence Lise et toi ? Je tremble qu’on ne me retienne ici et que d’Espine ne parte avant que j’arrive. Ce seroit une calamité. Gardez-le, au besoin, deux fois 24 heures pour m’attendre. Il redoublera de diligence en route. Je vais lui écrire deux mots. N’oublie pas de faire affranchir la lettre pour Vienne incluse, sans cela elle ne partiroit pas. Voilà des interruptions. J’ajouterai un mot après avoir signé, si...

Mercredi 7

Mon Dieu que j’avois raison ! Si... Hier les copies ne furent pas faites à temps. La manie des formes retarda encore la signature ce soir. Mon audience de congé étoit assignée à demain jeudi. Ce matin, un infâme courrier extraordinaire m’apporte de l’orient et de l’occident de la Suisse des difficultés aussi imprévues qu’inutiles. Vivent les Républiques ! les fédératives surtout ! Je souhaite bien du plaisir à ceux qui me succéderont dans la diplomatie de ces pétaudaires. Pardonne cet évenement d’humeur. Je suis au lit avec des hemorrhoides qui me font horriblement souffrir. J’ai passé une partie de la nuit à écrire. Et je viens de dicter la 20^{ème} page d’une lettre au cousin Albert. Tout cela au travers des notes des messages, des visites de mes chers antagonistes et du ministre, aujourd’hui beaucoup plus mes amis que ceux de notre bon pays de la liberté et de l’ergotage.

Je viens de récrire à d’Espine. Je suis désolé mais je ne le verrai pas, car il faut que j’attende encore le retour d’un courrier, qui part seulement cette nuit pour Zurich. Vous me trouverez mes chers enfans, méconnaissable de maigreur et de fatigue. Mon estomac ne s’est point remis. Je tousse toujours, et j’ai de tout ceci le chagrin que vous pouvez comprendre. On joue à tout perdre ; mais n’en dites rien, de peur de répandre des allarmes qui, je veux l’espérer, seront fausses. J’aurois bien besoin de pouvoir me transporter pour deux heures dans le Directoire, et pour autant dans notre Conseil d’Etat. Voilà de bonnes nouvelles des Necker, du 4 mars. Dis à Lise que je reparle encore à d’Espine de Philippe. Je suis bien malheureux. Plaignez-moi. Adieu.

Envoye d’abord la lettre à d’Espine, et donne à Mr Falquet secrétaire d’Etat, ce que tu veux qui me parvienne ici par courrier extraordinaire.

Madame / Pictet de Rochemont / Lancy

Jean D’Espine (1783-1859), déjà rencontré, allait partir pour Odessa.

On déposait encore, lorsque je suis entré au Département, des cartes de visite cornées et portant au crayon p.p.c. (pour prendre congé) pour annoncer son départ aux personnes auxquelles on n’était pas tenu de faire une visite.

L'influence désigne l'influenza, la grippe dont Amélie et Anna sont maintenant atteintes.

Dans sa lettre du 1^{er} mars (Cramer II 460), Rheinhard, le nouveau bourgmestre de Zurich, fait au nom du Directoire fédéral, une objection à la rédaction de l'article 7 du traité relatif à l'extension de la neutralité de la Suisse à une partie de la Savoie. Il est vrai que son libellé, en reprenant les termes des articles 12 du protocole de Vienne, relatif au canton de Genève, et 3 du traité de Paris du 20 novembre 1815, n'était pas des plus clairs, mais sur le fond, qui seul importait, parfaitement correct. La Suisse n'est pas obligée, comme le craignait le Directoire, d'occuper la Savoie du Nord. En pratique, cependant, la situation n'était pas absolument nette, ce qui peut expliquer que la Suisse n'ait pas fait usage de cette faculté en 1848 et en 1859. La neutralité de la Savoie du Nord perdit toute signification quand toute la Savoie devint française en 1860 ; son abolition en 1918 engendra l'affaire des zones franches convenues à Paris et Turin. Il ne faut pas oublier que jusqu'à l'adoption de la constitution de 1848, qui transforma l'ancienne Confédération en Etat fédéral, le canton directeur n'avait pas de compétences en politique étrangère : l'accord de tous les cantons devait être acquis. Par ailleurs, le Conseil d'Etat ne voulait pas que l'on inscrive dans le traité le traitement du curé de Genève, fixé par Pictet à 5000 francs par an, le protocole de Vienne ayant simplement stipulé que le curé « sera logé et doté convenablement. »

Les objections, qui ont failli tout compromettre et retardèrent de dix jours la signature du traité, ont été levées par une lettre du Directoire fédéral du 10 mars autorisant Pictet à signer même si la Sardaigne persistait dans son refus de changer la rédaction de l'article 7. De son côté, le Conseil d'Etat reconnut que le protocole de Vienne autorisait Turin à demander que le montant de la dotation du curé de Genève soit fixée dans le traité. (Cramer II 472 et 483). La bonne nouvelle parvint à Pictet le 13 mars : « Votre courrier du 12 au matin, et venu en vingt-neuf heures, nous a rendu la vie. » (à Turretini, 13 mars, Cramer II 487). On comprend qu'occupé à écrire à Genève et à Zurich, et malade de surcroît, il n'ait pas eu le loisir d'écrire encore à sa famille.

Le traité de Turin a été signé le 16 mars (Cramer II 545). Pictet était encore dans la capitale sarde quand il écrivit, après ses audiences de congé, son rapport au Directoire fédéral, daté du 17 mars (Cramer II 489), et celui, à peu près dans les mêmes termes, au Conseil d'Etat. Il a quitté Turin quelques jours plus tard, enmenant dans ses bagages la boîte d'or avec le portrait du roi enrichi de diamants que l'introduit des ambassadeurs lui avait remise de la part du souverain. La Diète fédérale lui exprimera sa satisfaction par une déclaration solennelle, expédiée sur parchemin scellé du grand sceau, selon laquelle « M. Pictet de Rochemont a bien mérité de la Confédération suisse, et s'est acquis les droits les plus sacrés à l'estime et à la reconnaissance publiques. »

Dans la lettre ci-dessous, écrite le 25 avril à son fils Adolphe, Pictet fait comme le bilan personnel de ses quelque vingt-sept mois de négociations diplomatiques. Il y exprime en peu de mots et très simplement sa conception de l'amour que chacun doit porter à sa cité et à sa patrie, et du dévouement dont tout citoyen, surtout s'il est privilégié, est appelé à faire preuve lorsque les circonstances l'exigent. Il définit aussi sa conception de la diplomatie, faite de discrétion, de totale franchise et de loyauté dans la négociation, seules à même de gagner et conserver la confiance de son partenaire, de mesure enfin pour que le succès, commun aux deux parties, ne laisse d'un côté comme de l'autre ni rancœur ni arrière-pensées. Sans qu'il le mentionne expressément, on devine le rôle que jouent des formes policées, entre gens de

bonne compagnie, sans ambitions, qui ne recherchent pas un succès personnel mais aspirent à servir de leur mieux et de façon désintéressée les intérêts à long terme de leur pays.

Peu auparavant, le 23 avril, Pictet écrivait sur ce sujet à Fellenberg :

« Il fallait conserver toutes les formes qui adoucissent, qui lient, qui font passer sur les choses dont le fond est dur. [...] Si l'on montre de la bienveillance, on en trouve ; si l'on a l'équité dans le cœur et dans les actions, on trouve de l'équité en retour. Si l'on sait appeler erreur ce qui l'est en effet, c'est-à-dire de ne pas toujours criminaliser les intentions, toujours soupçonner, se défier, haïr à tort et à travers, on trouve des dispositions correspondantes ; on fait naître l'estime, et tout devient facile dès le moment où la confiance s'établit. Voilà la vraie diplomatie. » (Brugger p. 455.)

Lancy 25 avril 1816

Mon bon ami, il est bien temps que je m'établisse à causer un peu avec toi, après avoir été privé de ce plaisir par mille occupations pressantes, qui depuis bien des mois ne m'ont laissé aucun loisir.

Je souhaite, mon cher Adolphe, que tu connoisses un jour le bonheur de la surcharge des affaires, avec le sentiment d'employer pour le bien de ton pays, toutes les forces que Dieu t'a données. Tu apprends tous les jours, par le précepte et par l'exemple, que nous avons reçu la vie pour faire du bien autour de nous, chacun selon nos facultés. Ceux qui ont eu le bonheur d'une éducation soignée ont plus de devoirs à remplir, car ils ont plus de moyens pour répandre le bien. Dans les circonstances ordinaires, et quand les événemens de ce monde vont leur petit train, chacun est reserré dans les devoirs de famille et de société : tout au plus peut-on, si l'on a quelque talent d'écrire, faire circuler des vérités utiles ; mais quand la patrie est en danger, quand les circonstances politiques appellent à l'aide tous les moyens et toutes les volontés, il est du devoir de tous les citoyens de se dévouer.

Tu sais, mon cher ami, que Genève, petite république indépendante, avait consolidé ses droits à l'époque de la réformation ; que pendant deux siècles elle a combattu pour son indépendance contre les ducs de Savoye, devenus ensuite rois de Sardaigne ; que l'appui de Zurich et de Berne l'a puissamment secondée ; que la France avait plus d'une fois convoité sa possession avant l'époque destructrice qui nous soumit à son joug. Tu es né dans cette période d'esclavage. Tout ce que tu as encore entrevu de bon, tout ce dont tu as profité dans ta famille et dans ton instruction, appartenait à nos institutions et à nos mœurs d'autrefois, que Bonaparte n'avait pu dénaturer. Nos souvenirs de liberté conservoient toute leur force et tout leur charme, même alors que nous avions presque perdu l'espoir de nous revoir jamais en possession de notre indépendance.

Cependant Dieu qui dispose des événemens, Dieu qui abat les tyrans après avoir fait qu'ils châtient la terre, permit que Bonaparte entreprît sa folle expédition de Russie, et que l'Allemagne se levât toute entière pour l'accabler. Alors un rayon d'espérance rentra dans nos ames. Nous profitâmes de ce que Bonaparte avait à faire de tous côtés, pour favoriser le projet des Autrichiens d'entrer dans Genève. Mais en chassant les François, le peuple genevois n'oublia point les devoirs de l'humanité. Il poussa même les égards et les scrupules jusqu'à protéger la retraite des douaniers et des prises qu'ils avoient faites sur nous.

Pour que notre salut fut assuré, il falloit nous lier à la Suisse, que les Puissances protégeoient. Je fus envoyé à Basle, moi troisième, pour préparer ce résultat, auprès des monarques et de leurs ministres. Je suivis l'armée (qui entroit en France) avec la mission de veiller à tout ce qui pouvoit intéresser Genève, et de nous gagner la faveur de ceux qui disposeroient des Etats après la chute du tyran.

Quand Bonaparte fut tombé, je reçus une nouvelle mission auprès des quatre grandes Puissances, et pour obtenir la faveur du roi de France à notre ville. Au milieu de mille difficultés, j'obtins qu'on nous reconnût suisses, et que notre communication par Versoix fût assurée.

Le congrès de Vienne suivit, et j'y fus envoyé avec Mr Divernois. Il y avoit assez de travail pour deux. Nous obtinmes la bienveillance de tous les ministres, et la promesse d'un arrondissement de territoire du côté de la Savoye. Il fallut six mois pour cette conquête, à la quelle l'exécution manquoit encore, quand Bonaparte échappé de son île rejeta l'Europe dans les alarmes. La Suisse arma. Elle commença à montrer un peu d'énergie. Les Puissances, qui avoient besoin de passer chez elle, la ménagèrent. Il s'agissoit de lui assurer leur faveur après que Bonaparte eut été vaincu encore une fois. On pensa à ton père, mais cette fois-ci, ce fut comme envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de la Confédération auprès des cinq Puissances. Le résultat de mes efforts fut le rasement d'Huningue, la reconnaissance authentique de la neutralité perpétuelle de la Suisse sous la garantie de toutes les Puissances, et trois millions de francs pour notre trésor fédéral. Pour Genève j'obtins, en outre, six communes françoises dont nous avons besoin pour lier notre territoire à la Suisse, et la promesse des bons offices des Puissances auprès de la cour de Sardaigne pour nous obtenir le désenclavement de Jussy, moyennant la restitution d'une certain littoral ou langue de terre le long du lac. Les mêmes bons offices devoient nous faire obtenir, au même prix, le reculement des douanes sardes, comme j'avois obtenu le reculement des douanes françoises hors du pays de Gex. Enfin on nous donna, en pur don, la commune de Saint Julien, qui faisoit un angle saillant sur nous.

Quand je revins à Genève j'y trouvai les choses embrouillées avec la cour de Sardaigne. Celle-ci ne vouloit rien lâcher, parceque la Suisse avoit mis quelques conditions à la neutralisation de la Savoye, autrement dit à l'association de la basse Savoye au bienfait de la neutralité perpétuelle de la Suisse. La Diète avoit craint de trop s'engager, et elle avoit eu tort ; car la situation des montagnes plaçant cette basse Savoye dans le système militaire de la Suisse, ce pays là ne pouvoit être insulté ou occupé par les François ou les Autrichiens, sans que Genève et le Vallais fussent compromis, et par conséquent la Suisse entière. Cette difficulté, et beaucoup d'autres, ne pouvoient être réglées qu'à Turin.

On pensa encore à moi pour cela ; mais, comme si ma mission n'étoit pas assez embarrassante par sa nature, on me donna les instructions les plus gênantes, et à quelques égards contradictoires, ainsi que je l'expliquerai une fois.

Je fus d'abord fort mal reçu du ministre, et je m'y attendois ; mais peu à peu on s'aperçut que je ne voulois que des choses équitables, et que nos vœux étoient modérés, que je voulois avoir égard aux répugnances et aux préjugés mêmes du Roi, que j'aimois mieux obtenir moins, et que notre traité eût un caractère de liberté et de transaction amiable. Je fus bientôt en relation particulière avec les cinq ministres des grandes Puissances ; mais je me gardai bien

d'employer leurs bons offices, aux quels j'avois droit. Tu comprends que j'aurois tout gâté si j'avois voulu avoir raison par eux. Je voulois que nous demeurassions bons amis du roi de Sardaigne, dont nous avons besoin à tout moment pour notre commerce et nos subsistances. Je voulois saisir cette occasion de faire sentir à la cour de Turin, qu'il est de son intérêt de se lier de plus en plus avec la Suisse, puisque leur entente parfaite met obstacle au choc des grandes Puissances, et tend à maintenir le repos général dont elles profiteront également. J'avois à cœur de faire comprendre aussi que cette acquisition du port de Gênes auroit pour le Roi plus de prix, quand l'industrie genevoise attireroit en Suisse les marchandises de ce port au travers du Piémont et de la Savoye.

Je voulois enfin leur faire comprendre qu'en diminuant ou supprimant les droits de transit, ils attiroient le roulage et vivifioient leur pays. ; et qu'en laissant librement arriver à Genève toutes les denrées de la Savoye, ils enrichiroient cette Savoye en y encourageant la culture.

Dans un pays où il y a beaucoup d'anciens préjugés, et beaucoup d'ignorance des principes, je ne pouvois réussir à tout cela qu'en inspirant personnellement de la confiance. J'avois beaucoup de chemin à faire, car on me voyoit arriver en ennemi. On me considéroit comme un intrigant infatigable qui avoit obtenu à Vienne et à Paris des concessions aux dépends du Roi, et qui venoit consommer son ouvrage à Turin. Il a donc bien fallu montrer équité, égards, intentions modérées, respect pour les vœux du Roi, etc. etc. en un mot, tout ce qui pouvoit adoucir et concilier.

Le ciel a béni mes efforts, car leur résultat est bel et bon. Nous avons tout ce que nous pouvions raisonnablement désirer. Il n'y a à Genève qu'une voix là-dessus ; mais ce qu'il y a de plus heureux pour nous que nos acquisitions de territoire, c'est la bonne harmonie qui règne entre la cour de Turin et nous, et qui se soutiendra, parceque notre intérêt commun s'y trouve.

A présent que tu n'es plus un enfant, et que tu commences à t'associer de cœur aux destinées de ta patrie ; à présent que tu étudies l'histoire, je veux te montrer comment on la fait. J'ai vû à cet égard, depuis trente mois, bien des choses intéressantes, quoique dans le nombre il y en ait beaucoup de tristes, je t'initierai dans tout cela à mesure que tu en deviendras plus capable. Tu verras que dans toutes les affaires politiques et diplomatiques, l'équité et la modération sont les moyens les plus efficaces de parvenir à un succès solide et durable.

Je ne te dirai pas qu'on me comble d'éloges et de marques de reconnaissance, parceque dans les républiques, on va toujours un peu au-delà du vrai quand quelque citoyen fait son devoir dans des circonstances brillantes.

Nous espérons que Mr de Fellenberg te laissera venir quelque temps avant la communion de septembre, que tu feras avec nous, si nous te trouvons convenablement préparé. Adieu, mon bon ami. Conserve l'habitude de mieux écrire que ton père, car tu auras de la peine à me lire. Adieu.

Mécontent de l'instruction religieuse dispensée à Hofwyl, Pictet fera venir Adolphe à Genève pour le confier au pasteur Ferrière, adepte de la théologie naturelle de William Paley ; on a vu dans l'introduction qu'il avait publié une « traduction libre » en français de cet ouvrage (deux éditions, 1801 et 1802).

Sommaire

Introduction.	p. 1
Berne, 5 janvier 1814. Rencontre prévue avec Fellenberg ; départ de Senfft-Pilsach.	p. 8
Bâle, 9 janvier. Rencontre avec Stein ; intérêt du tsar pour les bergeries d'Odessa ; sombre tableau de la France ; Bibliothèque britannique.	p. 9
Bâle, 21 janvier. Offre de Stein, secrétaire général de son administration des territoires conquis ; ses raisons d'accepter ; ses conditions ; conversation de Fellenberg avec le tsar ; mort de Mme de Rochemont née Mallet ; soucis financiers ; liste des Genevois qu'il aimerait recruter ; départ de la délégation genevoise.	p. 12
Bâle, 23 janvier. Impressions de Fellenberg sur le tsar et Stein.	p. 16
4 postes de Vesoul, 26 janvier. Etat d'esprit de la population ; échec de la levée en masse.	p. 16
Langres, 29 janvier. Voyage mouvementé depuis Bâle ; départ de Stein pour Chaumont ; prisonniers français libérés ; encombrement dramatique des blessés ; éloge du dévouement des femmes.	p. 17
Langres, 2 février. Victoire de Brienne ; la route de Paris ouverte ; Pictet nommé conseiller d'Etat russe ; arrivée d'Elisée Rilliet ; James Pictet un peu mieux.	p. 19
Chaumont, 4 février. Informations à Marc Auguste sur l'organisation prévue des départements voisins de Genève.	p. 20
Chaumont, 5 février. Manque de chevaux ; nouvelles du front ; Elisée Rilliet ne veut pas de poste ; demande à son frère de lui donner la liste des souscripteurs de la Bibliothèque britannique pouvant être recrutés.	p. 21
Bar s. Aube, 6 février. Misères de la guerre ; il ne faut pas se hâter de le rejoindre ; visite faite à James Pictet à Langres.	p. 23
Bar, 7 février. Stein malade ; réflexions sur sa mission ; le départ pour Troyes, où se rend l'empereur d'Autriche, est retardé ; Paris sera ménagé.	p. 25
Bar, 9 février. Son logement avec Rilliet chez Mme Rivière ; regrets de Lancy.	p. 26
Genève, 14 février, Mme Pictet à son oncle Mallet. Pictet Baraban de retour de Langres avec des lettres.	p. 27
Troyes, 14 février. Misères de la guerre ; rencontre avec La Harpe.	p. 28
Troyes, 21 février. Arrivée du baron Crud, départ de Rilliet, hésitations de Charles Lullin ; marasme en France, espoir que D'Ivernois va le remplacer à Paris.	p. 28

- Paris, 21 avril. Enthousiasme royaliste des Parisiens au théâtre (la Partie de chasse d'Henri IV) ; Mme Charles ; M. de Montléar. p. 31
- 27 avril. Beauté du Paris de Napoléon ; désertion des courtisans ; visite du musée avec Eynard ; générosité d'Alexandre envers Ney. p. 32
- 4 mai. Arrivée de Louis XVIII vue de la rue Saint-Denis et du grand escalier des Tuileries ; duchesse d'Angoulême ; Docteur Marcet, Paris illuminé ; difficulté d'obtenir des audiences. p. 33
- 17 mai. Visite à Mlle de Marignac, ses élèves, réflexions sur la musique ; Mme de Stael. p. 36
- 26 mai. Rencontre avec le tsar chez Mme de Staël, remise d'une supplique à Stein ; duchesse de Courlande, La Fayette etc. p. 37
- 29 mai. Maigres résultat de sa mission, malheur aux petits ; pourquoi il n'a pas pu parler au tsar de Fellenberg ; il attend une audience de Louis XVIII. p. 38
- Schaffhouse, 28 septembre. Réflexions sur la Suisse ; chute du Rhin, camera oscura. p. 40
- Vienne, 16/19 octobre. Audience de l'empereur d'Autriche ; dîner chez Talleyrand, Napoléon et la Bibliothèque britannique ; Sir Sidney Smith ; réception de lady Castlereagh ; éloge de Capo d'Istria ; fête donnée par les Metternich ; audience de Nesselrode ; lord Stewart, prince de Wrede ; prochaine arrivée du duc de Richelieu et peut-être de Charles René. p. 41
- 21 octobre. Promenade à Schönbrunn, l'impératrice Marie-Louise, le roi de Rome ; rencontre avec Acerbi ; première rencontre avec le duc de Richelieu ; Capo d'Istria « la meilleure de toutes les cordes ». p. 44
- 23 octobre. Richelieu ; Audience du tsar Alexandre qui n'a pas parlé de Charles René. p. 47
- 3 novembre. Docteur De Carro ; visite du duc, son mépris de la vie des cours, son estime pour Charles René ; visite au prince Rasoumovsky, son palais ; projet d'un voyage de Charles René en Angleterre, marché des laines de Novoï Lancy. p. 48
- 10 novembre. Goût d'Anna Eynard pour les mondanités ; visite à Talleyrand, ce qu'il dit de Bonaparte, sa lâcheté ; manque de dignité des souverains ; guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis ; prochain départ de Charles René avec le frère de Canning. p. 51
- 15 novembre. A Adolphe à Hofwyl : recommandations pour ses études ; fils du prince de Wrede. p. 53
- 15 novembre. Eloge du duc de Richelieu, la simplicité de son train de vie ; départ de Charles René fixé ; incertitude quant au résultat des démarches faites en sa faveur, son caractère ; éloge du prince de Wrede qui veut le mener voir ses terres en Bavière. p. 54
- 19 novembre. Fils de Mme de Saugy ; confidence du prince de Wrede ; vaines recherches sur un régiment ; invitation des excellences hongroises, il ne veut pas s'éloigner de Vienne, temps perdu en fêtes ; Castlereagh et Mlle Bigottini. p. 55
- 26 novembre. Visite du duc de Richelieu ; présentation prochaine à l'impératrice d'Autriche. p. 57

6 décembre. Visite à l'archiduc Jean, son intérêt pour l'agronomie, éloge de son caractère ; spectacle du carrousel ; nouvelle visite du duc de Richelieu. p. 57

13 décembre. Négociations en panne, grands espoirs déçus, le congrès est un margouillis dégoûtant ; ennui des réceptions viennoises, hébêtement général, comparaison avec Genève ; les thés de la délégation genevoise ; instructions bancaires, appartement de la ville. p. 59

20 décembre. Visite avec l'archiduc Jean d'une ferme de l'empereur en compagnie de deux Anglais, dîner qui suit ; intérêt de l'archiduc pour la Bibliothèque britannique, son goût de la chasse au chamois ; bizarrerie des mœurs anglaises ; dames présentées sans lui à l'impératrice ; promenade avec Anna Eynard. p. 62

23 décembre. Confidences de l'archiduc Jean, son éducation par Jean de Müller, son institut à Graz ; Anna Eynard au bal ; incongruité du roi de Bavière envers lady D'Ivernois ; Fellenberg remercie le tsar ; prince de Wrede amoureux de Genève. p. 64

25 décembre. Audience de la grand duchesse d'Oldenbourg, sa conversation, Fellenberg, Wehrli, Lancaster, sa connaissance de Genève, arrivée du tsar ; réflexions sur cette audience. p. 66

1^{er} janvier. Découragement dissipé par l'audience de l'impératrice, son intérêt pour Genève, incendie du palais Rasoumovsky ; plaisanterie de l'archiduc Jean ; conversation avec Talleyrand ; Odessa ; propos d'un colonel anglais sur les Grecs, l'archiduc Jean entrevoit l'indépendance de la Grèce ; fausse couche de lady D'Ivernois ; prince de Wrede ; consignes pour Lancy. p. 70

5 janvier. Jeu de paume, simplicité des archiducs comparée aux autres princes ; propos désabusés de l'archiduc Jean sur l'avenir des dynasties ; Anna Eynard ; prince de Wrede ; nouvelle visite à l'archiduc Jean ; les affaires de Genève n'avancent pas. p. 73

13 janvier. Découragement, il envisage de rentrer à Genève, il tient moins aux honneurs que D'Ivernois ; Anna Eynard danse avec les monarques ; nouvelles d'Odessa ; Wrede veut venir à Lancy. p. 76

16 janvier. Charles René arrivé à Londres ; les Eynard ne peuvent s'arracher à Vienne, succès d'Anna ; Pictet n'aime pas les fêtes, l'archiduc Jean non plus ; dîner avec une romancière juive, Mme Pichler ; nouvelles d'Odessa ; consignes pour le moutons. p. 78

24 janvier. Partie de traineaux, incident causé par lord Stewart, « mine d'incongruité » ; soirée à Schönbrunn ; bal chez l'ambassadeur de Russie. p. 81

30 janvier. Audience de la grande duchesse Marie, sa conversation, Sismondi, Mme de Staël, Fellenberg, Bibliothèque britannique ; comparaison avec sa sœur Catherine. p. 82

1^{er} février. Kammer Ball, rencontre avec le duc de Saxe Teschen, les archiducs Charles et Regnier, excellents princes autrichiens, prince Festetics ; rumeurs d'un accident survenu au duc de Richelieu. p. 84

5 février. L'accident est une fausse nouvelle ; coup de froid ; réflexions sur sa mission ; visite du prince Festetics, les malheurs de ses moutons ; les Eynard diffèrent encore leur départ, jeu de paume. p. 86

12 février. Entretien avec l'archiduc Charles, son opinion sur la Bibliothèque britannique, son ouvrage sur ses campagnes de 1796, 1799 et 1809, son intérêt pour Genève en tant que position stratégique, sa piètre opinion des diplomates, son intérêt pour l'agronomie, son frère Regnier amateur de botanique, Hofwyl ; cadeau de livres ; belle défense de Genève par Capo d'Istria ; Mme de Saugy. p. 89

- 18 février. Visite de l'Albertina, le duc de Saxe Teschen. p. 93
- 23 février. Soirée théâtrale à Schönbrunn, pièces jouées et ballets dansés par des personnes de la cour, son ennui, et celui de l'archiduc Jean ; invitation à visiter son domaine en Styrie ; envoi d'échantillons des laines des meilleurs béliers ; prince de Wrede, Mme de Saugy ; éloge de l'archiduc Jean. p. 94
- 25 février. Maladie de Susanne De la Rive et Albertine Turrettini ; réflexions sur l'éducation des caractères ; confidences du prince de Wrede. p. 96
- 27 février. Grande espérance de succès, tout a été mis en œuvre sauf les femmes ; dîner chez l'archiduc Charles, sa simplicité ; éloge de son caractère, le verre d'eau du maréchal de Luxembourg ; soirée chez Wellington, réflexions sur le jeu diplomatique ; conversation avec Wellington et l'archiduc Jean, l'éducation des masses condition des réformes ; Fellenberg ; le prince de Wrede et ses paysans ; espoirs de départ ; échantillons des laines de Lancy ; combien il se réjouit de se retirer à Lancy ; avance d'argent pour le ménage. p. 98
- 7 mars. Fête au Prater ; ennuis de santé ; tout le monde veut son avis sur les moutons ; il n'a pas été voir Mme Pichler ; le projet de voyage en Styrie avec l'archiduc Jean est abandonné : trop de princes. p. 102
- 10 mars. Promenade sur le glais, souvenirs de jeux à Haldenstein ; « escapade » de Bonaparte qui a quitté l'île d'Elbe ; les enfants du prince de Wrede ; Cotta lui a demandé d'expurger les mémoires du prince de Ligne, comment il a procédé, comte de Grünne. p.104
- 16 mars. Tancredi, opéra tiré de la Jérusalem délivrée ; passivité des spectateurs autrichiens ; réflexions sur les croisades. p. 107
- Zurich 13 août 1815. Laideur de la ville et de ses habitants ; lettre flatteuse reçue de Mme Necker de Saussure, sa réfutation. p. 111
- Bâle, 18 août. Réflexions sur sa mission de plénipotentiaire de la Confédération ; bombardement de Bâle ; excursion à Arlesheim ; archiduc Jean. p. 113
- Balsthal, 19 août. Préparatifs pour la prise du fort de Huningue ; l'archiduc Jean lit Bonstetten ; il veut raisonner les gens d'Unterwald, méfiance de certains à son égard ; panorama de Thoune ; PS de Berne, soirée avec Fellenberg, Mme de Montgelas qui a de l'esprit comme quatre, mais... p. 114
- Paris, 3 septembre. Les Wickham et les Marcet ; sermon du pasteur Monod ; faiblesse du roi ; rapport secret de Fouché qui fait voir « l'enfer ouvert » ; il revoit le duc de Richelieu et Capo d'Istria ; il a beaucoup de besogne sans être secondé : M. Vischer, Eynard ne lui sont d'aucune aide. p. 116
- 5 septembre. Bonstetten a la goutte ; échos d'une course à Chamounix ; pièce satyrique envers Fellenberg (?) ; visite du musée, critique de la Madone à la chaise. p. 118
- 11 septembre. Dégoût des montagnes, mal de mer ; Mme Lainé ; il ne voit guère les Eynard ; position délicate en raison de la présence de troupes suisses en France ; ambitions des puissances occupantes ; récit par Wessenberg de l'intolérance manifestée par la duchesse d'Angoulême ; rentes de Milan. p. 119
- 13 septembre. Visite de Versailles, souvenirs des bals de la reine ; vanité monstrueuse de Louis XIV ; les Trianon, refus de Mme Mère d'y habiter ; nouvelles de Charles-René ; Soulligné. p. 121

19/20 septembre. Charles René à Munich, ses plaintes, comtesse de la Perrouse ; chute du ministère Talleyrand, le duc de Richelieu président du conseil ; perspectives pour Charles René, Mme Charles ; chevaux de l'arc du Carrousel enlevés ; les Eynard ; Budé ; Marignié. p. 123

22 septembre. « Débâcle » des souverains ; il voit tous les jours l'archiduc Jean, comment il visite Paris, son intérêt pour l'agriculture ; Charles à Munich ; démission du ministère ; rentes de Naples ; les Budé ; le musée pillé par les alliés, Canova et Talleyrand. p. 124

3 octobre. Débuts de la Catalani, Sémiramis ; gaucherie de Wellington qui prend place dans la loge du roi ; rencontre avec Metternich ; La Harpe occupé par les Prussiens. p. 127

14 octobre. Le prince de Wrede protège Charles René ; conversation avec Richelieu, la simplicité de son train de vie ; Charles René devrait s'en inspirer ; craintes de Marianne Vernet sur l'effet délétère des cours. p. 128

21 octobre. Souvenirs de Cartigny ; diner chez Richelieu ; il démissionne du conseil d'Etat pour ne pas être syndic ; Charles René critiqué par Fellenberg ; Capo d'Istria bientôt ministre des affaires étrangères, sans illusions. p. 129

29 octobre. Il ne faut pas l'attendre très bientôt ; visite à Metternich ; Richelieu n'a pas son habileté ; propos violents de Mme Charles sur le roi de Rome ; avantages de la Russie et de la Bavière pour la carrière diplomatique de Charles René ; il a préparé quelque chose pour lui avec Metternich ; les archiducs n'ont pas vu Lancy. p. 131

30 octobre. Les grandes puissances se chamaillent ; visite de l'abbé Jagault, son portrait, son éloge de la Bibliothèque britannique ; Capo d'Istria perle d'honnêteté ; démarche chez Metternich au sujet des passages de troupes ; les Pictet et les Habsbourgs. p. 133

8 novembre. Vincy a le mal du pays ; ce qu'il faut pour réussir à Paris, ce qu'il n'a pas ; intimité avec Capo d'Istria ; duc de Richelieu ; l'archiduc Jean à Londres ; Isaac Pictet ; finances domestiques ; Marc Auguste ne doit pas exclure Prevost de la future Bibliothèque universelle. p. 135

11 novembre. Note des Puissances, les choses vont bien ; visite d'une école selon la méthode de Lancaster, comment elle procède ; Œdipe, médiocrité de l'opéra français. p. 137

17/18 novembre. Mlle Bigottini dans Nina, réflexions sur la poésie et le raisonnable, ses deux moi ; asile refusé à la duchesse de Saint-Leu, la Suisse doit être, pour son propre bien, l'asile les persécutés. p. 139

Zurich, 25 décembre. Zurich à Noël, Zwingli serait content ; conférence avec la commission diplomatique ; Escher de la Linth ; réflexions sur l'ingratitude, l'injustice des hommes rend meilleur, éloge des femmes. p. 141

Lancy, 29 décembre, à Adolphe. Discussions à Genève sur une récompense, motifs de son refus. p. 142

Turin, 5 janvier 1816. Luxe de son appartement ; visite du marquis de Cavour, usage bizarre de l'opéra de Turin, médiocrité de l'orchestre, Mme Bassi. p. 143

11 janvier. Réflexions plutôt négatives sur la diplomatie ; les conférences vont commencer ; sa loge à l'opéra meilleure que celles de ses collègues ; la maréchale de la Tour, sa tante Thellusson ; M. Gontard. p. 144

14 janvier. Audience du roi, son bavardage ; audience de la reine, sa famille, les archiducs à Genève ; audience du prince de Carignan, espoirs qu'il suscite, ses souvenirs de Genève, Mme de Montléar ; Charles René est nommé chambellan du roi de Bavière et son chargé d'affaires à Paris. p. 146

22 janvier. Médiocrité des postes ; réflexions sur sa mission ; gracieusetés de la reine à l'opéra ; femme du ministre de Prusse née Hohenzollern, bonnes relations avec ses collègues ; invitation à déjeuner du prince de Carignan ; la nouvelle de son refus d'une récompense est parvenue à Turin ; Controverse avec Fellenberg sur l'achat de terres ; instituteur proposé par son frère ; M. D'Espine ; mauvaise santé. p. 162

25 janvier. Maladie, on s'empresse à son chevet ; opéra composé pour le carnaval, Jason et Médée, ridicule des personnages, le public ne se tait que pour entendre les grands airs, éloge de Mme Bassi ; épidémie à Lancy, consignes à Lise ; bal costumé à Genève. p. 151

30 janvier. Bal de la cour, ennui général, gracieusetés de la reine ; spectacle tragique au théâtre Carignan, talent de la Marchionni ; envoi de caisses à Milan. p. 154

2 février. Déjeuner chez le prince de Carignan ; visite de ses écuries ; la charge d'un mouflon manque l'estropier ; Ariodante à l'opéra, éloge de la mise en scène, ridicule des personnages ; lenteur de la négociation ; arrivée de Sismondi, du duc de Broglie et d'Auguste de Staël. p. 156

9 février. Médiocrité de l'orchestre, éloge de la Bassi ; lecture et déclamation de vers chez le prince Koslowsky, il critique l'expulsion des Jésuites, son imprudence ; épidémie à Cartigny ; M. D'Espine ; remède du docteur Maunoir pour le ministre de Prusse. p. 157

15 février. Délégation valaisanne ; ce que ses collègues pensent du diplomate républicain ; la Marchionni dans les Bacchanales de Rome, son admiration ; comte de Begna. p. 159

22 février. Signature proche ; la sirène de Charles René ; insensibilité de Marc-Auguste à propos d'une mascarade ; difficulté de défendre son honneur, exemples d'un officier sarde, d'un diplomate anglais ; démarches auprès du cardinal Consalvi en faveur des élèves catholiques de Hofwyl ; il espère pouvoir bientôt signer. p. 162

28 février. Cortège de voitures pour le mardi gras, vanités à bon marché dans « le pays du semblant » ; nouvelle police pour un bal de la cour ; comtesse d'Auzers née Sellon ; dîner chez le prince de Carignan. p. 165

6 mars. Signature prévue à midi ; santé mauvaise ; grippe à Lancy ; M. D'Espine ; signature renvoyée suite à l'arrivée d'un courrier de Zurich ; bien que souffrant il a passé la nuit en écritures. p. 166

Lancy, 25 avril, à Adolphe ; récit de ses négociations successives, réflexions sur le civisme, sur les principes qui l'ont guidé dans sa mission. p. 169
